



Sous la direction de
CATHERINE COURTET, MIREILLE BESSON,
FRANÇOISE LAVOCAT & ALAIN VIALA

Violence et passion

Rencontres Recherche et Création
du Festival d'Avignon

CNRS EDITIONS

Violence et passion

Sous la direction de
Catherine Courtet, Mireille Besson,
Françoise Lavocat et Alain Viala

Violence et passion

Préface d'Olivier Py

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Ouvrage publié dans le cadre des « Rencontres Recherche et Création », organisées depuis 2014 à Avignon, par l'Agence nationale de la recherche (ANR) et le Festival d'Avignon. Cette édition était placée sous le haut patronage du Commissariat général à l'Investissement, du ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, du ministère de la Culture et de la Communication et du secrétariat d'État en charge de l'Enseignement supérieur et de la Recherche.

De nombreux partenaires y étaient associés : Alliance Athena, Artcena (Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre), Bibliothèque nationale de France (BnF), Département de Romance Languages and Literatures de Harvard University, École des hautes études en sciences sociales, European Cooperation in Sciences and Technology (COST), France Culture, Institut supérieur des techniques du spectacle (ISTS), *L'Histoire*, Maison Française d'Oxford, *Philosophie Magazine*, Sacem Université, *Sciences et Avenir*, Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse, Université d'Oxford, Université libre de Bruxelles.

Préambule

Violence et passion est issu de la troisième édition des Rencontres Recherche et Création, organisée par l'Agence nationale de la recherche et le Festival d'Avignon, les 8 et 9 juillet 2016.

Grâce au financement de projets de recherche dans les différents secteurs disciplinaires, l'ANR contribue au développement des sciences et des technologies, mobilise les équipes au service d'enjeux stratégiques, accélère la production et le transfert de connaissances en partenariat, favorise les interactions pluridisciplinaires et le décloisonnement, facilite l'établissement de collaborations européennes et internationales. Depuis 2014, l'ANR a aussi pour mission l'analyse de l'évolution de l'offre de recherche et la mesure de l'impact des financements alloués sur la production scientifique française. L'ANR est également, depuis 2010, l'opérateur des investissements d'avenir dans le domaine de l'enseignement supérieur et de la recherche.

Dès 2005, l'ANR a financé de nombreux projets¹ sur la création et les arts, les cultures et les langues, les systèmes symboliques et le fonctionnement de l'esprit humain – autant de domaines d'excellence de la recherche française en sciences humaines et sociales et en sciences cognitives. Des appels d'offres spécifiques ont été ainsi mis en place sur les thèmes suivants : « La création : acteurs, objets, contexte » ; « Émotion(s), cognition, comportement » ; « Émergence et évolutions des cultures et des phénomènes culturels ». Les travaux conduits ont confirmé la richesse du potentiel de recherche et la diversité des thèmes abordés. Ils ont aussi fait apparaître l'émergence de nouvelles configurations disciplinaires et collaborations interdisciplinaires, confirmant ainsi le caractère fédérateur de ces questions. Enfin, les thèmes de la création, des cultures et des patrimoines demeurent des axes

1. Dans les différents appels à projets : non-thématiques (Blanc, Jeunes Chercheuses et Jeunes Chercheurs), thématiques ou en coopération internationale.

VIOLENCE ET PASSION

prioritaires du défi « Sociétés innovantes, intégrantes et adaptatives » du plan d'action de l'ANR, depuis 2014.

Dès sa naissance, le Festival d'Avignon a été un lieu de réflexion aussi ouvert qu'exigeant. Les Ateliers de la pensée, mis en place par Olivier Py et Paul Rondin en 2014, étaient un forum tout désigné pour réaffirmer le lien entre recherche et création. À l'ombre des platanes du site Louis-Pasteur de l'Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse, dans cette grande agora à ciel ouvert, le débat s'est engagé entre le public et les artistes, les penseurs, les journalistes ou encore les politiques. L'écoute attentive et l'esprit critique répondaient ainsi aux paroles et au jeu des scènes et des plateaux du Festival.

Grâce à l'expérimentation de nouveaux modes de dialogue et de coopération entre artistes et chercheurs et entre différentes disciplines, les Rencontres Recherche et Création² contribuent à ouvrir de nouvelles perspectives de recherche et à favoriser les échanges entre les différents courants de la recherche internationale et les acteurs culturels, économiques ou sociaux. Les thèmes de la création et de la culture suscitent des questions fondamentales qui fédèrent de nombreux travaux de recherche tant en sciences humaines et sociales qu'en sciences et neurosciences cognitives. Les Rencontres contribuent à valoriser les travaux de recherche financés par les programmes de l'ANR, des Investissements d'avenir ou de l'association COST et conduits dans les différentes institutions partenaires.

Ces Rencontres mettent en résonance les formes d'écriture contemporaine avec les relectures des auteurs classiques, la danse ou la performance avec les recherches actuelles en histoire, sociologie, anthropologie, linguistique, philosophie, études théâtrales et littéraires, psychologie sociale et expérimentale, sciences et neurosciences cognitives. Ce dialogue entre artistes du Festival et chercheurs a permis d'explorer maints aspects du processus de création et de réception des œuvres, d'envisager la création, le théâtre, le spectacle, la fiction à la fois comme interrogation esthétique et comme démarche de connaissance.

2. <http://www.recherche-creation-avignon.fr/>

PRÉAMBULE

Cette confrontation est aussi l'occasion de mettre en évidence les dernières avancées de la recherche sur le rôle des arts et de la fiction dans le fonctionnement de l'esprit et dans le développement humain, autant du point de vue cognitif qu'émotionnel, ou encore dans leur rôle pour appréhender les croyances et le comportement d'autrui et en tant qu'exercice de pensée. La transformation des formes artistiques, leur lien avec leur contexte politique, culturel de leur création ou de leur réception est aussi mis en exergue, de même que la transformation des sensibilités, la genèse et les transformations des croyances.

L'édition 2016 a réuni près de quatre cents participants, au cloître Saint-Louis et vingt-six intervenants issus de nombreuses disciplines scientifiques (anthropologie, sociologie, histoire, études littéraires et théâtrales, science politique, philosophie, psychologie sociale, sciences cognitives, neurosciences) et de différents pays (Israël, États-Unis, Belgique, Grande-Bretagne, Italie, Suisse, France). Sept artistes programmés dans la 70^e édition du Festival d'Avignon (France, Belgique, Autriche, Syrie) ont échangé avec les chercheurs, les représentants des acteurs culturels et le public : Anne-Cécile Vandalem (Belgique), Didier Sandre (France), Cornélia Rainer (Autriche), Maëlle Poésy (France), Kevin Keiss (France), Omar Abussaada et Mohammed El Attar (Syrie).

Centré autour du thème Violence et passion, le programme des Rencontres réunissait des interventions de chercheurs, d'artistes et des extraits d'œuvres autour de quatre grands thèmes :

- Croyances, adhésion et conscience
- Passions, violences et pouvoir – Normes et transgressions
- Imaginer l'autre
- Réinventer le réel : politique, imaginaire, utopie

Pour prolonger ses réflexions, un séminaire a été organisé par l'Agence nationale de la recherche, le Festival d'Avignon, le ministère de la Culture et de la Communication, l'Institut supérieur des techniques du spectacle, avec la Maison professionnelle du spectacle vivant le 12 juillet 2016. Il a réuni des artistes, des représentants des acteurs culturels (organisations professionnelles, centres nationaux de ressources, organismes sociaux, sociétés civiles d'auteurs, responsables culturels...), des chercheurs de différentes disciplines, des enseignants des écoles d'arts, des étu-

VIOLENCE ET PASSION

dians. Il avait pour objectif de favoriser de nouvelles formes d'échange ou de collaboration et l'émergence de questions communes. Il a permis la présentation de projets de recherche financés par l'ANR, le programme des Investissements d'avenir et le ministère de la Culture et de la Communication et de projets ou d'expériences mis en place dans les écoles d'art, autour des thèmes suivants : processus de création ; corps entre perception et virtualité ; transformations des formes artistiques ; modes de production artistique et métiers, publics et réception.

Le projet des Rencontres Recherche et Création a été conçu par Catherine Courtet pour l'ANR et Paul Rondin pour le Festival d'Avignon. Portées par le département sciences humaines et sociales de l'ANR et le Festival d'Avignon, ces Rencontres doivent également beaucoup aux membres du comité scientifique et artistique ainsi qu'aux partenaires associés : l'Alliance ATHENA, Artcena (Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre), la Bibliothèque nationale de France (BnF), le Département de Romance Languages and Literatures de Harvard University, European Cooperation in Sciences and Technology (COST), France Culture, l'Institut supérieur des techniques du spectacle, *L'Histoire*, le Ministère de la Culture et de la Communication, la Maison française d'Oxford, *Philosophie Magazine*, SACEM Université, *Sciences et Avenir*, l'Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse, l'Université libre de Bruxelles, l'Université d'Oxford.

L'Agence nationale de la recherche et le Festival d'Avignon expriment toute leur reconnaissance à madame Najat Vallaud-Belkacem, ministre de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, pour son soutien à la pensée scientifique comme moyen essentiel de connaître le monde et ses transformations, à monsieur Louis Schweitzer pour son appui à la recherche et à la création comme un investissement d'avenir. Ils remercient tout particulièrement monsieur Emmanuel Ethis, recteur de l'Académie de Nice, pour son accompagnement stimulant des Rencontres depuis leur origine.

Ces Rencontres sont le fruit d'une collaboration chaleureuse entre l'ANR et l'équipe du Festival d'Avignon, qui a su mobiliser les artistes et accompagner l'émergence des thèmes de réflexion. L'ANR tient à remercier Paul Rondin, directeur délégué du

PRÉAMBULE

Festival d'Avignon, pour son engagement dans la conception et la mise en œuvre de cette initiative. Celle-ci n'aurait pas vu le jour sans le soutien d'Olivier Py, directeur du Festival, et d'Agnès Troly, directrice de la programmation, qu'ils soient remerciés pour leur curiosité infinie, tant pour les œuvres artistiques que pour la recherche scientifique. Nous remercions également Virginie de Crozé pour son savoir transmettre et Véronique Matignon pour son accompagnement toujours si bienveillant et efficace.

Bruno Tackels, de la Direction générale de la création artistique a apporté son appui au sein du ministère de la Culture et de la Communication. Michael Matlosz, président-directeur général de l'ANR, a soutenu avec enthousiasme et constance la réalisation du projet. Enfin, l'équipe de la Direction de l'information et de la communication de l'ANR, en la personne de Corinne Le Ny-Gigon et de Jennifer Cercley, ainsi que Maly Sy-Merat se sont mobilisées énergiquement pour la mise en œuvre de cette manifestation. Nous remercions également Tatiana Balkowski pour son aide précieuse.

Enfin, l'ANR et le Festival d'Avignon souhaitent remercier tout particulièrement pour leur contribution à l'édition de l'ouvrage issu des Rencontres : Mireille Besson, directeur de recherche au CNRS en neurosciences cognitives, Aix-Marseille Université, Françoise Lavocat, professeur de littérature comparée à l'Université Sorbonne nouvelle, Alain Viala, professeur de littérature française à l'Université d'Oxford.

Préface

Olivier Py, directeur du Festival d'Avignon

Quels sont les effets de la lecture de fiction ? Comment nos croyances influencent-elles notre perception du monde, nos comportements ? Observer l'action d'autrui ou imaginer une action engagent-ils nos émotions ? Quels sont les ressorts de la compassion entre les individus et de l'expérience de l'égalité ? Comment agir collectivement ?

Les travaux récents en psychologie expérimentale et en neurosciences, en anthropologie, en sociologie et en histoire mais aussi en études littéraires ou théâtrales nous proposent de nouvelles réponses. Leurs méthodes sont diverses, mais étonnamment, c'est une véritable porosité entre ces champs du savoir qui domine. Ce sont alors des regards conjugués qui explorent les conditions de l'interprétation du monde, de la conscience humaine et de l'être en société. Face au mystère millénaire du besoin de récit et de fiction, ces recherches éclairent autrement notre expérience d'auteur, de comédien ou de spectateur.

Le spectacle vivant, essentiellement pluridisciplinaire et ancré dans l'histoire et le présent le plus brûlant, se prête tout particulièrement à un tel dialogue avec la recherche. Les contributions des metteurs en scène et des acteurs illustrent le caractère irréductible des créations artistiques, leurs apports en termes d'intelligibilité du monde, de réflexivité et d'invention. Elles constituent des savoirs et des formes d'expérimentation et posent ainsi des questions aux chercheurs.

Imaginer autrui est certes une capacité qui se développe dans la petite enfance, mais c'est aussi un apprentissage dans lequel la culture tient une place essentielle. Des expériences

VIOLENCE ET PASSION

en psychologie montrent qu'après avoir lu des extraits de fiction littéraire, les participants identifient plus facilement l'état mental associé à un regard. Plus le style des textes est complexe, plus cette performance s'accroît. C'est ainsi que l'étude expérimentale des effets de la fiction, dont on aurait pu craindre le caractère simplificateur, nous ramène à la question la plus centrale de l'écriture comme des arts de la scène : la complexité des personnages et des situations, les états d'âmes, les raisons et les contradictions, les métaphores et les images, les descriptions et les ellipses. Pour résumer, Titus qui renvoie Bérénice de Rome, encore vibrant de leurs élans partagés, nous apprend plus à vivre que les amoureux réunis par un mariage final.

Pour les neurosciences aussi, les mots sont des actes. Ceux associés au mouvement, à l'olfaction, à l'émotion activent des aires cérébrales spécifiques et provoquent une véritable simulation virtuelle dont l'intensité dépend de la façon dont le langage décrit les choses. Cette résonance avec l'action observée, décrite ou imaginée relève d'une propriété humaine qui est à la base des apprentissages les plus fondamentaux comme les plus sophistiqués. Le même effet a aussi été mis en évidence à propos du mouvement : faire un mouvement ou le voir exécuter est virtuellement équivalent. La grimace suscitée par l'acidité du citron est contagieuse. Ces liens entre le langage, la perception, les émotions et la pensée racontent en partie le plaisir infini du spectateur et cette communication sourde, mystérieuse et si attirante qui s'instaure entre des comédiens, des danseurs et les regardeurs. Il s'agit bien de comprendre un peu plus l'épaisseur de notre expérience de spectateur.

Un autre accord essentiel émerge de la pluralité des points de vue rassemblés dans cet ouvrage : c'est le combat sans fin entre la réflexivité sur soi-même et sur autrui, l'irréductibilité des états de conscience, la lutte entre la multiplicité des interprétations et les stéréotypes, les stigmates, les identités assignées qui excluent, qui enferment. L'exigence de justice,

PRÉFACE

de liberté impose le jeu avec les représentations, comme avec les croyances : leurs mises à distance. Elle requiert la multiplicité des récits individuels ou collectifs, même s'il est à un moment nécessaire et impératif d'avoir une référence commune pour qu'une société puisse se vivre et s'imaginer. Comme le rappelle François Dubet en citant la grande anthropologue Margaret Mead, la formation d'un Je autonome exige l'ancrage dans des Moi et des Nous. C'est le programme du théâtre qui est ainsi tracé, celui de la culture et de l'art.

Les monstres sont un motif récurrent dans mythologie comme dans la fiction. Martin von Essenbeck violant sa mère qui n'a eu de cesse d'enrober son dessein funeste dans les cajoleries, Hécube aveuglant le meurtrier de son fils figurent la violence sans fin, qui peut s'inscrire dans les familles comme dans les nations. Entre fascination et répulsion, ces figures-là peuvent incarner l'impossibilité de dire la part sombre ultime de la soif de destruction et de violence extrême. Cette part que même l'histoire, dans sa rigueur, parfois peine à nous faire connaître. Cette part qui échappe à la réflexion psychologique. Il faut parfois ce détour par la fiction pour rendre compte de l'horreur. En montrant comment le vengeur finit par devenir l'image même de celui qu'il veut punir, les tragédies ouvrent une issue pour la sortie du cercle, pour que cet enchaînement dans la vengeance ne tienne pas lieu de destin, pour que l'institution du droit s'oppose à la justice sauvage. Pour que les monstres cessent d'enfanter des monstres. Mais, aujourd'hui aussi le théâtre raconte l'extrême : un mari insultant sa femme pour une absence de réponse au jeu de Trivial Pursuit, dans l'univers clos d'une île sous le joug d'un parti populiste avide de semer la destruction, est pour Anne-Cécile Vandalem la figure double de la tristesse et de l'impuissance politique.

Si le théâtre raconte sans concession la lente décomposition d'une famille dans la montée inexorable sous les fers du

VIOLENCE ET PASSION

nazisme et son sinistre cortège de cruautés et de vilénies, il incarne aussi, sous la plume de Maëlle Poésy et de Kevin Keiss, l'utopie du désir politique. Le théâtre se fait ainsi surface de projection de ce besoin parfois encore confus, d'autre chose, quand la poésie insufflerait l'organisation politique et dissiperait la buée des parois de la tour de verre dans laquelle sont enfermés les ministres.

Car, comme le rappelle Frédéric Sawicki, il n'y a pas d'action collective, sans espaces critiques où s'engendrent des façons alternatives d'interpréter le monde social. L'utopie est univers symbolique et ressource pour agir. L'espoir politique n'est pas seulement nécessaire pour inventer l'action, il l'est aussi pour résister à l'agonie d'une guerre sans fin. Le courage de faire du théâtre comme un espoir, dont témoignent les textes d'Omar Abusaada et de Mohammad Al Attar, trace une exigence pour donner des mots à la plainte ou à la colère, substituer l'espérance à la tristesse, inventer des possibles face à la dictature du fatalisme.

Si le théâtre est si tristement, si douloureusement récit de son époque, il est aussi la flèche lancée vers un avenir désirable. En donnant voix aux monstres qui nous hantent, il offre une chance de faire taire le monstre en nous-mêmes. Il résonne à la fois comme une invitation, une exhortation et comme une mise en demeure, pour que la recherche assume ses raisons d'être face aux violences qui déchirent l'histoire : triple rencontre, ou plutôt triples facettes, indissociables, de toute rencontre.

Introduction

Catherine Courtet, Mireille Besson,
Françoise Lavocat, Alain Viala

Avignon, juillet 2016. Le théâtre est décidément bien en phase avec les tourments du présent. En évoquant les individus et les peuples pris dans les fers de l'histoire, de la violence et de la guerre, il exerce sa pleine force de révélation des tensions qui traversent les sociétés. Mais à la tristesse des peuples qui surgit dans le dénuement de la guerre, de l'impuissance politique ou de la détresse économique, au désir de destruction qui accompagne l'ascension des pouvoirs autoritaires, répondent les chemins de la résistance à la violence, de la connaissance de l'autre et la joie de l'ouverture des possibles.

Au carrefour entre l'expérience sensible, la pensée du théâtre et l'approche scientifique marquée par l'observation, la mesure, l'enquête, l'expérimentation, l'analyse et la comparaison, cet ouvrage rassemble des textes issus de différentes disciplines. Histoire, anthropologie, sociologie, études littéraires et théâtrales, sciences politiques, psychologie, sciences et neurosciences cognitives, autant de domaines de recherche qui résonnent avec les points de vue des auteurs, metteurs en scène et comédiens.

Comprendre l'autre, ses émotions, ses intentions, ses représentations, tant à l'échelle individuelle que collective, est au centre de toute solidarité possible.

En confrontant les transformations de la figure du monstre dans la fiction ou encore le destin des héros tragiques pris dans les cycles de la vengeance, c'est l'entrelacement des passions, de la violence et du pouvoir qui est

VIOLENCE ET PASSION

questionné. La norme et la transgression peuvent être tour à tour facteur d'apaisement et de structuration sociale ou de destruction inexorable comme dans *Les Damnés*¹. Si le croisement entre les destins individuels et la grande histoire s'incarne particulièrement dans cette grande fresque familiale traversée par la montée implacable du nazisme, il est aussi à l'œuvre dans les périodes révolutionnaires ou, plus près de nous, dans les mobilisations collectives.

À travers les croyances, c'est l'appartenance d'un individu à une société et à une culture qui est interrogée. À la radicalité des croyances religieuses ou politiques qui conduisent à la violence ou à l'oppression s'opposent la pluralité des signes culturels, leur hybridation, l'expérience subjective ou singulière et la conscience du monde.

Mais les différents textes de cet ouvrage ouvrent aussi l'espoir de la réinvention du réel. Les recherches en science politique, en littérature, en histoire montrent la place des utopies, des fictions et de la littérature dans l'invention des mondes possibles. Elles nous induisent à rejeter une vision déterministe et fataliste de l'histoire. Elles plaident pour la pluralité des interprétations du monde, rejoignant ainsi la forme initiale du théâtre, véritable machine à produire des questions, des points de vue et des langages multiples.

IMAGINER L'AUTRE

Qu'est-ce qu'une société? Qu'est-ce que faire société? Le rapport à autrui est essentiel pour qu'une société soit intégrée, pour qu'elle tienne, et la capacité des individus à comprendre l'état subjectif des autres est l'un des effets les plus spectaculaires de l'évolution humaine. Des travaux

1. *Les Damnés*, d'après le scénario du film de Visconti, a été mis en scène à la cour d'honneur par Ivo Van Hove.

INTRODUCTION

expérimentaux novateurs en psychologie et neuroscience cognitive rejoignent les études de textes littéraires, théâtraux ou de témoignages pour souligner le rôle de la fiction dans le développement de ces capacités relationnelles, pour une large part grâce à la genèse d'images, de simulations mentales. Mais l'imagination de l'autre est aussi le moteur de la justice sociale et de la demande de reconnaissance de l'individu contemporain.

Certes, une représentation de la réalité sociale schématique, nourrie de stéréotypes sur les comportements ou les identités d'autrui, permet de maintenir des relations superficielles et à des communautés d'exister. Mais éprouver de l'empathie pour l'autre, se préoccuper de son bien-être, comprendre ses sentiments ou ses croyances et se comprendre soi-même, nécessitent le développement d'une fonction réflexive. À partir de l'état des connaissances dans le domaine et de leurs propres travaux, David Kidd et Emanuele Castano montrent comment la psychologie expérimentale apporte un nouvel éclairage sur ces questions fondamentales. Les expériences conduites mettent en évidence les effets de la lecture de fiction littéraire qui, par opposition à la fiction populaire, suscite une multiplicité d'interprétations possibles, ouvre sur d'autres états de conscience, contribue au développement de la capacité à inférer, à prévoir et à interpréter les états mentaux d'autrui (théorie de l'esprit). Ces qualités sont nécessaires pour évoluer au sein de communautés diverses et appréhender les relations complexes entre personnes et dans les groupes sociaux. Ainsi, la reconnaissance de la profondeur de l'expérience d'autrui et de son irréductibilité est au fondement de la sociabilité. Ces travaux montrent aussi que les éléments stylistiques des œuvres littéraires, qui en indiquent en quelque sorte la dimension réflexive, déterminent l'intensité de l'expérience du lecteur. Non seulement la lecture de fiction littéraire influence ce que l'on pense des autres, mais aussi ce que l'on en perçoit.

VIOLENCE ET PASSION

La psychanalyse, les rapports de classe, le structuralisme ont inspiré différentes doctrines qui ont été mobilisées pour interpréter la littérature. Thomas Pavel propose de substituer à ces grilles d'interprétation, qui mettent à distance, qui imposent un point de vue et une sorte de pré-jugement, une attitude qui laisse l'œuvre résonner en nous. Il s'agit ainsi d'écouter Hamlet, ses débats intérieurs et ses doutes, ses idéaux et ces décisions ; de ressentir avec la princesse de Clèves la force de la loyauté qui la pousse à confesser à son mari l'amour qu'elle porte à M. de Nemours, de ressentir avec elle cette raison intérieure qui sous-tend sa résistance au duc : cela afin que la vérité de la fiction puisse se révéler en nous permettant de participer par procuration. Les passions, les normes, les valeurs, les actions des personnages et leurs issues possibles deviennent différents niveaux de réalité qui nous rappellent ce que nous « savons déjà de manière tacite et obscure ». Cette écoute, cet amour de la fiction abolit alors toutes les distances pour laisser se révéler « la tension entre nos intentions, nos actes (...) et les normes qui les guident ». Il s'agit bien d'approcher ce qui suscite l'action humaine, la limite et l'oriente, d'approcher les raisons des actes, des sentiments et des passions. Les idéaux et les normes représentés devenant alors sources de réflexion sur ce qui pourrait gouverner notre propre vie.

Les actions d'autrui, qu'elles soient réelles ou décrites verbalement, suscitent une résonance chez l'observateur. Les récits déclenchent des simulations mentales. C'est encore un autre aspect de l'effet de la lecture de fiction qu'explorent Tatjana Nazir et Anne Reboul en mobilisant les approches en neurosciences cognitives et en linguistique. Si lire de la fiction peut affecter nos états cognitifs et affectifs, la force des simulations induites dépend des qualités formelles des œuvres. Plus la description verbale donne de détails sur la situation, plus la simulation est intense. Observer quelqu'un qui mord brusquement dans un citron, suscite chez l'observateur la même contraction des

INTRODUCTION

muscles faciaux et une similarité de la perception. Les travaux du neurophysiologiste italien Giacomo Rizzolatti et de son équipe ont montré que faire un mouvement ou le voir exécuter par quelqu'un était ainsi virtuellement équivalent. Cette mise en évidence de la cognition incarnée ouvre des perspectives pour mieux comprendre ce que la lecture de fiction ou les arts de la scène font vivre aux lecteurs et aux spectateurs. L'hypothèse que la résonance motrice pourrait être le résultat de la compréhension de l'action ouvre la voie à une meilleure prise en compte du lien entre cognition et motricité. Ce lien est encore enrichi par les résultats des études expérimentales qui démontrent que faire réaliser aux participants des mouvements associés à une émotion donnée augmente son intensité : nos mouvements, nos postures implicites ou explicites affectent nos états émotionnels.

Éprouver de la compassion nous rapproche de l'autre. Mais en analysant les discours compassionnels au XVII^e siècle, Katherine Ibbett montre qu'en même temps ce sentiment instaure des distinctions et tient l'autre à distance. Tout d'abord, l'évaluation de celui ou celle qui est digne de compassion sous-tend les relations entre l'objet de compassion et son sujet. Ce mouvement vers l'autre est aussi un moyen de parler de soi, de révéler notre inquiétude et notre vulnérabilité. Face à cette peur pour soi-même, Descartes envisage un mouvement de compassion qui ne soit pas nourri de l'imagination d'une similitude de situation ; il cite le théâtre comme modèle qui permet de compatir de l'extérieur, guidé par le devoir, sans que l'âme soit engagée. La distance et la noblesse du détachement permettant de maintenir la distinction entre la souffrance des personnages et le spectateur est le gage du plaisir théâtral. Cette distance peut aller jusqu'à l'absence de réponse, l'absence d'intervention, si « Mlle de Chartres compatit avec son soupirant, (...) cette émotion ne la pousse pas vers un partage affectif ». L'émotion partagée ne débouche ni sur une forme d'union ni sur d'autres passions. C'est alors l'incapacité d'agir qui domine.

VIOLENCE ET PASSION

Si les inégalités sociales se présentent généralement comme des expériences collectives, les discriminations sont souvent ressenties comme une expérience singulière et individuelle. C'est la valeur, l'identité, la personnalité même des individus qui sont mises en cause. Les enquêtes sociologiques montrent que plus les individus se sentent égaux en droit, plus ils peuvent se sentir discriminés. François Dubet rappelle que le sentiment de discrimination croît avec le niveau de scolarisation et de qualification. Les inégalités sociales renvoient à des différences d'accès aux droits, à l'emploi, à l'éducation, à la santé, elles peuvent être mises en chiffres, objectivées par la mesure statistique. Les discriminations renvoient au sentiment, relèvent du ressenti, de l'épreuve, de l'expérience. Elles sont à la croisée d'un « ensemble complexe de variables tenant aux contextes sociaux, aux interactions, aux conditions de vie, aux caractéristiques personnelles ». Elles peuvent mettre en cause la « fluidité de la vie sociale » dans ses multiples composantes, qui vont des relations amicales et amoureuses aux pratiques religieuses, en prenant parfois l'individu dans la contradiction de la revendication d'égalité et de singularité. La demande de reconnaissance qui sous-tend le refus des discriminations interroge les stéréotypes, les croyances, tout autant que les dimensions communautaires et symboliques de la vie sociale et les conceptions de la justice. C'est bien la représentation qu'une société se construit d'elle-même qui est en question.

À partir du séjour de Lenz dans un petit village suisse, Cornelia Rainer explore comment le poète, dont la vie est marquée par une errance à travers l'Europe, se trouve confronté à une communauté de villageois. Vivant dans l'utopie de « l'homme européen », en butte aux conservatismes de son temps, défendant la suprématie des sentiments, des émotions comme dimensions essentielles du réel contre les règles artificielles et les contraintes de la société, traversant les frontières, Lenz est emblématique de la recherche d'une nouvelle individualité.

INTRODUCTION

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

La figure du monstre et la vengeance sont des motifs récurrents des descriptions des relations de pouvoir, de domination, de violence extrême, de la tragédie grecque à la création contemporaine. Marqué d'ambiguïté morale, suscitant fascination et répulsion, ces figures sont aussi une source de questionnement infini sur le rapport à la norme.

Les monstres engendrent des monstres. Dénonciation, inceste, complot, meurtres... dans *Les Damnés*, la famille est le lieu de tensions extrêmes entre les liens de parenté et le politique, entre l'affect et la soif inexorable de pouvoir, entre les destins personnels et l'histoire en marche, entre la conscience individuelle et l'adhésion aux valeurs d'un régime autoritaire. À travers ce prisme familial, c'est la fabrication de la grande histoire, de l'oppression et du totalitarisme qui sont rendus visibles. Le détour par la fiction constitue comme un contrepoint pour interroger les situations de violence politique et voir comment les monstres engendrent des monstres. Pour Didier Sandre, la poésie, la littérature, le théâtre offrent une compréhension, une interprétation par-delà les mots et l'analyse, permettant une lecture plurielle des situations et des superpositions de sens. Plus que des caractères psychologiques, les personnages sont des figures, des « personnages postulats », qui, en quelque sorte, incarnent les interrogations sur le pouvoir, la manipulation, les rapports de force et les désirs de destruction.

Dans une France plongée dans les guerres de Religion, Ronsard se demandait comment raconter l'histoire des misères de son temps. Entre la fiction mythologique, la poésie et l'histoire qui se veut véridique, comment raconter une histoire devenue monstrueuse ? Wes Williams rappelle que la figure du monstre est récurrente dans le théâtre comme dans la littérature, de Rabelais à Racine, de Ronsard à Corneille, de Montaigne à Visconti. L'utilisation

VIOLENCE ET PASSION

de la mythologie et de la fable figure la part monstrueuse de l'histoire de l'individu, de la famille ou de la nation. Le monstre est tour à tour miroir, signe des malheurs à venir, emblème au service de la propagande politique, incarnation d'un monde renversé par les guerres civiles ou encore inquiétante étrangeté du monstre en nous-mêmes. Image de notre propre décadence morale ou figure de l'altérité absolue, le monstre est une énigme qui suscite toujours fascination ou répulsion. Il est aussi « *ce que l'on montre* : objet spectaculaire ». La figure du monstre raconte toujours la distance par rapport à la norme, invitant ainsi à interroger les failles de l'humain dans la civilisation.

Hécube tue l'assassin de son fils, Titus sa propre fille : les méditations sur le destin ne sont pas les seuls moteurs de la tragédie grecque, la vengeance ciblée et réfléchie, souvent au sein d'une même famille, d'une descendance, légitime ou illégitime, est au cœur de la dramaturgie tragique. Fiona Macintosh relit l'histoire des répertoires européens et interroge la permanence des motifs dans le théâtre d'Euripide, de Sénèque, de Shakespeare à Yaël Farber et Marina Carr pour les plus contemporains. Par-delà les oublis ou les références, les standards racontent chaque époque. Ainsi, *Hécube* d'Euripide est la tragédie de référence à la Renaissance, mais ses scènes de violence ont rebuté le sens des bienséances du goût classique. À l'inverse, les pièces de Sophocle et le Hamlet de Shakespeare ont plu au XIX^e en montrant comment la souffrance ennoblit celui qui la traverse. Enfin, c'est au XX^e siècle que les pièces centrées sur la vengeance trouvent le statut de tragédies majeures. Elles racontent un monde dans lequel domine la justice sauvage et où le vengeur finit toujours par devenir l'image même de celui qu'il veut punir. Par les affres de la conscience et de l'introspection, de l'incertitude dans l'action, la vengeance ou la vendetta sont marquées du sceau de l'ambiguïté morale. Mais les tragédies de vengeance et leurs adaptations au cours des siècles racontent aussi les contextes institutionnels, politiques et sociaux : à l'enchaî-

INTRODUCTION

nement sans fin de la violence s'opposent les cours de justice que représente l'Aéropage d'Athènes, l'armistice en échange de révélations publiques des crimes passés ou encore le pardon et la réconciliation des institutions contemporaines telles que la Commission vérité et réconciliation en Afrique du Sud.

CROYANCES ET CONSCIENCE

L'être humain se caractérise autant par la puissance de sa conscience que par les systèmes de croyances dans lesquels il s'inscrit. La philosophie, la littérature, l'histoire des religions, les sciences cognitives et la fiction, en confrontant les différentes fonctions des croyances, explorent les diverses facettes du lien qu'elles entretiennent avec les comportements humains.

La tristesse n'est pas qu'un sentiment individuel, la diminution de la puissance d'agir qui lui est intimement liée présente une dimension fortement politique. Anne-Cécile Vandalem explore la façon dont les sentiments d'impuissance et de désespérance, liés à la détresse d'une situation économique, conduisent une communauté à la résignation, à l'oppression et à la guerre civile. La déstructuration sociale constitue un terrain pour le déploiement d'idéologies populistes. Ainsi, la pièce *Tristesses* propose une double lecture, entre manipulation, corruption, propagande orchestrée par le leader du parti populiste et domination, perversion, humiliation, insultes entre les individus. Le territoire de ce drame est cantonné au périmètre d'une île, permettant la dissection de l'engrenage des interdépendances entre chacun des personnages et de la plongée dans la violence. Le jeu et les cérémonies qui offrent des règles et des rôles, les larmes qui instaurent une forme de pouvoir sur l'autre ou encore le silence ne sont que des échappatoires momentanées face à l'absence de pensée de l'avenir et de croyance en la puissance d'agir.

VIOLENCE ET PASSION

Les croyances religieuses ne se résument pas à la seule expérience intérieure des individus. « Il faut croire avec d'autres. » Récits, gestes, vêtements, parole, liturgie, territoire... sont autant de signes par lesquels les croyances se manifestent. Pour Massimo Leone, la religion est un domaine exemplaire pour questionner les formes d'expression des croyances et le « désir de communauté » qui traverse ses pratiques. L'identité religieuse se construit à la fois par la construction de ses propres signes, mais aussi par la destruction des signes des autres à travers l'interdiction de fêtes religieuses, la reconversion de lieux de culte. Analyser la pluralité des signes religieux comme une menace cognitive et émotionnelle, comme un affaiblissement de la vigueur identitaire d'une croyance ouvre de nouvelles perspectives pour analyser les conflits entre les religions. Cette question devient d'autant plus importante dans les sociétés plurielles où doivent coexister des groupes sociaux aux identités diverses.

La recrudescence d'actes violents commis au nom d'une appartenance religieuse conduit à renouveler les interrogations sur le lien entre croyance et passage à l'acte. Nafees Hamid et Scott Atran ont réalisé de nombreuses études dans différentes villes européennes, au Moyen-Orient et aussi à distance sur Internet pour tenter de comprendre le lien entre les croyances et l'enrôlement effectif comme combattant du djihad. Cela implique de prendre en compte la diversité des profils et des parcours des recrues, qui peuvent appartenir aux catégories instruites des classes moyennes ou à la petite délinquance de quartiers défavorisés, être des hommes ou des femmes. Les observations de terrain mettent en évidence que la radicalisation touche davantage d'individus laïcs que de croyants pratiquants. Elles montrent aussi que les modes et les lieux de recrutement évoluent en fonction des configurations des conflits et des organisations : Al-Qaida était un réseau décentralisé et clandestin, l'État islamique est une organisation centralisée, hiérarchisée, menant une guerre conventionnelle. Mais en dépit de ces diversités de situation

INTRODUCTION

et de l'impossibilité de définir les facteurs permettant de prédire qui va se radicaliser ou non, l'influence des amis s'avère prépondérante. C'est quand des croyances nouvelles « s'immiscent dans les conversations amicales quotidiennes » qu'elles peuvent apparaître normales pour un individu ou un groupe et qu'elles ont le plus de chance de conduire à des actes concrets. Cette caractéristique, qui recoupe un phénomène observable dans le domaine des croyances morales, indique aussi des pistes susceptibles d'aider des individus à repenser leurs croyances.

La croyance au miracle ou au surnaturel constitue une des manifestations de la pratique religieuse. Le mouvement de rationalisation et de laïcisation de la pensée qui émerge dans la seconde moitié du XVII^e siècle et qui se confirme avec les penseurs des Lumières, n'entraîne pas la disparition de l'événement miraculeux. Si le récit de miracles est une forme traditionnelle de témoignage religieux, les textes produits dans le Paris de la première moitié du XVIII^e siècle révèlent une transformation des manières de le raconter. À partir de l'étude de ces textes, Michèle Bokobza Kahan montre que le miracle devient un prétexte pour parler de soi, de sa vie, de son expérience, des aléas de l'existence, des accidents et des pathologies. Souvent pris dans un quotidien laborieux et modeste, le témoin est transfiguré par le récit : tensions et conflits intérieurs, incertitudes et doutes, sentiments complexes racontent des individus dans leurs spécificités. Le merveilleux croise la réalité des parcours de vie.

Notre cerveau est capable de traiter des informations dont nous n'avons pas conscience. Mais face aux difficultés rencontrées pour élaborer des protocoles expérimentaux pour étudier l'inconscient, les neurosciences s'attachent plus particulièrement à explorer la puissance de la conscience et la force des croyances. Laurène Vuillaume et Axel Cleeremans montrent comment les études de l'effet placebo, de l'hypnose ou encore de la sorcellerie permettent d'approcher ces phénomènes inconscients. Nos attentes, notre attitude mentale

VIOLENCE ET PASSION

dictent en grande partie notre comportement. Le discours du médecin, l'ingestion d'une substance et le contexte suffisent souvent à convaincre le patient qu'il a subi un traitement. L'imagerie cérébrale met en évidence, par exemple, que la suggestion hypnotique selon laquelle les mots écrits sont dénués de sens influe sur leur lecture. Ces travaux montrent que la parole est avant tout un acte. Si les croyances permettent de trouver une explication à l'inexplicable, les sciences expérimentales et les neurosciences montrent qu'elles ont aussi le pouvoir de modifier la perception que nous avons de nous-mêmes, notre perception du monde et ainsi d'influencer notre comportement en interaction avec les autres.

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

Comment réinventer le réel ? Quelle est la place des utopies, de la fiction, de la littérature dans l'invention de mondes possibles ? Comment devient-on acteur de l'histoire ? Au travers des questions de la vérité de la fiction, de la narration historique ou encore des déclencheurs des révolutions et de l'engagement collectif, l'histoire, la science politique et la fiction théâtrale explorent les conditions de l'interprétation du monde social et de l'action individuelle ou collective.

Il n'y a pas de possible sans rêve. Dans *Ceux qui errent ne se trompent pas*, spectacle de Maëlle Poésy, sur un texte de Kevin Keiss, les citoyens s'expriment par un vote blanc massif, la pluie n'arrête pas de tomber et les ministres ne comprennent pas, enfermés dans une tour de verre dont les parois se couvrent de buée. C'est par cette fable que la fiction capte quelque chose de l'air du temps. La fiction donne une dose de réalité, transforme en situations concrètes, la hausse de l'abstention, le rejet des élites politiques, le désir d'autre chose... Elle est une sorte d'écran sur lequel la réalité se projette, se réfléchit. Si les politiques cherchent à calmer

INTRODUCTION

leur inquiétude et leur sidération en s'interrogeant sur une conspiration possible, les réactions des citoyens ouvrent la possibilité d'inventer un nouvel avenir. La résonance politique du texte passe moins par des affirmations que par une sorte d'ouverture de l'imaginaire du spectateur pour une suite à venir.

Face à une certaine idéologie du réalisme politique selon laquelle « il n'y a pas d'alternative », le raisonnement contre-factuel permet de rouvrir les potentialités du passé et ainsi de libérer les possibles du futur. En examinant différents usages de la démarche contrefactuelle en histoire, Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou montrent comment celle-ci contribue à mesurer la signification historique d'un événement, à en hiérarchiser les causes, à redéfinir les cadres de pensée. Le chemin de fer était-il indispensable pour la croissance et le développement des États-Unis au XIX^e ? Et si Louis XVI avait réussi sa fuite en juin 1791 ? Remettre en question les présupposés permet de « repenser l'articulation entre l'espace des contraintes et le champ des possibles ». La nuit de Varennes n'est pas seulement un non-événement, mais un élément déterminant pour analyser la stratégie du roi à un moment où l'histoire de la Révolution n'était pas encore jouée. L'histoire est bien l'objet de choix, d'opportunités plurielles, de rapports de forces entre différents groupes d'acteurs. Cette démarche contrefactuelle permet aussi de relire les archives, les futurs craints et les futurs espérés par les acteurs. Par exemple, prendre en compte la parole des perdants peut renverser les perspectives. La question des potentialités et des possibles du passé sous-tend les modes de narration historique. Il s'agit ainsi de lutter contre une vision déterministe et fataliste de l'histoire, d'ouvrir des perspectives pour approfondir la démarche critique du travail d'historien et de donner pleinement à l'histoire sa fonction sociale dans le présent.

À l'espoir qui portait les manifestants syriens de mars 2011, a succédé l'horreur de la guerre. Il fallait l'enthou-

VIOLENCE ET PASSION

siasme, l'irrationalité, la folie de la jeunesse pour renverser cette triste logique qui fait que dans certains régimes totalitaires, la lâcheté est la seule attitude raisonnable. Le théâtre et la parole d'Omar Abusaada et de Mohammad Al Attar racontent l'impossibilité d'agir qui frappe le peuple syrien. Cette disparition de l'espoir s'accompagne de l'incapacité de décider, même de sa survie personnelle ou de celle de ces proches. Leur texte raconte le désespoir, la dépression et l'agonie. Le coma d'un jeune homme battu lors d'un passage à un *check-point* est comme une métaphore de la Syrie en guerre. À côté du monde des vivants, qui boivent du vin et font l'amour, comme on peut encore le faire à Damas, le monde des « comateux » figure les dizaines de milliers de disparus, dont on ne sait rien. C'est de cet autre monde-là que parvient encore la possibilité de l'imaginaire et de la vie intérieure qui est interdite aux vivants enfermés dans les difficultés sans fin. Dans *Alors que j'attendais*, le désir de faire un film sur l'histoire de la famille conduit l'espoir. Autour du lit d'hôpital, certains parlent beaucoup, donnent des nouvelles de la famille, évoquent les changements de la vie ou imaginent un pays dans lequel la démocratie serait advenue et avec elle la liberté. La fiction théâtrale s'affirme comme une introspection enfin possible et comme les prémices d'un rêve de paix et de libération.

Mais qu'est-ce qu'une révolution ? Une révolution se différencie d'une émeute ou d'une révolte par sa capacité à ouvrir le monde des possibles et, en cela, elle entretient un rapport avec le rêve et l'utopie. La Révolution française a constitué un champ d'expérimentation, un repère pour toute révolution à venir, en favorisant, outre la participation de personnages majeurs, celle de révolutionnaires ordinaires. À partir d'études biographiques, Haim Burstin montre comment des gens du commun, entraînés par la force de l'événement, ont quitté leur vie quotidienne, leur activité, leur famille. Pour ces individus, cet élargissement de la participation politique et cette multiplication des opportu-

INTRODUCTION

nités se sont accompagnés d'une prise de conscience de soi-même et d'une nouvelle identité : « On ne naît pas révolutionnaire : on le devient. » Les révolutionnaires ordinaires sont guidés par l'espérance, encouragés par les célébrations, les fêtes civiques ou les multiples cérémonies, qui sont autant de formes de théâtralisation de la vie publique par lesquelles l'événement est consacré en temps réel et qui participent de l'exaltation du mérite patriotique de l'héroïsation. L'utopie est à la fois instrument de manipulation de l'opinion publique et génératrice d'énergies réformatrices ouvrant la possibilité de réinventer le réel et d'envisager des possibles.

S'exprimer librement, manifester, se rassembler, s'associer, faire grève, signer une pétition, se syndiquer, se présenter aux élections, voter... : les moyens d'action et d'expression des citoyens des sociétés démocratiques sont nombreux. Cependant, comme le montrent les études en science politique, bien peu de citoyens deviennent des protagonistes de la vie publique : si 45 % des français appartiennent à au moins une association, seuls 17,5 % adhèrent à une association de défense de droits et d'intérêts ou de promotion de causes. Si la participation à des manifestations de rue s'est banalisée et si on assiste à une recrudescence des mobilisations locales, les nouveaux dispositifs participatifs ne concernent qu'une frange étroite de citoyens diplômés et déjà politisés. Frédéric Sawicki interroge cette faible participation qui paraît paradoxale compte tenu des critiques portées au fonctionnement des institutions démocratiques. Que l'on considère les organisations qui se sont institutionnalisées progressivement, comme les mutuelles ou les syndicats, ou encore les organisations créées autour d'un problème particulier, comme Emmaüs ou Médecins sans frontières, toutes ont en commun une forte tendance à la professionnalisation qui peut contribuer à créer des obstacles à l'engagement en limitant les opportunités et en encadrant trop étroitement l'expression. Cette tendance se retrouve dans les organisations créées sous impulsion de l'État à la recherche d'inter-

VIOLENCE ET PASSION

locuteurs ou de relais pour mettre en œuvre ses politiques. Ces constats permettent d'ouvrir l'hypothèse qu'il existe dans l'investissement des citoyens des cycles qui correspondent à des alternances d'ouverture et de fermeture du champ de la représentation politique, syndicale ou associative. Il s'agit bien de résister au fatalisme d'un déclin de l'engagement et du repli sur la quête du bonheur privé, en s'attachant à l'importance de la préservation d'espaces critiques dans lesquels s'engendrent des façons alternatives d'interpréter le monde social.

* *
*

Ainsi les recherches récentes permettent aussi de considérer sous un angle nouveau le rôle des arts et de la fiction sur le développement humain. Les études en neurosciences et psychologie cognitives rejoignent les travaux en études littéraires et théâtrales pour conférer aux formes et aux styles une place fondamentale dans l'intensité des réactions suscitées chez le spectateur ou le lecteur. Métaphores, états mentaux et comportements des personnages, idéaux et raisons, succession temporelle des événements, renversement de situation... sont autant de médiateurs par lesquels la fiction, le récit révèle son effet. En montrant que la complexité des personnages ou des situations, la multiplicité des indices confère à la fiction un plus grand potentiel réflexif sur soi-même, sur autrui, que des visions simplifiées des relations humaines et des stéréotypes, ces travaux expérimentaux donnent raison à la proposition d'écouter Hamlet et de souffrir avec la princesse de Clèves. La littérature de fiction nous aide à bousculer la confiance dans les stéréotypes. Cette lutte contre les stéréotypes est aussi à l'œuvre dans le désir de reconnaissance de leurs singularités et d'exigence de justice sociale que manifestent les individus.

Si l'observation d'une action suscite une résonance, les travaux les plus récents suggèrent que cet effet est aussi

INTRODUCTION

observable lorsque qu'une action est décrite verbalement ou même seulement imaginée. Au-delà de la perception, cette stimulation, qui est à la fois mentale et motrice, montre les liens étroits entre perception, cognition et action dans la « perception incarnée ».

Ces réflexions rejoignent celles des historiens qui mettent l'imagination au cœur de leur travail de construction du récit à partir d'indices et de conjonctures : l'inspiration et le contrefactuel apparaissant ainsi à la base de la saisie du réel en permettant d'évaluer nos choix et d'envisager de nouvelles options.

Les problématiques qui constituaient les fondements de la recherche en sciences humaines se voient ici à la fois confortées et stimulées par les approches expérimentales. La réunion des textes de cet ouvrage contribue à mettre en évidence de nouveaux fronts de recherche riches de perspectives sur le fonctionnement de l'esprit, du cerveau, et sur l'effet des pratiques et des croyances sur nos modes de pensée.

Si le théâtre est source d'expérience émotionnelle, il est aussi le lieu où se déploient des positions subjectives hétérogènes, où les récits s'entrechoquent, où les points de vue s'affrontent, où de nouvelles logiques de raisonnement s'esquissent. Une sorte de laboratoire pour l'expérimentation sociale et politique, d'autant plus nécessaire en ces temps où nos sociétés sont tentées par le repli.

L'enjeu de la recherche dans le domaine de la création n'est pas seulement que chercheurs et artistes trouvent dans leur rencontre une matière à progresser dans leurs travaux ; il est aussi que cette confrontation entre deux mondes nous permette à tous de mieux comprendre ce qui se passe autour de nous.

Si le théâtre est bien ce lieu d'intelligence sensible et la recherche cette force formidable de description du monde et de ses transformations, ces deux univers ont en commun de saisir des réalités complexes et de questionner sans cesse les conditions de notre humanité et de notre vivre ensemble.

Imaginer l'autre

Qu'est-ce qu'une société? Qu'est-ce que faire société?

Le rapport à autrui est essentiel pour qu'une société soit intégrée, pour qu'elle tienne, et la capacité des individus à comprendre l'état subjectif des autres est l'un des effets les plus spectaculaires de l'évolution humaine.

Éprouver de l'empathie pour l'autre, se préoccuper de son bien-être, comprendre ses sentiments ou ses croyances et se comprendre soi-même, nécessitent le développement d'une fonction réflexive. La psychologie expérimentale met en évidence que la lecture de fictions littéraires, par opposition à celle de la fiction populaire, en suscitant une multiplicité d'interprétations possibles, en ouvrant sur d'autres états de conscience, contribue au développement de la capacité à inférer, à prévoir et à interpréter les états mentaux d'autrui (théorie de l'esprit). Ces travaux montrent aussi que les éléments stylistiques des œuvres littéraires, qui indiquent en quelque sorte la dimension réflexive de l'œuvre, déterminent l'intensité de l'expérience du lecteur. Non seulement la lecture de fiction littéraire influence ce que l'on pense des autres, mais aussi ce que l'on en perçoit. (D. Kidd et E. Castano)

Discerner l'intention qu'elle porte, les valeurs qui l'orientent, les décisions qu'elle met en pratique... chaque pensée ou action des personnages de fiction nous offre une participation par procuration. Écouter Hamlet ou la princesse de Clèves dévoile les tensions entre nos intentions, nos actes et les normes qui les

VIOLENCE ET PASSION

guident. Ce que nous savons de manière tacite et obscure est mis en lumière par la littérature, révélant ainsi la vérité de la fiction.
(T. Pavel)

Les actions d'autrui, que celles-ci soient réelles ou décrites verbalement, suscitent une résonance chez l'observateur. Nos mouvements, nos postures implicites ou explicites affectent nos états émotionnels. Les récits déclenchent des simulations mentales. Lire de la fiction peut aussi affecter nos états cognitifs et affectifs ; plus encore, la force des simulations induites dépend des qualités formelles des œuvres. Des travaux en neurosciences cognitives ouvrent des perspectives sur l'étude du rôle potentiel de la fiction littéraire dans le développement cognitif et affectif, mais éclairent aussi les liens entre langage, motricité et cognition.
(T. Nazir et A. Reboul)

Comme le montre l'analyse de nombreux textes du XVII^e siècle, la compassion mêle la pitié et la sympathie : c'est un sentiment susceptible de nous rapprocher les uns des autres, mais aussi d'ériger des distinctions et de tenir l'autre à distance. La compassion peut s'accompagner d'une inquiétude pour nous-même, nous faisant prévoir d'éventuelles souffrances. Si Mlle de Chartres compatit avec son soupirant, elle ne remet pas en cause son mariage pour autant. Cette ambivalence entre assistance et incapacité d'agir pour l'autre se retrouve dans la réception de la fiction et du théâtre : entre sensibilité et distanciation.
(K. Ibbett)

Si les inégalités sociales se présentent généralement comme des expériences collectives, les discriminations sont souvent ressenties comme une expérience singulière et individuelle. C'est la valeur, l'identité, la personnalité même des individus qui sont mises en cause. Les enquêtes sociologiques montrent que plus les individus se sentent égaux en droit, plus ils peuvent se sentir discriminés. La demande de reconnaissance qui sous-tend le refus des discriminations interroge les stéréotypes, les croyances tout autant que les dimensions communautaires et symboliques de la vie sociale et les conceptions de la justice.
(F. Dubet)

IMAGINER L'AUTRE

À partir du séjour de Lenz dans un petit village suisse, Cornelia Rainer explore comment le poète, dont la vie est marquée par une errance à travers l'Europe, se trouve confronté à une communauté de villageois. Vivant dans l'utopie de « l'homme européen », en butte aux conservatismes de son temps, défendant la suprématie des sentiments, des émotions comme dimensions essentielles du réel contre les règles artificielles et les contraintes de la société, traversant les frontières, Lenz est emblématique de la recherche d'une nouvelle individualité.

L'impact de la fiction sur la cognition sociale

David Kidd et Emanuele Castano

L'art est un moyen de nous rappeler que les choses sont toujours plus complexes et qu'elles échappent à la conceptualisation. Vous pensez « Je vais écrire une histoire sur cette personne du camp politique opposé. Ah, ah ! Je vais crucifier cet imbécile ! » Mais à mesure que vous avancez, vous réalisez « Humm, en fait je ne sais pas qui est vraiment cette personne ». Et cette prise de conscience vous incite à montrer moins de hâte à porter un jugement, à prendre un peu plus de temps avant d'agir, et lorsque vous passez à l'acte, c'est avec un peu plus d'humilité et d'empathie (Saunders, 2017).

La retenue de Saunders n'est pas toujours partagée par les auteurs comme peut en témoigner tout lecteur ou public confronté à un stéréotype inconsideré ou malveillant dans une œuvre de fiction. Après tout, les propagandistes comme les humoristes s'appuient sur les préjugés de leur public pour construire une vision simpliste de la réalité sociale qui leur confère de l'assurance ou les conforte dans leur satisfaction. Comme le montrent des décennies de recherche en psychologie sociale, notre représentation de la réalité sociale est souvent hâtive et schématique et mobilise peu d'effort conscient, voire aucun (Fiske & Neuberg, 1990). De fait, notre bien-être dépend souvent de notre capacité à naviguer sans encombre dans notre environnement social sur la base d'indices concernant l'identité sociale, le rôle et les scénarios comportementaux d'autrui. Ce socle de représentations sociales bien rodées, qu'Hirschfeld (2013) a appelé la « théorie de la société », sous-tend les relations souvent superficielles mais essentielles qui permettent à des communautés

VIOLENCE ET PASSION

d'exister. Mais cette catégorisation sociale peut aussi nourrir l'hostilité en réduisant les membres extérieurs au groupe à des « caricatures » indifférenciées qui, manquant de profondeur et de sentiment, sont privées de la protection qu'offre l'empathie (et l'humilité) qui nous engage moralement vis-à-vis du bien-être de ceux que nous considérons aussi humains que nous-mêmes (Castano & Giner-Sorolla, 2006 ; Leyens, 2009). Ce que Saunders met en exergue, lorsqu'il note la capacité de l'art à ébranler notre confiance dans les stéréotypes simplistes qui pèsent sur notre perception d'autrui, c'est précisément le potentiel de l'art à interrompre ce processus.

QUAND LA FICTION RENFORCE NOTRE CAPACITÉ À INTERPRÉTER LES ÉTATS MENTAUX D'AUTRUI

Ce qui nous occupe ici n'est pas la capacité de la fiction à promouvoir des jugements plus positifs sur des membres extérieurs au groupe ou à façonner des comportements pro-sociaux. Bien que ces effets aient toute leur importance, ils reflètent un changement de contenu des représentations schématiques et non un changement dans le processus de perception sociale. L'engagement délibéré avec l'expérience d'autrui dont parle Saunders ne prétend pas changer des attitudes négatives en attitudes positives, mais bien plutôt remplacer la simplicité par la complexité. En termes psychologiques, il s'agit d'un déplacement de la *théorie de la société* vers la *théorie de l'esprit* (en anglais *Theory of Mind* – ToM), c'est-à-dire la capacité d'inférer et d'interpréter les états mentaux d'autrui. Bien que cette capacité fondamentale se développe dès la petite enfance (Astington, 1993), les données disponibles suggèrent qu'un adulte normal l'exerce uniquement lorsqu'il est spécialement motivé à comprendre l'autre en tant qu'individu (Fiebich & Coltheart, 2015). Même l'effort que nous fournissons

IMAGINER L'AUTRE

pour nous comprendre nous-mêmes, ou nos partenaires dans le cadre de relations proches, appelé *fonction réflexive* (en anglais *Reflexive Function – RF*; Fonagy, Target, Steele & Steele, 1998 ; Slade, 2005), varie considérablement d'un individu à l'autre. Au minimum, nous prenons acte des pensées et des sentiments, mais sans chercher à les analyser. Les manifestations les plus évoluées de la *théorie de l'esprit*, celles qui obtiennent les scores les plus élevés au test de la *fonction réflexive*, font intervenir une multiplicité d'interprétations plausibles qui sont pesées avec soin et modulées par la conscience des limites de notre propre compréhension (Fonagy *et al.*, 1998).

APPRÉHENDER LES ÉTATS DE CONSCIENCE D'AUTRUI À PARTIR D'INDICES AMBIGUS

Pour Humphrey (2012), qui a longuement étudié les fondements psychologiques de la sociabilité, le fait de reconnaître la profondeur de l'expérience d'autrui, et plus particulièrement d'admettre qu'il est impossible de l'appréhender pleinement, est essentiel pour s'engager sans réserve en faveur des droits et du bien-être d'autrui. La capacité de la fiction littéraire à révéler cette profondeur est l'argument avancé par Nussbaum (1985) pour affirmer que la fiction peut contribuer à élever la sensibilité morale, en particulier vis-à-vis des individus marginalisés. À son plus haut niveau, la fiction centrée sur la psychologie intime des personnages ne les dévoile pas totalement, pas plus qu'elle ne porte de jugement définitif. Au lieu de cela, comme le note Bakhtin, elle « réfléchit et recrée non pas un monde d'objets, mais précisément d'autres états de conscience dans leur univers propre, elle les recrée dans leur authentique "irréductibilité" (qui constitue après tout leur essence) » (Bakhtin, 1984, p. 68).

Ce caractère d'irréductibilité est peut-être l'un des apports essentiels de la fiction, mais son expression est souvent

VIOLENCE ET PASSION

subtile, jamais explicite. La fiction qui invite le lecteur à inférer des états mentaux à partir d'indices ambigus encourage une appréhension plus complexe des personnages que la fiction qui décrit plus directement leurs caractères (Zunshine, 2015). Lorsque nous lisons qu'un personnage a quitté la pièce en colère, nous en sommes réduits à imaginer à quoi pourrait ressembler la scène; en revanche, lorsque nous lisons qu'un personnage s'est soudainement levé et a quitté la pièce sans un mot, nous sommes amenés à nous interroger sur les raisons de ce comportement, peut-être dicté par la colère, la peur, un rendez-vous oublié ou toute autre raison encore. C'est lorsqu'elle nous invite à nous impliquer activement dans la difficile tâche de construire, de tester et de reconsidérer nos inférences au sujet des personnages que la fiction sollicite le plus fortement une théorie de l'esprit de haut niveau, et non pas quand elle nous renseigne de manière explicite sur les sentiments des personnages. Lorsque les auteurs sont invités à « donner à voir, au lieu de dire », on leur demande, en fait, de laisser le lecteur réfléchir et devenir un producteur actif du sens du texte (Barthes, 1974).

GENRE LITTÉRAIRE ET REPRÉSENTATION DU MONDE

Produire du sens est toutefois plus difficile que d'en être le récepteur, et le lecteur n'est pas forcément intéressé par ce projet. Le lecteur ordinaire fait aisément la distinction entre une œuvre littéraire plus ardue qu'il entreprend de lire pour enrichir sa compréhension du monde, et un roman populaire qui lui apportera la détente escomptée (Miesen, 2004). Ces plaisirs coupables, livres de plage ou romans de gare, peuvent s'avérer passionnants et nous absorber totalement, grâce à un fort pouvoir d'évocation émotionnelle, mais leurs personnages sont le plus souvent assez simples, faciles à saisir, voire stéréotypés (Keen, 2007). Pour Culpeper (2001), cher-

IMAGINER L'AUTRE

cheur qui développe une approche cognitive de la littérature, les situations sociales fondées sur des formules et des personnages stéréotypés s'appuient sur des représentations sociales schématiques et la familiarité du lecteur avec les conventions du genre, qui facilitent la construction aisée et rapide de l'univers social du récit. Si l'on considère que les processus de catégorisation sociale et d'application des stéréotypes sont souvent efficaces, et même qu'ils opèrent par défaut (Fiske & Neuberg, 1990), il n'est guère surprenant que les lecteurs soient prompts à répondre à des personnages qui sont aisés à appréhender dans ces termes. En outre, les formules des différents genres littéraires promettent au lecteur une expérience prévisible le polar promet du suspense, le roman d'amour du sentiment ainsi qu'un sentiment de maîtrise sociale lorsque les attentes sont satisfaites, le héros écrase le méchant, les amants véritables sont réunis (Gerrig & Rapp, 2004). Ce type de fiction offre une vision simplifiée et cohérente du monde, le plus souvent en confirmant plutôt qu'en questionnant les inférences rapides étayées par les stéréotypes et les schémas qui composent la théorie de la société.

En d'autres termes, bien que la fiction comporte pratiquement toujours une part de contenu social (Mar & Oatley, 2008), les moyens offerts pour traiter cette information peuvent être différents. Dans le cas de la fiction littéraire, le lecteur sera plus souvent incité à faire appel à une théorie de l'esprit pour inférer et actualiser des inférences à propos de personnages psychologiquement complexes. En revanche, une fiction populaire basée sur des stéréotypes sera probablement plus aisément comprise dans le cadre de la théorie de la société et sollicitera moins la théorie de l'esprit. Cette approche théorique permet d'avancer des hypothèses empiriquement vérifiables. La première est que la lecture d'œuvres de fiction littéraire entraîne l'amélioration du niveau de performance sur un test de théorie de l'esprit car elle sollicite davantage ces processus. La seconde est

VIOLENCE ET PASSION

que les individus qui lisent plus de fictions littéraires tout au long de leur vie obtiendront de meilleurs résultats que ceux qui en lisent moins aux tests de théorie de l'esprit. Nous décrivons ci-après les expériences que nous avons conduites pour tester l'une et l'autre hypothèse. Bien qu'elles soient clairement liées, chacune repose sur des postulats différents concernant la lecture d'œuvres littéraires. Dans le premier cas, les processus impliqués dans la théorie de l'esprit sont plus largement sollicités par la fiction littéraire que par la fiction populaire lorsque le test suit immédiatement la lecture. Dans le second cas, nous postulons que la mobilisation habituelle de la théorie de l'esprit dans des univers de fiction contribue au développement de cette capacité et à son exercice dans le monde réel.

LES EFFETS DE LA FICTION LITTÉRAIRE SUR LA THÉORIE DE L'ESPRIT

Les premières données empiriques à l'appui de la première hypothèse, à savoir que la lecture de fiction littéraire contribuerait à l'amélioration du niveau de performance au test de théorie de l'esprit, proviennent d'une série de cinq expériences que nous avons publiées dans *Science* (Kidd & Castano, 2013). Dans ces expériences, les participants devaient lire un extrait d'un livre de fiction couronné par un prix littéraire ou d'une œuvre de fiction populaire (répartis entre les participants de manière aléatoire), avant de répondre à un test de théorie de l'esprit¹. Chaque catégorie (œuvre littéraire ou fiction populaire) était représentée par au moins trois textes différents dans chaque expérience, afin de réduire l'impact des caractéristiques singulières des

1. Dans certaines études, d'autres modalités ont aussi été ajoutées à l'expérimentation, comme la lecture d'ouvrages non fictionnels ou l'absence de lecture. Dans la mesure où elles concernent moins directement notre hypothèse, nous n'en parlons pas ici.

IMAGINER L'AUTRE

textes dans chaque catégorie². La plupart des textes comportaient dix à quinze pages, et les participants étaient exclus de l'expérimentation s'ils ne consacraient pas au moins trente secondes, en moyenne, à la lecture de chaque page³. Dans toutes les expériences sauf une, l'outil principal utilisé pour mesurer la théorie de l'esprit était le test « lire l'esprit dans les yeux » (en anglais, *Reading the Mind in the Eyes Test – RMET*; Baron-Cohen, Wheelwright, Hill, Raste, & Plumb, 2001). Ce test comporte trente-six photographies de regards et les participants sont invités à sélectionner, parmi quatre propositions d'état mental, celle qui correspond le mieux selon eux au regard en question. En raison du peu d'informations visuelles fournies et de la complexité des réponses proposées aux participants (par exemple, joueur, réconfortant, irrité ou ennuyé), ce test est suffisamment subtil pour détecter toute variation significative de la théorie de l'esprit chez des adultes normaux. Pour finir, les participants devaient remplir un questionnaire destiné à évaluer leur degré de familiarité avec la fiction (Acheson, Wells, & MacDonald, 2008). Ce point fera l'objet d'une discussion plus détaillée ci-après. Sur l'ensemble des cinq expérimentations, les participants à qui l'on avait demandé de lire de la fiction littéraire ont été plus performants au test RMET que ceux à qui avaient été attribués des textes de fiction populaire. Dans trois des cinq expériences, deux nouvelles mesures de la théorie de l'esprit ont été utilisées (DANVA, *Diagnostic Analysis of nonverbal*

2. Parmi les textes littéraires, nous avons utilisé *The Round House* de Louise Erdrich, *The Tiger's Wife* de Téa Obreht. Parmi les textes populaires, *Gone Girl* de Gillian Flynn, *The Sins of the Mother* de Danielle Steel. Dans la plupart des études nous avons utilisé des histoires courtes. Parmi les littéraires, *Corrie* d'Alice Munro, *Leak* de Sam Ruddick ; parmi les populaires, *Space Jockey* de Robert A. Heinlein, *Too Many Have Lived* de Dashiell Hammett.

3. Nous avons aussi exclu des participants sur la base d'autres indicateurs comme le manque d'attention, le fait de ne pas être anglophone de naissance, ou le degré de familiarité avec les méthodes ou les objectifs de la recherche. Ces critères, et d'autres informations sur la méthodologie, sont décrits plus en détail dans les comptes rendus d'expérience (Kidd & Castano, 2013 ; Kidd *et al.*, 2016).

VIOLENCE ET PASSION

Accuracy, Nowicki, 2010, et le Yoni Test, Shamay-Tsoory & Aharon-Peretz, 2007), et le même effet a été observé (Kidd & Castano, 2013 ; Kidd, Ongis & Castano, 2016). De plus, ces résultats ont été reproduits de manière indépendante en Italie (Pino & Mazza, 2016) et aux États-Unis (Black & Barnes, 2015). Il est important de noter que Black et Barnes (2015) retrouvent également ces résultats lorsque c'est le même participant qui lit les deux types de textes : il aura des scores augmentés aux tests de théorie de l'esprit après la lecture de fiction littéraire mais pas après celle de fiction populaire. Enfin, ces chercheuses montrent que la lecture de fiction littéraire améliore le niveau de performance en théorie de l'esprit, mais pas à des tests de notions intuitives en physique (Baron-Cohen, Wheelwright, Spong, *et al.*, 2001). Ce dernier résultat suggère que l'engagement suscité par la littérature est spécifique à cette tâche : elle ne vous rend pas meilleur indépendamment de la tâche à réaliser.

L'effet observé semble confirmer que la lecture de fiction littéraire sollicite davantage la théorie de l'esprit que la lecture de fiction populaire. L'utilisation d'œuvres de fiction existantes nous permet de comprendre, en termes psychologiques, la distinction, culturellement définie, entre littérature et fiction populaire. Ainsi, lorsque de simples lecteurs disent s'intéresser à des œuvres de fiction littéraire plus sérieuses pour enrichir leur compréhension (Meisen, 2004), nous pouvons, en partie au moins, discerner dans leur demande un reflet de la sollicitation de la théorie de l'esprit exercée par une littérature plus exigeante⁴. De plus, cet effet suggère que les avantages à long terme de la lecture d'œuvres littéraires et de romans populaires sont susceptibles de varier, la fiction littéraire étant la plus à même d'aiguiser les processus de développement d'une théorie de l'esprit.

4. Il faut noter, toutefois, que ces textes ne sont pas plus exigeants en termes de vocabulaire ou de difficulté de compréhension (Kidd, Ongis & Castano, 2016).

IMAGINER L'AUTRE

LA FICTION LITTÉRAIRE COMME EXPÉRIENCE
DE FONCTIONNEMENT RÉFLEXIF

Une fois identifiés les effets de la lecture de fiction littéraire sur la théorie de l'esprit, l'étape suivante consiste à identifier les dispositifs stylistiques particuliers (par exemple, états mentaux impliqués, discours libre indirect, métaphore, éléments stylistiques singuliers, degrés de fonctionnement réflexif), associés à la fiction littéraire et qui suscitent un tel effet. Notre première tentative s'est concentrée sur le fonctionnement réflexif (RF; Fonagy & Target, 1997), défini comme « la capacité à prévoir et à penser les états mentaux, en soi et chez les autres, afin de construire des modèles réalistes de pourquoi les autres se comportent, pensent et sentent comme ils le font » (Bouchard *et al.*, 2008, p. 48). Ce fonctionnement est plus souvent mesuré auprès d'échantillons relativement restreints de textes par des codeurs hautement qualifiés (Fonagy *et al.*, 1998), mais une mesure informatisée a été développée par Fertuck, Mergenthaler, Target, Levy, and Clarkin (2012) à partir d'une approche basée sur les marqueurs linguistiques (Mergenthaler & Bucci, 1999). Afin de développer une méthode de mesure numérisée du fonctionnement réflexif (Computerized Reflective Function, CRF), Fertuck *et al.* (2012) ont d'abord demandé à des évaluateurs entraînés d'utiliser l'échelle de la fonction réflexive (Fonagy *et al.*, 1998) pour coder des entretiens réalisés auprès d'adultes sains ou atteints de pathologies psychologiques (Adult Attachment Interviews AAI). Ces auteurs ont ensuite sélectionné les entretiens avec les scores RF les plus élevés et les plus bas et ils ont identifié les mots apparaissant le plus fréquemment dans les entretiens caractérisés par un RF faible ou un RF fort. Un dictionnaire a été créé regroupant les mots correspondants à un fonctionnement réflexif faible et élevé. Les textes restants dans les échantillons AAI recueillis par Fertuck *et al.* ont été ensuite analysés en utilisant cet outil numérisé (CRF). Dans

VIOLENCE ET PASSION

les échantillons de populations clinique et non clinique, les scores de RF générés par le CRF étaient significativement corrélés à ceux obtenus avec des évaluateurs entraînés (Fertuck *et al.*, 2012), démontrant ainsi la validité des critères du CRF (voir Kidd, Ongis & Castano, 2016, pour une explication plus détaillée de cette mesure).

FONCTIONNEMENT RÉFLEXIF ET THÉORIE DE L'ESPRIT

À l'aide de cette mesure informatisée de la fonction réflexive (CRF), nous avons d'abord montré que l'effet immédiat de la lecture d'une œuvre de fiction littéraire (par comparaison avec une œuvre de fiction populaire), sur l'indice de RF, s'explique partiellement par le degré de fonction réflexive du texte lui-même (Kidd, Ongis & Castano, 2016). Il reste à étudier d'autres idiosyncrasies propres à la fiction littéraire, soit au moyen de procédures similaires au dispositif que nous avons mis en place, à savoir le codage de textes différents, soit en manipulant les textes eux-mêmes. Une étude menée par Koopman (2016) fournit un excellent exemple de cette dernière approche. Dans cette étude, les participants ont été invités à lire soit une œuvre littéraire originale, soit une version modifiée de ce texte, purgé de ses éléments stylistiques singuliers, par exemple métaphores ou syntaxe inusitée; ce qu'en anglais on appelle « *foregrounding* ». Les participants ayant lu le texte original, avec ses qualités littéraires intactes, ont fait montre d'une compréhension empathique supérieure à ceux qui ont lu la version modifiée. L'élégante construction de l'expérience a permis d'attribuer plus directement la meilleure compréhension interpersonnelle à la qualité littéraire de l'œuvre tout en gardant constant le thème et l'intrigue. Ce type de recherche devrait nous aider à mieux comprendre comment les caractéristiques littéraires d'une œuvre engagent le lecteur dans

IMAGINER L'AUTRE

différents modes de pensée, et peut-être insuffler un nouvel élan aux études littéraires en mettant à leur disposition de nouvelles méthodes d'expérimentation. Actuellement, nous étendons notre programme de recherche dans plusieurs directions. Premièrement, comme mentionné ci-dessus, nos premières études ont montré l'effet de la lecture de fiction littéraire sur d'autres mesures de la théorie de l'esprit que le test RMET, et deux de ces mesures s'appuient sur des mesures visuelles. Nous avons maintenant des arguments pour penser que l'effet apparaît aussi dans des tâches impliquant un jugement moral basé sur l'analyse de scénarios hypothétiques (Young, Cushman, Hauser & Saxe, 2007), ce qui permet d'évaluer la théorie de l'esprit dans le contexte des jugements moraux (Kidd & Castano, 2017).

APPRÉHENDER LES EFFETS À LONG TERME DE LA LECTURE DE FICTION

Les études décrites plus haut ont porté uniquement sur les effets immédiats et sur un petit nombre d'œuvres de fiction. Pour mieux comprendre les effets à long terme de la lecture de fiction littéraire et de fiction populaire, nous avons analysé les réponses au test de reconnaissance des auteurs (en anglais, *Author Recognition Test ART*; Acheson, Wells, & MacDonald, 2008), et les scores RMET de plus de 2 400 participants adultes (Kidd & Castano, 2016). Les travaux antérieurs de Mar et de ses collègues (Mar *et al.*, 2006; 2009) ont mis en évidence une corrélation positive fiable entre le degré de familiarité générale avec la fiction, mesurée par le test de reconnaissance des auteurs, et les performances au test RMET. Nous nous sommes appuyés sur ces résultats antérieurs pour formuler une hypothèse plus précise, à savoir que la familiarité avec les auteurs littéraires permettra de prédire le niveau de performance au test RMET plus efficacement que le degré de familiarité avec les auteurs populaires.

VIOLENCE ET PASSION

Le test de reconnaissance des auteurs est une mesure de l'exposition à la fiction développée initialement par Stanovich et West (1989). Les participants sont invités à identifier les auteurs qu'ils reconnaissent sur une longue liste de noms. La présence sur cette liste d'un nombre égal d'auteurs et de non-auteurs empêche de procéder par devinette et le test a donc peu de chance d'être influencé par le souci éventuel d'un participant de se faire passer pour un lecteur plus averti que dans la réalité (Rain & Mar, 2014 ; Stanovich & Cunningham, 1992 ; Stanovich, West, & Harrison, 1995). Des versions modifiées du test de reconnaissance des auteurs ont été utilisées pour faire la distinction entre la lecture d'œuvres de fiction et de non-fiction (par exemple Mar, Oatley, Hirsh, de la Paz, & Peterson, 2006 ; Mar, Oatley, & Peterson, 2009), ainsi qu'entre différents genres de fiction, (par exemple Fong, Mullin, & Mar, 2013 ; 2015). Nous ne connaissons pas d'autres tentatives empiriques de distinguer fiction littéraire et populaire.

Les participants à nos études ont passé une version actualisée du test de reconnaissance des auteurs (Acheson *et al.*, 2008) qui comporte cent trente noms, dont soixante-cinq noms d'auteurs de fiction. Dans une étude récente, Moore et Gordon (2014) ont administré ce même test à un large échantillon d'étudiants et ils ont montré que les réponses s'organisent de façon cohérente, avec une distinction entre la reconnaissance des auteurs littéraires et celle des auteurs de fiction populaire. Parmi les participants à notre propre étude, nous avons observé une organisation similaire au niveau des réponses en utilisant une technique statistique appelée analyse factorielle. Un facteur correspond au groupe d'auteurs qui peuvent assez facilement être identifiés comme des auteurs littéraires, tandis qu'un autre facteur correspond au groupe d'auteurs de fiction populaire. En calculant le nombre d'auteurs de chaque catégorie reconnus par les participants, nous avons pu attribuer à chaque participant des scores distincts représentant son degré de familiarité avec la fiction littéraire et avec la fiction populaire.

IMAGINER L'AUTRE

En cohérence avec notre travail expérimental, nous avons pu établir, sur trois échantillons différents d'adultes américains, que la familiarité avec la fiction littéraire permettait de prédire positivement le niveau de performance au test de théorie de l'esprit (RMET), ce qui n'est pas le cas pour la fiction populaire. Cette relation ne pouvait être imputée à des différences de genre, d'âge, de discipline d'étude choisie, de niveau d'éducation ou d'empathie auto-déclarée (Kidd & Castano, 2016). Ces résultats suggèrent qu'avec les années, la lecture de fiction littéraire semble stimuler le processus psychologique de mentalisation. Ils indiquent par ailleurs que la distinction culturelle entre littérature et fiction populaire, reflétée dans les différents facteurs identifiés dans le test de reconnaissance des auteurs, peut être partiellement appréhendée sous l'angle d'une compétence cognitive sociale essentielle : la théorie de l'esprit.

L'analyse proposée ici de l'univers social de la fiction est étayée par deux formes distinctes de cognition sociale : la *théorie de la société*, souvent schématique, et la *théorie de l'esprit*, plus exigeante et plus nuancée. Tout comme dans la vie ordinaire, nous faisons appel à ces deux formes de cognition en fonction de certains facteurs individuels et situationnels. Toutefois, les univers de fiction sont le produit d'une construction intentionnelle. Les auteurs sélectionnent et transmettent l'information de façon à orienter le lecteur vers une stratégie plutôt qu'une autre. Lorsque le lecteur est incité à inférer et à envisager une multiplicité d'inférences plausibles concernant l'état mental d'un personnage, il doit mobiliser une théorie de l'esprit de plus haut niveau que lorsqu'il est confronté à des personnages stéréotypés, dotés d'un profil psychologique relativement simple. Cet argument est conforté par les données expérimentales décrites précédemment, et les études de corrélation suggèrent qu'avec le temps, cette sollicitation intensive de la théorie de l'esprit au cours de la lecture de fiction peut

VIOLENCE ET PASSION

contribuer au développement durable de cette capacité. Des études expérimentales longitudinales rigoureuses, permettant un suivi attentif des participants dans le temps, sont nécessaires pour clarifier la direction causale des relations mises en évidence par les études de corrélation. Pino et Mazza (2016) se sont précisément attachés à cette tâche, en demandant aux participants de lire des œuvres entières : ouvrages entiers (fiction littéraire, science-fiction, mémoires) sur une période de deux semaines. Alors que les participants affectés à ces différentes catégories ne se distinguaient pas en termes de niveau de performance au test de la théorie de l'esprit au début de l'étude, ceux qui lisaient de la fiction littéraire obtenaient de meilleurs résultats à ce même test à la fin de l'étude. D'autres études de même nature, portant sur de plus longues périodes de développement et sur des populations différentes (par exemple adolescents, personnes âgées), permettront de clarifier les effets psychologiques à long terme de la lecture de fiction.

* *
* *

Dans le cadre de nos recherches actuelles et futures, nous élargissons notre champ d'investigation à d'autres médiums (par exemple des films) et constructions psychologiques (par exemple jugement moral, stéréotype). Nous avons l'espoir que ce travail permette de mieux comprendre comment le développement culturel des traditions de récits éveillent, et peut-être encouragent, des manières différentes de percevoir les autres (Wiessner, 2014). De manière plus générale, l'objectif est de contribuer, à travers des recherches empiriques solides, à développer un modèle psychosocial pour expliquer comment les pratiques culturelles influent sur nos modes de pensée. À une époque marquée par l'inquiétude née des effets délétères des médias qui limitent la communication à quelques phrases à peine, ou à un simple « j'aime » ou « je n'aime pas », il importe aussi de comprendre les ressources

IMAGINER L'AUTRE

culturelles susceptibles de contrebalancer la prédilection pour une pensée simple et rapide. Bien que ce programme de recherche débute à peine, les nombreuses données recueillies dans le cadre de nos travaux suggèrent que l'encouragement de la pratique (peut-être menacée) de la lecture d'œuvres de fiction littéraire, caractérisée par la présence de personnages complexes et par des dispositifs stylistiques particuliers, pourrait amener à une réflexion patiente et nuancée sur les autres, qui est essentielle pour évoluer au sein de communautés de plus en plus diverses. Barack Obama s'est exprimé dans ce sens en 2015, lors d'un entretien avec Marilynne Robinson :

Lorsque je réfléchis à la manière dont je perçois mon rôle de citoyen, en dehors de ma fonction présidentielle, et aux éléments de compréhension les plus importants que je peux apporter à ce rôle de citoyen, ce que j'ai appris de plus important je crois, je le tiens des romans. Cela a à voir avec l'empathie, avec le sentiment d'être en accord avec la notion que le monde est complexe et rempli de zones grises, mais qu'il y a néanmoins une vérité à découvrir, et qu'il faut lutter pour y parvenir, et travailler dans ce sens* (Obama & Robinson, 2015).

* Traduit de l'américain par Dominique Chatelle

La vérité de la fiction

Thomas Pavel

Mon intérêt pour les études littéraires tournées vers la question de la vérité de la fiction a quelque chose à voir avec une « ère du soupçon », presque oubliée de nos jours et qui prenait comme cible les interprétations idéologiques ou psychanalytiques de la littérature. Exprimée de la manière la plus généreuse par Susan Sontag¹, la méfiance envers l'interprétation devrait conduire à l'amour de la littérature.

LIMITES DE L'INTERPRÉTATION DES ŒUVRES LITTÉRAIRES

Pourquoi fallait-il adapter les œuvres que nous lisons aux théories en vogue, qu'elles soient sociologiques ou psychologiques en soutenant, par exemple, que dans *La Princesse de Clèves*, la protagoniste déteste M. de Clèves parce qu'elle voit en lui, à la manière d'Œdipe, l'image du père ; ou encore, dans un registre différent, parce que ses difficultés maritales expriment en fin de compte l'hostilité entre la noblesse de robe et la noblesse d'épée. Il s'agit d'exemples inventés, bien entendu, mais qui ne diffèrent pas trop de ce qu'étaient certaines des spéculations de la critique des années 1950. Donc : pourquoi fallait-il réduire cette œuvre à des exemples qui prouvent telle ou telle doctrine ? Pourquoi ne pas la lire, faire attention à ce qu'elle dit, la laisser résonner en nous, en un mot, l'aimer ?

1. Susan Sontag, *Against Interpretation*, New York, Farrar, Straus & Giroux, 1966.

VIOLENCE ET PASSION

L'herméneutique, l'art de l'interprétation, est une technique d'origine religieuse. Entre, d'une part la lettre de la Bible, Nouveau Testament inclus, et d'autre part les dogmes chrétiens développés au long des siècles par la théologie néoplatonicienne, par les pères grecs et latins de l'Église, par la scolastique médiévale et par la Réforme, les différences sont considérables. S'agissant d'une chose aussi sérieuse que le salut éternel, diverses techniques destinées à concilier ces différences ont été mises au point au fil du temps, dont celle de Friedrich Schleiermacher, pasteur et théologien protestant du début du XIX^e siècle, est sans doute la mieux connue. Dans les études littéraires, des spécialistes de l'interprétation, comme Wilhelm Dilthey dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, Hans-Georg Gadamer et Hans Robert Jauss au XX^e siècle, ont repris les idées de Schleiermacher en les appliquant à la littérature². Tout comme l'interprétation biblique partait toujours d'une doctrine considérée comme vraie, l'enseignement de Luther, par exemple, de même, Gadamer et Jauss exigeaient que l'interprète de la littérature commence par une sorte de pré-jugement qui incorpore ses connaissances et ses convictions.

Quand il s'agit de la littérature, la question de la vie éternelle ne se pose cependant pas. Dans notre domaine, la tâche du critique ne consiste pas à concilier telle œuvre avec telle doctrine salvatrice, mais tout simplement à comprendre les produits d'un métier humain, l'art littéraire. Il reste qu'en imposant à l'œuvre les pré-jugements du critique, cette compréhension risque d'imiter le projet de Descartes qui nous invite à devenir les maîtres et les possesseurs du monde. La question qui se pose est celle de savoir si, grâce aux études littéraires, nous devons conquérir et dominer tout ce que l'humanité a créé pendant son histoire culturelle. En

2. Pour tous ces auteurs, voir ma présentation de l'ouvrage de Hans Robert Jauss, *Pour une herméneutique littéraire*, traduction Maurice Jacob, Paris, Gallimard, Tel, 2017.

IMAGINER L'AUTRE

d'autres termes, devons-nous imposer notre point de vue à tout ce qui a été produit avant notre temps ?

C'est à la lumière de ces questions que j'ai entrepris mes premiers travaux dans les études du style et de la forme sans avoir l'ambition de conquérir, de maîtriser ni de dominer les œuvres examinées. C'est dans le même esprit que par la suite je suis revenu aux études du contenu humain de la littérature, en évitant autant que possible l'idée que les œuvres littéraires doivent dire ce que je veux, ce que je décide qu'elles disent.

LA SUCCESSION DES DÉTAILS ET L'ENSEMBLE DE L'ŒUVRE

Une des insuffisances des méthodes formalistes des années 1970 consiste dans le fait d'avoir misé sur l'enchaînement temporel des éléments qui constituent le texte littéraire. Je suggérerai une manière de dépasser ce point de vue et proposerai une approche qui nous permet de faire attention aux œuvres littéraires dans leur ensemble, de *les écouter*, voire de *les aimer* dans le sens que Susan Sontag donnait à ce terme.

Deux grands maîtres du structuralisme, Vladimir Propp et Roland Barthes, examinaient surtout l'enchaînement temporel des éléments textuels. Chez Propp (*Morphologie du conte*, Seuil, 1973 [1928]), la suite des fonctions narratives qu'il découvre dans le conte populaire russe se déploie dans une succession, de *l'interdiction* au départ, à travers la *transgression* qui suit et jusqu'à la *réparation* qui clôt le récit. C'est la grammaire narrative de Gerald Prince³ qui, pour la première fois, a offert une image non-linéaire des fonctions

3. Gerald Prince, *A Grammar of Stories*, La Haye, Mouton, 1974.

VIOLENCE ET PASSION

narratives. Selon le modèle de Prince, l'intrigue d'*Anna Karénine* aurait la forme (simplifiée) suivante :

AU DÉPART Karénine était marié à Anna et ils étaient heureux,
MAIS ENSUITE Anna est tombée amoureuse de Vronsky et ils
ont été tous malheureux.

Cette représentation souligne à la fois la succession temporelle immédiate des événements et le renversement complet de la situation, à savoir les rapports généraux et à long terme entre le début et la fin du roman de Tolstoï. Comme on le sait depuis Aristote, pratiquement toutes les intrigues contiennent un ou plusieurs renversements.

Chez Barthes, ensuite, dans la subtile lecture, paragraphe par paragraphe, de la nouvelle *Sarrasine* de Balzac proposée dans *S/Z*⁴, chaque fragment est lu et interprété selon plusieurs codes concernant l'énigme du texte, l'observation du comportement des personnages, les voix des personnes et la référence à la réalité. Un élément essentiel est néanmoins négligé : pour bien comprendre de quoi il s'agit, il faudrait d'abord avoir *fini* la lecture et pouvoir donc considérer à distance et les tensions et l'équilibre général de cette nouvelle. La succession linéaire, même polyphonique, n'a pas le dernier mot.

Notons au passage l'influence exercée sur cette recherche par la phénoménologie existentielle et par sa vision du temps humain. Selon Martin Heidegger, un trait frappant de l'existence humaine est sa progression ininterrompue vers la mort. En toute dernière analyse, c'est sans doute le cas, mais avant d'en arriver là, nos vies passent par une multitude d'étapes intermédiaires, chacune ayant des tâches spécifiques et des valeurs qui la guident, chacune étant, de surcroît, couronnée par le succès ou l'échec. Garry L. Hagberg, philosophe contemporain de la littérature, décrit avec une grande sub-

4. Roland Barthes, *S/Z*, Paris, Seuil, 1976.

IMAGINER L'AUTRE

tilité la manière dont nous nous rendons compte rétrospectivement de la tension entre nos intentions, nos *actes* proprement dits et les normes qui les guident⁵.

ÉCOUTER HAMLET

En lisant des œuvres de fiction, en allant au théâtre ou au cinéma, en regardant des séries de télévision, nous participons d'une certaine manière, *par procuration*, à la succession des moments représentés. Cette participation est particulièrement prenante dans la mesure où elle nous permet de comprendre les actions des personnages. Chaque action, au moment même où elle est effectuée, nous invite à discerner l'intention qu'elle réalise, les maximes qui l'orientent et les conseils qu'elle met en pratique. Il ne s'agit pas simplement de linéarité, mais d'une vision d'ensemble qui dépasse la succession temporelle. Les œuvres littéraires à intrigue nous intéressent donc, d'une part, dans la mesure où elles considèrent ce qui cause l'action humaine, ce qui la limite, ce qui l'oriente et ce qui en rend les résultats inévitables ou imprévisibles. Elles nous intéressent aussi et surtout parce qu'en racontant ou en présentant ce que les personnages font et les raisons qui les poussent à agir, elles évaluent la qualité, le niveau d'excellence des actions représentées, la mesure dans laquelle ces actions se conforment aux idéaux et aux normes qui guident la vie humaine⁶.

Le père d'Hamlet est mort. Il a été tué par son frère, poussé (conseillé pourrait-on dire) par l'ambition et par le désir charnel. Le jeune Hamlet doit maintenant agir en confor-

5. Garry L. Hagberg, *Describing Ourselves. Wittgenstein and Autobiographical Consciousness*, Oxford, Clarendon, 2008.

6. Voir mon étude : « Désir d'excellence, souci de vérité », dans *La Mémoire du roman*, éd. Isabelle Daunais, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2013, p. 53-60.

VIOLENCE ET PASSION

mité avec la loi du talion. Il doute, cependant, il n'arrive pas à accepter ce qu'il lui échoit d'accomplir. Nous suivons ses débats intérieurs et ses doutes, nous percevons les résonances de sa mélancolie, nous le blâmons lorsqu'il blesse Ophélie, nous ne pouvons pas en croire nos yeux lorsqu'il accepte le duel avec Laertes, le frère de celle-ci, la blessure qu'il reçoit nous désespère, mais celle qu'il inflige à son oncle nous semble parfaitement justifiée. Nous sommes également frappés par la noblesse d'Hamlet, par la justesse de ses angoisses, par son amour de la justice et par la manière dont il déplore l'imperfection humaine. Aussi étranges et éloignés de notre vie quotidienne que son malheur et son destin puissent paraître, nous en *reconnaissons* les grands traits. Sa surprise, sa douleur et ses hésitations lorsque le sort lui assigne la tâche inattendue de venger la mort de son père, nous les aurions sans doute éprouvées nous-mêmes et tout se passe comme si, en assistant au spectacle, nous redécouvriions des sentiments, des idéaux et des décisions que nous connaissions déjà d'une certaine manière et que la tragédie d'Hamlet remet en lumière.

REVIVRE PAR LA FICTION CE QUE NOUS SAVONS

La vérité de la fiction, pourrait-on dire, consiste à nous rappeler de façon vive ce que nous savons déjà de manière parfois tacite et obscure. Comme l'écrivait si bien Samuel Johnson : « Les gens ont plus souvent besoin de rappels que d'informations » (« *men more frequently require to be reminded than informed*⁷ »). Les œuvres de fiction, en nous proposant des représentations artistiques de et non pas « identiques à » l'existence humaine, autant au niveau de la succession temporelle qu'à celui des traits permanents, tirent les éléments de

7. Samuel Johnson, *Selected Essays*, éd. David Womersley, Londres, Penguin, 2003, p. 20.

IMAGINER L'AUTRE

ces représentations de divers niveaux de la réalité : les apparences sensibles, les types humains, les passions, les normes, les valeurs, les actions et leurs issues possibles. Nous saisissons le sens de chacune de ces œuvres grâce à la reconnaissance des éléments qu'elles évoquent. Aussi la nouveauté, l'étonnement, l'admiration qu'elles projettent demeurent inséparables de ce que nous savons déjà et de ce que nous approuvons ou nous craignons du point de vue des valeurs.

Certes, la vérité de la fiction inclut un *comme si*, en dépend même. Pour revenir à *La Princesse de Clèves*, ce *comme si* nous permet d'accepter la distance et le décor historiques ; il reste néanmoins que ce qui attire les lecteurs, ce qui les surprend et les émeut, ce sont les valeurs qui guident la princesse et son mari, et, s'ils lisent attentivement le texte, ce qui les surprend et les déçoit, ce sont celles qui sous-tendent le comportement de M. de Nemours. Le célèbre aveu de la princesse, laquelle confesse à son mari l'amour qu'elle éprouve pour un bel homme à bonnes fortunes témoigne de sa *loyauté* envers M. de Clèves, vertu essentielle dans les sociétés fondées sur les alliances stables entre personnes et familles, mais à laquelle nous restons sensibles, bien que notre société encourage l'individualisme et la mobilité. Accepté avec une admirable magnanimité par M. de Clèves, cet aveu aurait pu cimenter la confiance mutuelle des deux époux si par hasard, M. de Nemours, en entendant, caché dans le jardin, leur conversation, n'avait pas découvert ainsi les sentiments de la princesse et s'il n'avait pas bientôt raconté l'histoire à ses amis.

Lorsqu'elle se rend compte que M. de Nemours a répandu la nouvelle, la princesse a la force de le juger :

Il a été discret, disait-elle, tant qu'il a cru être malheureux ; mais une pensée d'un bonheur, même incertain, a fini sa discrétion. Il n'a pu s'imaginer qu'il était aimé, sans vouloir qu'on le sût. [...] J'ai eu tort de croire qu'il y eût un homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire. [...]

VIOLENCE ET PASSION

Ces tristes réflexions étaient suivies d'un torrent de larmes ; mais quelque douleur dont elle se trouvât accablée, elle sentait bien qu'elle aurait eu la force de les supporter, si elle avait été satisfaite de monsieur de Nemours⁸.

Après la mort de M. de Clèves, la princesse aura enfin l'occasion d'observer de près le comportement de M. de Nemours. Arrivé chez elle par un escalier dérobé, celui-ci la retient et la menace en employant le langage le plus poli :

Ne craignez rien, Madame, [...] personne ne sait que je suis ici, et aucun hasard n'est à craindre. Écoutez-moi, Madame, écoutez-moi ; si ce n'est par bonté, que ce soit du moins pour l'amour de vous-même, et pour vous délivrer des extravagances où m'emporterait infailliblement une passion dont je ne suis plus le maître (p. 226).

En priant Mme de Clèves de l'écouter, M. de Nemours souligne qu'il ne compte pas sur la générosité de la princesse, mais sur son instinct d'autodéfense, car, dans cette situation, il s'agit pour elle d'éviter le pire. « Une passion dont je ne suis plus le maître », note-t-il, le conduirait *infailliblement* à des « extravagances ». Étant donné que dans le français du XVI^e et XVII^e siècle, ce mot signifiait aussi bien « folie », qu'« excès », on voit bien que le bel homme avertit la princesse qu'il pourrait la violer, ou qu'il pourrait faire éclater un scandale, ou encore qu'il pourrait mettre fin à ses propres jours ; dans tous les cas, commettre un acte hors du commun qui ternirait la réputation de Mme de Clèves.

Ces scènes font revivre en nous ce que nous savons déjà, non pas au niveau de l'anecdote ou de son cadre historique, mais à celui, à la fois plus tacite et plus tangible, des valeurs et des passions qui guident les personnages : loyauté, vanité, férocité. Fiction ? Certes. Véridique ? À l'intérieur du *comme*

8. Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, éd. Jean Mesnard, Paris, Garnier-Flammarion, 1996, p. 190-191.

IMAGINER L'AUTRE

si, oui. Pourquoi ? Parce que, lu avec attention et amour, ce roman, en faisant résonner en nous l'écho des passions et des valeurs, nous rappelle que l'excellence (autre nom de la vertu) est clairement, véritablement *imaginable*. Dans ce roman, dans tous les romans, les êtres et les conflits fictifs ouvrent au lecteur, par-delà les détails plus ou moins plausibles, une fenêtre vers les idéaux qui gouvernent ou pour le moins qui pourraient gouverner nos propres vies.

Cognition incarnée et fiction

Tatjana A. Nazir et Anne Reboul

Au cours des vingt dernières années, de nombreuses études ont révélé une tendance humaine à « résonner » avec l'action d'autrui. Ainsi, observer quelqu'un effectuer une action déclenche, chez l'observateur, une activation dans les structures cérébrales qui sont typiquement impliquées dans la programmation et dans l'exécution de l'action (Filimon *et al.*, 2007). Cette « résonance » est même détectée lorsque l'action est décrite verbalement (Pulvermüller, 2005), ou lorsqu'elle est simplement imaginée (Filimon *et al.*, 2007). Dans la mesure où nos mouvements et nos postures implicites ou explicites affectent directement nos états émotionnels (Shafir *et al.*, 2013), la résonance motrice semble moduler l'état de l'observateur. Le fait que cette résonance puisse être déclenchée par le langage indique aussi le rôle potentiel de la fiction littéraire dans le développement cognitif et affectif.

CHIENS ET JUS DE CITRON

Ivan Petrovitch Pavlov, physiologiste russe et prix Nobel de médecine en 1904, qui étudiait les processus digestifs chez le chien, est devenu célèbre pour avoir montré le caractère significatif d'un aspect du comportement des chiens : la salivation que produit l'animal pour digérer la nourriture peut être déclenchée par le simple fait de la lui montrer ou même de lui montrer l'écuelle vide. L'animal salive par anticipation. Bien que cette observation puisse paraître banale, seul Pavlov en a reconnu l'importance pour la com-

VIOLENCE ET PASSION

préhension des processus de base de l'apprentissage, c'est-à-dire pour notre capacité à acquérir un nouveau comportement par un processus d'*association*. Le travail de Pavlov sur ce phénomène, connu sous le terme de « conditionnement classique », a eu un profond retentissement sur les théories ultérieures de l'apprentissage humain.

Au début des années 1980, lors des premiers cours de psychologie suivis par Tatjana Nazir à Würzburg en Allemagne, un des enseignants, Otto Heller, a mis en lumière l'importance d'un autre phénomène dont tout un chacun est familier sans nécessairement en reconnaître la pertinence potentielle pour la compréhension du comportement humain. Heller, qui avait gagné sa vie comme magicien pendant une courte période dans l'Allemagne de l'après-guerre, avait étudié la psychologie pour comprendre pourquoi il était si facile de tromper la perception humaine. C'était un excellent homme de scène et ses cours étaient très populaires. Un jour, il amena un gros citron bien mûr dans la salle de cours et le posa ostensiblement sur son bureau sans faire de commentaire. Le citron y resta pendant qu'il donnait son cours. Le fruit attira donc constamment l'attention. Heller prit finalement le citron et commença une description méticuleuse de son goût acide, amer et fort. Puis il coupa le fruit en deux, laissant le jus couler sur ses doigts tout en décrivant la réaction que le jus provoquerait dans nos bouches si nous étions en train de le goûter. Pendant qu'il poursuivait sa longue description, un bon nombre d'entre nous commença à sentir la salive s'accumuler lentement dans sa bouche. Exactement comme Pavlov l'avait observé dans ses expériences avec des chiens, la simple observation du fruit et de son jus avait ainsi déclenché une réaction comme si nous avions effectivement avalé le jus. Puis, quand tout le monde fut convaincu de l'effet conditionné, Heller mordit brusquement dans le fruit et en suçà bruyamment le jus. Les muscles de sa joue se contractèrent instantanément, ses yeux et sa bouche se fermèrent et son visage grimaça. Cette

IMAGINER L'AUTRE

dernière partie du spectacle, qui ne dura qu'une poignée de secondes, eut l'impact le plus impressionnant : plusieurs d'entre nous sentirent un flot de salive, accompagné par la contraction des muscles faciaux. Le but d'Heller était de montrer que, à la différence du conditionnement classique, le point critique de son « sketch du citron » n'était pas la perception du *citron* lui-même. Mais notre réponse à sa performance a été déclenchée par la réaction de ses *muscles faciaux* au goût acide du citron dans lequel il avait mordu. Les traits de son visage avaient montré ce dont il était en train de faire l'expérience et nous, les observateurs, pouvions le ressentir virtuellement !

LE SYSTÈME MIROIR

De nombreuses années après, une découverte faite par le neurophysiologiste italien Giacomo Rizzolatti et son équipe à Parme a donné un sens plus profond à ces lointains cours de psychologie (Rizzolatti, 1996). Le groupe de Rizzolatti enregistrerait l'activité cérébrale de neurones individuels dans le cerveau de macaques, dans des régions spécialisées dans le contrôle des actions de la main et de la bouche. Ainsi, certains de ces neurones s'activaient lorsque le singe tendait la main et attrapait un morceau de nourriture, ce qui indiquait qu'ils jouent un rôle dans la planification et l'exécution de l'action. La découverte importante faite par le groupe de Parme a été qu'un petit nombre de ces neurones ne s'activaient pas seulement quand le singe faisait le mouvement, mais aussi quand le singe percevait quelqu'un d'autre en train d'effectuer le même mouvement. En d'autres termes, pour cet ensemble spécifique de neurones, faire le mouvement ou le voir exécuter par quelqu'un d'autre était virtuellement équivalent. De tels neurones sont connus aujourd'hui comme des « neurones miroir », parce qu'ils semblent refléter ou simuler mentalement des actions obser-

VIOLENCE ET PASSION

vées dans des parties du cerveau de l'observateur qui sous-tendent l'exécution de ces mêmes actions. C'est ce qui semblait se produire lorsque nous regardions le « sketch du citron ». Notre système miroir *résonnait* à l'action d'Heller et nous donnait l'impression que nous étions en train d'effectuer l'action. Nous sommes tous familiers avec ce type de « résonance ». Rappelons-nous par exemple le film *Monte là-dessus!* de l'époque du cinéma muet où Harold Lloyd escalade la façade d'un bâtiment et finit accroché par les mains aux aiguilles d'une grosse horloge, suspendu très haut au-dessus de la circulation automobile. À chaque fois que Lloyd fait un faux pas et risque de tomber dans le vide, on se sent tomber avec lui : regarder cette scène est physiquement difficile. Cette résonance avec ce que nous percevons (alors que nous sommes assis en sécurité dans la salle de cinéma) est peut-être ce qui rend la fiction si attirante (voir Gallese & Guerra, 2015, pour l'utilisation du cadre théorique de la simulation incarnée pour approcher la question des relations entre les spectateurs, les images et les films).

Le rôle exact des neurones miroir (NM) dans la cognition humaine reste mal compris (Kilner & Lemon, 2013). Alors qu'initialement, la proposition était que « résonner » ou simuler mentalement l'action d'autrui permettait la compréhension de la *signification* et de l'*intention* des actions perçues (Iacoboni *et al.*, 2005), des critiques sont rapidement apparues parce que nous comprenons des actions pour lesquelles nous n'avons pas de représentations motrices propres : par exemple un oiseau volant dans le ciel (pour une critique extensive du rôle attribué aux NM, voir Hickock, 2014). En fait, plutôt que d'y contribuer, la résonance motrice pourrait être le résultat de la compréhension de l'action (Csibra, 2008). L'hypothèse actuellement la plus plausible est que les NM sont une partie d'un grand réseau neuronal qui a évolué pour *prédire* l'état futur d'une action perçue ou exécutée (voir Kilner *et al.*, 2013 ; Miall, 2003 ; Palmer *et al.*, 2016). De telles prédictions permettent de suivre sa propre

IMAGINER L'AUTRE

action (et de la corriger en direct), mais pourraient aussi jouer un rôle dans l'imitation (voir Miall, 2003).

DU CORPS AUX ÉMOTIONS

Indépendamment de l'interprétation que nous donnons au processus qui nous fait résonner avec les muscles faciaux d'Heller pendant le sketch du citron, il est établi que nos mouvements et nos postures affectent directement nos états émotionnels. Selon le philosophe et psychologue américain William James (1884), nos réponses corporelles à des *stimuli* externes sont même *nécessaires* pour avoir une expérience émotionnelle. Des études expérimentales en science cognitive ont en effet démontré que faire réaliser aux participants des mouvements associés à une émotion donnée augmente cette émotion spécifique. Shafir *et al.* (2013), par exemple, ont appris à des participants à produire différentes séquences de mouvements émotionnels correspondant à des états émotionnels heureux, tristes ou apeurés. Les résultats ont montré que l'exécution de mouvements heureux augmentait de façon significative l'affect positif, que l'exécution des mouvements apeurés augmentait l'affect négatif et que l'exécution de mouvements tristes augmentait le sentiment de tristesse. Qui plus est, ces découvertes indiquent que les sentiments peuvent également être affectés par l'évitement de certains types de postures. Ainsi, une émotion positive est augmentée directement par l'exécution de mouvements heureux, mais aussi indirectement par l'évitement d'expressions corporelles de la tristesse. Les expressions faciales sont également cruciales pour notre humeur. Strack *et al.*, (1988), par exemple, ont demandé aux participants de tenir un crayon dans leurs bouches d'une façon qui inhibait ou facilitait la mobilisation des muscles faciaux associés au sourire. Ainsi, dans une condition, ils tenaient le crayon entre leurs dents, ce qui les forçait à sourire, et dans

VIOLENCE ET PASSION

l'autre, ils le tenaient entre leurs lèvres sans utiliser les dents, ce qui les conduisait à froncer les sourcils. Avec le crayon dans la bouche, les participants devaient évaluer le degré de drôlerie de dessins comiques. Les résultats montrent que les participants ressentent l'humour plus intensément lorsque les dessins étaient présentés dans la condition facilitant le sourire que dans la condition inhibant le sourire. Le traitement par la toxine Botulinum (Botox), parfois utilisée pour rajeunir les visages vieillissants, peut de la même façon affecter l'expérience émotionnelle (Davis *et al.*, 2010). Quand une petite quantité de Botox est injectée dans un muscle facial, elle paralyse temporairement le muscle. Ceci a l'effet désiré d'éliminer les rides. Cependant, dans la mesure où le *feed-back* du muscle vers le cerveau influence notre expérience émotionnelle, le traitement par le Botox peut avoir l'effet négatif de déprimer notre humeur.

INCARNATION ET FICTION LITTÉRAIRE

Un autre phénomène intéressant mis à jour dans le cadre de la « résonance » et du « miroir » a trait au langage. En fait, dans les dernières années, de nombreuses études ont démontré qu'au-delà des aires cérébrales typiquement impliquées dans la perception, la compréhension et la production du langage (c'est-à-dire les aires de Broca et de Wernicke dans l'hémisphère gauche), le traitement des *mots* qui réfèrent à des fonctions émotionnelles, perceptuelles ou motrices engage des structures cérébrales qui sont aussi impliquées dans l'émotion, la perception et l'action (voir par exemple, Binder & Desai, 2011). Ainsi, le traitement de mots comme « lavande » ou « cannelle » active également des régions liées à l'olfaction, des mots comme « rotation » ou « oscillation » des régions impliquées dans la perception du mouvement, des mots comme « écrire » ou « soulever » des régions impliquées dans la planification et l'exécution de mouvements de la main, et des

IMAGINER L'AUTRE

mots décrivant des émotions activent les aires associées aux processus émotionnels. Une telle activité cérébrale spécifique à différentes modalités est aussi observée pendant la lecture de phrases isolées et de passages de textes entiers (voir, par exemple, Chow *et al.*, 2014, 2015 ; Deen & McCarthy, 2010 ; Speer *et al.*, 2009 ; Wallentin *et al.*, 2011). Ainsi, lorsque nous traitons des récits avec contenu visuellement frappant, basé sur l'action, et chargé émotionnellement, l'activité des systèmes neuronaux associés à du traitement visuo-spatial, moteur et affectif est modulée de façon sélective.

On a interprété l'activité suscitée par le langage dans des aires cérébrales spécifiques à différentes modalités comme la signature de simulations mentales du contenu dépeint verbalement (Gallese ; Barsalou). Le terme « simulation mentale » renvoie à un processus par lequel un individu répète ou simule mentalement des sensations ou des mouvements (voir, par exemple, Hesslow, 2002). Les processus perceptuels, par exemple, peuvent être simulés mentalement par l'activation interne du cortex sensoriel en l'absence des *stimuli* perceptuels pertinents. De même, le comportement moteur peut être simulé mentalement par l'activation de structures sensori-motrices, mais sans exécution. Selon Gallese et Barsalou, le traitement d'une phrase comme « Paul appuie sur le bouton » implique donc, jusqu'à un certain point, la simulation de l'action d'appuyer sur un bouton. Il faut remarquer que les simulations mentales n'ont pas à être intentionnelles, explicites et spécifiques. Dans le domaine du contrôle moteur, les simulations mentales font partie des étapes « implicites » du traitement moteur (Jeanerod, 1994, 2001, 2006) qui précèdent toute action explicite (voir le « contrôle moteur prédictif », Wolpert, 1997). Ces étapes implicites sont pertinentes fonctionnellement pour l'anticipation et la prédiction du résultat de l'action.

L'imagerie mentale motrice explicite peut avoir des effets mesurables sur la performance humaine. Les athlètes, par exemple, utilisent l'imagerie mentale motrice pour améliorer

VIOLENCE ET PASSION

leurs habiletés motrices (voir Mizuguchi *et al.*, 2012). De même, les musiciens utilisent une imagerie mentale kinesthésique comme complément à l'activité de jouer d'un instrument de musique (Lotze, 2013). La pratique motrice mentale est aussi fréquemment utilisée à des fins de réhabilitation motrice dans une variété d'affections neurologiques (Jackson *et al.*, 2001). Dans le même ordre d'idée, l'imagerie visuelle mentale contribue à un nombre important de fonctions cognitives de haut niveau, y compris la navigation et la planification spatiale (Pearson *et al.*, 2008). Comme dans le domaine moteur, le contenu de l'imagerie visuelle peut influencer la perception de façon sélective (voir, par exemple, Craver-Lemley & Reeves, 1992 ; Ishai & Sagi, 1997 ; Pearson *et al.*, 2008). Si les récits déclenchent des simulations mentales, lire de la fiction peut ainsi affecter nos états cognitifs et affectifs. De façon intéressante, comme nous allons le voir, la force des simulations induites dépend de la façon dont le langage décrit les choses.

Yao *et al.* (2011), par exemple, ont montré que lire un discours direct, qui est perçu comme plus frappant et plus prégnant du point de vue de la perception que le discours indirect (par exemple, Luc a dit : « Mon Dieu, ce film était un navet ! Je ne me suis jamais autant ennuyé de ma vie »), active plus fortement les aires de la voix du cortex auditif que la lecture d'un discours indirect (« Luc a dit que le film était un navet et qu'il ne s'était jamais autant ennuyé de sa vie »). Les lecteurs sont donc plus susceptibles de s'engager dans une simulation mentale de la voix du locuteur dont on rapporte le discours quand ils lisent du discours direct que lorsqu'ils lisent un discours indirect de contenu équivalent. De même, le discours direct module la rapidité de lecture lorsque le contexte précédant la citation décrit une situation qui implique un protagoniste qui parle rapidement ou un protagoniste qui parle lentement (Yao & Scheepers, 2011 ; Kosslyn & Matt, 1977), ce qui montre l'influence du récit sur le comportement explicite.

IMAGINER L'AUTRE

Les travaux de notre équipe examinent plus directement les marqueurs linguistiques qui modulent l'activité suscitée par le langage dans des régions cérébrales spécifiquement associées à des modalités. Nous pouvons donc spécifier que pour le même mot d'action, la magnitude de l'activité motrice induite par le langage varie de façon dramatique selon le contexte linguistique. Ainsi, le mot « soulever » déclenchera une activité dans les structures motrices du cerveau lorsqu'il apparaît dans une phrase affirmative (« Dans l'avion, Fiona soulève sa valise »), mais pas lorsqu'il apparaît dans une phrase négative (« Dans l'avion, Fiona *ne soulève pas* sa valise ») ou dans des phrases exprimant la volonté (« Dans l'avion, Fiona *veut soulever* sa valise » ; Aravena *et al.*, 2012, 2014). La raison en est que l'action de soulever est effectuée dans la situation décrite par la première phrase, mais pas dans celles décrites dans les deux autres phrases. En revanche, lorsque le contexte déclenche l'attente d'une action, les structures motrices peuvent être activées par des verbes « élidés », par exemple, « Jean a fermé une bouteille de jus de fruit et Jacques [...] une bouteille de limonade » (Claus, 2015), et même par une forme lexicale qui n'a jamais été rencontrée auparavant (un pseudo-mot), par exemple, « Avec son stylo noir, Jean pilme le document » (Aravena *et al.*, 2014). De façon plus cruciale, cependant, les résultats de notre étude en cours montrent que l'activité cérébrale induite par le langage est plus prononcée quand la description verbale fournit davantage d'indices quant à la situation décrite. Ainsi, l'activité cérébrale dans les structures motrices est plus forte quand on lit la phrase (a) que lorsqu'on lit la phrase (b) :

- (a) Les mains plongées profondément dans la pâte, la pressant et l'étirant, le boulanger pétrit le pain.
- (b) Avec des gestes vigoureux de la main, le boulanger pétrit le pain.

VIOLENCE ET PASSION

Dans la condition (a), la description verbale donne plus de détails sur la situation décrite, ce qui guide le lecteur dans ses simulations mentales à tel point qu'il peut s'identifier à la situation. En revanche, la condition (b) laisse le lecteur entièrement libre de simuler mentalement ce qui est décrit comme « des gestes vigoureux de la main ». En conséquence, dans ce second cas, les simulations mentales resteront probablement peu spécifiques. Ainsi, comme dans l'étude de Yao *et al.*, (2011), indépendamment du contenu transmis, les éléments stylistiques des récits déterminent si le lecteur va ou non s'engager dans des simulations mentales. L'importance du style est aussi démontrée par les *Exercices de style* de Raymond Queneau, une collection de 99 versions de la même histoire avec des styles différents. En voici deux exemples :

Surprises. Ce que nous étions serrés sur cette plate-forme d'autobus ! Et ce que ce garçon pouvait avoir l'air bête et ridicule ! Et que fait-il ? Ne le voilà-t-il pas qui se met à vouloir se quereller avec un bonhomme qui prétendait-il ! ce damoiseau ! le bousculait ! Et ensuite il ne trouve rien de mieux à faire que d'aller vite occuper une place laissée libre ! Au lieu de la laisser à une dame ! Deux heures après, devinez qui je rencontre devant la gare Saint-Lazare ? Le même godelureau ! En train de se faire donner des conseils vestimentaires ! Par un camarade ! À ne pas croire !

Notations. Dans l'S, à une heure d'affluence. Un type dans les 26 ans, chapeau mou avec cordon remplaçant le ruban, cou trop long comme si on lui avait tiré dessus. Les gens descendent. Le type en question s'irrite contre un voisin. Il lui reproche de le bousculer chaque fois qu'il passe quelqu'un. Ton pleurnichard qui se veut méchant. Comme il voit une place libre, se précipite dessus. Deux heures plus tard, je le rencontre cour de Rome, devant la gare Saint-Lazare. Il est avec un camarade qui lui dit : « Tu devrais faire mettre un bouton supplémentaire à ton pardessus », et il lui montre où à l'échancrure.

IMAGINER L'AUTRE

Les philosophes, au cours de l'histoire, ont loué l'influence de la littérature pour ses effets cognitifs, émotionnels et moraux. Aristote référerait à cette qualité spécifique de la littérature par le terme de « catharsis », c'est-à-dire la possibilité de purifier nos émotions en en faisant une expérience virtuelle au travers de personnages (Aristote, *Poétique*, 1449b28, *Politique*, 1342a10). Leibniz considérerait la littérature comme un moyen pour tester certains problèmes éthiques qui échappent aux arguments rationnels en les supplémentant par l'imagination (Leibniz, 1651, 1710 ; Frémont, 2003, p. 365). Des conceptions récentes sur la *théorie de l'esprit* semblent aussi converger vers la même conclusion. Hutto (2008), par exemple, argumente pour la conclusion selon laquelle notre capacité à comprendre les états mentaux d'autrui est configurée par les histoires auxquelles nous avons été exposés pendant l'enfance (voir aussi Taumoepeau & Ruffman, 2006 ; Rollo & Sula, 2016). C'est parce que la *théorie de l'esprit* suppose l'intégration des comportements et des états mentaux dans des récits cohérents (dont les histoires constituent des exemples), et parce que les comportements appropriés dans une culture donnée sont illustrés par les histoires de cette culture que les enfants les utilisent comme des modèles pour juger les comportements et prédire les actions d'autrui (acculturation ; Johnson *et al.*, 2013ab). L'étude princeps de Kidd et Castano (2013) est la première à démontrer clairement les relations causales entre la lecture de fiction littéraire et la capacité à comprendre les états mentaux d'autrui. Les avancées des neurosciences cognitives ouvrent de nouvelles perspectives pour comprendre comment des processus cognitifs aussi complexes sont mis en jeu dans notre vie réelle ou fictive.

La compassion entre rapprochement et mise à distance

Katherine Ibbett

Si la compassion est souvent envisagée comme un sentiment qui nous rapproche les uns des autres, elle apparaît aussi susceptible de renforcer nos divisions. L'analyse des discours compassionnels au XVII^e siècle¹ qui, à la compassion, mêle la pitié et la sympathie, montre que souvent la compassion érige des distinctions et tient l'autre à distance². Au XVII^e siècle, la compassion est une évaluation qui pointe celui ou celle qui est *digne* de compassion. Dans cette distinction entre digne et indigne, au XVII^e, comme au XXI^e siècle, la compassion témoigne alors d'une grammaire affective qui structure les relations entre l'objet de compassion et son sujet. Mais au XVII^e siècle, cette grammaire est moins claire que pour nous : les adjectifs piteux et pitoyable indiquent à la fois quelqu'un qui montre de la pitié et quelqu'un qui est digne de celle-ci. La clarté compassionnelle est alors troublée par l'idée qu'en compatissant avec quelqu'un, on risque de se retrouver, soi-même, objet de compassion.

La compassion est un média, un moyen, au sens où elle établit un terrain commun entre deux parties. Il ne s'agit pas ici de faire la psychologie de la compassion, mais d'explorer la

1. Voir Katherine Ibbett, *Compassion's Edge : Fellow-Feeling and its Limits in Early Modern France*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2017.

2. Sur les limites de la compassion de nos jours voir, par exemple, Luc Boltanski, *La Souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Métailié, 1993 ; Dider Fassin, *La Raison humanitaire. Une histoire morale du temps présent*, Paris, Seuil, 2010.

VIOLENCE ET PASSION

possibilité de la comprendre historiquement, à travers différentes formes écrites. Les structures de la compassion forment un *dispositif*, qui met un lecteur ou un spectateur en relation avec une instance ou une idée de la souffrance ; mais ce dispositif forme aussi une disposition affective, ce que j'appelle en anglais « *a form of feeling* ». Cette construction de la sensibilité offre, au XVII^e siècle, un caractère plus austère que la contagion du sentimentalisme et l'identification larmoyante prônées au XVIII^e siècle. En ce sens, la compassion – ce mouvement vers l'autre – serait aussi un moyen de parler du « moi ». Les théories morales et dramatiques du XVII^e siècle (celles de René Descartes, La Rochefoucauld, Pierre Nicole, Pierre Corneille, René Rapin ou André Dacier) retournent toujours à l'observation, plus au moins tirée de la *Poétique* d'Aristote, que la compassion serait aussi une inquiétude pour nous-mêmes, pour notre propre souffrance éventuelle, ceci à cause du lien entre pitié et crainte : on éprouve de la pitié pour celui qui souffre, parce qu'on craint que la même chose ne nous arrive. Pour certains, comme Descartes, ce retour inquiet vers le moi marque la faiblesse de la compassion ; pour d'autres, comme Nicole, ce même constat ouvre la voie à une réflexion générale sur la vulnérabilité humaine.

Si la compassion désunit, c'est aussi que ce discours surgit au moment de conflits sociaux, comme si la compassion était une réflexion sur les différences religieuses, au XVII^e siècle, ou, de nos jours, sur les différences raciales³. Mais elle ne cherche pas forcément à les amoindrir ou à les dépasser.

3. Voir Lauren Berlant, *The Female Complaint: The Unfinished Business of Sentimentality in American Culture*, Durham, Duke University Press, 2008.

IMAGINER L'AUTRE

LA SCÈNE DE LA COMPASSION

Au XVII^e siècle, on peut voir émerger un discours moral dans lequel le langage de la compassion devient central. René Descartes, comme de multiples commentateurs à l'époque, articule sa réflexion à partir d'Aristote⁴. Dans son traité des *Passions de l'âme*, il s'intéresse surtout aux relations entre les émotions, en cherchant à savoir comment une passion peut en entraîner une autre : « La pitié est une espèce de tristesse mêlée d'amour ou de bonne volonté envers ceux à qui nous voyons souffrir quelque mal duquel nous les estimons indignes⁵. » Dans un premier temps, cette pitié selon Descartes est conforme à celle d'Aristote : comme la pitié marque un sentiment pour soi-même autant que pour l'autre, elle serait un signe de faiblesse (d'où le sentiment de tristesse). Mais Descartes distingue aussi différentes formes de pitié. Là où la compassion du faible marque sa peur pour soi-même, celle du plus fort est, selon Descartes, plus admirable, et la compassion de ce dernier montre « la bonne volonté pour un chacun⁶ ». Cette distinction donne à voir une inflexion des structures compassionnelles : celui qui est suffisamment fort pour se permettre d'éprouver la pitié s'élève lui-même. Or, pour bien expliciter ce point, Descartes fait une comparaison avec le rapport entre le spectateur de théâtre et ce qu'il voit sur scène :

Mais la tristesse de cette pitié n'est pas amère ; et, comme celle que causent les actions funestes qu'on voit représenter sur un théâtre, elle est plus dans l'extérieur et dans les sens que dans l'intérieur de l'âme, laquelle a cependant la satisfaction de penser qu'elle fait ce qui est de son devoir, en ce qu'elle compatit avec des affligés (art. 187).

4. Voir, par exemple, Pierre Nicole, *Essais de morale*, éd. Laurent Thirouin, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.

5. René Descartes, *Les Passions de l'âme*, art. 185, éd. Geneviève Rodis-Lewis, Paris, Vrin, 1994. Sur cette question, voir aussi Philippe Hamou, « Descartes, le théâtre des passions », *Études Épistémè*, n° 1, 2002, p. 1-19.

6. René Descartes, *Les Passions de l'âme*, *op. cit.*, art. 187.

VIOLENCE ET PASSION

Le théâtre devient le modèle pour une compassion mieux réglée, dans laquelle le compassionnel éprouve quelque chose pour celui qui souffre, mais sans pour autant imaginer une similitude de situation entre eux. Dans ce passage, Descartes semble revisiter *Les Confessions* de saint Augustin, qui avait renoncé à la pitié plaisante, mais illusoire, qu'il avait éprouvée comme jeune homme au théâtre. À la différence du jeune Augustin, le plaisir théâtral selon Descartes marque et maintient la distinction entre la souffrance des personnages et le spectateur – cette compassion n'est pas contagieuse, pas immédiate, mais plutôt médiatisée par la distance et la noblesse du détachement. Cette mise à distance suppose un certain modèle théâtral : un théâtre comme machine affective, qui dispose le spectateur et la souffrance d'une manière appropriée. Un théâtre où l'on choisit la compassion, sans être contaminé par elle. C'est une compassion qui apparaît comme une sorte de jugement. Dans ce cas-là, la pitié ne forme pas de liens, elle confirme plutôt des barrières et des différences.

Dans la distinction moderne entre les deux termes « pitié » et « compassion », on pourrait appeler cela pitié (on y voit une certaine hiérarchie) plutôt que compassion. Mais cette distinction du vocabulaire n'est pas encore établie à cette époque, elle viendra plus tard dans le siècle, dans les débats autour de la révocation de l'édit de Nantes⁷. Cependant, on peut voir que Descartes fait une distinction entre une émotion générale et une autre plus spécifique, et qu'il se sert justement du théâtre pour mettre en évidence cette dernière.

Descartes porte une attention au rapport entre la pitié et la crainte qu'Aristote propose dans la *Poétique*. Dans cet ouvrage, Aristote opère aussi une distinction entre la pitié et le sentiment de l'humanité, *philanthropon*. Ce sentiment d'humanité est dirigé même vers l'homme mauvais qui mérite

7. Sur cette distinction tardive, voir le chapitre 5 de Katherine Ibbett, *Compassion's Edge*, *op. cit.*

IMAGINER L'AUTRE

ses souffrances ; cet homme n'est donc pas un digne objet de pitié, mais à son égard on peut au moins éprouver un sentiment amical plus général⁸. Dans les réponses à la théorie dramatique aristotélicienne, on voit de fait poindre un vocabulaire plus amical. Ainsi le terme de « commisération » peut devenir un synonyme de pitié, une formulation qui laisse entendre un tout autre rapport aux souffrances. Pour le commentateur hollandais Daniel Heinsius, cette commisération naît d'une humanité partagée : « Les hommes éprouvent de la pitié pour les hommes, en tant qu'hommes – justement le philosophe appelle cela le sens de l'humain –, et c'est ce qui s'approche le plus de la véritable compassion⁹. » Commence ainsi à se construire quelque chose qui va au-delà du couple rigide de la pitié et de la crainte.

Pierre Corneille a constitué sa théorie dramatique grâce à ce supplément qui change la relation à la tragédie. Il explique que c'est du rapport entre les personnages que naît le rapport des spectateurs à la pièce :

Horace et Curiace ne seraient point à plaindre s'ils n'étaient point amis et beaux-frères, ni Rodrigue s'il était poursuivi par un autre que par sa maîtresse [...] C'est donc un grand avantage pour exciter la commisération que la proximité du sang, et les liaisons d'amour ou d'amitié entre le persécutant et le persécuté, le poursuivant et le poursuivi, celui qui fait souffrir et celui qui souffre¹⁰...

8. Sur cette question, voir Adrien Walfard, « Justice et passions tragiques. Lectures d'Aristote aux XVI^e et XVII^e siècles », *Poétique*, n° 155, 2008, p. 259-281.

9. Daniel Heinsius, *De tragoediae constitutione : la Constitution de la tragédie dite La Poétique d'Heinsius*, éd. Anne Duprat, Genève, Droz, 2001, p. 203 (le « philosophe » dont parle Heinsius est Aristote).

10. Pierre Corneille, *Œuvres complètes*, éd. Georges Couton, tome 3, Paris, Gallimard, 1987, p. 151. Sur l'amitié compassionnelle de Corneille, je me permets de renvoyer à mon article « Mon ami, ce héros », dans *Héros ou personnages ? Le Personnel du théâtre de Pierre Corneille*, dir. Myriam Dufour-Maitre, Rouen, Presses Universitaires de Rouen, 2013, p. 297-308 ; voir aussi Emma Gilby, « Le “sens commun” et le “sentir en commun” : Corneille et d'Aubignac », dans *Les Émotions publiques et leurs langages à l'âge classique*, dir. Hélène Merlin-Kajman, *Littératures Classiques*, n° 68, 2009, p. 243-254.

VIOLENCE ET PASSION

Lorsque les personnages sont des amis, notre amitié pour eux s'éveille. Corneille explique qu'il a, comme il le fait souvent, changé un fait historique pour innocenter certains personnages : ainsi, dit-il, en parlant d'un personnage de sa pièce *Rodogune*, « Antiochus ne perd rien de la compassion, et de l'amitié qu'on avait pour lui, qui redoublent plutôt qu'elles ne diminuent¹¹ ». Ce très beau langage compassionnel, amical, marque une domestication du discours de la pitié, et un tournant dans le rapport au personnage tragique, qui n'est plus un exemple ni un avertissement, mais plutôt un ami.

L'ÉMOTION COMME ACTION ?

Cependant, il existe au XVII^e siècle une autre manière d'imaginer la compassion. C'est le rapport difficile entre la compassion et l'action. Ainsi, dans de nombreux textes, l'individu compatissant reste spectateur, sans intervenir. Dans certains, l'action compassionnelle est vouée à l'échec, ou elle comprend mal les souffrances qu'elle cherche à soulager. Ainsi le militaire Henri de Campion, en voyant des crimes de guerre, notait-il que « tout cela me fit une pitié que je ne puis exprimer, mais l'on ne pouvait rien empêcher¹² ». Pour Campion, la compassion souligne l'impuissance. C'est comme dans *Pas moi* où Samuel Beckett décrit un auditeur sur scène, encapuchonné, qui répète un mouvement « consist[ant] en une sorte de haussement des bras dans un mouvement fait de blâme et de pitié impuissante... [qui] faiblit à chaque répétition jusqu'à n'être plus, à la troisième, qu'à peine perceptible¹³ ».

11. Pierre Corneille, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 160.

12. *Mémoires d'Henri de Campion*, éd. Marc Fumaroli, Paris, Mercure de France, 1990, p. 87.

13. Samuel Beckett, *Not I*, note, n. p. Beckett dit « *compassion* » en anglais mais « pitié » pour le texte français.

IMAGINER L'AUTRE

De tels gestes à peine perceptibles sont importants dans la prose narrative du XVII^e siècle, où cette compassion impuisante nourrit de nouvelles formes littéraires et esthétiques. Ainsi dans *La Princesse de Clèves* de Madame de La Fayette¹⁴, on voit une série de scénographies d'une émotion qui n'entraîne point d'action. Quand le chevalier de Guise découvre que la jeune Mlle de Chartres s'apprête à épouser le prince de Clèves, il donne à voir l'état de ses souffrances selon un scénario courtois bien connu à l'époque :

Il lui fit connaître à son retour, qu'elle était cause de l'extrême tristesse qui paraissait sur son visage, et il avait tant de mérite et tant d'agrémens qu'il était difficile de le rendre malheureux sans en avoir quelque pitié. Aussi ne se pouvait-elle défendre d'en avoir ; mais cette pitié ne la conduisait pas à d'autres sentimens¹⁵.

Mlle de Chartres compatit avec son soupirant, mais cette émotion ne la pousse pas vers un partage affectif comme Guise aurait pu l'espérer. En refusant de laisser la pitié la pousser vers une réponse, ou plutôt en laissant une pitié non-active former sa seule réponse, la princesse montre une forme de compassion qui est loin de celle prônée par saint Augustin.

Dans le texte de Madame de La Fayette, la réponse affective est souvent lisible, mais il n'est jamais clair si cette émotion mènera à une action. Lorsque le duc de Nemours est blessé, la princesse ne peut pas retenir son émotion : « Il vit d'abord Mme de Clèves, il connut sur son visage la pitié qu'elle avait de lui, et il la regarda d'une sorte qui pût lui faire juger combien il en était touché » (p. 393). Vers la fin du

14. La marque du genre « Madame de La Fayette » a été abandonnée dans les normes anglo-américaines, mais nous proposons de la garder en français comme il est d'usage.

15. Madame de La Fayette, *Œuvres complètes*, dir. Camille Esmein-Sarrazin, Paris, Gallimard, 2014, p. 348.

VIOLENCE ET PASSION

roman, Nemours larmoyant s'agenouille devant la princesse qui, à son tour, est émue par sa tristesse :

M. de Nemours se jeta à ses pieds, et s'abandonna à tous les divers mouvements dont il était agité; il lui fit voir, et par ses paroles et par ses pleurs, la plus vive et la plus tendre passion dont un cœur ait jamais été touché. Celui de Mme de Clèves n'était pas insensible, et regardant ce prince avec des yeux un peu grossis par les larmes... (p. 473)

On pourrait imaginer, après une telle phrase, une forme d'union qui émerge de cette émotion ; on pense sentir les prémices de quelque chose. Mais la princesse lui dit seulement qu'un obstacle les sépare, et ce moment plein de tendresse n'entraîne pas de suites. Alors que les lecteurs (du XVII^e comme du XXI^e siècle) auraient pu imaginer que la compassion puisse donner lieu à d'autres passions partagées, Madame de La Fayette présente un tout autre scénario, dans lequel une femme reconnaît la douleur de l'homme avec pitié, sans pour autant céder à ses désirs.

Ces ratés de la compassion (que l'on peut appeler en anglais les moments de « *miscompassion* ») adviennent à des moments où l'on compatit avec quelqu'un, mais où l'on comprend mal ses souffrances, ou encore ces moments où la compassion ne conduit à aucune action et ne semble pas changer quoi que ce soit. Un autre moment d'une compassion inopérante advient dans l'épisode célèbre de l'aveu : la princesse, à genoux, fait appel à la compassion de son mari (« Ayez pitié de moi »), et il répond « Ayez pitié de moi vous-même, Madame [...] j'en suis digne » (p. 419). La répétition de la phrase donne lieu à une reconnaissance affective, une des rares réciprocitys du roman, mais ce moment ne se traduit pas par une union plus soutenue. Encore une fois, observer l'émotion de l'autre fait que les personnages en sont émus, mais sans que cette émotion ne change quoi que ce soit en actes. Pour Madame de La Fayette, la compassion s'érige ainsi autour des écarts entre les personnes ; elle trace

IMAGINER L'AUTRE

les limites de ces distances sans chercher à les combler. Ces écarts sont ainsi à la base des formes fictives développées par Madame de La Fayette : la pitié qui ponctue ses textes est fugace.

* *
* *

Dans ses écrits sur la révolution, Hannah Arendt parle d'une « politique de la pitié¹⁶ ». Y a-t-il une telle politique dans les textes de Madame de La Fayette ? Ce n'est pas, bien sûr, une politique qui verrait la pitié comme une forme de compassion active. Peut-être pourrait-on dire que le rapport entre le personnage souffrant et le personnage spectateur de cette souffrance, tel qu'il se construit par cette pitié, serait une forme d'observation qui montre un échec de l'intervention ; et qui, néanmoins, offre une possible posture éthique, dans la mesure où elle permettrait de méditer sur cette incapacité même d'agir. Ainsi, la pitié selon Madame de La Fayette est une observation de ses objets plutôt qu'une réponse en acte.

Au XVII^e siècle, des œuvres et des réflexions ont donc exploré les limites de la compassion, y compris la tendance à la mise à distance qu'elle peut impliquer. En décrivant une compassion inopérante, Madame de La Fayette montre ainsi que certaines formes littéraires à la fois dessinent ces limites et les retravaillent. Là où Descartes et les théoriciens des passions ont fait de la compassion un dispositif qui détermine et distingue différentes catégories d'émotion, Madame de La Fayette trace un autre dessin des limites affectives. Si on a tendance à imaginer une compassion qui induit l'« assistance » dans la mesure où l'on est capable de la produire, la compassion inactive des personnages de Madame de La

16. Hannah Arendt, *Essai sur la révolution*, Paris, Gallimard, 1967 ; Arendt fait la distinction entre une compassion qui ne regarde que le cas singulier, et une pitié capable de s'adresser au plus grand nombre.

VIOLENCE ET PASSION

Fayette amène les lecteurs à réfléchir sur l'incapacité d'agir. Alors, la compassion, même impuissante, révèle bien sûr les inégalités dans la souffrance, mais les inégalités dans la capacité d'agir ou d'intervenir révèlent aussi les structures inéquitables dans lesquelles on est pris.

Ce que les discriminations font aux individus et aux sociétés

François Dubet

Les discriminations ne sont pas une injustice nouvelle : il y a encore trois décennies, les minorités sexuelles ou culturelles, les femmes, étaient discriminées avec une certaine « innocence » sans que cela apparaisse comme un problème majeur dans les sociétés industrielles dominées par les questions des inégalités sociales, de l'exploitation et de l'accès aux droits sociaux. Or, sans que les inégalités et les injustices économiques et sociales s'affaiblissent, au contraire même, le thème des discriminations s'est progressivement imposé dans l'agenda politique et social des sociétés démocratiques. On peut se féliciter de cette émergence qui procède de l'élargissement du cercle de l'égalité ; en effet, pour se sentir discriminé, il faut d'abord se définir comme l'égal de tous les autres et dénoncer l'injustice qui consiste à ne pas être traité comme un égal parce qu'on est une femme, un descendant de migrant, un homosexuel...

Une fois admis le fait que les discriminations sont un scandale moral dans les sociétés qui se veulent démocratiques, il reste à comprendre ce qu'elles changent dans nos conceptions de la vie sociale et de la justice par rapport au modèle des inégalités de classes, de l'exploitation et de la redistribution qu'il implique, modèle qui a longtemps dominé nos représentations de la vie sociale et nos catégories politiques. On doit essayer de mettre en évidence ce que les discriminations ont de spécifique, à la fois pour les individus qui les subissent et pour les sociétés qui veulent les combattre. Il faut saisir ensemble les épreuves individuelles et les

VIOLENCE ET PASSION

enjeux collectifs, ce que les discriminations font aux personnes et les effets des discriminations sur les sociétés.

LES ÉPREUVES INDIVIDUELLES : ENTRE ÉGALITÉ ET RECONNAISSANCE

Alors que les inégalités sociales sont attachées aux positions sociales inégales occupées par des individus supposés égaux, les discriminations concernent les individus eux-mêmes, leur valeur et leur identité revendiquées ou assignées. Les inégalités sociales se présentent comme des expériences collectives quand elles s'inscrivent dans une structure de classe, mais les expériences de discriminations sont extrêmement hétérogènes, « totales » ou incertaines, toujours individuelles et singulières, ce qui n'est pas sans poser des problèmes de représentation : qui parle au nom des discriminés ? Pour ne pas en rester aux manifestations les plus idéologiques de ce problème et à la seule manière dont il se pose dans le débat public, il faut essayer de s'approcher au plus près des expériences individuelles¹.

Les discriminations existent : il est possible de les mesurer. « Toutes choses égales par ailleurs » – diplômes et qualifications –, les femmes et les membres des minorités culturelles sont plus souvent au chômage, moins payés, moins bien placés dans les hiérarchies professionnelles que les hommes « blancs » possédant les mêmes caractéristiques². Les enquêtes par « *testing* » aboutissent aux mêmes résultats³ :

1. François Dubet, Olivier Cousin, Éric Macé, Sandrine Rui, *Pourquoi moi ? L'expérience des discriminations*, Paris, Seuil, 2013 ; Michèle Lamont *et al.*, *Getting Respect*, Princeton, Princeton University Press, 2016.

2. *Trajectoires et origines. Enquête sur la diversité des populations en France*, Paris, INED, 2016.

3. Le *testing* consiste à envoyer à des employeurs des dossiers fictifs de candidatures proches en termes de compétences, en changeant le patronyme ou le sexe des candidats afin de mesurer les taux de réponses.

IMAGINER L'AUTRE

les chances d'obtenir un entretien d'embauche ou un appartement décroissent selon le sexe, les origines, les identités religieuses suggérés par le patronyme des dossiers⁴.

Cependant, il y a loin des mesures objectivées aux expériences individuelles. Le « toutes choses égales par ailleurs » de la définition statistique des discriminations ne rend pas compte de la diversité des contextes et des cas puisqu'aucun individu discriminé n'est réductible à la catégorie religieuse, sexuelle, culturelle... à laquelle la statistique le réduit. Il est possible que « toutes » les femmes, « tous » les Maghrébins, « tous » les Noirs et « tous » les musulmans... soient discriminés, mais il y a peu de chance qu'ils le soient tous et toutes de la même manière et avec la même intensité en fonction des contextes sociaux, des interactions et de leurs caractéristiques personnelles. Non seulement les objectivations statistiques ignorent les singularités, mais elles ne disent rien des causes des discriminations. S'agit-il de discriminations volontaires, visées consciemment par ceux qui discriminent, s'agit-il de discriminations résultant du fonctionnement « normal » d'un système, ou bien encore de discriminations participant du jeu des interactions auxquelles les personnes discriminées participent sans le savoir parce que c'est « l'évidence des choses⁵ » ? Enfin, aussi utile soit-elle, la mesure des discriminations ne nous en dit pas beaucoup sur la manière dont elles sont vécues par les individus qui les subissent. Or, c'est là un point essentiel si on veut comprendre comment se forment et se manifestent une plainte, une revendication, une colère.

4. Pascale Petit, Emmanuel Duguet, Yannick L'Horty, Loïc du Parquet, Florent Sari, *Discriminations à l'embauche des jeunes Franciliens et intersectionnalité du sexe et de l'origine. Les résultats d'un testing*, Paris, CEREQ, 2011.

5. François Héran, *Inégalités et discriminations. Pour un usage critique et responsable de l'outil statistique*, Paris, COMEDD, La Documentation française, 2010.

VIOLENCE ET PASSION

Bien qu'il soit impossible de rendre compte de la diversité et de toutes les singularités des expériences de discrimination, quelques lignes de force peuvent être mises en évidence.

UN DÉNI D'ÉGALITÉ

Une première observation s'impose : plus les individus se sentent égaux en droit, plus ils se considèrent comme des citoyens français « assimilés », plus ils peuvent se sentir discriminés. Les discriminations sont d'autant plus intolérables que les individus sont nés en France, éduqués en France, scolairement qualifiés. Alors que les secondes ou troisièmes générations de migrants peuvent être objectivement moins discriminées que les générations plus anciennes, elles considèrent que les discriminations qui les frappent sont moins tolérables car elles mettent en cause leur égalité fondamentale et leur égalité de droit.

De la même manière, plus les individus pensent avoir acquis tous les signes de leur valeur et de leur mérite, plus les discriminations subies leur paraissent insupportables. Non seulement ces discriminations mettent en cause l'égalité fondamentale des citoyens, mais aussi le principe selon lequel les seules inégalités considérées comme justes devraient être fondées sur le mérite. Les enquêtes par questionnaires montrent que le sentiment de discrimination croît avec le niveau de scolarisation et de qualification des individus⁶. De la même façon, plus les marchés du travail sont ouverts et reposent sur des procédures de choix, de *casting* et d'entretiens, plus les individus peuvent se sentir discriminés.

En définitive, et conformément aux analyses classiques de Tocqueville sur le sort des Noirs en Amérique, l'expérience

6. Patrick Simon, Cris Beauchemin, Christelle Hamel, « Trajectoires et origines. Enquête sur la diversité des populations en France », *Documents de travail*, n° 168, Paris, INED, INSEE, octobre 2010.

IMAGINER L'AUTRE

des discriminations est dominée par l'écart entre l'affirmation de l'égalité et les inégalités de traitement de fait. Plus un individu se sent l'égal de tous, plus il a acquis tous les signes de son mérite, plus les discriminations sont ressenties comme profondément inéquitables et injustes, plus elles blessent et atteignent la dignité des personnes au plus profond d'elles-mêmes. Cela peut expliquer pourquoi le « triomphe de l'égalité » est toujours associé au scandale des discriminations, pourquoi l'équité des épreuves et des modes de sélection des individus s'impose comme un impératif politique majeur.

UN DÉNI DE RECONNAISSANCE

L'expérience des discriminations n'est pas seulement une injustice, elle est aussi une humiliation qui met en cause la valeur, l'identité et la personnalité même des individus. En effet, les individus sont discriminés parce qu'on leur attribue une identité négative, péjorative, parfois une identité considérée comme un stigmate. Il n'est pas nécessaire que la stigmatisation soit associée à des insultes racistes, misogynes ou homophobes pour que les individus discriminés se sentent « insultés ». Dès lors, la discrimination est nécessairement vécue comme un déni de reconnaissance. Ce déni se manifeste de plusieurs manières. La première consiste à effacer l'individu derrière son identité réelle ou supposée : alors que je me présente comme un ingénieur ou un candidat locataire, je suis essentiellement vu comme une femme, un Noir, un musulman... Dans certains cas, cette identité pour autrui ne correspond pas à une identité pour soi ; par exemple, je suis vu comme un musulman alors que je ne le suis pas. Le second déni est évidemment lié aux stéréotypes négatifs associés à ces images identitaires, c'est le racisme, le sexisme ou l'homophobie « ordinaires » qui se manifestent par la défiance, la gêne, la méfiance ou l'insulte. Enfin, le

VIOLENCE ET PASSION

déni de reconnaissance consiste à ne pas voir l'individu et à le rendre transparent derrière les stéréotypes.

ENTRE EXPÉRIENCES TOTALES ET INCERTITUDES

Pour toutes ces raisons, les discriminations mettent en cause des inégalités de traitement et une absence de reconnaissance de l'égalité des cultures et des identités. C'est pour cela qu'elles posent un double problème aux sociétés qui veulent les combattre : elles sont une exigence d'équité et de reconnaissance. Mais cette double logique, présente dans toutes les expériences de discrimination, ne signifie pas que ces expériences soient homogènes. Elles varient sensiblement en fonction d'un ensemble complexe de variables tenant aux contextes sociaux, aux interactions, aux conditions de vie, aux caractéristiques personnelles. La discrimination étant une mise à l'épreuve de la personnalité, « la force de caractère » y joue un rôle essentiel.

Comme l'intensité de la discrimination et de la stigmatisation n'est ni stable, ni constante, et comme le lien entre ces deux dimensions n'est, lui aussi, ni stable, ni constant⁷, les expériences de discrimination se déploient sur un continuum allant des expériences « totales » aux expériences aléatoires et incertaines. La discrimination est une expérience totale dans la mesure où la vision du monde, les relations aux autres et la représentation de soi-même forment un bloc cohérent et rationnel. Tout ce qui arrive est prévisible et fait sens autour des discriminations. Toutes les difficultés de la vie, toutes les relations aux autres sont définies par les discriminations. Comme le montre une grande partie de la

7. En effet, on peut être fortement discriminé et faiblement stigmatisé, comme on peut être fortement stigmatisé et peu discriminé, enfin, on peut être fortement discriminé et stigmatisé, ce qui engendre souvent une expérience « totale », voir François Dubet *et al.*, *Pourquoi moi ?*, *op. cit.*

IMAGINER L'AUTRE

littérature afro-américaine, les individus discriminés le plus violemment, souvent de jeunes garçons peu qualifiés et vivant dans les quartiers ghettoïsés, adoptent les catégories de jugement qui les excluent et les retournent contre une société définie comme entièrement raciste⁸. Dès lors, toute la vie prend sens dans ces catégories qui deviennent aussi totales que celle des groupes racistes : l'histoire, la vie politique, les relations amicales et amoureuses, les religions, s'inscrivent alors dans cette vision du monde et de soi.

Toutefois, dans les recherches que nous avons faites, l'expérience totale des discriminations est loin d'être majoritaire⁹. Alors que dans l'expérience totale, les discriminations sont prévisibles, dans la plupart des cas elles se présentent comme un événement aléatoire et une « mauvaise surprise ». Elles ponctuent négativement la vie sans la déterminer et les individus mettent en évidence cet aspect aléatoire parce qu'ils ne veulent pas être « paranoïaques », ne pas tout voir et tout interpréter en termes de discrimination, ne serait-ce que pour continuer à vivre « normalement ». Les individus ont la conviction qu'ils ont été discriminés mais ils n'en ont jamais vraiment la « preuve » quand il n'y a pas d'agression et de conduites hostiles. Y compris de leur point de vue, il est difficile de savoir si on a été refusé en raison de ce que l'on est ou pour d'autres raisons. Dans la plupart des cas, le racisme et le sexisme sont déniés, masqués ou inconscients. Au bout du compte, il existe une grande distance entre l'objectivation statistique des discriminations et les mille manières dont les individus les vivent parmi bien d'autres épreuves et d'autres injustices.

Il reste cependant un trait commun à ces expériences, celui de briser la fluidité de la vie sociale dont bénéficient les membres des majorités pour lesquels le monde social est

8. Pensons aux ouvrages de Ta-Nehisi Coates, Ralph Ellison, Toni Morrison et Richard parmi bien d'autres.

9. François Dubet *et al.*, *op. cit.*

VIOLENCE ET PASSION

relativement prévisible. Quand on est discriminable, la menace d'être discriminé et stigmatisé pèse sur toutes les interactions, et les individus apprennent à déployer des stratégies comme l'humour, l'agression, l'indifférence, l'esquive, tout en sachant que ces stratégies ont souvent des effets pervers par leur capacité à confirmer les stéréotypes hostiles. On en fait presque toujours trop ou pas assez pour être traité comme un égal et pour être reconnu pour celui ou celle que l'on est, et d'abord comme un individu singulier.

**UNE DISCRIMINATION POSITIVE À LA FRANÇAISE
FACE À LA CONCEPTION RÉPUBLICAINE
DE LA CITOYENNETÉ ?**

Le développement et la diffusion des enquêtes de « *testing* » montrant que les discriminations envers les minorités sont plus élevées en France que dans les pays comparables¹⁰, ont débouché sur de nombreux débats concernant la demande d'égalité et d'équité et la discrimination positive. Mais cette dernière s'est heurtée à la conception « républicaine » de la citoyenneté « aveugle aux différences » et ne distinguant pas les citoyens en fonction de leur identité par crainte du « communautarisme ». Le débat sur les statistiques ethniques a mis en lumière l'attachement à ce modèle civique : ni la « race », ni la religion ne devraient distinguer des citoyens égaux. Cette conception « abstraite » de la citoyenneté est renforcée par un modèle social construit sur le travail et les classes sociales tenus pour le socle « réel » des identités et des rapports sociaux. Ainsi les discriminations ont souvent été réduites à la question sociale et à l'exploitation. Les sciences sociales elles-mêmes se livrent à une critique continue du « culturalisme », au nom de la seule réalité sociale tangible,

10. Note de travail Eurobaromètre, 2012, France Stratégie, 2014.

IMAGINER L'AUTRE

celle des inégalités économiques et sociales. Dans ce cadre, le racisme et le sexisme ne seraient que des conséquences de la domination de classes. Enfin, s'impose la force d'un récit du « creuset » français, dans lequel la société française aurait pu dissoudre les diverses vagues migratoires dans une culture et un modèle politique communs. L'attachement à cet ensemble de représentations semble extrêmement profond et dépasse largement les clivages politiques traditionnels puisqu'il peut être défendu par des arguments politiques de droite comme de gauche.

Cependant, quelques mesures ont été prises et quelques dispositifs ont été créés pour lutter contre les discriminations en s'inspirant plus ou moins des principes d'une discrimination positive. La définition juridique de la discrimination a été renforcée, la charge de la preuve a été transférée vers l'entreprise ou la personne soupçonnée de discriminer, des secrétariats d'État et des institutions ont été mis en place lors des quinquennats de Nicolas Sarkozy, puis de François Hollande. Des centaines de chartes de bonne conduite ont été signées dans les entreprises et quelques grandes écoles, notamment l'Institut de sciences politiques de Paris, ont mis en œuvre des mesures facilitant l'accès aux élites de quelques jeunes particulièrement méritants issus de l'immigration.

Tout cela n'est pas rien et la discrimination s'est imposée comme un problème majeur dans l'espace public. Mais il est cependant difficile de parler d'un net infléchissement du modèle républicain traditionnel vers la discrimination positive. Au fond, la société française n'est pas parvenue à élaborer une philosophie politique en la matière. Le thème de la « réparation » de l'esclavage et du colonialisme n'est guère apparu, à la différence de ce qui s'est passé au Canada. L'argument de Dworkin selon lequel la discrimination positive devrait renforcer les communautés est absent et n'aurait probablement pas été audible dans une France obsédée par le « communautarisme ». À de très rares exceptions près, l'élargissement de l'accès aux élites a visé des catégories sociales

VIOLENCE ET PASSION

défavorisées bien plus que des minorités discriminées. De manière générale, les politiques ciblées sur des publics en difficulté, politiques scolaires et politiques de la ville notamment, se sont substituées à une discrimination positive affirmée parce qu'elles évitaient les deux grands écueils de cette politique. Le premier est la définition de la cible visée. Quels groupes doivent bénéficier de ces politiques : des « races », des religions, des descendants de migrants, depuis combien de temps... ? Que faire des métissages et des profondes inégalités sociales qui traversent toutes ces cibles potentielles ? Le second est la définition des quotas elle-même ; faut-il aider les individus qui le méritent ou bien faut-il viser une représentativité statistique des minorités aux divers échelons de la société ?

En France, la seule véritable politique de discrimination positive mise en œuvre a été la loi du 6 juin 2000 relative à la parité des femmes dans les candidatures aux fonctions électorales. Cette loi, *a priori* contradictoire avec « l'indifférence aux différences » de l'universalisme républicain, pouvait éviter les deux obstacles de la cible et des quotas : la cible est définie par la nature sexuée des êtres humains ; le quota de 50 % découle, lui, de la démographie. De plus l'égalité des candidatures aux élections n'implique pas l'égalité des résultats puisque les femmes et les hommes peuvent toujours voter pour un candidat de l'autre sexe. Face à l'émergence des discriminations comme problème public, la société française a connu tous les débats relatifs aux politiques spécifiques sans que, pour autant, se construisent des politiques de grande ampleur. À l'exception de la parité des femmes en politique et de l'affirmation du rôle du droit et des plaintes en justice, la lutte contre les discriminations s'inscrit donc dans le modèle général des politiques sociales.

IMAGINER L'AUTRE

« ÊTRE RECRUTÉ POUR SA VALEUR », OU LE MÉRITE CONTRE L'IDENTITÉ

Si l'on en croit le matériau de notre enquête, les personnes discriminées ou menacées de l'être se situent dans la même logique : elles demandent plus une égalité de traitement qu'une discrimination positive proprement dite. Plusieurs arguments se combinent. Le premier d'entre eux concerne le refus d'être assigné à une identité par des politiques particulières. Les individus interrogés opposent la singularité de leur situation et de leur cas à la « communauté » à laquelle ils sont identifiés, surtout par ceux qui les discriminent. Plus encore, ils opposent l'affirmation de leur mérite personnel au risque d'être suspecté de bénéficier d'un avantage indu avec une discrimination positive. À leurs yeux, l'équité n'exige pas un traitement de faveur perçu comme humiliant ; je veux être recruté pour ce que je vaudrais et non pour ce que je suis, pour mon mérite et non pour mon identité. Enfin, beaucoup des personnes que nous avons interrogées craignent que la discrimination positive apparaisse comme un privilège aux yeux des « petits Blancs » qui ne sont pas discriminés mais se heurtent à de très nombreuses difficultés sociales comme le chômage, la pauvreté ou l'échec scolaire. Dans ce cas, la discrimination positive ouvrirait une sorte de « guerre » entre les pauvres et les victimes des injustices sociales en ciblant trop précisément les politiques sociales. Bref, les victimes des discriminations adhèrent au modèle « universaliste » de justice et ne se reconnaissent guère dans les mouvements qui parlent en leur nom.

On ne doit pas sous-estimer le rôle du droit, définissant de plus en plus précisément les discriminations comme des délits, car les risques de condamnation pour discrimination obligent les entreprises, les services publics et les grandes organisations à changer leurs pratiques, à se méfier de leurs réflexes et de leurs préjugés, même si ces changements sont

VIOLENCE ET PASSION

difficiles à mesurer. Les personnes discriminées défendent le « politiquement correct » car, à leurs yeux, ce n'est pas la même chose de vivre dans une société où le racisme peut être condamné que de vivre dans une société où c'est une opinion comme une autre. Cependant, beaucoup d'entre elles soulignent combien il est difficile de porter plainte, de constituer des preuves quand les situations de discrimination sont ambiguës. Enfin, il reste psychologiquement coûteux de se définir comme une victime : c'est une affaire de dignité, et en se définissant comme une victime, on peut être conduit à renoncer à se battre pour obtenir ce qui est dû.

En définitive, le combat pour l'équité contre les discriminations s'est, en France, coulé dans un modèle général de justice sociale de type républicain et universaliste. Les débats sur la discrimination positive n'ont pas induit des pratiques spécifiques, à l'exception de quelques cas ciblés et de l'accès des femmes à la compétition politique. Il resterait à savoir si ce choix est un renoncement ou s'il est une manière singulière de lutter contre les discriminations. Seule une comparaison raisonnée de diverses sociétés permettrait de trancher en la matière.

LA DEMANDE DE RECONNAISSANCE ET LES RETOURS DU REFOULÉ

Si la revendication d'égalité se coule dans un modèle de justice tenu pour évident, la demande de reconnaissance provoque un choc bien plus profond parce qu'elle transforme l'identité des majorités et, au-delà, les dimensions communautaires et symboliques de la vie sociale. Reconnaître l'égalité d'une « différence » n'est pas seulement une courtoisie, car ce geste suppose aussi de redéfinir les identités majoritaires et les garants métasociaux qui les fondent comme une norme. Ainsi, la reconnaissance de l'accès des couples homosexuels à l'adoption et à la procréa-

IMAGINER L'AUTRE

tion met à mal la croyance dans le caractère prétendument naturel ou sacré de la famille hétérosexuelle. Celle-ci est menacée de ne plus être la norme. De façon bien plus radicale, l'émergence de l'islam dans l'espace public bouscule les représentations du récit national et, en France, les conceptions de la laïcité. Alors que le problème de l'équité est « absorbé » par le modèle politique et social français, celui de la reconnaissance est perçu comme une rupture. Dès lors, le problème de « l'identité » s'est imposé dans la vie politique et idéologique en déplaçant parfois les clivages politiques traditionnels.

Le retour du refoulé national est extrêmement violent ; ce qui allait sans dire est désormais affirmé. En France comme dans beaucoup de pays, l'extrême droite a imposé une représentation de la vie sociale « identitaire ». Contre la reconnaissance des identités culturelles minoritaires, elle considère qu'il faudrait en revenir à l'affirmation d'une nation homogène, blanche, chrétienne et de souche ancienne. Il faudrait en revenir à la fermeture des frontières, au rejet de l'Europe et de la mondialisation. Il faudrait construire des institutions fortes et autoritaires et défendre une laïcité rigoureuse. Alors que toute la tradition maurassienne de l'extrême droite française a été hostile à une laïcité perçue comme hostile à « l'âme » de la nation, le Front national et une grande partie de la droite défendent aujourd'hui une laïcité qui semble être le meilleur rempart contre l'islam. Il faudrait affirmer une laïcité exclusive identifiant la laïcité à l'identité nationale et repoussant les religions minoritaires, notamment l'islam, hors de l'espace public. Ce thème n'est pas sans avoir quelques échos du côté d'un laïcisme de gauche hostile aux dimensions conservatrices et réactionnaires de l'islam, notamment à l'égard des femmes. L'opposition au « foulard » islamique est fondée sur la défense d'une identité nationale et sur la défense de l'égalité entre les sexes.

VIOLENCE ET PASSION

Tous ces thèmes se seraient imposés parce qu'ils s'adresseraient à un peuple oublié par les élites et par l'État¹¹. Les territoires ruraux et périurbains seraient abandonnés, les élites urbaines bénéficiant de la mondialisation mépriseraient le peuple, l'insécurité régnerait partout dans une société envahie par les étrangers. Le « village français » serait détruit par tout un ensemble de forces économiques et culturelles venues de l'étranger et relayées par des élites cosmopolites et corrompues incapables de protéger les citoyens. Cette lecture identitaire et sociale de la vie sociale s'est imposée, non parce que tous la partagent, mais parce que chacun se définit par rapport à elle. L'analyse des sondages qui ont suivi les attentats terroristes de 2015 et 2016 met en évidence la force de cette représentation¹². Alors qu'un grand nombre de Français, les plus « modernes » et les plus intégrés, perçoivent les attentats comme une surprise et comme un choc, l'autre moitié des sondés pensent que les attentats sont la conséquence normale et prévisible de l'évolution d'une société qui serait depuis longtemps en guerre contre elle-même. Chaque attentat et chaque fait divers confirmeraient cette lecture de la vie sociale.

Il faut rappeler que « la manif pour tous », hostile au mariage des homosexuels et, surtout, au droit des couples homosexuels d'avoir des enfants soit par l'adoption, soit par la procréation médicalement assistée, a été la plus forte mobilisation des cinq dernières années. La reconnaissance de l'égalité des sexualités minoritaires interdisant d'identifier la famille hétérosexuelle à la norme, il fallait la refuser, quitte à « tolérer » les sexualités tenues pour déviantes. Il semble que ce mouvement, enraciné surtout chez les catholiques et la petite bourgeoisie provinciale, a

11. Christophe Guilluy, *La France périphérique*, Paris, Flammarion, 2014.

12. Jérôme Fourquet, Alain Mergier, *Janvier 2015 : le catalyseur*, Paris, Fondation Jean Jaurès, 2015.

IMAGINER L'AUTRE

gagné la bataille des droites avec le triomphe de François Fillon à la primaire de la droite.

Des évolutions comparables sont observées dans la plupart des pays d'Europe et aux États-Unis. Partout ou presque, ce qu'on appelle, faute de mieux, les populismes, se sont imposés dans les forces politiques et parfois dans les gouvernements, au nom de la défense des nations, des peuples menacés par les migrants et du refus de l'ouverture au monde mondialisé.

Du côté des acteurs discriminés qui réclament une reconnaissance de dignité de leur identité, les clivages sont symétriques à ceux des majorités. Pour certains militants particulièrement actifs, l'affirmation identitaire des minorités s'impose comme une revendication essentielle et peu négociable. Dans cette vision, le thème des discriminations est effacé par celui de l'identité car, être discriminé, c'est se penser comme égal et semblable, or la revendication identitaire radicale interdit l'un et l'autre. Ces militants se définissent comme totalement « différents », irréductibles à une quelconque « identité française » et, de ce point de vue, ils pensent dans les mêmes termes que les tenants nationalistes de la guerre des identités. Ils reprochent à ceux qui se sentent discriminés d'être traîtres à leur « race » et à leur religion car, à leurs yeux, ils ne seront jamais les membres d'une société impure, hostile, pour toujours étrangère. Ainsi la Marche pour l'égalité et contre le racisme, lancée par des jeunes issus de l'immigration maghrébine à l'automne 1983, est-elle aujourd'hui perçue par certains comme un mouvement de « collaborateurs » et de « traîtres ».

À l'opposé, la grande majorité des personnes que nous avons rencontrées dans notre enquête sur l'expérience des discriminations ne veulent pas que la reconnaissance d'une identité collective efface la reconnaissance de leurs identités singulières. Elles ne se sentent pas nécessairement membres de la communauté à laquelle les assignent les racistes et les militants communautaires. Elles opposent le métissage des

VIOLENCE ET PASSION

identités personnelles à la réification des identités, elles rappellent que l'identité n'est pas tout et que, en dépit des discriminations, elles vivent avec les autres. Elles opposent les identités « fines » des individus aux identités « épaisses » des communautés, de leurs porte-parole et de leurs ennemis¹³ : la reconnaissance est un combat personnel et moral contre l'identité communautaire au nom d'une identité singulière. Ces individus se sentent prisonniers d'une guerre des identités. Écrasés par le retour des refoulés identitaires, pris en otage par des débats dans lesquels ils ne se reconnaissent pas, ils ont le sentiment que leurs épreuves personnelles deviennent un problème politique qui leur échappe et se retourne contre eux.

IDENTITÉS ENTRE CROYANCES ET RÉALITÉ

Pour sortir des pièges et des impasses dans lesquels enferme la guerre des identités, on peut choisir la stratégie d'une déconstruction de ces identités, stratégie devenue routinière dans les sciences sociales. Elle repose sur l'idée qu'il suffirait de montrer que les identités sont des constructions sociales, des mythes et des fantômes, pour que la guerre des identités perde toute signification. Dès lors que tout est construit, ce qui est épistémologiquement vrai, tout pourrait être déconstruit « réellement », ce qui est sociologiquement plus discutabile car les constructions sociales des identités sont consistantes et ont des conséquences réelles. Dans l'ordre de la subjectivité, la formation d'un Je autonome exige l'ancrage dans des Moi et des Nous comme le rappelait Mead et, après lui, les thèses communautariennes (Sandel, Taylor, Walzer) qui sont solides sur ce point. Autrement dit, la déconstruction des fictions identitaires fondées sur la

13. Tommie Shelby, *We who are Dark. The Philosophical Foundations of Black Solidarity*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 2005.

IMAGINER L'AUTRE

« nature », les croyances ou les récits nationaux, n'a eu à peu près aucun impact sur la vie sociale. Les sciences sociales devraient s'interroger sur le paradoxe constitué par l'intense activité critique et déconstructiviste des multiples *studies* face au mouvement de réification identitaire que nous observons partout dans le monde, à commencer par les États-Unis et l'Europe occidentale, là où, *a priori*, l'individualisme moderne aurait dû affaiblir la croyance dans la « réalité » des identités.

De la même manière, le réflexe intellectuel visant à rabattre la demande de reconnaissance et le refus de la reconnaissance sur des problèmes sociaux ne résout pas la question de la reconnaissance. D'un côté, les sociétés les mieux préservées du chômage et de la crise économique ne sont pas protégées de la montée des populismes (Autriche, Danemark, Norvège, Suède...). De l'autre côté, les demandes de reconnaissance les plus radicales ne viennent pas toutes des secteurs sociaux les plus désorganisés et les plus marginaux.

Se pose donc la question de ce qu'il nous faut reconnaître dans la reconnaissance d'une identité car le problème est moins celui de « la reconnaissance de qui ? », que celui de « la reconnaissance de quoi ? », de ce que l'on reconnaît chez autrui. Pour reconnaître une altérité, il importe d'abord de savoir ce que nous avons de commun. Ce tiers pourrait être l'idée de société elle-même car si les problèmes se posent avec tant de radicalité, souvent si loin de l'expérience des acteurs, c'est parce que nous perdons une référence commune. Pour que la reconnaissance ne soit pas vécue ni comme une menace par les majorités, ni comme une abdication par les minorités, il faut avoir l'assurance que les uns et les autres partagent des intérêts, des imaginaires et des liens communs, des liens que la reconnaissance des différences ne détruirait pas.

Souvent sans le savoir, la rhétorique populiste définit ce que fut cet imaginaire commun. De la même manière que les

VIOLENCE ET PASSION

mouvements de résistance à la formation des sociétés industrielles modernes ont mobilisé la nostalgie des communautés traditionnelles et sacrées, l'imaginaire populiste construit une représentation de la société perdue. Il rêve d'une solidarité organique dévastée par la mondialisation des échanges, il en appelle à des institutions, à des gouvernements forts et à des communautés nationales homogènes et exclusives. On peut voir là un retour des refoulés. Mais il ne suffit pas de dire que ces représentations sont absurdes et dangereuses – ce qu'elles sont –, encore faut-il être capable de leur opposer d'autres représentations de la vie sociale dans lesquelles la définition de ce que nous avons de commun permettrait de surmonter la guerre des identités et les conflits de la reconnaissance. De la même manière que les sciences sociales, notamment la sociologie, ont construit une représentation rationnelle des sociétés modernes et démocratiques au cours des deux siècles passés, il nous faut aujourd'hui comprendre que les enjeux de reconnaissance exigent le même effort intellectuel : qu'est-ce qu'une société qui, désormais, ne repose plus sur une économie nationale, sur des institutions souveraines et sur un imaginaire national homogène ?

Plusieurs chantiers s'imposent alors. Le premier est celui de la redéfinition et de l'élargissement de la vie démocratique imposés par l'éclatement des droites et des gauches dans la plupart des pays démocratiques et par l'extension du règne de la défiance. Comment faire pour que les individus discriminés accèdent à l'expression publique et ne soient plus les otages d'un débat et d'une crise qui ne les concernent pas directement ? Un autre thème est celui de la lutte pour l'égalité sociale contre le monopole actuel de la seule égalité des chances dont un des effets paradoxaux est d'exacerber les discriminations¹⁴. En effet, sous le régime de l'égalité des places qui a dominé la question sociale dans le

14. François Dubet, *Les Places et les chances*, Paris, Seuil, coll. La République des idées, 2010.

IMAGINER L'AUTRE

XX^e siècle européen, la justice consiste à réduire les inégalités entre les positions sociales. En revanche, avec l'hégémonie de l'égalité des chances, il s'agit de construire une concurrence équitable garantissant que toutes et tous auront les mêmes chances d'accéder aux sommets en fonction de leur mérite. Dès lors, la compétition de tous contre tous devient la règle et les discriminations sont la figure centrale de l'injustice. Or, non seulement les discriminations sont d'autant plus fortes que les inégalités sociales sont grandes, mais la concurrence entre les individus discriminés, et ceux qui ne le sont pas ou le sont peu, est d'autant plus exacerbée. Enfin, comment ne pas réécrire les récits nationaux quand les nouveaux venus doivent, après bien d'autres, y trouver leur place ?

* *
*

Les discriminations ne sont pas la seule figure de l'injustice sociale ; il existe des injustices tout aussi scandaleuses. Mais les discriminations ne sont pas pour autant une injustice parmi d'autres et comme les autres, dans la mesure où les épreuves individuelles qu'elles induisent débouchent sur les enjeux qui déstabilisent fortement les sociétés démocratiques. En ce sens, il faut comprendre que les discriminations ne sont pas un problème partiel et local dont seules quelques minorités seraient les victimes. Elles sont le révélateur de problèmes, de tensions et de conflits qui concernent d'abord les majorités, elles mettent en cause les modèles de justice et les représentations que les sociétés se font d'elles-mêmes.

Lenz entre folie et idéalisme

Entretien avec Cornelia Rainer

Cornelia Rainer, née au Tyrol en Autriche, étudie le théâtre à l'Université de Vienne, à la Sorbonne nouvelle et à l'Université Paris VIII-Saint-Denis ainsi que le chant à l'École nationale de musique de Pantin et au Conservatoire de musique sacrée de Vienne. Elle effectue des stages internationaux au cours desquels elle s'initie, entre autres, à l'art de l'Opéra de Pékin à Taïpei. De 2005 à 2009, elle est assistante à la mise en scène au Burgtheater de Vienne où elle réalise ses premières mises en scène. Elle est invitée sur des scènes nationales en Allemagne et en Autriche, comme le Thalia Theater Hambourg, le Festival de Bregenz ou le Théâtre national de Klagenfurt. En 2012, elle crée sa propre compagnie, Theater Montagnes Russes, en référence à la scénographie imaginée pour son spectacle *Lenz*, créé dans le cadre du Festival de Salzbourg. En 2014, elle reçoit le prix national Outstanding Artist Award pour sa mise en scène de *Jeanne*, une adaptation de la légende de Jeanne d'Arc pour le jeune public. En 2017, elle présentera une nouvelle mise en scène de son adaptation d'*Hamlet* de Shakespeare au Burgtheater : *Hamlet, Ophelia et les autres*, qui met en exergue les points de vue des jeunes protagonistes de la pièce.

VIOLENCE ET PASSION

Clotilde Thouret : *Qu'est-ce qui vous a intéressée dans la figure de Lenz, et en particulier, dans le rapport qu'il entretient avec le contexte historique et politique de son époque ?*

Cornelia Rainer : Mon spectacle, *Lenz*, part d'une nouvelle de Georg Büchner qui décrit l'état mental de Jakob Michael Reinhold Lenz lors de son séjour chez le pasteur Oberlin, au Ban de la Roche (Waldersbach), un village des Vosges. Ce jeune ami de Goethe, ayant connu une crise de démence, se rend chez le pasteur alsacien pour se reposer. La nouvelle, publiée en 1839 après la mort de Büchner, a eu un grand retentissement tant sur la littérature allemande de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, que sur les précurseurs de l'antipsychiatrie. Büchner entre à la fois en scientifique et en poète dans la pathologie nerveuse de Lenz, dans l'univers mental de celui qu'il appelle le « malheureux poète » ; aussi retrace-t-il le processus interne de la démence. Ce qui m'a intéressée dans le personnage de Lenz, c'est avant tout l'individu qui ne trouve pas sa place dans le monde. Lenz est une sorte d'*outsider*, qui ne fait pas vraiment partie de la société car il refuse la vie de cour et de la bonne société, avec ses normes et ses contraintes aliénantes. Mais ce récit est aussi une composition musicale et un trait expressif, qui reprend par endroits la perspective intérieure du protagoniste. Büchner laisse en effet de côté les éléments biographiques, les circonstances historiques et même les aspects géographiques, alors qu'il connaissait bien cette région ; il se concentre sur l'aliénation mentale de Lenz, qu'il décrit dans un style qui s'appuie sur un réseau d'images et d'oppositions (entre le repos et le mouvement, le clair et l'obscur...), en même temps que sur des ellipses et des répétitions.

Clotilde Thouret : *Vous avez également consulté les notes du pasteur Oberlin que vous avez retrouvées au Ban de la Roche et sur lesquelles avait aussi travaillé*

IMAGINER L'AUTRE

Büchner. *À quels aspects de la personnalité de Lenz ces notes vous ont-elles donné accès ? Qu'est-ce qui vous a particulièrement intéressée dans ces notes ?*

Cornelia Rainer : Je ne souhaitais pas seulement mettre en scène le texte de Büchner, mais aussi montrer un moment du séjour de Lenz, c'est pourquoi j'ai consulté les notes du pasteur Oberlin, qui avec sa famille a accueilli Lenz. L'histoire racontée par la nouvelle n'est pas une fiction pure. C'est un mélange de faits historiques et d'éléments imaginaires. Büchner ne voulait pas se contenter de raconter un cas pathologique ; comme militant politique, favorable à la république, il voulait aussi dégager les raisons sociales d'une telle folie.

J'ai également séjourné au Ban de la Roche, consulté des archives qui sont rassemblées dans le musée. Pour moi, les documents sont nécessaires pour approcher une personnalité aussi complexe que celle de Lenz et pour élaborer le spectacle. Je m'intéresse toujours à ce côté documentaire. En fait, Lenz est un poète emblématique d'une époque ; il a participé, comme Goethe, au mouvement romantique du Sturm und Drang, qu'on traduit généralement en français par Tempête et Passion. Une communauté de jeunes auteurs, de jeunes poètes se sont battus pour la liberté, pour revendiquer de nouvelles lois, en particulier pour la poésie. Il s'agissait pour eux de reconnaître la valeur de la nature et des sentiments contre les règles artificielles de la société. Du côté poétique, ils souhaitaient par exemple se libérer de l'unité de temps et de lieu. Lenz, dans ses multiples écrits, a utilisé une langue très proche de celle du peuple, pour signifier son refus de la langue de la bourgeoisie comme seule langue poétique. Le Sturm und Drang était un courant de pensée essentiel de la culture allemande, un vrai moment de basculement, et nous sentons directement cette force dans *Lenz*.

VIOLENCE ET PASSION

Clotilde Thouret : *N'y a-t-il pas chez Lenz et dans son travail une volonté de franchir les frontières ? Les frontières esthétiques, sociales et peut-être aussi géographiques puisqu'il dit ne pas vouloir revenir dans sa patrie ?*

Cornelia Rainer : Lenz a traversé l'Europe. Fils d'un pasteur piétiste, il est né et a grandi en Livonie, dans les Provinces baltiques, une région qui correspond en partie à l'actuelle Lettonie. Il a séjourné en Allemagne et en Suisse, puis il a passé du temps à Strasbourg et en Alsace : après son séjour chez le pasteur Oberlin, le beau-frère de Goethe lui a trouvé une place de cordonnier près de Fribourg-en-Brisgau. Il a cependant assez vite repris sa vie d'errance, jusqu'à Moscou, où il meurt en 1792, après avoir sombré dans la mendicité et l'alcoolisme. Lenz est donc un individu toujours en mouvement, qui traverse les frontières. Tout au long de sa vie, il a cherché à se libérer des contraintes, notamment celles imposées par sa famille protestante et son père très religieux. Durant son séjour au Ban de la Roche, il se retrouve encore une fois face à la figure du père dont il n'a jamais réussi à se libérer. Ce désir de traverser les frontières est présent dans toute son œuvre. Mais dans sa vie personnelle, il est toujours resté enfermé dans des normes assez rigoristes.

Clotilde Thouret : *Est-ce que cette idée de dépassement renvoie aussi aux frontières de la raison, voire à la folie ?*

Cornelia Rainer : Bien sûr. Pour le mouvement Sturm und Drang, ce sont le cœur et les émotions qui sont importants. On pourrait dire que Lenz s'est battu pour l'émotion, en tant que dimension essentielle du réel. Avec son ami le médecin Christoph Kaufmann, chez qui il avait séjourné et qui lui avait conseillé d'aller chez le pasteur Oberlin, il a eu une discussion sur l'idéalisme, auquel il était farouchement opposé. Selon lui, les écrits idéalistes étaient comme des

IMAGINER L'AUTRE

pantins de bois qui ne vivaient pas. Pour moi, Lenz est à la fois comme un sculpteur et comme un peintre. La matière de sa poésie est la matière de la vie, ses écrits sont directement issus de ses observations des gens dans la rue, de l'émotion du peuple qu'il parvenait à saisir.

Christian Biet : *L'ensemble du plateau devient un instrument musical. Et nous entrons, à partir de là, à l'intérieur de la psyché et de la folie. Comment avez-vous trouvé ce geste de mise en scène ? Le plateau est à la fois musical et page pour une écriture poétique qui déborde, y compris sur les montagnes. Pouvez-vous nous raconter comment vous avez construit cette écriture dramaturgique ?*

Cornelia Rainer : L'œuvre de Lenz est marquée par le mouvement et par l'inquiétude. Pour moi, il s'agissait de montrer ce mouvement dans la scénographie, surtout parce que ce texte est lié à la nature, à quelque chose de très élémentaire. C'est ce qu'affirme Lenz dans son œuvre, mais aussi Büchner. Il y a une relation très proche entre les deux auteurs. Je souhaitais faire écouter cet état intérieur de Lenz, cette communion avec la nature, avec son dynamisme et son mouvement, qui est source d'équilibre, mais aussi de souffrance. Lenz recherche le calme, mais dans le même temps, il perçoit ce calme comme une contradiction avec l'agitation ou l'effervescence de la nature. En fait, ce choix de dramaturgie est vraiment lié à l'état désespéré de Lenz. La première phrase de la nouvelle, c'est : « Le 20 janvier, Lenz s'en alla par la montagne ¹. » Chez Büchner, la description de la nature reflète un état intérieur. C'est la raison pour laquelle les musiciens que j'ai choisis représentent un peu l'*alter ego* de Lenz. Je souhaitais faire résonner ses émotions, et les faire entrer en contact avec le monde. Le

1. Georg Büchner, *Lenz*, trad. Lionel Richard, Paris, Mille et une nuits, 1997.

VIOLENCE ET PASSION

plateau de la cour du lycée Saint-Joseph permettait, grâce au plein air, au ciel et aux étoiles, de renforcer ce contact. Mais cette pièce raconte aussi la chute de Lenz, sa séparation d'avec le monde. Pour transposer la révolution intérieure et poétique qu'il traverse et qui déborde dans les montagnes, l'acteur frappe avec ses baguettes tout autour du dispositif scénique en bois, il essaye de faire vibrer toute cette scénographie. Et en même temps, cela reflète également le paysage intérieur de Lenz.

Une intervenante : Pouvez-vous parler de la relation entre Lenz et Goethe ?

Cornelia Rainer : Il y a quelque chose de tragique dans cette amitié. Goethe et Lenz se sont rencontrés à Weimar, alors que Goethe, de deux ans son aîné, était déjà établi comme auteur. Lenz a beaucoup écrit entre l'âge de 23 ans et de 27 ans. Cette jeunesse explique en partie pourquoi son œuvre est aussi touchante. Plusieurs critiques accusent Goethe de s'être attribué certaines œuvres de Lenz, comme le *Hofmeister* par exemple, qui est une grande œuvre de Lenz. Comme l'indique son titre, c'est un drame dans lequel il retrace son expérience comme précepteur. Il y décrit notamment le sentiment d'infériorité qu'implique cette position sociale et qu'il avait ressenti en accompagnant à travers l'Europe les frères Keiser. Goethe a trouvé ce texte superbe, et tout le monde pensait que l'œuvre venait de Goethe. Ce que Goethe a laissé croire. Je pense également que Goethe a contribué à cette stigmatisation de Lenz ; dans *Poésie et Vérité*, ses mémoires, il parle de ses extravagances ; et comme il se tourne alors vers le classicisme, la fidélité de Lenz pour le Sturm und Drang lui paraît excessive. En effet, Lenz vivait sans compromis, alors que Goethe avait accepté un poste administratif à Weimar, ce qui l'amena à entretenir une relation étroite avec la politique. Lenz disait toujours qu'il ne fallait pas mélanger

IMAGINER L'AUTRE

les sphères, qu'ils étaient des auteurs et qu'il fallait être indépendant de la politique. Il y avait donc un conflit réel entre eux, dans lequel Goethe a toujours le dessus. Aujourd'hui encore, les gens prennent plus souvent le parti de Goethe.

François Lecercle : Vous avez choisi une scénographie très vaste pour une histoire qui est extrêmement intime. D'où cela est-il venu ? Est-ce que la très belle idée des montagnes russes, qui entourent l'espace intérieur de la maison du pasteur et qui figurent les montagnes, est venue de la nécessité de peupler ce vaste espace ? Comment avez-vous géré le rapport entre les scènes très intimes et cet espace environnant ?

Cornelia Rainer : Je cherchais à dessiner une sorte de tableau. Büchner décrit toujours des tableaux vivants dans *Lenz*. Il s'agissait donc de rendre la scénographie vivante, d'articuler ce vaste espace avec la dimension intime, ce que j'ai essayé de faire par l'usage de la lumière et en animant l'espace intérieur et intime. Mais lorsque les personnages sont autour de la table, l'espace se rétrécit et cela permet de montrer l'intimité de ces villageois. Lenz doit entrer dans ce petit cosmos, dans ce petit univers, assez fermé et hermétique.

Clotilde Thouret : Vous parlez de cette difficulté qu'a Lenz de pénétrer dans ce milieu très fermé. Il y a aussi des moments où il est tiré vers l'extérieur. Je pense à cette phrase qui revient plusieurs fois : « Dites-moi ce qu'est devenue cette femme ? » À quoi renvoie-t-elle ?

Cornelia Rainer : Cette femme s'appelle Frédérique Brion ; c'était une jeune Alsacienne, avec qui Goethe avait des relations amoureuses et que Lenz avait entrepris de conquérir. Une fois de plus, nous retrouvons cette relation

VIOLENCE ET PASSION

difficile et cette rivalité entre les deux hommes. Cette femme est une obsession, une idée fixe, elle revient de temps en temps dans la pièce. Je voulais montrer qu'il est attaché à elle, et qu'il est perdu. Lenz cherche l'amour avec les femmes, et dans le monde. Pour moi, c'est un moyen dramaturgique pour montrer que Lenz cherche l'émotion, le sentiment, mais également l'échange avec les autres. La réalité se manifeste dans l'échange avec l'autre, comme dit Martin Buber dans son beau livre *Je et tu*. Lenz le cherche avec le pasteur. Il souhaite créer des liens, passer des frontières. Et pourtant, il reste une figure solitaire et incomprise. Dans son destin se reflète pour moi la brutalité de la vie : la rencontre avec un tu reste un cadeau, une sorte de grâce, qui donne la vie.

Passions et transgressions

Dénonciation, inceste, complot, meurtres... dans Les Damnés, la famille est le lieu de tensions extrêmes entre les liens de parenté et le politique, entre l'affect et la soif inexorable de pouvoir, entre les destins personnels et l'histoire en marche, entre la conscience individuelle et l'adhésion aux valeurs d'un régime autoritaire. À travers ce prisme familial, c'est la fabrication de la grande histoire, de l'oppression et du totalitarisme qui sont rendus visibles. Le détour par la fiction constitue un contrepoint pour interroger les situations de violence politique et comment les monstres engendrent des monstres. La poésie, la littérature, le théâtre offrent une compréhension, une interprétation par-delà les mots et l'analyse, permettant une lecture plurielle des situations, des superpositions de sens. (D. Sandre)

La figure du monstre est récurrente dans le théâtre comme dans la littérature, de Rabelais à Racine, de Ronsard à Corneille, de Montaigne à Visconti. L'utilisation de la mythologie et de la fable figure la part monstrueuse de l'histoire de l'individu, de la famille ou de la nation. Le monstre est tour à tour miroir suscitant fascination ou répulsion, signe des malheurs à venir, incarnation d'un monde renversé par les guerres civiles ou encore inquiétante étrangeté du monstre en nous-même. La figure du monstre raconte toujours la distance par rapport à la norme, invitant à interroger les failles de l'humain dans la civilisation. (W. Williams)

VIOLENCE ET PASSION

Hécube tuant l'assassin de son fils, Titus sa propre fille : les méditations sur le destin ne sont pas les seuls moteurs de la tragédie grecque, la vengeance ciblée et réfléchie, souvent au cœur d'une même famille, d'une descendance, légitime ou illégitime, est aussi au cœur de la dramaturgie tragique. Dans ces tragédies de vengeance, dans lesquelles domine la justice sauvage, le vengeur finit toujours par devenir l'image même de celui qu'il veut punir. À côté des affres de la conscience et de l'introspection, de l'incertitude dans l'action, la vengeance ou la vendetta sont marquées du sceau de l'ambiguïté morale. Mais les tragédies de vengeance et leurs adaptations au cours des siècles racontent aussi les contextes institutionnels, politiques et sociaux : à l'enchaînement sans fin de la violence s'opposent les cours de justice ce que représente l'Aréopage d'Athènes ou encore le pardon et la réconciliation des institutions contemporaines. (F. Macintosh)

Les Damnés, entre effroi et poésie

Entretien avec Didier Sandre

Louis Laine, dans *L'Échange* de Paul Claudel, fut le premier rôle de Didier Sandre en 1968. Après un détour par le théâtre pour enfants et l'animation culturelle avec Catherine Dasté, il a joué, entre autres, sous la direction de Bernard Sobel, Jorge Lavelli, Jean-Pierre Miquel, Jean-Pierre Vincent, Maurice Béjart, Giorgio Strehler, Patrice Chéreau, Luc Bondy, Antoine Vitez, Jacques Lassalle, Christian Schiaretti. En 1987, le Syndicat de la critique lui a décerné son prix du meilleur acteur, et en 1996, il reçoit le Molière du meilleur acteur pour *Un mari idéal* d'Oscar Wilde.

Il a été lauréat du prix du Brigadier 2012-2013 pour son interprétation du rôle de Stefan Zweig dans *Collaboration* de Ronald Harwood. Il a rejoint la troupe de la Comédie-Française en 2013. Il a joué durant la saison 2015-2016 salle Richelieu dans *Tartuffe*, *Cyrano de Bergerac* et *Roméo et Juliette*. Au cinéma, il a tourné sous la direction de Pascale Ferrand, Éric Rohmer, Abraham Segal, Lucas Belvaux, Agnès Jaoui et Carlos Saboga. Il a joué dans de nombreux téléfilms, dont *Saint-Germain ou la Négociation* de Gérard Corbiau, *Le Sang noir* de Peter Kassovitz. Il était Louis XIV dans *L'Allée du Roi* et le baron de Charlus dans *À la recherche du temps perdu*, films réalisés pour la télévision par Nina Companeez. Didier Sandre travaille régulièrement avec des musiciens dans des programmes qui associent musique, littérature et poésie. Il est chevalier de la Légion d'honneur, des Arts et des Lettres et de l'ordre national du Mérite. Didier Sandre joue le rôle du baron Joachim von Essenbeck dans *Les Damnés*, adaptés de Luchino Visconti, mis en scène par Ivo Van Hove et présentés à la cour d'honneur en juillet 2016 durant le Festival d'Avignon.

VIOLENCE ET PASSION

LES DAMNÉS SUR LA SCÈNE ET À L'ÉCRAN

François Lecercle : Comment la pièce mise en scène par Ivo Van Hove s'inspire-t-elle du film de Visconti ?

Didier Sandre : Ivo Van Hove n'a pas revu le film depuis vingt ans et a travaillé sur le souvenir du film, sur le souvenir d'une émotion. C'est comme un tribut rendu à l'œuvre de Visconti cinéaste et homme de théâtre. Visconti a été un grand metteur en scène qui a réinventé la scène et le travail théâtral, aussi bien au théâtre qu'à l'opéra. Aujourd'hui, il nous reste ses films. Comme il l'a fait pour Cassavetes, pour Bergman ou pour Visconti – peut-être le fera-t-il un jour pour Chéreau –, Ivo Van Hove retravaille sur les œuvres comme un tribut donné à une admiration qui fonde aussi son émotion artistique. Quand je vois le film, je reste extrêmement fasciné par la beauté des acteurs et des actrices, la beauté de l'image et des décors, des coiffures et des costumes, par ce raffinement incroyable qu'il y a dans les images, et qui, pour moi, occulte substantiellement ce que le scénario raconte. Il faudrait que je me déleste de ma fascination pour tout cet univers esthétique pour rentrer dans le sens profond. Si la version française du scénario est, certes, très inspirée de théâtre, le matériau textuel sur lequel nous avons travaillé pour la pièce est un peu fragile. Nous y retrouvons Lady Macbeth et Macbeth, Gertrude d'*Hamlet*, dans les rapports qu'elle a avec son fils et avec Claudius. Nous y retrouvons Clytemnestre, mais également Dostoïevski dans cette histoire de la petite juive pendue. Lorsque l'on travaille sur un tel matériau aussi ouvert, on se sent connecté avec le réel. Alors des questions comme : « Qu'est-ce que cela raconte pour aujourd'hui ? », « Qu'est-ce que cela raconte en moi ? », « Comment Ivo Van Hove va tresser ce matériau avec la troupe et quelles en sont les résonances politiques ? » prennent plus de sens.

Travailler sur un matériau plus faible qu'une pièce de théâtre de Shakespeare, d'Arthur Miller ou de Molière

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

nous invite à interroger de façon beaucoup plus concrète et beaucoup plus radicale le rapport au sens que le texte doit prendre pour un spectateur d'aujourd'hui et le sens que cela doit prendre pour nous qui allons interpréter. Je ne suis pas sûr qu'Ivo Van Hove ait eu une volonté délibérée de faire référence à des événements récents survenus en France. Ce sont des choses qui se sont imposées. Ainsi, la mitrailleuse est présente bien avant la fusillade de la fin. Or la mitrailleuse, de nos jours, n'est pas présente que dans le XI^e arrondissement de Paris, elle est à Bagdad, elle est également dans les universités américaines, etc. Ivo Van Hove utilise cela comme une image allégorique valable pour l'universalité de son propos, plus que dans une référence concrète directe. Cela nous laisse saisis d'effroi. Dans cette mascarade, le monstre apparaît dans son échec, et l'engendrement d'autres monstruosité. Les monstres engendrent des monstres. Par rapport aux textes magnifiques et merveilleusement analytiques sur le monstre et les extrémismes proposés par Wes Williams et Ismaël Moya, le travail au théâtre cherche une interprétation synthétique, poétique, émotionnelle, qu'elle soit musicale, visuelle ou textuelle, c'est à partir de matériaux un peu empiriques que l'on travaille le théâtre et l'objet que l'on partagera ensuite. La poésie a un effet sensoriel, comme la musique. Elle touche les endroits du cerveau qui sont capables de comprendre et d'interpréter par-delà les mots et l'analyse, justement.

Thomas Hunkeler : Parmi les scènes de basculement du film, il y a celle entre Sophie von Essenbeck et Bruckmann. Elle est sublime en robe de soirée, nonchalante, il lui baise la main, lui dit qu'il va se passer des choses importantes, qu'on lui garde un rôle spécial, qu'il est le maître, qu'ils sont les maîtres. Elle l'encourage, l'embrasse avec désir, dit qu'il ne doit pas avoir peur, qu'elle l'aidera de toutes ses forces, que Martin n'a pas le sens des valeurs, qu'elle connaît ses désirs. C'est un mélange de planification stra-

VIOLENCE ET PASSION

tégique, de conquête du pouvoir et de manipulation, de séduction et d'effusion sensuelle. Selon vous, en quoi cette scène évoque-t-elle une figure de monstre ? Et s'il y a de la violence, où est-elle ?

Didier Sandre : La violence est dans une chose qui est un peu mystérieuse à ce moment-là du film. Nous ne savons pas sur quoi elle repose psychologiquement, sur quoi est fondé cet appétit du pouvoir de Sophie von Essenbeck, et sur quoi est fondé son désir de manipuler Bruckmann, pour arriver à quelle fin ? Est-ce lié à son premier mari, von Essenbeck, le fils préféré du père dont il a la photo qu'il embrasse au début du spectacle, mais également dans le film ? Nous ne le savons pas. Nous sommes face à un mystère. Plus que des caractères psychologiques, ce sont des figures. Comme Lady Macbeth : est-il vraiment intéressant de comprendre la psychologie profonde de Lady Macbeth ? Ce sont des personnages postulats à partir desquels se développent des thèmes et des interrogations sur le pouvoir, la manipulation, les rapports de force et les désirs de destruction. Le jeu entre Elsa Lepoivre et Guillaume Gallienne¹ renvoie au même questionnement et au même mystère que la scène du film. Le passage de l'écran à la scène, même s'il est accompagné de musique, exactement comme dans le film, ne résout pas le questionnement, mais le confirme.

François Lecercle : La scène d'inceste entre Sophie von Essenbeck et son fils Martin est l'une des séquences qui, sans avoir été totalement éliminées, ont été maintenues à l'écart dans cette mise en scène. Le mariage de Sophie et de Bruckmann est traité rapidement, pour être suivi par la marche au cercueil.

1. Elsa Lepoivre incarne Sophie von Essenbeck et Guillaume Gallienne incarne Bruckmann.

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

Didier Sandre : Lorsque Martin recouvre sa mère de boue, c'est une image du viol. C'est une façon de la violer. Il n'était pas question de représenter un viol incestueux sur une scène de théâtre, les représentations scéniques possibles en apparaissent faibles en deçà du scandale et de la transgression qu'il signifie dans l'histoire familiale. Le fait de maculer sa mère, de la rendre noire, gluante, collante, sale et immonde, de la faire devenir une immondice sur lequel il va ajouter une parodie de robe de mariée de plumes qui effectivement la fait ressembler à un oiseau... Je n'y avais pas pensé. Je voyais plutôt une espèce de robe de mariée absolument funèbre et dérisoire qui la momifiera, dans laquelle elle ne peut même plus marcher. La scène n'est pas contournée. Nous sommes en plein dedans. Lors de la séquence du poison, nous ne les retrouverons pas après qu'ils ont pris cette dose de cyanure, mais nous les mettons directement dans le cercueil. C'est donc une interprétation, une réinterprétation de la scène. Je trouve les images théâtrales violentes et la scène pas du tout édulcorée.

QUAND LES MONSTRES ENGENDRENT LES MONSTRES

François Lecercle : Nous ne savons pas exactement dans quelle mesure Sophie von Essenbeck et Bruckman savent à l'avance que Martin va les empoisonner. Cela reste très mystérieux.

Didier Sandre : Non. Ce qui n'est pas mystérieux, c'est qu'il y a le projet de mort. Il y a le projet de destruction de la mère, de destruction de tout ce qu'elle représente. C'est dit dans le texte. C'est le projet, le but principal. Après, que cela passe par une dose de cyanure ou par le rituel mortuaire de marche vers un cercueil, qui est le thème récurrent, comme une espèce de motif qui regarde le spectacle et qui relie tous les cadavres... Cela ne change rien au sens. Nous sommes

VIOLENCE ET PASSION

dans une imagerie, une interprétation différente, mais nous sommes dans le même sens. Il n'y a pas non plus la morphine ni la drogue. Ivo Van Hove a transformé cela dans une autre violence mieux adaptée à la scène et marquée de sa propre interprétation.

Thomas Hunkeler : La scène du film de Visconti dans laquelle Sophie von Essenbeck et Bruckmann signent le registre de mariage avant de se diriger vers la pièce dans laquelle ils vont boire le poison est presque silencieuse : les questions aux mariés sur leur origine juive et sur l'absence de maladie dans leur famille, leurs réponses assourdies, le crissement du stylo sur la feuille, les bouchons de champagne. Le svastika est omniprésent sur les drapeaux. Mais il a disparu de la mise en scène d'Ivo Van Hove. Cette scène, qui est une espèce de huis clos dans le film, explose quasiment sur la scène ouverte de la cour du palais des Papes. En quoi cette ouverture change-t-elle son intensité dramaturgique ?

Didier Sandre : Cette scène du film laisse saisi d'effroi. Le monstre dans cette mascarade apparaît dans son échec, dans son engendrement d'une autre monstruosité, celle de Martin. Les monstres engendrent les monstres. Malgré toute sa théâtralité, l'esthétique et le raffinement de la mise en scène et de la reconstitution de l'univers, cette scène du film de Visconti reste une inscription dans le réel. Alors que pour Ivo Van Hove, la transposition est théâtrale, presque opératique, symphonique, si j'ose dire. Il a transformé le scénario dans une sorte d'oratorio. Les images projetées sont parfois en complément ou en contradiction avec les scènes jouées par les acteurs. Il y a donc une sorte de superposition de sens qui fait que la réalité devient extrêmement complexe, parce qu'elle n'est pas réduite à la scène entre deux personnages, parce qu'il y a une musique qui annonce un thème, une image qui raconte les enfants en

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

train de faire des petits dessins pendant que la mère essaye de sauver leur peau et la sienne. Il y a donc une information plurielle sur les situations. C'est là qu'il y a réellement une interprétation pour le théâtre. Ivo Van Hove utilise des moyens qui sont uniquement théâtraux. On ne pouvait pas imaginer ces images dans un film ou pour la télévision. C'est vraiment dans la perspective d'une représentation théâtrale qu'il crée ces images et ces sons. Dans l'orgie, la bacchanale de la Nuit des longs couteaux, l'effroi est transmis par le son. Je trouve extraordinaire de pouvoir réussir avec des images et des cris, alors qu'il n'y a que deux personnes sur le plateau, une interprétation d'images. Il y a une recherche de saturation auditive et visuelle pour créer l'effroi. À chaque fois, je suis au bord de l'explosion tellement je ressens cela violemment. Au théâtre, j'aime être saisi par l'effroi. Le théâtre devrait servir à cela. Le projet est donc proprement théâtral.

S'ENGAGER PAR-DELÀ LES MOTS

Michèle Bokobza Kaban : Pourriez-vous évoquer le personnage de Joachim, patriarche de la famille, qui semble être d'accord pour prendre part aux événements en cours et en préparation, quitte finalement la scène le premier ? Il y a une sorte de mystère dans ce personnage.

Didier Sandre : Joachim disparaît tellement vite que j'ai toujours peur qu'on l'oublie. En même temps, Ivo Van Hove en fait un personnage important dans le sens où c'est le socle à partir duquel tout part. C'est le premier à disparaître. Aschenbach dit : « Les hommes de l'ancienne Allemagne vont bientôt être réduits en cendres. » Joachim von Essenbeck, c'est l'héritier de la culture allemande, de l'homme qui aime Schiller et Beethoven. Le poème que récitent les petites filles pour son anniversaire est extrait de

VIOLENCE ET PASSION

l'*Hymne à la joie* de Schiller qui est dans la *Neuvième Symphonie* de Beethoven. Dans le film, le discours qu'il fait en tapant sur un verre lors de son repas d'anniversaire, et où il explique qu'il va devoir faire des concessions au régime, est accompagné sur scène par un quatuor de Beethoven. Au début des répétitions, évidemment, j'ai interrogé Ivo Van Hove à ce sujet. Il m'a dit : « Je n'ai pas envie que ce soit un discours. Cet homme est en échec, voit le monde s'écrouler, le monde de la culture allemande, des valeurs humanistes, ce monde du XIX^e siècle qui est en train de se pervertir et se déliter à l'intérieur de sa propre famille. Et j'aimerais que cela soit presque dans un consentement qu'il aille à la mort. » Alors qu'il passe tant de temps à se vêtir pour la fête, à partir du moment où la fête commence à se gâter avec le chant parodique de Martin, la fête est déjà finie. Joachim von Essenbeck se décompose. Et il va se retourner, après un dernier regard sur son fils Constantin qu'il déteste, et un dernier regard sur Aschenbach et Bruckmann qui représentent le nouveau pouvoir, il l'a très bien compris. Et c'est presque consentant, en effet, qu'il va traverser la scène pour rejoindre son cercueil. Le fait qu'Ivo Van Hove me parle comme cela m'a beaucoup touché. Cela est moins ennuyeux que le discours informatif sur les nouvelles contraintes, le nouveau pouvoir, les compromis nécessaires pour maintenir les aciéries Essenbeck.

Ivo Van Hove ne dirige pas les acteurs de façon stanislavskienne en disant : « Vous êtes le personnage. Vous êtes Joachim von Essenbeck... » Il considère les acteurs et il essaye d'observer ce qu'il peut obtenir d'eux. Ce qui l'a intéressé, qu'il essayait d'obtenir de moi, c'est cela, cette espèce d'émotion d'un homme vieillissant, vieux, qui se sent petit à petit exclu de sa propre famille, de sa propre entreprise, de sa propre foi et de sa propre culture, et qui s'en va mourir. Ensuite, l'histoire sera un long enchaînement qui lui donnera finalement raison. C'est le socle fondateur qu'il m'a proposé. Günter, qui semble être l'héritier légitime de

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

Joachim, amoureux de la musique, qui veut réussir une carrière de musicien, finit par être également gagné par la monstruosité, en devenant ce sur quoi les nazis vont fonder le nouvel empire des aciéries Essenbeck : la haine, la destruction. Günter se soumet à l'injonction : « Il y a quelque chose en vous qui s'est révélé ce soir, et nous aiderons à administrer convenablement votre immense fortune sur la haine. » Là aussi, l'héritier potentiel des valeurs de la vieille Allemagne va devenir celui qui va réellement collaborer avec la machine monstrueuse du projet nazi.

Ivo Van Hove m'a dit qu'il voulait deux minutes trente de musique pour ce moment-là, un gros plan et c'est tout. C'est cela, le socle du personnage. Il m'a demandé ce que je souhaiterais comme musique. J'ai répondu que j'aimerais que ce soit *Morgen* de Strauss. Et le musicien a fait une adaptation de ce *lied* pour la clarinette. Il m'a demandé cela parce qu'il voulait que je sois totalement impliqué, engagé dans le fait d'écouter cette musique qui ne serait pas l'idée d'un musicien ou du metteur en scène. C'est typiquement sa façon de procéder, d'établir les relations avec l'intimité de l'acteur pour en obtenir ce qu'il en attend.

Thomas Hunkeler : Selon vous, Joachim von Essenbeck est-il une victime ou est-il déjà un coupable ?

Didier Sandre : Il est potentiellement coupable, puisqu'on dit dès le départ de la pièce qu'il n'aurait jamais donné d'argent au Parti national-socialiste et qu'il les déteste. Mais Herbert dit que c'est par snobisme, qu'Hitler est le fils d'une boniche autrichienne, etc. Mais chacun peut interpréter, à sa façon, l'attitude de Joachim. Je pense qu'il a une détestation profonde, parce que c'est cela sa fonction dramaturgique dans le projet. Il a une détestation de tout cela. Il sent que l'on ne peut plus faire autrement que de s'allier avec ces personnes-là. Mais ce sera sans lui. Et tout le monde l'a bien compris, puisque l'on se dit qu'il faut abso-

VIOLENCE ET PASSION

lument s'en débarrasser. Il n'est donc absolument pas fiable, même s'il établit des compromis avec Constantin, le fils SA, pour qui il a un souverain mépris.

Christian Biet : Ce qui est passionnant, c'est que d'une certaine manière, votre absence perdure. Votre départ informe totalement la position du spectateur qui passe son temps à savoir que vous êtes parti. Cette proposition est théâtralement très forte. Quelles sont les indications données par Ivo Van Hove aux acteurs à propos de la scène où Sophie von Essenbeck est nue et où on lui met du goudron et des plumes ? Entre femme-oiseau et victime d'une punition humiliante de la tricheuse dans un western, elle se dirige vers la mort dans cette robe de mariée étonnante. Ce moment est en décalage avec le film. Ivo Van Hove est-il resté dans l'opacité, laissant au comédien, comme au spectateur, la liberté de réfléchir et d'interpréter ? Ou bien a-t-il donné des éléments pour les comédiens ?

Didier Sandre : Ivo Van Hove parle très peu aux acteurs. Le langage n'est pas sa communication favorite. Il a énormément de réticences à s'expliquer et à commenter. Il aime être très près du corps de l'acteur, et il dit trois mots. Je ne sais pas comment il s'y prend, mais nous le comprenons. Pour cette scène, il a parlé de la transformation du viol, de la transformation de la piqûre de morphine, etc. Il a dit qu'il voulait que ce soit une image poétique, etc. C'est une espèce d'infusion. Il n'y a jamais eu de questionnement. Il y a eu plusieurs essais pour trouver la bonne texture de la boue. Nous nous sommes beaucoup amusés à chercher cette image finale funèbre. Mais en fait, cela vient à la fin du spectacle. Et Ivo Van Hove répète dans l'ordre : nous commençons par le début et nous finissons par la fin. Lorsque nous sommes arrivés à ces scènes en question, nous étions déjà infusés, si j'ose dire, de sa méthode de travail, de sa façon de parler, de

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

sa façon de demander aux acteurs de s'engager par-delà les mots. Et ce dans une espèce d'adhésion à sa poétique. Je pense que tout le spectacle est une espèce de poème, à sa façon. Nous nous sommes assez peu parlé à ce sujet. L'actrice, Elsa Lepoivre, qui était directement concernée, s'est montrée incroyablement consentante et prête à vivre cette chose-là. Je pense que lorsqu'elle reçoit ce goudron sur la peau, le sentiment de l'humiliation, de la déchéance, de la fin de tout et de la déréliction de son projet, de sa propre personne, est proprement incarné physiquement. Et le crachat de plumes lancé par Martin von Essenbeck, son fils... Il n'y a pas grand-chose à jouer. Il y a juste à vivre l'instant. Je pense que l'humiliation que l'on peut vivre de cette manière, sur scène, c'est très puissant.

Wes Williams : Vous avez parlé de l'engagement de l'acteur. Il est rare que l'on demande à un acteur de jouer encore après sa mort. Les acteurs, dans le cercueil, continuent encore à jouer, à témoigner de ce qu'il se passait autour d'eux.

Didier Sandre : C'est un sentiment d'effroi qui domine, lorsque l'on est dans le cercueil. Le rituel funèbre de l'organisation du défilé sur cette fugue de Bach transformée par le quatuor de saxophones est quelque chose, avec cet éclairage cru qui arrive sur le public, de très impressionnant. Nous n'avons rien à jouer. Cela joue tout seul. Nous avons la boule à l'intérieur de la gorge qui grandit, et lorsque nous mettons le pied dans le cercueil, c'est terrible. Il reconstitue cet effroi que nous avons tous de savoir que l'on finira là de toute façon. C'est étonnant. Même Constantin, lorsqu'il rentre dans son cercueil après avoir fait les choses effroyables qu'il a faites, couvert de sang, nous avons l'impression d'un bébé qui vient de sortir de son placenta. Il y a comme une rémission, une résilience, à ce moment-là sur son visage que je regarde, puisque c'est mon fils. C'est poétiquement

VIOLENCE ET PASSION

très étonnant à vivre. Pour tourner le film dans les cercueils, il fallait rester plus de trois minutes enfermé avec des caméras. Et Ivo Van Hove nous a demandé de réellement jouer l'effroi. J'ai eu droit à plusieurs essais, car le costume ne lui convenait pas. Il a fallu changer de costume, et donc retourner la scène dans le cercueil. Et en sortant, il m'a dit : « C'est formidable. C'est du Bacon. » Je ne sais pas très bien dans quel sens nous devons le prendre, parce que Bacon, c'est très expressif, mais ce n'est pas très flatteur non plus. Une fois mort, je suis assez malheureux d'être mort. Et une fois que je me suis rhabillé, je reste sous les voûtes, parce que je ne peux pas me détacher du spectacle.

« Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux¹ »

Wes Williams

Ô toy historien, qui d'encre non menteuse
Ecris de nostre temps l'histoire monstrueuse,
Raconte à nos enfans tout ce malheur fatal,
Afin qu'en te lisant ils pleurent nostre mal,
Et qu'ils prennent exemple aux pechez de leurs peres
De peur de ne tomber en pareilles misereres.
De quel front, de quel œil, ô siecles inconstans!
Pourront-ils regarder l'histoire de ce temps²?

Le poète Ronsard s'adresse ainsi « à la Roynne » Catherine de Médicis, s'engageant à chanter non plus sa Mignonne, sa rose, et les belles fictions de l'amour, mais l'histoire des misères de son temps. En dédiant son poème à la reine, le Prince des poètes s'adresse également à son rival, non pas en amour, mais en lettres : « Ô toy, historien³ », et c'est un appel tout aussi polémique que flatteur. Car tout en reconnaissant la prééminence de l'histoire sur la poésie dans le champ culturel de la Renaissance finissante, Ronsard se pose des questions capitales, redevenues tout à fait sensibles de nos jours. Comment représenter par le biais d'une fiction

1. Jean Racine, *Phèdre*, acte III, scène III, v. 883-884, *Théâtre complet*, éd. critique établie, présentée et annotée par Jacques Morel et Alain Viala, Paris, Classiques Garnier, 2010.

2. Pierre de Ronsard, « Discours à la Reyne » (1562), v. 115-119, dans *Discours des misères de ce temps*, *Œuvres complètes*, édition établie, présentée et annotée par Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1994, tome II, p. 994.

3. Il s'agit de Pierre de Paschal, historiographe du roi depuis 1554.

VIOLENCE ET PASSION

mythologique l'histoire d'une époque – celles des guerres de Religion – non seulement misérable, mais plus que jamais monstrueuse? Pourquoi la fiction, et à quoi sert la mythologie, lorsque c'est à l'histoire que l'on accorde le rôle de support de mémoire, voire de mémorisation exemplaire?

Au lieu de répondre directement à ces questions, Ronsard s'interroge sur le choix entre l'encre « non menteuse » de l'historien et le « fabuleux manteau » de la mythologie. Il oppose un discours historique qui se veut véridique et exemplaire à une pratique discursive qui se permet de « feindre » et de « bien desguiser la verité des choses/D'un fabuleux manteau dont elles sont encloses⁴ ». De la poésie ou de l'histoire, de l'image ou du discours : lequel sera le témoin le *plus* véridique d'une période de crise? Si la question se pose, c'est que les misères de son temps – tout comme le nôtre : un temps conflictuel, ravagé par des guerres civiles et confessionnelles – forcent le poète à rendre témoignage non plus de son amour pour sa Mignonne, mais d'une époque, et d'une histoire devenues *monstrueuses*.

La question des manières de représenter et de comprendre les monstres traverse la littérature de la première modernité. Depuis Rabelais jusqu'à Racine, en passant par Ronsard, Montaigne, Pascal, Corneille, et bien d'autres encore, l'utilisation de la mythologie et de la fable pour appréhender la part monstrueuse de l'histoire de l'individu, de la famille, et de la nation a été autant affirmée que contestée. Signe des malheurs à venir, emblème au service de la propagande politique, ou figure de la guerre civile en cours, le monstre est ployable à tous les sens.

Dans sa mise en scène des *Damnés* présentée au palais des Papes en 2016, Ivo Van Hove a très bien compris que la mythologie du monstre a la vie dure ; elle n'en finit pas de hanter l'histoire contemporaine. Affirmant qu'il ne cherchait

4. Pierre de Ronsard, « Hynne de l'Autonne », v. 82, dans *Ceuvres complètes, op. cit.*, tome 2, p. 561.

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

pas « à trop historiciser le spectacle, même s'il sera traversé par des images d'archives », Van Hove souligne le fait que ce qui l'a poussé à monter le scénario des *Damnés*, « c'est le mélange entre une matière historique qui concerne la société, et une histoire de famille, une famille terrible, dégénérée [...]. La dimension mythique, mythologique, est très présente⁵ ». Cette conception de la dimension mythique de l'histoire permet, d'après Van Hove, l'inclusion dans sa fiction théâtrale des extraits de films documentaires pris dans les camps nazis. Des images tirées à vif de l'histoire extra-diégétique, vraie, et vécue, y sont mobilisées comme autant de signes, ou d'emblèmes de la souffrance et de la perversion modernes. Mais ces images *non menteuses* (comme dirait Ronsard) seraient-elles devenues déjà « mythiques » ? En tant que citations sur scène, fragments d'un discours mythologique, théâtrale, ne risqueraient-elles pas de fonctionner comme des gestes bien trop aisément déchiffrables, trop *lisibles*, pour ne pas dire *classiques*⁶ ?

On revient aux questions que s'est posées Ronsard : qu'en est-il de la concurrence entre l'histoire et la poésie, et pourquoi la fiction ? Une réponse possible nous est donnée par *Les Damnés*, où une longue tradition de réflexion théâtrale sur le monstre moral apporte sa part de mémoire, comme de mémorisation exemplaire à la compréhension de l'histoire moderne, voire contemporaine. On reconnaît le roi Lear chez le patriarche, le baron Joachim von Essenbeck, Lady Macbeth chez sa femme, Sophie, et Hamlet chez les deux héritiers Günther et Martin. La liste des références possibles remonte jusqu'aux origines de la tragédie familiale, chez

5. Ivo Van Hove, interviewé par Fabienne Darge, http://www.lemonde.fr/festival-d-avignon/visuel/2016/07/08/avignon-fait-honneur-aux-damnés_4966364_4406278.html#3FBWLFsuOAaOYyF4.99

6. Voir la distinction entre ces « valeurs » que sont *le lisible* et *le scriptible* chez Roland Barthes, *S/Z* [1976], dans *Œuvres complètes*, édition établie et présentée par Éric Marty, Paris, Seuil, 1994, t. II, p. 557-558.

VIOLENCE ET PASSION

Euripide, et elle se prolonge chez Racine : le jeune Martin, dont la frustration sexuelle et les jeux sadiques font peur, et mal, aux autres, n'est pas sans rappeler le « monstre naissant », Néron. Des guerres incessantes de la Grèce antique jusqu'aux nombreuses guerres à la fois civiles et mondiales d'aujourd'hui, les figures principales de l'histoire s'entre-appellent et s'entrecroisent : le père héroïque mais distant, la mère affectueuse, mais dominante, et le fils, tour à tour innocent, dominé, et coupable. Que ce soit comme miroir, qui nous renvoie l'image de notre propre décadence morale, ou comme figure d'une altérité absolue, le monstre, cette énigme qui suscite autant la fascination que la répulsion, perdure jusqu'à nos jours.

LE MONSTRE COMME MIROIR : ENTRE FASCINATION ET RÉPULSION

La poésie épique et dramatique de la première modernité utilise souvent le dispositif mimétique du miroir dans lequel l'histoire d'une époque, comme d'une nation, se reconnaît comme *visiblement* monstrueuse⁷. *Visiblement*, parce que, comme le dit déjà saint Augustin, le monstre montre : *monstrum monstrat*⁸. Et, comme le précisent les tératologues tant anciens que modernes, le monstre, c'est aussi *ce que l'on montre* : objet spectaculaire dont l'écart par rapport à la nature (voire, la norme) fascine autant qu'il répugne⁹. Par

7. Voir, pour une étude plus approfondie, Wes Williams, *Monsters and their Meanings in Early Modern Culture, Mighty Magic*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

8. Saint Augustin, *De Civitate Dei*, XVI, 8 et XXI, 8.

9. Voir Jean Céard, *La Nature et les prodiges, l'insolite au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 2008, p. 330, et pour une étude de plus longue durée, Lorraine Daston et Katherine Park, *Wonders and the Order of Nature 1150-1750*, New York, Zone, 1998 ; pour des méditations théoriques, voir surtout Michel Foucault, *Les Anormaux, cours au Collège de France (1974-1975)*, Paris, Gallimard/Seuil, 1999 et Georges Canguilhem, « La monstruosité et le monstrueux », dans *La Connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1992, p. 171-184.

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

son objectivité corporelle, vécue, véridique et son lien intime avec la conception même de la famille, le monstre figure comme l'incarnation d'une inquiétante étrangeté. Que l'on essaie de penser le monstre avec saint Augustin ou avec Aristote, on revient à la même conception de la nature comme une famille-machine qui fabrique de la ressemblance, mais qui, parfois, erre : « Ce qui ne ressemble pas aux parents est déjà à certains égards un monstre¹⁰. »

La transfiguration morale de cette conception matérialiste du monstre fait succès : on reconnaît la figure de l'enfant qui a mal tourné chez Shakespeare et Racine, comme dans le « *foreign fighter* » ou le jeune djihadiste français de nos jours. Cette différence péniblement *visible* des monstres, ces autres intimes qui (ne) nous ressemblent (pas), se retrouve également dans l'exemple des *Damnés*. Les films documentaires qui témoignent de la montée du nazisme sont, pour ainsi dire, complétés par la présence de la caméra sur scène, caméra qui filme parfois en direct, et qui accompagne le jeu des comédiens au-delà de la mort jusque dans le cercueil. Le monstre est ici rendu visible, spéculaire, spectaculaire ; ce qui court bien des risques. L'image projetée peut aimer le regard au détriment de ce qui se joue sur le reste de la scène. Et, comme le remarque plus d'un critique, l'intensité de ce qui passe sur scène risque de s'en trouver amoindrie : comme si seul le gros plan saurait émouvoir, et que le corps de l'acteur ne suffisait plus à rendre un témoignage véridique. Comme si le théâtre avouait ses propres faiblesses face au cinéma.

Mais c'est aussi un dialogue nouveau qui s'instaure dans ce spectacle : dialogue à la fois conflictuel et complice entre l'histoire et la fiction, entre le film documentaire et la théâtralité du jeu des acteurs. Et ce qui en résulte, d'après Elsa Lepoivre, qui joue Sophie von Essenbeck, « c'est quelque

10. Aristote, *De Generatione Animalium* [*De la génération des animaux*], IV, 767b, 7.

VIOLENCE ET PASSION

chose de plus cru et de plus monstrueux¹¹ ». Et rien n'est plus cru, ni plus monstrueux, peut-être, que l'image qui termine le spectacle : la monstration sur scène d'un jeune homme tirant à la kalachnikov sur le public. Plusieurs y voient une référence (soit implicite, soit explicite) aux attentats du 13 novembre 2015. Si Didier Sandre, qui joue le patriarche, a pu affirmer que Van Hove n'avait point envisagé explicitement cette correspondance avec les attentats, Denis Podalydès, qui incarne le rôle du SA, Konstantin, atteste par contre « qu'on ne peut pas ne pas penser au djihadiste¹² ». La plupart des critiques abondent en son sens : « Dans un bouleversant final, c'est en faisant le lien avec la tuerie du Bataclan qu'Ivo Van Hove rappelle que cette graine de haine plantée par le nazisme a germé à nouveau pour la plus grande honte de l'humanité¹³. »

Pour Van Hove lui-même, si Martin, cadet monstrueux de la famille, « finit par être un nazi, ce n'est pas par idéologie, mais parce qu'il est utilisé par les vrais idéologues. On peut comparer cela au djihadisme : ce sont les religieux radicaux qui manipulent ces jeunes gens frustrés¹⁴ ». Mais, même si la comparaison est voulue, cette dernière pirouette dans la danse à la mort des monstres contemporains qui s'entrecroisent et s'entre-appellent dans ce spectacle semble

11. Citée par Fabienne Darge, http://www.lemonde.fr/scenes/article/2016/07/02/la-comedie-francaise-dans-la-cour-d-horreur_4962436_1654999.html#EYV-teG7z1dhpUPK.99

12. Cité par Sophie Jouve, <http://culturebox.francetvinfo.fr/theatre/theatre-contemporain/avignon/coups-de-coeur/a-avignon-les-damnes-installent-la-barbarie-dans-la-cour-d-honneur-242535>; et/ou Anna Nobili, <http://www.elle.fr/Loisirs/Sorties/Theatre/Les-Damnes-debarquent-a-Paris-apres-le-triomphe-a-Avignon-3297835>

13. Patrick Sourd, <http://www.lesinrocks.com/2016/07/07/scenes/avignon-van-hove-sublime-damnes-comediens-francais-11852313>; ; voir, pour une perspective différente, Guillaume Tion et Elisabeth Franck-Dumas, http://next.liberation.fr/theatre/2016/07/07/les-damnes-appuie-la-ou-ca-fait-heil_1464759

14. Cité par Anne-Christine Poujolat, <http://www.leparisien.fr/flash-actualite-culture/le-rituel-macabre-des-damnes-entre-a-la-comedie-francaise-27-09-2016-6154567.php>

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

poser, une fois de plus, la question ronsardienne. Ce jeune homme à la kalachnikov, est-ce une image tirée à vif de l'histoire vécue? Ou serait-il devenu déjà une fiction poétique, voire « mythique »? Sa présence intempestive sur scène, que vaut-elle comme geste affectif, ou comme image spéculaire pour un public averti? Pour un public sensible aux misères contemporaines, que vaut l'apparition dans ce spectacle *historique*, de cette image somme toute *mythologique*: le terroriste implacable, qui est en même temps le fils vulnérable, à la fois monstre et miroir de cette famille-culture terrible, dégénérée, dysfonctionnelle, qui est la nôtre... ?

LES MONSTRES COMME SIGNE DES MALHEURS À VENIR

Si la définition même du monstre tient de sa visibilité, son hybridité et son anormalité animale sont également porteuses de sens. « Monstres sont choses qui apparaissent outre le cours de Nature (et sont le plus souvent signes de quelque malheur à advenir) », nous explique le chirurgien et tératologue Ambroise Paré, dans son livre *Des monstres et prodiges*, publié pour la première fois en 1573¹⁵. D'autres commentateurs de l'époque voyaient dans ce qu'il y avait de spectaculaire chez les monstres leur véritable sens caché. Le médecin Philippe Peu, dans son livre sur les « enfants doubles nouvellement nés en 1650 », reconnaît que : « Quelques-uns disent que le mot de monstre vient de monstrier, à cause qu'il monstre et signifie quelque chose qui doit avenir¹⁶. » Mais si Peu cite ici son prédécesseur Paré sans le nommer, ce n'est que pour mieux insister sur l'humanité des jumeaux conjoints

15. Ambroise Paré, *Des monstres et prodiges*, éd. Michel Jeanneret, Paris, Gallimard, 2015, p. 45.

16. Philippe Peu, *Histoire de deux monstres nouvellement veus à Paris*, Paris, Edme Martin, 1655, p. 8.

VIOLENCE ET PASSION

auxquels il consacre son étude. Tout comme Montaigne lors de sa propre rencontre avec « un enfant monstrueux¹⁷ », le docteur regrette l'instrumentalisation allégorique du monstre, tout en critiquant son instrumentalisation économique : « *D'autres disent* que [si on les appelle monstre], c'est à cause que l'on monstre et que l'on fait voir ordinairement au peuple tels spectacles. Il est vray que les personnes de consideration, ausquelles il arrive quelque estrange difformité, tâchent de la cacher. Mais plusieurs autres desquels la naissance a esté infortunée, et accompagnée de tels manquemens, se font voir et se monstrent pour en tirer quelque gain et profit¹⁸. »

Le monstre allégorique le plus connu de l'époque était cet enfant hermaphrodite né à Ravenne (pour ensuite renaître dans cinq ou six autres villes), dont l'image du corps était publiée et discutée partout en Europe, tout au long du XVI^e et jusque dans le XVII^e. Dans son *best-seller*, les *Histoires prodigieuses les plus memorables qui ayent esté observé depuis la nativité de Jesus Christ, jusques à nostre siecle*, publié pour la première fois en 1561, le compilateur Pierre de Boaistuau annonce qu'il fut engendré « à



17. Michel de Montaigne, « D'un enfant monstrueux », dans *Essais*, II, 30, éd. Pierre Villey et Verdun-Louis Saulnier, Paris, PUF, 1965, p. 712-713.

18. Philippe Peu, *Histoire de deux monstres...*, *op. cit.*, p. 8 ; les « autres » dont le docteur puise son dire (tout en les traduisant du latin) sont Fortunio Liceti, *De monstrorum causis, natura et differentiis*, Padua, 1616, et Ulisse Aldrovandi, *Monstrorum Historia*, Bologna, 1642.

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

Ravenne mesme un monstre ayant une corne en la teste, deux aesles, un pied semblable à celuy d'un oyseau ravissant et avec un œil au genoil¹⁹ ». Jusqu'ici on croirait lire une description d'historien, muni d'une plume à l'encre (comme dirait Ronsard) « non menteuse ». Mais Boaistuau ne s'arrête pas à l'extérieur, et s'il commence par une description des signes de ce corps, ce n'est que pour en mettre en place une lecture figurée, une *leçon* allégorique :

Mais par la corne estoit figuré l'orgueil et l'ambition : par les aesles, la legereté et inconstance : par le deffault des bras, le deffault des bonnes œuvres : par le pied ravissant, rapine usure et avarice : par l'oeil qui estoit au genoil, l'affection des choses terrestres, par les deux sexes la Sodomie ; et que pour ces pechez qui regnoient en ce temps en Italie elle estoit ainsi affligée de guerres : mais quant à l'Ypsilon et à la Croix c'estoient deux signes salutaires (*ibid.*).

Lorsque Ronsard, dans ses *Prognostiques sur les miseres de nostre temps* (publiées pour la première fois en 1584), cherche l'origine de ces monstres modernes, il puise dans ses souvenirs du temps de l'avant-guerre :

Long temps devant que les guerres civiles
Brouillassent France on vit parmi nos villes
Errer soudain des hommes incognus,
Barbus, crineux, crasseux et demi-nus,
Qui transportez de noire frenaisie,
A tous venans contoyent leurs fantaisies
En plein marché, ou dans un carrefour
Dés le matin jusqu'au coucher du jour²⁰.

19. Pierre Boaistuau, *Histoires prodigieuses les plus memorables qui ayent esté observé depuis la nativité de Jesus Christ, jusques à nostre siecle*, Paris, Vincent Sertenas, 1561, f. 172 r.

20. Pierre de Ronsard, *Prognostiques sur les miseres de nostre temps* (v. 1-8), dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t. II, p. 1039-1041 ; voir aussi la belle lecture de Jean Céard, *La Nature et les prodiges*, Genève, Droz, 2008, p. 219-222.

VIOLENCE ET PASSION

Ces velus farouches font de Ronsard un Pétrarque politisant. « Tout pensif en [luy-] mesme », il se retire de la place publique pour se poser des questions sur le sens de ces nouveaux prophètes ; il s'avère que la misère majeure de son siècle n'est pas la menace de l'Autre venu d'ailleurs, mais la défiguration du corps social en « tant de sectes nouvelles/ Tant de fols, tant de creuses cervelles/ Tant d'almanachs qui d'un langage obscur/ Comme Démons annoncent le futur/ [...] tant de monstres difformes/ Qui en naissant prennent diverses formes » (*ibid.*, v. 53-69).

Dans les autres poèmes du *Discours des miseres de ce temps*, tel le « discours à la Royne » cité plus haut, Ronsard précise le danger dans l'allégorie, en faisant de la *Dame Présomption*, et de *l'Opinion* autant de monstres hérétiques qui sèment la terreur partout en France. Métamorphoses hybrides de la *Fama* virgilienne et du Silence de l'Arioste, ces images-femmes, dont la fécondité hyperbolique fait peur et horreur, donnent naissance aux frères ennemis, comme aux enfants doubles et déchirants : signes, s'il en fut, du « discord sous lequel nous vivons » (*ibid.*). Contre les protestants, Ronsard invective ces fils ingrats de la nation française, qu'il ne veut plus reconnaître comme ses frères :

Vous ressemblez encore à ces jeunes viperes,
 Qui ouvrent en naissant le ventre de leurs meres :
 Ainsi en avortant vous avez fait mourir
 La France vostre mere en lieu de la nourrir²¹.

Tout est dit : il y a des continuités remarquables dans l'imaginaire du monstre. Ronsard n'innove, ni n'invente rien ici, car des chroniques rabelaisiennes jusqu'à (la) *Phèdre* de Racine, en passant par les feuilles volantes et les

21. Pierre de Ronsard, *Continuation du discours des miseres de ce temps*, v. 91-95, dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t. II, p. 999.

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

traités de médecine, les monstres, ces corps que l'on exhibe, figurent tout le long de la première modernité comme autant d'allégories politiques, nationales, religieuses et morales. Rares sont ceux qui résistent à la tentation de faire du corps monstrueux un corps parlant, signifiant, allégorique. L'ancienne sémiotique du monstrueux, brassage d'Aristote, de Pline et de saint Augustin, donne naissance à une longue série de textes racontant des histoires tant prodigieuses que « merveilleuses et véritables ». Les développements successifs de l'imprimerie font surgir toute une famille de monstres qui se transforment, pour ensuite se reproduire comme autant de signes prophétiques des malheurs à venir. Et la chasse aux monstres (qui n'en finit pas) fait surgir et rend visibles des êtres hybrides, excessifs, « anormaux », dans toutes sortes de lieux et de genres : dans les histoires, comme à la foire, dans la poésie engagée, polémique et politique, tout comme au théâtre.

LES MONSTRES « INTESTINS » COMME FIGURE DE LA GUERRE CIVILE

Les monstres font aussi rêver. Shakespeare l'a très bien compris, tout en sachant que son époque était marquée par un déménagement du monstre : le lieu où le monstre habite, son antre préféré si on veut, se transforme. Le monstre s'intériorise. *Othello* en témoigne, par la figure du Maure de Venise qui invoque lors de sa propre *histoire prodigieuse*, le souvenir : « *Of the Cannibals that each other eat, / The Anthropophagi, and men whose heads / Do grow beneath their shoulders.* [Des cannibales qui s'entre-dévorent, des anthropophages et des hommes qui ont la tête au-dessous des épaules]. » Et la faim désirante de Desdémone, friande de fables monstrueuses, fait preuve de la nouvelle économie domestique du monstre : la jeune fille vénitienne se transforme en cannibale amoureux : « *She'd come again, and with*

VIOLENCE ET PASSION

a greedy ear/ Devour up my discourse. [Elle revenait et de son oreille affamée/ Dévorait mes paroles²².] »

Ronsard, poète d'amour, rêve, lui aussi, d'un dépaysement, et ses rêves prennent parfois une tournure tout aussi inattendue que celle de Desdémone. Fuyant les monstres auxquels les guerres de Religion ont donné naissance, Ronsard s'imagine une existence toute autre, une vie hérétique, et sauvage :

Si la religion et si la foy Chrestienne
Apporte de tels fruits, j'aime mieux la quitter,
Et bany m'en-aller les Indes habiter
Sous le pole Antartique ou les sauvages vivent
Et la loy de nature heureusement ensuivent²³.

C'est un rêve qui prend la forme d'une évasion à la fois géographique et temporelle. Si le poète rêve d'être ainsi « bany », c'est que la France est devenue terre-mère de monstres et d'actes brutaux commis sous couleur de religion. Loin des frères ennemis/ animaux de la France dite « Chrestienne », le poète irait chercher une nature plus douce, une « heureuse gent sans peine et sans souci²⁴ » ; il y vivrait sous la « loy » de la seule nature, retrouvant ainsi l'âge doré chez les « sauvages ». C'est le rêve de la deuxième Renaissance : de l'*Histoire d'un Voyage fait en la terre du Brésil*, de Jean de Léry, ainsi que « des Cannibales » de Montaigne²⁵...

22. William Shakespeare, *Othello*, acte I, scène III, v. 143-150, éd. E.A.J. Honigmann, The Arden Shakespeare, 3rd Series, 1996, p. 141 ; la traduction est de François-Victor Hugo.

23. Pierre de Ronsard, *Remonstrance au peuple de France*, v. 340-344, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. II, p. 1028.

24. Voir Pierre de Ronsard, *Discours contre fortune*, v. 317- 369, *Œuvres complètes*, op. cit., t. II, p. 777-779.

25. Voir entre bien d'autres, Frank Lestringant, *Le Cannibale. Grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994, et Wes Williams, « "L'Humanité du tout perdue ?" : Early Modern Monsters, Cannibals and Human Souls », dans Surekha Davies et Neil Whitehead (éd.), *History and Anthropology. Rethinking Encounters, Ethnography and Ethnology: Continuities and Ruptures*, vol. 23, n° 2, 2012, p. 235-256.

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

Le rêve d'évasion ne saurait soulager la peine d'une réalité cauchemardesque. À en croire Ronsard, il n'y aurait rien de plus monstrueux que la guerre civile, la guerre dite selon une image très répandue à l'époque – « intestine ». Et dans le chapitre des *Essais* où il cherche à déchiffrer le comment et le pourquoi de ces guerres, Montaigne en rend un témoignage affectif :

Je vy en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de noz guerres civiles: et ne voit-on rien aux histoires anciennes, de plus extreme, que ce que nous en essayons tous les jours. Mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvoy-je persuader, avant que je l'eusse veu, qu'il se fust trouvé des ames si farouches, qui pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre; hacher et destrancher les membres d'autrui; aiguïser leur esprit à inventer des tourmens inusitez, et des morts nouvelles, sans inimitié, sans prouffit, et pour cette seule fin, de jouïr du plaisant spectacle, des gestes, et mouvemens pitoyables, des gemissemens, et voix lamentables, d'un homme mourant en angoisse²⁶.

La France devenue terre-mère de monstres autant farouches que spectaculaires : c'est un lieu commun du discours historique de la première modernité. Et on voit naître des monstres à Paris même. En témoigne le livre quinze de *La Cosmographie universelle* d'André Thevet (1575), au chapitre cinq : « De la grande & excellente Cité de PARIS, & choses remarquables d'icelle²⁷. » Le chapitre commence par une kyrielle élogieuse : Paris est qualifié, entre des parenthèses qui ne font que souligner, de « (miracle de l'Vnivers) ». Point besoin n'est de partir chercher des *mirabilia* chez les Tupinamba du Nouveau Monde, dit le cosmographe, puisque « homme ne sçauroit contempler Paris sans esbahissement,

26. Michel de Montaigne, *De la cruauté, Essais, op. cit.*, II, 11.

27. André Thevet, *La Cosmographie universelle*, Paris, Pierre L'Huillier, 1575, f. 574b-580a.

VIOLENCE ET PASSION

pour estre la chose la plus à admirer qui soit au monde » (f. 575b). Rien de plus banal, paraît-il, que cette description laudative de la capitale. Mais vers la fin du chapitre, l'historien change de genre : l'éloge se transforme en déploration, en une longue série de maux, de querelles, de divorces et de misères, qui font tous partie de l'histoire monstrueuse, dit Thevet, « de ce temps ». Cette phrase, où la focalisation temporelle relève de la grammaire du témoignage, se répète inlassablement, tout au long du dernier mouvement de ce chapitre. Celui qui, en ouvrant le chapitre voulait « voir plus à plein les louanges de Paris », ne retrouve plus ce « (miracle de l'Vnivers) » auquel il aurait pu s'attendre. L'effet d'irréel, de dépaysement, est savant. La France est devenue fertile en monstres, et même Paris n'est plus la même :

Quelques annees apres s'apparurent plusieurs monstres en France, mesmement en ladite ville, l'an mil cinq cens soixante huit, soixante neuf, et soixante & dix : là où ie puis dire auoir veu en vie deux enfans ioincts ensemble par le bas, n'ayans tous deux qu'un seul nombril, iambes & pieds à l'opposite, & eussiez iugé estre vn monde renuersé. [...]. Ie me deportte vous en amener d'autres en ieu, pour n'en estre si asseuré, que ie suis de ceux que ie viens de vous descrire, attendu que ie les ay veuz de mes propres yeux, comme dit est (*ibid.*).

« Un monde renversé » : si le lecteur (soit contemporain, soit moderne) se pose des questions sur la signification de ces « monstres/choses remarquables vuez de nostre temps », il trouvera en Thevet un interprète fiable. Car le cosmographe maîtrise bien la grammaire monstrueuse ; il sait bien que ce n'est qu'après coup que le sens caché de tels événements se dévoile :

Somme, que toutes ces choses estranges ne presageoient que les malheurs & calamitez que nous auons veu estre depuis adueneus en nostre France, affligee & tourmentee de guerres ciuiles & seditions (f. 580a).

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

Le prosateur historien qu'est Thevet, tout comme l'essayiste de Montaigne, et le poète polémique de Ronsard, a bien décerné un changement révélateur dans ce que l'on pourrait appeler la topographie monstrueuse. C'est pendant la première modernité que les monstres antiques et médiévaux migrent. Quittant les marges du monde, se libérant des cartes maritimes, et de ces espaces lointaines investies de « races monstrueuses²⁸ », le monstre moral, miroir et emblème des guerres civiles, s'installe au cœur même de la famille, de la culture, et de la politique européenne.

LE MONSTRE EN NOUS-MÊMES

« Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux », dira Phèdre, chez Racine, lorsque sa nourrice et confidente Cénone fait l'erreur de lui demander comment elle conçoit, « de quel œil elle voit » son amant, pour ne pas dire son fils, le prince « audacieux », Hippolyte²⁹. Car parmi tous les monstres, c'est l'enfant double qui sert de monstre emblématique des conflits de l'époque. Comme le souligne Michel Foucault, l'enfant double est le monstre paradigmatique de la première modernité³⁰. De cette monstruosité pénible et douteuse, signe s'il en fut de la guerre civile, Montaigne fait l'emblème même de la condition humaine : « Nous sommes [témoigne-t-il], je ne sçay comment, doubles en nous mesmes, qui fait que ce que nous croyons, nous ne le croyons pas : et ne nous pouvons

28. Pour le monstre médiéval, voir surtout Claude-Claire Kappler, *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1999 ; John Block Friedman, *The Monstrous Races in Medieval Art and Thought*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1981.

29. Jean Racine, *Phèdre*, acte III, scène III, v. 883-884, *Théâtre complet*, op. cit.

30. Michel Foucault, *Les Anormaux...*, op. cit., p. 51-74.

VIOLENCE ET PASSION

deffaire de ce que nous condamnons³¹. » Et cette conception morale du monstre à la fois objet spéculaire, spectaculaire d'une part, et signe du pathétique, tragique déchirement interne du corps social de l'autre a la vie dure. Le théâtre baroque de Corneille, tout comme le classicisme de Racine, sont également, sinon encore plus profondément, travaillés par l'imagination de ces guerres intestines qui n'en finissent pas de signaler la migration du monstre mythologique et hybride jusqu'au cœur de notre modernité.

En témoignent chez Corneille le fabuleux spectacle qu'était son *Andromède*, et chez Racine, les frères ennemis de *La Thébàide*, le « monstre naissant » qu'est Néron, amoureux, ou, encore, et toujours, la force monstrueuse de l'imagination passionnelle de Phèdre. On sait que le monstre marin qui signe la mort d'Hippolyte ne se laisse pas voir. Mais si Racine évite pour une fois de « faire monstre » (comme on disait alors) d'une *catastrophe* on ne peut plus spectaculaire, ce n'est pas parce qu'il se soumet, servile, aux « règles » d'Aristote, ni aux « bienséances » prônées par l'Académie³². C'est pour faire écouter le grain d'une voix d'autant plus effroyable, qu'elle est monstrueusement humaine.

L'histoire du monstre remonte aux sources de la famille, comme de la fiction. Racine nous rappelle que si le monstre sacré de Phèdre a eu un succès si heureux au temps d'Euripide, et que ce caractère « ait si bien réussi dans notre siècle », c'est qu'il a « toutes les qualités qu'Aristote demande dans le héros de la tragédie, et qui sont propres à exciter la compassion et la terreur³³ ». De Ronsard, Rabelais, et Racine donc... jusqu'aux *Damnés* de Visconti, et de Van Hove, l'interrogation sur la part monstrueuse de l'histoire et de la fiction est d'ordre anthropologique : elle

31. Michel de Montaigne, *De la gloire, Essais, op. cit.*, II, 11.

32. Pour une belle introduction à l'histoire et les enjeux de ces termes, voir Dinah Ribard et Alain Viala, *Le Tragique*, Paris, Gallimard, 2002.

33. Jean Racine, *Phèdre, op. cit.*, préface.

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

concerne la condition humaine. On reconnaît déjà chez Euripide le terrain sur lequel se joue le drame des *Damnés*. Tout comme la guerre civile se fait « intestine », intérieure à la société, le monstre s'installe au cœur même de la famille, pour mieux en faire voir ses secrets et ses désirs autrement inavouables.

Pourquoi la fiction poétique, philosophique, théâtrale ? La question se pose au-delà de la concurrence des genres et des formes. Ni Ronsard ni Montaigne ne cherchent à *rivaliser* avec les historiens de leur époque ; pour Racine, il ne s'agit pas simplement de *transposer* les tragédies anciennes d'Euripide en la langue et la scénographie de son temps ; et Van Hove n'entend pas non plus *déplacer* le film classique de Visconti par son spectacle (post-) moderne. Il s'agit, plutôt, de faire de la réflexion poétique, dramatique, et mythologique, une potentialité, voire une *affordance*³⁴ à la fois politique, monstrueuse, et proprement compassionnelle : « Un moyen d'aborder les grands sujets de notre temps [...] de nous plonger dans les abysses du comportement humain [...] et de] nous pousser à réfléchir au monde dans lequel nous vivons aujourd'hui³⁵. »

34. Sur l'affordance littéraire, voir Terence Cave, *Thinking with Literature: Towards a Cognitive Criticism*, Oxford, Oxford University Press, 2016, p. 46-62 ; le concept « affordance » est forgé par le sociologue James J. Gibson dans les années 1970 à partir du verbe « to afford » : il sert à désigner les propriétés de notre environnement qui, une fois perçues comme telles, nous incitent (ou nous aident) à agir.

35. Ivo Van Hove, <http://www.comedie-francaise.fr/spectacle-comedie-francaise.php?spid=1526&id=516>

Vengeance et destin

Fiona Macintosh

Il arrive parfois, dans l'histoire du théâtre, que des pièces qui ont une place majeure à un moment connaissent ensuite une longue période d'oubli. Ainsi, ce n'est qu'à la fin du XX^e siècle que deux tragédies qui avaient été très appréciées à la Renaissance, *Hécube* d'Euripide et *Titus Andronicus* de Shakespeare, ont réintégré les répertoires des théâtres européens après quasiment quatre siècles d'indifférence. Le thème de la vengeance redevenait un motif théâtral central, comme il l'avait été depuis les Grecs et comme on peut le retrouver de nos jours. Le tragique s'y déploie dans des intrigues portées par l'apparition de fantômes, par des effusions de sang et des subterfuges, dont les moindres détails (quoi qu'en aient dit les théoriciens de la tragédie classique « à la française » comme Boileau) ont été à bien des époques directement mis en scène. La vengeance a ainsi été un motif tragique majeur, réécrit selon les contextes institutionnel, politique et sociaux. Il vaut la peine d'essayer de discerner de tels enjeux.

LES TRAGÉDIES DE LA VENGEANCE : ENTRE JUSTICE SAUVAGE ET DILEMME MORAL

Hécube, la tragédie d'Euripide, montre les souffrances d'Hécube, veuve de Priam, emmenée en esclavage après la chute de Troie, et sa douleur atroce lorsqu'elle découvre le corps de son dernier fils, Polydore, assassiné par celui qui aurait pu le protéger, Polymestor. Cette souffrance a pour

VIOLENCE ET PASSION

effet de la transformer, de victime qu'elle était, en un bourreau capable de se venger de la pire manière : en arrachant les yeux du meurtrier et en tuant ses enfants. Dans le *Titus Andronicus* de Shakespeare, la fille de Titus, Lavinia, est violée et mutilée par ses agresseurs, qui lui arrachent la langue et lui coupent les deux mains. Et Titus Andronicus, rendu fou par son désir de vengeance, fait ensuite, dans une scène inspirée du *Thyeste* de Sénèque et digne du théâtre du Grand-Guignol, fait manger, sans qu'elle le sache, les corps de ses deux fils à Tamora, reine des Goths et mère des coupables.

À la Renaissance, l'*Hécube* d'Euripide a été la tragédie de référence : ce fut la première pièce grecque à voir le jour en latin, et la tragédie grecque la plus souvent traduite dans les différentes langues vernaculaires. Ainsi, le personnage d'Hécube incarne à cette époque la figure tragique par excellence¹. Mais par la suite, *Hécube* a rebuté le goût néoclassique et son sens des bienséances par ses scènes de violence extrême. Il en a été de même pour *Titus Andronicus*.

Au XIX^e siècle, August W. Schlegel, dans son *Cours de littérature dramatique*², associe la tragédie grecque à une expérience de la souffrance qui ennoblit celui qui la traverse au lieu de le détruire : aussi n'est-il pas étonnant que ce soit Sophocle et non Euripide qui ait fait, pour lui, figure de modèle. De même, parmi les pièces de Shakespeare, c'est *Hamlet*, et non *Titus Andronicus*, qui a été porté au pinacle des tragédies modernes. L'ambiguïté morale des tragédies de vengeance, considérées comme des avatars de la tragédie sénéquienne, donc sans lien avec le théâtre grec, les excluait des hautes sphères tragiques. Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que les habitudes de la critique³ ont reconnu

1. Pollard, 2012 ; Heath, 1987.

2. Cours donné à Vienne en 1808, paru entre 1809-1811, traduit en français en 1814, en anglais en 1815.

3. Thorndike, 1907.

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

aux pièces centrées sur la vengeance le statut de tragédies. Mais elles sont encore considérées comme des œuvres de second rang : elles rejoignent alors les nombreuses tragédies anglaises de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle, pleines de fantômes, de sang et de travestissements que la tradition rassemblait dans le sous-genre des « tragédies de vengeance ».

Cette lente évolution doit aussi être envisagée en relation avec la structure des pièces. En effet, la tragédie a toujours fait une place centrale au dilemme moral posé par l'acte vengeur que le contemporain de Shakespeare, Francis Bacon, appelait, avec un sens inégalé de la formule, « *wild justice* », justice sauvage. Ainsi, dans *L'Orestie* d'Eschyle, l'intrigue instaure une trajectoire qui va d'actes de vengeance dans la famille des Atrides (une rivalité fratricide entre Atrée et Thyeste est ensuite suivie de crimes d'infanticide, puis de l'assassinat d'Agamemnon par son épouse Clytemnestre, puis du matricide de celle-ci par Oreste) à l'institution d'une cour de justice où chaque meurtre passe devant un juge et des jurés (l'Aréopage d'Athènes). L'ensemble, on le sait, forme une trilogie. De sorte qu'entre la fin de la première pièce (où Clytemnestre se tient devant les corps d'Agamemnon et de sa concubine, Cassandre) et la fin de la deuxième, où Oreste se tient devant les corps de sa mère et de l'amant de celle-ci, s'instaure un parallèle visuel qui permet au public de voir clairement qu'Oreste a reproduit le crime que sa mère a commis en tuant son père. Ainsi, le vengeur finit inmanquablement par devenir l'image même de celui qu'il veut punir. C'est ce qu'illustre la fin de l'*Hécube* d'Euripide : quand Polymestor se traîne à quatre pattes après avoir été aveuglé et prédit à Hécube qu'elle sera transformée en « chienne hurlante », celle-ci a devant les yeux une préfiguration de son propre sort.

VIOLENCE ET PASSION

LA REDÉFINITION SHAKESPEARIENNE DES CODES DE LA VENGEANCE

La critique a souvent remarqué que *L'Orestie* est en filigrane derrière l'intrigue d'*Hamlet*⁴ : le remariage précipité de Gertrude fait penser à l'adultère de Clytemnestre et d'Égisthe, et la scène du fossoyeur dans le cimetière d'Else-neur rappelle à plus d'un titre la tombe d'Agamemnon qui sert de décor aux *Choéphores*. De même, derrière le personnage d'Hamlet se profile le spectre d'Hécube, cette figure vengeresse, comme un rappel constant de son impuissance et de son échec à venger le meurtre de son père. Mais ni l'exemple d'Oreste, ni le modèle proposé par Hécube ne donnent à Hamlet des repères moraux et eschatologiques dans le monde chrétien, et plus spécifiquement catholique, qui est le sien. Le spectre de son père descend-il du ciel ou sort-il de l'enfer? Hamlet finira-t-il, comme Oreste et Hécube aux yeux des spectateurs, par ressembler trait pour trait à celui qu'il hait par-dessus tout, son oncle Claudius? Tout comme en Grèce antique, la dernière tragédie de sa trilogie formulait les codes de la vengeance à la lumière des avancées institutionnelles de l'époque (la création de l'Aréopage), de même Shakespeare redessine les codes de la vengeance en fonction des données culturelles de son temps.

METTRE EN SCÈNE LA JUSTICE ET LE PARDON POUR ROMPRE LE CYCLE DE LA VENGEANCE

Or ces transformations de la tragédie de la vengeance peuvent s'observer aussi dans deux réécritures récentes, venues s'inscrire dans la droite ligne de cette tradition qui, à partir de l'Antiquité, pose à nouveaux frais la question de la

4. Murray, 1914.

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

dimension tragique de la vengeance. La première est *Molora*, pièce adaptée de *L'Orestie* par Yaël Farber, et créée en Afrique du Sud en 2003⁵. Dans cette pièce, une mère, alcoolique et dévorée par une violence tant physique que verbale, torture sa fille sans répit pour lui faire avouer où se trouve son frère. C'est une Clytemnestre aux proportions monstrueuses, bien pire que la mère hautaine mise en scène par Eschyle dans *Les Choéphores* : une tortionnaire blanche qui enfreint non seulement les codes de la relation mère-fille mais tout code moral humain. Les transgressions de cette Clytemnestre moderne reçoivent la complicité criminelle du régime de l'*apartheid*, qui lui permet de faire de sa propre fille (dont le rôle est joué par l'actrice noire Jabulile Tshalala) une esclave.

Farber situe l'action de sa pièce dans le cadre d'une audience de la Commission vérité et réconciliation (créée par Mandela en 1995), durant laquelle Clytemnestre et Électre témoignent alternativement, assises à des tables munies de micros qui entourent l'espace scénique. À un moment, Oreste brandit, de manière quasi rituelle un bâton au-dessus de la tête de sa mère : les spectateurs s'attendent alors à être les témoins directs du matricide ; mais à ce stade de l'action, la pièce se détourne du script eschyléen et le crime n'a pas lieu. Cette réécriture de la trilogie, qui va parfois jusqu'à la brutalité, montre ainsi que d'autres issues que le matricide sont possibles, et qu'il est possible de recourir à des instances humaines (ici, la Commission) afin d'éviter les pires transgressions (ici, le matricide). Ainsi, une fois ce matricide déjoué, la cour de justice déclare une amnistie en échange de révélations publiques concernant les atteintes aux droits humains perpétrées dans le passé : ce geste de pardon et de réconciliation constitue une façon contemporaine d'intégrer dans l'univers de la tragédie

5. Yaël Farber, *Plays One*, Londres, Oberon Books, 2015.

VIOLENCE ET PASSION

de vengeance une institution moderne de la justice, et de sortir de la logique de la vengeance systématique.

LE POINT DE VUE DES FEMMES DANS LES TRAGÉDIES DE LA VENGEANCE OU COMMENT SURVIVRE ?

La deuxième réécriture d'un mythe antique lié au cycle de la vengeance est la version d'*Hécube* écrite par la dramaturge irlandaise Marina Carr, créée par la Royal Shakespeare Company, en novembre 2015⁶. Au début de la pièce, Hécube baigne littéralement jusqu'aux genoux dans les dépouilles des membres de sa famille :

Et me voilà dans la salle du trône. Avec éparpillés autour de moi les membres, les torsos, les têtes de mes fils. Mes femmes tentent de m'habiller, du sang entre mes orteils, le sang de mes fils, six d'entre eux, sept d'entre eux, huit ? J'ai perdu le compte, ce n'est pas comme si on pouvait compter d'ailleurs, ils ne sont pas entiers, c'est plus un assemblage de jambes, de poitrines, certaines portent encore leur armure, d'autres sont nues, des mains en tas, les mains de qui ? Des oreilles qui manquent, des yeux qui pendent hors de leur orbite, et puis Andromaque qui arrive en hurlant avec un paquet tout sanguinolent. Mon petit-fils, intact sauf sa tête, éclatée contre un mur comme une coquille d'œuf⁷.

Mais cette Hécube, tout aussi ravagée [en anglais, « *wracked* »] que celle d'Euripide, décide *in extremis*, dans un élan d'instinct maternel qui lui fait pourtant défaut dans ses relations avec sa fille Cassandre, d'épargner Polymestor, le roi de Thrace à qui elle avait confié son plus jeune fils. C'est que, comme le rappelle Carr, les fils de Polymestor sont eux aussi des petits-enfants d'Hécube, et, dans sa version, ce sont les Grecs qui, après avoir pris en otage les fils de

6. Marina Carr, *Plays 3*, Londres, Faber & Faber, 2015.

7. Marina Carr, traduction par Cécile Dudouyt (2015), p. 211.

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

Polymestor en échange de la vie de Polydore, enfreignent les termes du contrat et les tuent. Enfin, c'est un garçon originaire de la péninsule Ibérique et dont le père avait été tué par Polymestor lors d'une escarmouche bien des années auparavant, qui aveugle Polymestor pour se venger.

Sur cette trame, la version de Carr raconte avec audace l'histoire souvent oubliée des guerres telles qu'elles sont vécues par les femmes et offre des perspectives multiples sur tous les personnages. En 1927, Gilbert Murray écrivait qu'« il n'y a ni méchants ni monstres dans la tragédie grecque, il y a toujours un point de vue à prendre en compte ou la possibilité pour nous de comprendre le cas de chacun⁸ ». Cette *Hécube* de 2015 permet d'entrer plus avant dans la complexité des motivations humaines, avec en prime un regard d'une générosité qui n'appartient qu'à Carr : même Agamemnon est, dans cette pièce, malgré les atrocités qu'il commet, indéniablement humain. La violence sexuelle que Carr fait exister dans cette œuvre met en lumière les alliances ignobles que les femmes sont forcées de tisser en temps de guerre pour garantir leur survie et celle de leurs proches. En ce sens, les femmes mises en scène par Carr ne sont pas simplement des victimes : elles exercent également une influence active sur les monstres humains qui tracent leur destin.

* *
* *

Ainsi, dans le monde contemporain où la résolution des conflits est un domaine de réflexion et une pratique en pleine expansion (interventions de l'ONU, conférences de paix, missions de protection des populations...), Carr et Farber continuent l'une et l'autre la tradition d'une réécriture des tragédies de vengeance qui montre l'importance de l'évolution de ce genre : sans chercher à atténuer les atrocités, il

8. Murray, 1927, p. 77.

VIOLENCE ET PASSION

s'agit alors de frayer une voie qui permette de dépasser les impasses politiques et morales en montrant que les personnages sont toujours pris dans des ambivalences.*

* Je voudrais remercier les éditeurs pour leurs observations perspicaces et surtout je dois beaucoup à Cécile Dudouyt pour la traduction de mon texte anglais.

Croyances et conscience

L'être humain se caractérise tant par la puissance de sa conscience que par les systèmes de croyances dans lesquels il s'inscrit.

Dans Tristesses, Anne-Cécile Vandalem explore la façon dont les sentiments d'impuissance et de désespérance liés à la détresse d'une situation économique sans issue conduisent une communauté à la résignation, à l'oppression et à la guerre civile. Le jeu et les cérémonies qui offrent des règles et des rôles, les larmes, qui instaurent une forme de pouvoir sur l'autre ou encore le silence, ne sont que des échappatoires momentanées face à l'absence de pensée de l'avenir et de croyance en la puissance d'agir.

Les arts, les monuments, les territoires, les textes, les vêtements, les liturgies, les rituels, les gestes, les fêtes sont autant de signes par lesquels les croyances d'une société se manifestent et se pérennisent. Les récits des mystiques et la mobilisation des signes montrent le besoin de partager avec d'autres ses croyances pour attester de son engagement, de son appartenance et de son identité. Si la pluralité des signes représente pour certains groupes une menace cognitive et émotionnelle, l'histoire de la transformation des signes montre comment leur pluralité demeure, en dépit de leurs destructions et de leurs réappropriations, au cœur de toute culture humaine. (M. Leone)

Quel est le lien entre les croyances d'un individu et son comportement? Entre individus instruits et petits délinquants,

VIOLENCE ET PASSION

les profils et les parcours des recrues des mouvements terroristes sont divers et dépendent tout autant des formes d'action, de l'évolution des organisations, des réseaux de recrutement et des conflits, que des déterminations individuelles. L'enquête ethnographique et les tests de psychologie expérimentale mettent cependant en évidence l'influence prédominante des amis. C'est lorsque les nouvelles croyances pénètrent les conversations quotidiennes qu'elles ont le plus de chances de conduire à des actes concrets, comme par exemple, les adhésions à des groupes ou les actes violents. Mais si les croyances résistent à l'argumentation, un changement de contexte social peut conduire des individus engagés dans le djihad à repenser leur croyance. (N. Hamid et S. Atran)

La croyance au miracle ou au surnaturel constitue une des manifestations de la pratique religieuse. Si le récit de miracles est une forme traditionnelle de témoignage religieux, les textes produits dans le Paris de la première moitié du XVIII^e siècle montrent une transformation des manières de le dire et de le raconter. Le miracle devient un prétexte pour parler de soi, des aléas de l'existence, des accidents et des pathologies. Souvent pris dans un quotidien laborieux et modeste, le témoin est transfiguré par le récit : tensions et conflits intérieurs, incertitudes et doutes, sentiments complexes racontent des individus dans leurs spécificités. Le merveilleux croise la réalité des parcours de vie. (M. Bokobza Kahan)

Notre cerveau est capable de traiter des informations dont nous n'avons pas conscience. Les études de l'effet placebo, de l'hypnose ou encore de la sorcellerie permettent d'approcher ces phénomènes inconscients ouvrant la voie à une meilleure compréhension de l'effet des croyances. Si celles-ci permettent de trouver une explication à l'inexplicable, les sciences expérimentales et les neurosciences montrent que les croyances ont aussi le pouvoir de modifier notre perception du monde et ainsi d'influencer notre comportement. (L. Vuillaume et A. Cleeremans)

La tristesse des peuples

Entretien avec Anne-Cécile Vandalem

Après le conservatoire et un début de carrière en tant que comédienne, Anne-Cécile Vandalem devient autrice et metteuse en scène. De 2003 à 2007, elle écrit et met en scène *Zai Zai Zai Zai* et *Hansel et Gretel* (en collaboration avec le comédien Jean-Benoît Ugeux). Dès cette époque, la jeune metteuse en scène, qui vit et travaille à Bruxelles, oriente sa recherche théâtrale sur le rôle de la fiction comme moyen de rompre l'isolement des individus. Elle crée des univers scéniques qui modifient la perception de l'espace et ajoute toujours une ombre de surnaturel en s'inspirant du cinéma. Entre 2009 et 2014, seule aux commandes de ses projets et au sein de Das Fräulein (Kompanie), elle crée la *Trilogie des parenthèses* : *(Self) Service*, *Habit(u)ation*, *After the Walls (UTOPIA)* et en contrepoint, *Michel Dupont*.

Depuis, Anne-Cécile Vandalem poursuit ses enquêtes esthétiques, physiques, visuelles et textuelles qui jouent de la réalité : *Que puis-je faire pour vous ?*, *Looking for Dystopia*, *Still too sad to tell you*.

Dans la pièce *Tristesses*, présentée au Festival d'Avignon en 2016, Anne-Cécile Vandalem explore la façon dont les sentiments d'impuissance, de désespérance et de tristesse, liés à la détresse d'une situation économique, conduisent une petite communauté isolée sur une île, de la résignation à l'oppression et à la violence.

Cédric Enjalbert : La première scène de votre spectacle Tristesses montre un couple et ses deux filles qui jouent au Trivial Pursuit. Face à l'absence de réponse de sa femme à

VIOLENCE ET PASSION

une question portant sur le nom du restaurant de Bob l'éponge, le père fait preuve d'une réaction totalement disproportionnée. Le silence et les larmes de sa femme renforcent sa colère. Cette violence traverse tout le spectacle, suscitée par un sentiment d'impuissance. Vous évoquez la définition de la tristesse donnée par Gilles Deleuze comme source d'inspiration. En quoi celle-ci a-t-elle nourri votre écriture ?

Anne-Cécile Vandalem : Gilles Deleuze explique la tristesse comme une diminution de la puissance d'agir. Cette diminution est liée à une personne ou à une situation qui pèse sur nous et qui nous empêche d'avancer. Dans mes spectacles précédents, j'avais déjà exploré cette notion d'impuissance. Mais cette formulation si claire m'a donné envie de pousser cette idée à l'extrême, en travaillant sur un échantillon d'une société qui serait mis systématiquement en situation de diminution de puissance, que cela soit au sein d'un couple, d'une famille ou plus largement du groupe social. Dans la pièce, cette diminution de la puissance est d'abord le résultat d'un traumatisme dont on apprendra qu'il a commencé huit ans auparavant, avec la fermeture des abattoirs qui étaient le poumon économique de cette île. Cette fermeture a complètement déstructuré cette communauté, économiquement comme socialement. Elle a créé une situation de chaos qui est devenue un terrain d'émergence de la tristesse, mais aussi un terrain sur lequel peuvent se déployer des idéologies de type populiste. À cette désespérance s'ajoute une forme de paranoïa, une crainte extrême d'être attaqué de l'extérieur, ce qui crée une situation tout à fait propice à l'émergence de ce mouvement populiste. La pièce raconte la naissance de la guerre civile : les gens sont poussés dans une situation où ils vont finir par se déchirer entre eux, les *leaders* du parti n'auront même plus besoin de venir exercer le pouvoir.

CROYANCES ET CONSCIENCE

Cédric Enjalbert : *Tristesses souligne sans cesse ce rapport entre l'impuissance politique – ces habitants sont abandonnés, loin de toutes les institutions, et les partis politiques ne s'intéressent à eux que dans une démarche très électorale – et l'impuissance personnelle. Comment avez-vous conçu cet aller-retour entre impuissance personnelle et impuissance politique ?*

Anne-Cécile Vandalem : L'île est comme un modèle. Quand on est sur une île, on est fatalement dépendant des conditions d'accès. Pour écrire *Tristesses*, je suis partie sur une île au Danemark, qui a aussi dû se reconverter mais avec succès à la suite de la fermeture d'un abattoir. Le maire du village me racontait combien la liaison par bateau était politiquement et économiquement essentielle. Le port de cette toute petite île avait changé trois fois de lieu. Au départ, il était dans un endroit essentiellement accessible pour cet abattoir et pour l'acheminement des bêtes. Lorsque la mairie a décidé que le tourisme devenait une source économique plus intéressante, l'emplacement a été modifié pour que les bateaux et les touristes puissent plus accéder à une autre partie de l'île, ce qui a contribué à la fermeture des abattoirs. Cette idée d'une île dépendante fournit des motifs très féconds et très symboliques pour l'écriture d'histoires. L'ensemble de la vie des habitants dépend de règles venant de l'extérieur. Cette dépendance concerne aussi la nourriture et l'accès à l'école.

LE JEU COMME RATTACHEMENT

Cédric Enjalbert : *Alors que dans la pièce, le délitement de la société accompagne celui des institutions et des liens qui nous unissent politiquement, les habitants passent leur temps à des parties de Trivial Pursuit. Quelle est l'importance du jeu dans une société qui se délite ?*

VIOLENCE ET PASSION

Anne-Cécile Vandalem : J'ai l'impression que lorsque les individus se trouvent face à une absence d'organisation sociale ou économique, ils sont contraints d'en inventer une, tout simplement pour essayer de tenir. Le jeu permet une forme d'organisation. La cérémonie funéraire constitue aussi un moment où les habitants tentent de se raccrocher à des signes ou à un protocole religieux. Mais comme celui-ci n'a plus été mis en œuvre depuis longtemps, les habitants n'ont plus les codes, les manières de faire, et la cérémonie ne fonctionne pas. J'ai cherché à explorer ce à quoi ces habitants pouvaient se rattacher lorsque domine le sentiment « qu'il n'y a plus rien à faire ». Le jeu permet de créer des fonctions, une hiérarchie et une organisation, de réunir la communauté. C'est-à-dire qu'il fournit un code et des règles, propose des rôles, « celui du mauvais perdant », « celui qui ne veut pas que l'on triche », « celui qui veut tricher », etc. Très tôt le matin, tous les jours, les habitants jouent au Trivial Pursuit ensemble. Une scène montre le maire du village, une figure qui ne triche pas, qui s'applique à essayer de respecter les règles, mais à l'excès. À sept heures du matin, il fait jouer sa famille pour qu'elle puisse gagner contre l'autre famille pendant le tournoi quotidien. La première scène commence par le jeu Trivial Pursuit, qui serait plutôt ce que nous pourrions appeler le « *game* », c'est-à-dire le jeu organisé et structuré. Au fur et à mesure de l'histoire, le jeu devient le « *play* », c'est-à-dire plutôt le jeu des enfants. Les habitants jouent aussi à Un, deux, trois, soleil qu'ils appellent finalement Un, deux, trois, personne ne bouge. Ce jeu est le seul auquel on gagne en empêchant l'autre de bouger. C'est-à-dire que le pouvoir y est exercé par l'immobilisation et par la non-action de l'autre. À ce moment de l'histoire, Martha Heiger, qui est à la tête du parti populiste, vient mettre en place son projet d'élimination de la communauté.

CROYANCES ET CONSCIENCE

Cédric Enjalbert : Dans la scène finale, l'arme que les adolescentes ont volée à Käre Heiger, ancien dirigeant du Parti du réveil populaire et père de Marta Heiger, passe de main en main, et l'ensemble de la communauté va progressivement être décimé. La tristesse serait-elle un sentiment viral ?

Anne-Cécile Vandalem : Je ne sais pas si la tristesse est contagieuse. Selon moi, la tristesse est comme un schéma qui s'impose à l'individu et qui réduit la puissance d'agir. Confronté à des difficultés économiques, l'abattoir avait obtenu des aides européennes qui ont été détournées par le parti populiste. Ce détournement des financements s'est accompagné d'une forte propagande remettant en cause les politiques européennes et leur capacité à soutenir les activités économiques. Cette première manipulation est la cause de la fermeture des abattoirs, suscitant ce non-avenir et cette impossibilité d'agir qui génère la tristesse. Telle que j'ai essayé de l'analyser, la tristesse est plutôt une force en action sur l'autre ou sur une situation. Lorsque l'histoire commence, la microsociété est déjà à la fois à l'agonie et dans un état de tension absolue pouvant conduire à tout moment à la guerre civile. En détruisant la seule activité économique de l'île, le parti de Marta Heiger a suscité le développement de la corruption, le pasteur a été l'instrument du détournement des fonds européens par le parti, le maire revend sur Internet le fruit du pillage des maisons abandonnées et les équipements publics du village. Cette destruction et la corruption sur laquelle elle est basée est le levier par lequel Marta Heiger tient les habitants en son pouvoir et crée un réseau d'interdépendance entre les habitants. Ainsi, dans la scène finale, ces huit habitants qui ont toujours vécu ensemble finissent par s'entre-tuer. Chacun ayant une bonne raison de le faire. Le parti pouvant instrumentaliser la tuerie à des fins de propagande et la mort de la jeune fille comme emblème du parti et martyr d'une jeunesse sacrifiée.

VIOLENCE ET PASSION

Massimo Leone : *Vous proposez une interprétation de la tristesse comme fait social. Quelle possibilité de sortie de cette tristesse imaginez-vous ?*

Anne-Cécile Vandalem : Je pense qu'il y a plusieurs possibilités de sortir de cette situation, mais je ne les ai pas montrées dans la pièce car je préfère laisser les spectateurs les inventer. L'île sur laquelle je suis allée travailler au Danemark a mis en place une reconversion de ses activités; elle est devenue un modèle mondial pour les énergies renouvelables. L'économie est très dynamique, une académie de l'énergie a été créée et de nombreuses personnes viennent du monde entier pour la visiter. Chaque habitant possède une partie d'une éolienne. Cela a permis de recréer du lien social. Forts de cela, les habitants ont créé un réseau Internet adapté à leur besoin. Ce projet a recréé une forme d'autonomie et d'action collective. Mais je n'avais pas envie de conserver la possibilité d'action collective qui s'est réalisée dans le monde réel. Je préfère créer une situation qui conduit le spectateur à inventer la suite de l'histoire. J'espère donner suffisamment envie d'inventer et non de désespérer.

Cédric Enjalbert : *Les habitants de l'île ont chacun une personnalité et un rapport au pouvoir très marqués. L'humiliation sert ainsi au maire du village de levier pour agir sur sa famille et sur l'ensemble des habitants. Aviez-vous pour vos personnages une sorte de fil rouge qui en faisait un caractère, un personnage conceptuel ?*

Anne-Cécile Vandalem : Certains personnages constituent des figures. Le maire incarne la différence entre la puissance et le pouvoir. C'est le moins puissant de tous et en même temps c'est celui qui va systématiquement essayer de prouver son pouvoir en s'appuyant sur l'impuissance de l'autre, en mettant l'autre en situation d'échec, qu'il s'agisse de ses enfants, de sa femme ou du reste de la communauté.

CROYANCES ET CONSCIENCE

Cela le rend très drôle car il n'obtient jamais ce qu'il veut, ses actions, ses paroles sont sans effet. Il est très faible et sans cesse en demande de reconnaissance. En même temps, c'est un personnage très dur et presque pervers, sans existence personnelle et animé d'une volonté permanente de dépasser l'autre.

Sa femme pleure tout le temps. Elle incarne la tristesse. Dans ce contexte-là, de désespérance, d'impuissance et de tristesse absolue, c'est elle la plus puissante, car elle arrive à s'exprimer, à s'imposer par les larmes. Face à un mari dominateur, insultant, qui cherche à l'humilier, ses pleurs lui permettent de bloquer la dynamique de la relation. Je trouve très intéressant d'analyser comment les larmes peuvent prendre le pouvoir sur une situation, elles imposent le silence à l'autre ou appellent la consolation. Dans un milieu où tout est désespérance, la production de larmes est finalement une adaptation à ce milieu. La puissance de cette femme se manifeste aussi à travers le meurtre du chef du parti, sans raison apparente, et aussi dans l'obéissance à son mari qui lui demande de le tuer alors qu'il n'a pas le courage de le faire lui-même.

Le personnage le plus jeune, Malène, ne parle pas parce qu'elle a assisté au suicide de deux fermiers suite à la fermeture des abattoirs. Elle semble en communication avec les trois morts qui sont tout le temps présents sur scène, rappelant l'enchaînement des actes de corruption et de violence qui ont eu lieu sur l'île. Une légende raconte qu'ils chantent et jouent de la musique la nuit. La mort a également une forme de puissance très forte qui se transmet par la poésie de leur chant.

Cédric Enjalbert : Le spectacle débute avec un carton disant que toute cette histoire est vraie et se clôt avec des cartons prospectifs. Ils précisent que nous sommes en 2018, et décrivent les événements qui se sont produits. Ceci crée un trouble sur la réalité du premier carton ainsi

VIOLENCE ET PASSION

que sur l'effet des seconds. Pourriez-vous préciser le rapport que vous entretenez à la fiction ?

Anne-Cécile Vandalem : Peut-être ce qui vous est arrivé. Commencer une histoire en disant que cette histoire est entièrement vraie crée une attention particulière de la part du spectateur. Je pense que cela incite le spectateur à s'identifier immédiatement avec les protagonistes et à entrer d'emblée dans le fait divers sans se poser de questions. Cette histoire n'est pas vraie, mais pourrait l'être, et sera probablement vraie d'ici à 2018.

Les signes de la croyance

Massimo Leone

Pourquoi a-t-on besoin de manifester une croyance religieuse ? Ne pourrait-on pas la garder uniquement dans l'intimité de l'esprit ? Les cultures religieuses diffèrent beaucoup quant à la quantité et à la qualité des signes que les croyants adoptent et déploient afin de communiquer leur foi. Les façades des églises de ma ville natale, Lecce, sont une sorte de tapisserie de pierre, où chaque centimètre carré est utilisé pour exprimer les sentiments du catholicisme baroque. De l'autre côté de l'Europe, en Finlande, les églises protestantes environnent le fidèle d'un espace lisse, sobre, dépourvu de tout excès décoratif. L'on remarque la même asymétrie dans les autres langages de la foi : les processions catholiques contemporaines avec leur déploiement de couleurs, sons, mouvements, simulacres, jusqu'à la bizarre coutume de s'arracher la statue du saint en lui offrant de plus en plus de billets de banque, seraient déconcertantes pour les chrétiens vaudois de Turin. Les différences entre des religions admettant une plénitude de signes et celles qui pratiquent la sobriété sont encore plus frappantes lorsqu'on quitte le domaine du christianisme et que l'on explore les religions du monde. La liturgie presque diaphane de la méditation zen ne pourrait être plus éloignée de l'exubérance gestuelle des cortèges chiites de mouharram.

Ces exemples divers incitent à s'interroger sur les façons dont les signes de la croyance sont utilisés pour construire l'identité et l'appartenance religieuses. On verra aussi que, parfois, cette activité sémiotique conduit à des situations conflictuelles.

VIOLENCE ET PASSION

**CROIRE AVEC LES AUTRES OU LE BESOIN DE SE
RECONNAÎTRE DANS LA SIGNIFICATION**

Dans aucune religion, même celles dont l'expression est la plus sobre, les hommes et les femmes ne renoncent complètement à l'exhibition de signes extérieurs. La nécessité de signaler aux autres ce que l'on croit est attestée dans toutes les cultures et à toutes les époques. Il ne suffit pas de croire : il faut croire avec d'autres, communiquer aux autres croyants que l'on établit la même relation qu'eux avec la dimension spirituelle de l'existence. En retour, les mots, les gestes, les vêtements des autres sont une confirmation de sa propre identité religieuse. Il est difficile, en effet, de se confronter à l'invisibilité de la transcendance, ou du spirituel, dans une solitude totale ; même le mystique ressent souvent l'exigence de dire aux autres son expérience extraordinaire et, dès lors, utilise des mots qui, quoique raréfiés par la parole mystique, sont les mots de tout le monde. Comme Michel de Certeau l'a démontré à propos de l'écriture mystique espagnole et française du XVII^e siècle (Juan de la Cruz, Pierre Favre), et comme Giovanni Pozzi l'a souligné à propos de l'écriture mystique féminine italienne d'époque médiévale et moderne (Angela da Foligno, Maria Maddalena de Pazzi), ces textes déforment souvent la langue pour pouvoir dire l'indicible mais ils ont besoin tout de même de la langue pour pouvoir s'adonner à cet exercice de déformation. Mais, c'est justement en raison de ce désir de communauté que l'on choisit d'adopter les signes qui la caractérisent. L'on récite les prières de la tradition parce qu'on veut la reconnaître dans les prières des autres, mais également parce qu'on veut *se* reconnaître dans les prières des autres. L'adhésion à une tradition liturgique implique ainsi la constitution d'une identité collective en même temps qu'elle donne lieu à une identité individuelle.

CROYANCES ET CONSCIENCE

LA MATÉRIALITÉ DES CROYANCES

Cependant, dès que la croyance se manifeste, elle doit faire face aux contraintes de la matérialité des signes. Comme Saussure, puis Barthes et Greimas l'ont montré, les signes sont des entités doubles, qui rendent présent, visible, audible, palpable ce qui est absent. Ainsi, à Turin, chaque exposition du saint suaire par l'Église catholique attire des milliers de pèlerins, qui se rassemblent autour du signe visible du corps invisible du Christ. Mais justement, en raison de sa perceptibilité, ce signe présente des risques. Des risques matériels : il pourrait brûler dans un incendie, comme cela a failli arriver dans les années 1980. Des risques symboliques : sa véridicité pourrait être contestée, ainsi qu'elle l'a été tout au long de l'histoire moderne. Mais le risque le plus redoutable qu'une croyance doit affronter lorsqu'elle s'exprime est le risque de la compétition. Cela est évident dans le cas de l'espace, lequel est aussi une ressource matérielle de la signification religieuse : plusieurs communautés spirituelles souhaitent se reconnaître non seulement dans une parole, dans une gestualité, dans une liturgie, dans une façon de s'habiller, mais également dans un territoire. Les cas sont nombreux : les conflits entre Israéliens et Palestiniens pour le contrôle de Jérusalem, ceux entre hindouistes et musulmans à propos de la mosquée Babri Masjid à Ayodhya, en Inde, les tensions entre les Lakotas et le gouvernement américain à propos des Black Hills, etc.

L'ESPACE DU SACRÉ : ENTRE CONSTRUCTION DES SIGNES ET DESTRUCTION DE SIGNES CONCURRENTS

Mais qu'est-ce qui arrive lorsque plusieurs communautés religieuses souhaitent se reconnaître dans le même espace, et le marquer chacune par ses propres signes et, bien plus, le

VIOLENCE ET PASSION

marquer de façon exclusive, comme un espace sacré, fermé aux projets de significations des autres religions ? D'un côté, les conflits parmi les plus acharnés du monde portent sur l'ambition de s'emparer d'un espace considéré comme « sacré » de façon exclusive ; de l'autre, l'une des façons les plus efficaces de donner de la force rhétorique à n'importe quel conflit consiste exactement à le transformer en un conflit concernant l'espace religieux. Le conflit entre bouddhistes, chrétiens et tamouls au Sri Lanka, par exemple, a des racines historiques, sociales et économiques complexes, mais il s'exacerbe lorsque les premiers adhèrent à une appréhension de l'espace comme étant « sacralisé » par les reliques bouddhistes. Dès que le territoire est reconnu comme « sacré », en effet, tout signe jugé comme pouvant en « contaminer » la pureté est reçu avec hostilité, voire avec haine, jusqu'à être pourchassé et éliminé par la violence. C'est cette utopie d'une signification religieuse absolue et sans entraves, par exemple, qui anime les fondamentalistes islamiques violents qui, aujourd'hui, essaient de « purifier » leur territoire « sacré », non seulement de tout mécréant, mais aussi de tout vestige architectural ou artistique des autres civilisations spirituelles¹. L'on ne doit pas oublier, en effet, que l'identité religieuse d'une communauté se construit souvent à la fois par la construction de ses propres signes (l'institution d'un calendrier liturgique, l'édification d'un bâtiment de culte, la prescription de certains vêtements) et par la destruction des signes des autres : l'interdiction des fêtes religieuses d'autrui, la démolition ou la reconversion des lieux de culte « idolâtres », l'interdiction de certaines façons de s'habiller... La sensibilité postmoderne peine à comprendre cette agressiv-

1. Le phénomène caractérise toutes les religions : en 2012, des fondamentalistes hindous ont détruit la mosquée de Dada Hari dans la ville indienne d'Ahmedabad ; un an avant, les talibans avaient fait sauter les bouddhas de Bâmiyân ; l'athéisme militant aussi est souvent iconoclaste, comme le démontre la destruction des monastères tibétains par les Gardes rouges pendant la Révolution culturelle après la révolte de Lhasa du 10 mars 1959.

CROYANCES ET CONSCIENCE

vité, laquelle s'est pourtant manifestée tout au long de l'histoire des religions et continue de s'exercer.

Pourquoi ne peut-on pas vivre dans un espace où chaque communauté religieuse peut décider d'utiliser librement les ressources matérielles de l'environnement afin de signifier son identité et son appartenance religieuse, sans pour autant entrer en conflit avec les projets de signification des autres communautés spirituelles, y compris des projets de ceux qui n'adhèrent à aucune croyance ?

PLURALITÉ DES SIGNES RELIGIEUX ET MISE EN ÉVIDENCE DE LA RELATIVITÉ DES CROYANCES

Cette perspective de coexistence apparaît comme une utopie car, en premier lieu, comme on vient de le souligner, les ressources matérielles de la signification sont souvent limitées. Ainsi, soit l'on arrête de travailler le dimanche, soit le samedi, soit le vendredi, soit le jeudi ; respecter les jours fériés de toutes les religions présentes dans une même société pourrait créer des problèmes majeurs dans l'organisation du travail. Cependant, même si l'on arrivait par une gestion de plus en plus rusée de la coexistence religieuse à éliminer toute tension évidente autour des projets de signification spirituelle, la nature conflictuelle de celle-ci ne disparaîtrait pas. La recherche en science des religions a souvent négligé le fait que, pour un croyant, la pluralité des signes religieux constitue souvent une menace à la fois cognitive et émotionnelle, comme l'a montré Bruce Lincoln dans *Holy Terrors* (2006). Le phénomène est macroscopique dans les religions monothéistes : constater que le même Dieu peut être vénéré d'une façon différente affaiblit subconsciemment la vigueur identitaire de la croyance spirituelle. Pour le fondamentaliste, par exemple, il n'est pas suffisant de maîtriser toutes les ressources nécessaires à son propre projet de signification religieuse ; il faut également faire en sorte que

VIOLENCE ET PASSION

d'autres projets ne se manifestent pas, car cette manifestation évoque implicitement la relativité de sa propre croyance. La théorie girardienne du désir mimétique s'applique également aux religions : les négociations entre les gouvernements roumain et turc pour la construction d'une nouvelle mosquée à Bucarest se sont égarées pendant quatorze ans (2001-2015), car les Roumains revendiquaient de pouvoir aussi bâtir une église orthodoxe roumaine à Istanbul ; la construction du Reformed Millennium Center (2008) par l'Église évangélique réformée composée en majorité d'Indonésiens d'ethnie chinoise, ou encore celle de la Buddhist Tzu Chi Foundation (2011), composée également d'Indonésiens d'ethnie chinoise à Jakarta, en Indonésie, constituent des cas emblématiques.

La pluralité religieuse manifeste en effet un contenu de relativité que seule la conception postmoderne a pu sous-estimer (à ce sujet, lire *Sacred Spaces and Contested Identities : Space and Ritual Dynamics in Europe and Africa*, 2014). Pourtant, accepter que, sur le plan anthropologique, la présence symbolique de l'autre menace de façon intrinsèque tout projet identitaire, notamment dans le domaine religieux, ne signifie pas renoncer à toute aspiration de coexistence paisible entre les diversités. En revanche, développer une conception réaliste, voire parfois pessimiste de la raison anthropologique et sociale peut amener à un optimisme raisonnable de la volonté de politique religieuse, comme on pourrait le suggérer en paraphrasant Gramsci.

RÉGLEMENTER LES SIGNES DES CROYANCES

Dans les dernières décennies, et dans plusieurs pays, lorsque des excès de signification religieuse se sont produits dans l'espace de sociétés plurielles, entraînant souvent des conflits violents, on a cru trouver une solution simple en réglementant la partie expressive des signes, leur matérialité.

CROYANCES ET CONSCIENCE

Dès qu'on a craint, en France par exemple, que le port du voile islamique dans les institutions scolaires publiques constitue une menace, voire un attentat au principe de la laïcité de l'espace commun, on a étudié la présence et la taille des signes religieux en essayant de déterminer dans quelle mesure elle pourrait être considérée comme acceptable et donc légitime²; cela impliquait notamment d'apprécier leurs dimensions et donc leur visibilité (leur « caractère ostentatoire »).

Cependant, l'on a souvent négligé de s'interroger sur le signifié de ce signifiant, par exemple, en se posant une question simple mais cruciale : pour quelle raison un nombre croissant d'individus, et surtout des jeunes, souhaitent que leur identité et leur appartenance religieuses se manifestent de façon marquée dans leurs mots, leurs gestes, leurs vêtements, mais aussi dans ce qu'ils consomment, dans ce qu'ils lisent, dans ce qu'ils mangent ?

Les enquêtes actuelles sur la radicalisation des jeunes Français adhérant à l'État islamique signalent souvent une obsession alimentaire (« kit de formation pour la prévention de la radicalisation », ministère de l'Intérieur français, 2015, p. 78). Interviewés par les chercheurs, les parents racontent que les jeunes adeptes de Daesh, avant leur départ pour la Syrie, s'occupaient obsessionnellement de leur nourriture. Voici l'un de ces témoignages :

Les repas en commun sont devenus impossibles. Il avait une liste qui disait qu'il y avait du porc caché dans toutes les confiseries (bonbons, sucettes, barres chocolatées, barres de céréales...), nappages, pains, croissants, pains au chocolat, chaussons aux pommes, gâteaux, biscottes, pâtisseries, brioches, cacao, biscuits, pain de mie, pâtes à pizza, beurre, plats cuisinés, margarine, crème fraîche, crème anglaise, crème dessert, boissons, chips, crème chantilly,

2. Voir le rapport de la Commission de réflexion sur l'application du principe de laïcité dans la république remis au président de la République (11 décembre 2003).

VIOLENCE ET PASSION

glaces, pains à sandwiches, pâte feuilletée, soupes, chocolat, yaourts, mousses au chocolat, sauces... avec tout une liste de marques à boycotter (Nestlé, Danone, Haribo, Miko, Delacre, etc.) et toute une liste des additifs susceptibles de contenir du porc qui n'en finissait pas : E100, E101, E102, E103, E110, E111, etc.

Symétriquement, les appels à consommer une nourriture religieusement « pure » et à boycotter toute marque liée à Israël se multiplient dans la propagande djihadiste³. Ainsi, constituer un groupe fondamentaliste entraîne également l'instauration de signes alimentaires plus contraignants que les normes gastronomiques de la communauté religieuse majoritaire. Il ne suffit plus de ne pas manger du porc. Il s'agit dans certains cas d'affirmer qu'il y a du porc partout dans les pratiques alimentaires des « autres », et même d'inventer et d'entretenir des théories de la conspiration sur sa présence pernicieuse.

Pourquoi alors cette obsession pour une signification identitaire qui à la fois remplit l'environnement de marques d'appartenance idéologique et oblitère tout ce qui renvoie à des identités différentes, voire au projet social d'un espace sémiotiquement neutre et impartial ? Pourquoi ce désir violent d'extirper de l'existant tout ce qui contredit une utopie de pureté identitaire ? Des sociologues tout comme des psychologues s'évertuent à présent à répondre à cette question ; leur travail est fondamental, car il aboutira, on l'espère, à des éléments nouveaux et utiles pour faire face à ce défi, l'un des plus brûlants de notre époque⁴.

* *
*

3. Lire Leor Halevi, « The Consumer Jihad: Boycott Fatwas and Nonviolent Resistance on the World Wide Web », *International Journal of Middle East Studies*, vol. 44, n° 1, février 2012, p. 45-70.

4. Consulter la bibliographie dans Massimo Leone, *Sémiotique du fondamentalisme religieux: messages, rhétorique, force persuasive*, Paris, L'Harmattan, 2014.

CROYANCES ET CONSCIENCE

Dans un tel contexte, ce serait une faute très grave que de négliger, à l'égard de ces questions, des intuitions qui viennent de la création artistique, et notamment de l'imagination narrative de la dramaturgie. La pièce *Tristesses* d'Anne-Cécile Vandalem⁵, par exemple, suggère aux chercheurs de regarder aux racines profondes de l'extrémisme identitaire, et notamment à la façon dont une plénitude agressive de signes de croyance, qu'elle soit politique ou religieuse, tâche désespérément de suppléer à un vide existentiel, à une tristesse systémique qui cesse de se caractériser comme émotion psychologique individuelle et devient le régime émotionnel d'un groupe social. Dans ce contexte, être triste advient non seulement lorsque l'environnement ne correspond pas aux désirs, mais aussi chez ceux qui s'estiment dépourvus de toute capacité d'action par rapport à cet environnement, c'est-à-dire de toute capacité de pouvoir le transformer par des idées, des projets et des actes. En italien, l'adjectif « *tristo* » signifie, comme « triste » en français, « gravement affligé » ; mais il signifie également, surtout dans l'italien littéraire, « méchant, pervers, malintentionné ». Voilà une suggestion que la création artistique offre à la recherche scientifique : ne jamais oublier d'explorer le lien douloureux qui relie la tristesse des affligés et cette tristesse des « méchants », cette volonté de faire du mal à autrui qui naît du sentiment de mal-être.

5. La pièce *Tristesses* d'Anne-Cécile Vandalem a été présentée au Festival d'Avignon en 2016.

Croyances et enrôlements

Nafees Hamid et Scott Atran

Si la question des liens entre une croyance et un passage à l'acte a toujours été l'objet de nombreuses réflexions, les motivations de ceux qui rejoignent les groupes djihadistes lui donnent une actualité particulière. Le nombre de personnes qui croient aux valeurs de ces groupes est bien plus important que celui des personnes qui les rejoignent. L'analyse¹ du lien entre les croyances et l'enrôlement effectif implique à la fois d'étudier les profils et les parcours des recrues du djihad, les modes et les lieux de recrutement suivant les pays, mais aussi les formes de sociabilité et les valeurs qu'elles transmettent. L'ensemble de ces analyses doit être mis en rapport avec les spécificités et les évolutions des organisations, des réseaux et des conflits en Irak et en Syrie.

LES RECRUES DU DJIHAD : ENTRE DIPLÔMÉS ET PETITS DÉLINQUANTS DE QUARTIERS DÉFAVORISÉS

Une idée très répandue veut que ceux qui rejoignent un groupe djihadiste soient des personnes en marge de la société ; mais les faits ne corroborent pas cette thèse. En effet, d'une part, la plupart des créateurs et des leaders du mouvement djihadiste moderne sont des individus instruits, appartenant à la tranche supérieure de la classe moyenne,

1. Les résultats présentés dans ce texte s'appuient sur des travaux qui mobilisent les méthodes de la sociologie, de l'anthropologie cognitive et de la psychologie expérimentale.

VIOLENCE ET PASSION

voire à la classe supérieure². Par exemple, certains pirates du 11 septembre 2001 étaient issus de familles aisées et avaient suivi des études universitaires³. De même, les premières données préliminaires sur le profil de certains combattants de l'État islamique qui ont attaqué un café à Dhaka à l'été 2016 montrent qu'il s'agissait de membres de l'élite bangladaise⁴.

Une étude, menée par Gambetta et Hertog de l'Université d'Oxford à partir d'une base de données⁵ contenant des informations démographiques de 497 membres de divers groupes djihadistes depuis les années 1970 jusqu'à 2010, a révélé qu'il y avait cinq fois plus de chances de trouver une personne titulaire d'une licence au sein d'un groupe djihadiste que dans la société au sein de laquelle ce groupe recrute⁶. La même étude démontre qu'une personne titulaire d'un diplôme d'ingénieur est dix-sept fois plus susceptible de se retrouver dans un groupe djihadiste qu'une personne issue des milieux populaires de la même société ; or au Moyen-Orient, ce sont souvent les écoles d'ingénieurs qui proposent les programmes d'enseignement les plus compétitifs, et seuls les étudiants les plus brillants y sont admis. De manière générale, la radicalisation touche davantage d'individus laïcs que de croyants pratiquants : de nombreuses études conduites auprès de djihadistes occidentaux mettent en évidence qu'il n'existe aucune corrélation, voire

2. Diego Gambetta, Steffen Hertog, *Engineers of Jihad. The Curious Connection between Violent Extremism and Education*, Princeton, Princeton University Press, 2016.

3. « National Commission on Terrorist Attacks Upon the United States », *9/11 Commission Report*, 2004.

4. CNN, *Dhaka* : « Normal, Regular Guys », who Carried out Bangladesh Terror Attack, <http://edition.cnn.com/2016/07/04/asia/bangladesh-attackers-isis/>

5. Compilée à partir de documents gouvernementaux et d'autres bases de données académiques.

6. Diego Gambetta & Steffen Hertog, *Engineers of Jihad...*, *op. cit.*

CROYANCES ET CONSCIENCE

une corrélation négative, entre une éducation religieuse commencée tôt et une radicalisation ultérieure⁷.

Cependant, depuis 2011, on observe que les nouvelles recrues des groupes djihadistes sont de plus en plus issues de quartiers défavorisés, avec un passé de petits délinquants⁸. Toutefois, cela ne signifie pas nécessairement que la pauvreté, la marginalisation ou la criminalisation poussent les jeunes musulmans occidentaux à se radicaliser. En effet, le nombre de musulmans français impliqués dans des filières djihadistes représentent une très faible part de la population musulmane française totale. Et il ne s'agit pas de personnes plus marginalisées, plus criminalisées ou plus pauvres que le reste de la jeunesse musulmane française. Ces facteurs ne permettent donc pas de prédire qui va se radicaliser ou pas.

D'AL-QAIDA À L'ÉTAT ISLAMIQUE : COMMENT EXPLIQUER LE SUCCÈS DES MODES DE RECRUTEMENT

Afin d'expliquer la complexité du recrutement djihadiste, il convient aussi de considérer, au-delà des profils des recrues, la nature des conflits et des organisations concernées. La variété des schémas de recrutement traduit en effet une évolution de la dynamique des conflits, ainsi que des changements dans les méthodes de recrutement. Avant le conflit syrien, de 1988 à 2011, Al-Qaïda était un réseau décentralisé d'unités relativement autonomes. Les personnes qui s'y engageaient étaient principalement des petits groupes d'amis. Il s'agissait de candidatures spontanées de la part de personnes cherchant activement à entrer en contact avec

7. Quintan Wiktorowicz, *Radical Islam Rising. Muslim Extremism in the West*, Lanham (MD), Rowman & Littlefield Publishers, 2005.

8. Rajan Basra, Peter R. Neumann, « Criminal Pasts, Terrorist Futures : European Jihadists and the New Crime-Terror Nexus », *Perspectives on Terrorism*, vol. 10, n° 6, 2016.

VIOLENCE ET PASSION

le groupe. Lors d'une étude⁹ sur les recrues d'Al-Qaida en Europe de l'Ouest réalisée en 2009, avec les autres chercheurs d'Artis International¹⁰, nous avons montré que 75 % des membres d'Al-Qaida étaient recrutés par un ami, 20 % par un membre de la famille, et seulement 5 % par un étranger¹¹. De tels schémas de recrutement correspondent bien à un réseau décentralisé, clandestin, et disposant de ressources limitées.

L'État islamique (EI) présente une configuration très différente. Celui-ci est arrivé au pouvoir en tant qu'organisation centralisée et hiérarchisée, menant une guerre conventionnelle et disposant des fonds les plus importants dont ait jamais disposé un groupe djihadiste. Alors qu'Al-Qaida aspirait à inciter des attaques partout dans le monde, la priorité de l'EI est que ses combattants se rendent en Syrie et en Irak afin de contribuer à son expansion territoriale. Le groupe EI a donc demandé à ses recruteurs, à travers le monde, de chercher, soit par la prospection dans les quartiers, soit par l'utilisation d'Internet, des jeunes vulnérables. Ces recruteurs ciblaient les personnes les plus facilement accessibles, c'est-à-dire des personnes ayant du temps libre et sans objectif réel dans leurs vies¹². Il s'agit souvent de jeunes issus de zones où le chômage est élevé. En Occident, la Belgique est le pays qui a le plus fort taux de recrutement pour les départs vers la Syrie. Et fin 2015, une personne sur trois recrutée en Belgique et partie combattre au Moyen-

9. Cette étude s'est appuyée sur une enquête de terrain dans différentes villes européennes auprès des amis et des membres de la famille des recrues d'Al-Qaida.

10. Un consortium international de chercheurs et de hauts fonctionnaires dont les deux auteurs sont membres, Scott Atran étant l'un des cofondateurs.

11. Artis Research & Risk Modeling, « Theoretical Frames on Pathways to Violent Radicalization », Office of Naval Research Report, 2009.

12. Comme le montre la proximité géographique et sociale des recruteurs à leurs recrues, mais aussi l'analyse de la propagande d'EI qui cible explicitement les « perdus dans leur vie » et des conversations en ligne entre des membres européens actuels d'EI et d'Al-Qaida en Syrie.

CROYANCES ET CONSCIENCE

Orient avait été recrutée par seulement deux personnes : Khalid Zerkani et Faoud Belkacem¹³. Certaines de ces recrues recrutaient ensuite leurs amis, ce qui a entraîné un important effet de dominos en termes de radicalisation. Pour atteindre ses cibles, l'EI a également tiré parti des réseaux sociaux. On estime qu'environ 20 % des recrues occidentales de l'EI ont débuté leur aventure après être entré en contact sur le Web¹⁴.

NOUVELLE DYNAMIQUE DU CONFLIT ET STRATÉGIES DE RECRUTEMENT : LE RÔLE DES AMIS

Avant 2014, l'EI était principalement une organisation destinée à lutter contre le régime de Bashar Al-Assad et les autres groupes rebelles en Syrie, et son objectif premier était de recruter de jeunes hommes pour combattre. Puis, profitant des tensions croissantes entre sunnites et chiïtes en Irak, l'IE a conquis certaines parties du nord de l'Irak et par la suite joint ses territoires syrien et irakien pour réaliser l'instauration d'un califat en juin 2014 : de ce fait, ce groupe est devenu une organisation de combat ayant pour objet l'édification d'un État. Ainsi, au cours des quatre dernières années, les méthodes de recrutement de l'EI ont encore changé en mettant l'accent sur le recrutement de femmes et de familles susceptibles de venir s'installer dans le territoire occupé. Alors qu'en 2014, une recrue occidentale sur sept était une femme¹⁵, début 2016, la proportion était passée à une sur trois.

13. Pieter Van Ostaeyen, « Belgian Radical Networks and the Road to the Brussels Attacks », *CTC-Sentinel*, vol. 9, n° 6, July 2016.

14. Bruce Bower, « New Studies Explore why Ordinary People turn Terrorist », *Science News*, vol. 190, n° 1, 9 juillet 2016, <https://www.sciencenews.org/article/new-studies-explore-why-ordinary-people-turn-terrorist>

15. Discours du directeur d'Europol, Rob Wainwright, s'exprimant en avril 2016 au Commons Home Affairs Select Committee du Royaume-Uni.

VIOLENCE ET PASSION

Ensuite, les objectifs comme les méthodes de recrutement de l'organisation ont encore évolué en fonction des modifications de la dynamique du conflit. Fin 2015, l'EI a perdu 40 % de son territoire en Irak, et 20 % en Syrie. Début 2017, il a perdu des bastions et des voies de passage clés. De plus, il a rencontré des difficultés pour créer des itinéraires permettant aux nouvelles recrues d'accéder à son territoire. Il s'est donc davantage attaché à encourager ses unités clandestines, ses partisans et les acteurs isolés à travers le monde à perpétrer des attaques à l'étranger. Ces acteurs isolés sont légèrement différents de ceux qui participent à des actions de groupes. Par exemple, un combattant isolé est quatorze fois plus susceptible d'avoir connu des problèmes mentaux qu'un membre d'un groupe structuré¹⁶.

Les profils recrutés ont changé : le passage des actions par unités constituées à des actions isolées s'est accompagné du recrutement de petits délinquants plutôt que de personnes ayant fait des études, de personnes ayant été activement recrutées plutôt que de candidats spontanés et d'un nombre élevé de femmes. Ces mutations sont plus révélatrices de l'évolution de la dynamique des conflits que des vulnérabilités psychologiques ou de l'environnement social.

Cependant, malgré la variabilité importante de ces schémas, un élément reste prédominant : l'influence des amis. Nous avons évoqué le fait que la grande majorité des membres d'Al-Qaida était recrutés par des amis, et qu'en Belgique, ce facteur a été à l'origine d'un effet domino et de la diffusion de la radicalisation en faveur de l'EI, mais le rôle majeur des liens d'amitié est une constante dans tous les contextes. Les chiffres récents sur les combattants occidentaux de l'EI révèlent que seulement 10 % des recrues se sont radicalisées seules. Et même dans le cas de tels acteurs isolés, les études ont montré que dans 79 % des cas,

16. Emily Corner, Paul Gill, « A False Dichotomy? Mental Illness and Lone-Actor Terrorism », *Law and Human Behavior*, vol. 39, n° 1, 2015, p. 23.

CROYANCES ET CONSCIENCE

quelqu'un parmi ses proches était au courant de l'adhésion à l'idéologie terroriste, et que dans 64 % des cas, un ami ou un membre de la famille étaient informés directement des actions envisagées¹⁷.

N'importe qui peut se trouver exposé à de nouvelles croyances, mais lorsque celles-ci s'immiscent dans les conversations amicales quotidiennes, elles ont alors plus de chances de conduire à des actes très concrets. Mais un tel processus ne s'applique pas seulement à la radicalisation, il concerne la persuasion des jugements moraux en général¹⁸. En ce qui concerne les adhésions à des groupes violents, un lieu commun très répandu consiste à dire qu'ils seraient à la recherche de relations fraternelles. Or, si de toute évidence, ils les trouvent au sein de ces groupes, il est fréquent que le facteur d'adhésion provienne de l'appartenance initiale à un groupe amical. Les travaux de recherche sur la diffusion des croyances montrent que lorsque des idées radicales sont présentées par des réseaux d'amis proches, ces groupes servent de catalyseurs contribuant à renforcer ces croyances : celles-ci jouent un rôle de ciment social, qui permet de rapprocher les amis entre eux en tant que groupe mais qui, en même temps, éloigne ce groupe du reste de la société.

MOURIR POUR DES CROYANCES ?

Sur la durée, un tel processus fait que les valeurs partagées par le groupe gagnent en importance, et que les individus s'identifient de plus en plus à celui-ci. En quelque sorte, les

17. Paul Gill, John Horgan, Paige Deckert, « Bombing alone : Tracing the Motivations and Antecedent Behaviors of Lone-Actor Terrorists », *Journal of Forensic Sciences*, vol. 59, n° 2, mars 2014, p. 425-435.

18. Jonathan Haidt, « The Emotional Dog and its Rational Tail : a Social Intuitionist Approach to Moral Judgment », *Psychological Review*, vol. 108, n° 4, 2001, p. 814.

VIOLENCE ET PASSION

valeurs deviennent « sacrées » et les identités personnelles des individus « fusionnent » avec le groupe. Les études de terrain réalisées par les chercheurs du groupe Artis au Maroc et auprès de combattants kurdes sur les frontières avec l'EI en Irak montrent que c'est la combinaison d'une valeur sacrée et de la fusion avec le groupe d'amis qui motive le combat et incite à mourir pour les valeurs revendiquées¹⁹. Ainsi, loin que fusionner avec la religion ou avec une identité ethnique soit un signe avant-coureur systématique d'une volonté de combattre et de mourir, c'est le caractère fusionnel du partage de certaines croyances avec des proches qui inspire l'idée du sacrifice personnel.

D'autant que la plupart des personnes devenues extrémistes n'ont pas reçu une éducation qui les conduirait à devenir radicales, mais elles se sont converties aux idéologies violentes. En effet, souvent les valeurs extrémistes vont à l'encontre de l'éducation reçue par un individu. La socialisation dans un groupe d'amis extrémistes contribue à renforcer et à valider comme normales les croyances considérées comme anormales par le reste de la société. Si l'on supprime cette dynamique de renforcement, la probabilité que l'idéologie violente perde de sa crédibilité aux yeux de l'individu radicalisé augmente nettement.

Si le contexte social change, les croyances perdent leurs fondations : les liens amicaux sont non seulement essentiels dans le processus de radicalisation, mais peuvent également jouer un rôle important dans le processus de déradicalisation. Les programmes de prévention, de déradicalisation et de réintégration les plus efficaces en Allemagne²⁰, en

19. Hammad Sheikh, Ángel Gómez, Scott Atran, « Empirical Evidence for the Devoted Actor Model », *Current Anthropology*, vol. 57, n° 13, 2016, p. 204-209.

20. Maria Lozano, « Inventory of the best Practices on de-radicalisation from the Different Member States of the EU », European Network Based Prevention and Learning Program, tiré de http://www.terra-net.eu/files/nice_to_know/20140722134422CVERLTdef.pdf (2014).

CROYANCES ET CONSCIENCE

Suède²¹, au Danemark²², et au Sri Lanka²³ ont tous mis à contribution des amis et parents modérés pour éloigner une personne d'un extrémisme violent.

LES LIMITES DE LA PLASTICITÉ DES CROYANCES

De nombreuses études réalisées sur le raisonnement moral ont démontré qu'argumenter contre les valeurs d'une personne change rarement son opinion²⁴. Face à l'argumentation, ces personnes se distancient socialement de ceux qui sont en désaccord avec leurs croyances²⁵. Cependant, ces mêmes personnes sont capables, dans certaines conditions, de repenser leurs croyances.

Dans nos entretiens avec des jeunes radicaux en Europe de l'Ouest et, *via* Internet, avec des djihadistes en Syrie, nous avons constaté que la grande majorité était prête à revoir leurs opinions. Par exemple, ils sont prêts à concevoir le califat non pas comme un État sans frontières, mais comme une fédération de nations à l'image de l'Union européenne. De sorte que, alors même qu'ils considèrent la démocratie comme à l'antithèse de leurs croyances, ils sont prêts à

21. Riazat Butt, Henry Tuck, « European Counter-Radicalisation and de-Radicalisation: a Comparative Evaluation of Approaches in the Netherlands, Sweden, Denmark and Germany », *Institute for Strategic Dialogue, Cross-Country Evaluation Report*, tiré de http://www.strategicdialogue.org/De-radicalisation_final.pdf (2014).

22. Toke Agerschou, « Preventing Radicalization and Discrimination in Aarhus », *Journal for Deradicalization*, n° 1, 2014, p. 5-22.

23. Malkanthi Hettiarachchi, « Sri Lanka's Rehabilitation Program: A New Frontier in Counter Terrorism and Counter Insurgency », *Prism: a Journal of the Center for Complex Operations*, vol. 4, n° 2, 2013, p. 105.

24. Jonathan Haidt, « The Emotional Dog and its Rational Tail... », *op. cit.*; Jonas T Kaplan., Sarah I. Gimbel, Sam Harris, « Neural Correlates of Maintaining one's Political Beliefs in the Face of Counterevidence », *Scientific Reports*, n° 6, 2016.

25. Linda J Skitka, Christopher W. Bauman, Edward G. Sargis, « Moral Conviction: Another Contributor to Attitude Strength or Something more? », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 88, n° 6, 2005, p. 895.

VIOLENCE ET PASSION

accepter une sorte de démocratie islamiste incluant, par exemple, la possibilité d'organiser des élections. Ils sont même prêts à accepter des interprétations adoucies de la charia. L'élément central de cette acceptation est le maintien des termes « califat » et « charia », même si les croyances sont sensiblement modifiées. Ainsi, les croyances spécifiques peuvent être plus souples que les sentiments sous-jacents.

Parfois, c'est le respect des sentiments qui peut être la meilleure manière d'ouvrir la voie aux négociations. Ainsi, une étude réalisée par les chercheurs d'Artis International²⁶ auprès d'Israéliens et de Palestiniens a révélé qu'offrir à chaque partie des incitations matérielles pour accepter un traité de paix finissait toujours par augmenter l'indignation et le soutien à la violence exercée contre la partie adverse, alors qu'une concession symbolique, comme par exemple, la reconnaissance par les Israéliens de la souffrance du peuple palestinien, ou la reconnaissance par les Palestiniens du droit d'Israël à exister, l'indignation et le soutien à la violence diminuaient considérablement²⁷. Faire preuve de respect et de compassion pour les sentiments peut être la meilleure manière d'ouvrir la voie à des approches pacifiques quant à la manière de vivre ses croyances.

* *
*

Ainsi, l'étude empirique de la radicalisation offre un aperçu de la manière dont les croyances se traduisent en passage à l'acte. En l'état actuel des connaissances, il apparaît que les croyances extrêmes doivent d'abord être intégrées dans un groupe d'amis avant d'être appropriées par les

26. Une enquête menée auprès de 601 colons juifs israéliens, 535 réfugiés palestiniens et 719 étudiants palestiniens en Cisjordanie et à Gaza.

27. Jeremy Ginges *et al.*, « Sacred Bounds on Rational Resolution of Violent Political Conflict », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 104, n° 18, 2007, p. 7357-7360.

CROYANCES ET CONSCIENCE

individus : c'est dans la mesure où elles sont partagées par des amis proches que des croyances considérées anormales par le reste de la société peuvent apparaître comme « normales » au sein de ce groupe. Et comme ces croyances sont partagées plus fréquemment entre amis, elles gagnent en importance et en constance : lorsqu'elles atteignent un niveau élevé de force, elles peuvent devenir sacrées pour l'individu, et une fois cette sacralisation atteinte, elles sont difficiles à modifier. Cependant, en respectant les sentiments sous-jacents des croyances (par exemple, le sentiment d'injustice, le besoin de respect, etc.), nous pouvons encore modifier les modes d'action personnels : notamment susciter l'abandon du recours à des actions violentes qui est la condition de la paix par la coexistence entre personnes de croyances différentes.

Raconter les miracles

Michèle Bokobza Kahan

La diffusion de témoignages de miracles, sous des formes orales puis écrites, est un phénomène culturel et religieux qui caractérise la France médiévale et prémoderne. Une recrudescence de manifestations de miracles a ensuite lieu au XVII^e siècle, un « siècle des saints » pour l'historien Henri Bremond¹. Cette attirance pour le merveilleux n'est pas seulement due à la naïveté de croyants incultes. Elle participe aussi d'une vision complexe de la réalité, qui ne dissocie pas nécessairement l'ordre de la nature et les manifestations extraordinaires qui le bouleversent. Théologiens et apologistes catholiques persistent à définir le miracle comme une manifestation de la volonté divine dans la nature. Toutefois, dès la seconde moitié du XVII^e siècle, les dogmes religieux sont remis en question par des philosophes comme Pierre Gassendi, Pierre Bayle et Fontenelle, et leur regard se pose sur les grands textes sacrés pour mieux les critiquer. Ce mouvement de rationalisation et de laïcisation de la pensée, s'il se développe en catimini au XVII^e siècle, va en se confirmant au siècle des grands sceptiques que sont Voltaire, Montesquieu, Diderot, Rousseau, La Mettrie, D'Holbach, et bien d'autres, sans jamais que l'événement miraculeux ne disparaisse. Il peut au contraire produire un métadiscours abondant, comme en témoignent les chroniques, les fictions romanesques, les essais philosophiques, les articles de l'*Encyclopédie* et des journaux jésuites et jansé-

1. Henri Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, tome 2 : *L'Invasion mystique*, Paris, Librairie Bloud et Gay, 1916-1933.

VIOLENCE ET PASSION

nistes : le miracle est représenté sous une forme parodique, dénonciatrice d'imposture, polémique, critique, mais aussi sérieuse, édifiante, normative². Or, cette exploration complexe et souvent contradictoire de la question du miracle se déploie en amont et en aval d'un moment précis, les miracles de Saint-Médard.

DES MIRACLES AU SIÈCLE DES LUMIÈRES ?

La vague de miracles de guérison sur la tombe du diacre Pâris au cimetière de Saint-Médard entre les années 1728 et 1732 s'inscrit dans le prolongement de la promulgation de la bulle *Unigenitus*³ (1713). Ce décret papal antijanséniste avait pris, dès sa parution, une tournure politique d'une complexité inattendue. S'y trouvaient mêlés, d'une part, la monarchie, le Parlement, l'Église gallicane, d'autre part, Rome, les constitutionnaires et les anticonstitutionnaires, c'est-à-dire les défenseurs et les opposants à la bulle papale, et enfin, le bas clergé et le peuple. Louis XIV, hostile aux jansénistes, avait demandé l'intervention de Rome à travers la promulgation de telles bulles destinées à éradiquer le mouvement. Mais la bulle *Unigenitus* avait été perçue par un grand nombre d'archevêques et d'évêques, souvent éloignés du jansénisme, comme une ingérence de Rome dans les affaires de l'Église gallicane. Le conflit s'était envenimé avec l'intervention des parlementaires et les agissements activistes du jansénisme du début du XVIII^e siècle, qui trouvaient là un terrain fertile de mobilisation d'un bas

2. Voir Alain Sandrier, *Les Lumières du miracle*, Paris, Classiques Garnier, 2015, et Michèle Bokobza Kahan, *Témoigner des miracles au siècle des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

3. La bulle condamne cent une propositions extraites de l'ouvrage de Pasquier Quesnel, *Nouveau Testament en français avec des réflexions morales*, publié en 1671 et depuis réédité et fortement apprécié par plusieurs prélats.

CROYANCES ET CONSCIENCE

clergé, trop souvent laissé pour compte. Et comme celui-ci côtoyait quotidiennement les gens du peuple, son empreinte sur ses ouailles était déterminante. Dans ce contexte, les activités éditoriales des fondateurs du périodique janséniste *Les Nouvelles ecclésiastiques*, celles de libraires et imprimeurs sympathisants et de militants dévoués comme Carré de Montgeron, conseiller au Parlement, font sortir au grand jour des questions théologiques qui deviennent des sujets de débats, de rumeurs, de mouvements populaires et interpellent l'opinion publique.

La polémique et la propagande prennent une dimension inhabituelle avec les événements de Saint-Médard où est enterré le diacre François de Pâris. Issu de la noblesse de robe en Champagne, Pâris avait dû se battre contre sa famille pour obtenir la permission d'entrer dans les rangs de l'Église. Imprégné des thèses figuristes selon lesquelles l'intervention divine s'inscrit non seulement dans le cours de l'histoire mais également dans la réalité des corps, il voulait faire de sa vie une imitation du martyr des saints de Port-Royal, le foyer du jansénisme. Épreuves et pénitences, jeûnes et mortifications de plus en plus extrêmes font de lui le symbole expiatoire des maux de l'Église selon la vision figuriste. Lorsque son idéal de pauvreté le conduit à une mort prématurée à l'âge de 37 ans, en 1727, il devient un objet de dévotion. C'est sur sa tombe que se déclenche l'histoire des malades miraculeusement guéris puis des « convulsionnaires⁴ ».

4. Les convulsions sont au départ un signe visible de la guérison, puis, avec la fermeture du cimetière et l'organisation de cérémonies figuratives dans des lieux privés, elles deviennent des manifestations de violence physique qui vont jusqu'à des crucifiements réels. Voir sur le sujet Daniel Vidal, *Miracles et convulsions jansénistes au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1987.

VIOLENCE ET PASSION

**TRANSES, CONVULSIONS, DOULEURS ET GUÉRISONS
OU L'ÉMERGENCE D'UN TÉMOIGNAGE RELIGIEUX
DE CONTESTATION FACE À L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE**

Les témoignages de Saint-Médard constituent un ensemble de documents écrits de nature hétérogène : des relations de maladie et de guérison, des témoignages signés et certifiés par les miraculés eux-mêmes devant un notaire qui enregistre par écrit leur parole, des comptes rendus d'états de trances et de convulsions établis par des témoins oculaires, des certificats médicaux qui racontent souvent longuement la maladie, les traitements assignés, les aggravations pathologiques, et la guérison soudaine et improbable, mais néanmoins bien réelle, et enfin des essais théoriques sur le témoignage et les raisons pour lesquelles il faut soit le reconnaître, soit le rejeter. Les auteurs de la plupart de ces textes sont des individus dont le quotidien et les activités professionnelles n'appartiennent pas, tant s'en faut, au champ des lettres : ce sont des inconnus. Ce corpus⁵ représente une réaction défensive dans un contexte politico-religieux compliqué.

Depuis les origines de la martyrologie religieuse chrétienne, le martyr, mot dérivé du grec ancien qui signifie « témoin », choisit une mort violente pour témoigner de la grandeur divine. Toutefois, un élément majeur de l'acte du martyr ou du miraculé réside ailleurs, dans sa transformation en récit écrit⁶. Le témoignage religieux repose à la fois sur un cadre institutionnel, sur le témoin porte-parole et la légiti-

5. Les témoignages consultés recouvrent les dix recueils qui présentent au total cent seize miracles, publiés par le libraire Lottin de 1732 à 1735 et qui sont réédités sous différentes formes, les dossiers réunis dans le fonds Le Paige, les deux premiers volumes de *La Vérité des miracles* édités par Louis Basile Carré de Montgeron en 1737 et les volumes qui réunissent les feuilles du périodique *Les Nouvelles ecclésiastiques* publiées entre les années 1728 et 1732.

6. Daniel Boyarin, *Martyrdom and the Making of Christianity and Judaism*, Stanford, Stanford University Press, 1999.

CROYANCES ET CONSCIENCE

mité de son rôle, sur les composantes biographiques du témoin premier, et enfin, sur la force et l'authenticité des événements dramatiques de la mort ou du miracle. Le rapport entre la parole divine, celle du témoin-passeur et celle du martyr ou du miraculé se construit au sein d'un espace hiérarchique qui préserve les positions et les fonctions de chacun des locuteurs, implicites ou explicites.

Au XVIII^e siècle, les deux fonctions – didactique et historique – que remplissait jusque-là le témoignage religieux laissent la place à une dimension polémique et politique plus dérangeante. À l'heure où l'enjeu des témoignages réside plus dans l'instauration d'un dialogue argumentatif destiné principalement à mobiliser et à infléchir l'opinion publique et moins dans la volonté de lire publiquement dans les églises les actes de martyrs pour éveiller les vertus chrétiennes, de nouvelles formes d'écritures testimoniales apparaissent et l'image de soi du locuteur dans le texte prend une importance de nature différente. Les témoignages de martyres et de miracles résultaient auparavant d'un travail effectué essentiellement par les représentants ou les porte-parole de l'Église : en d'autres termes, leur accréditation et leur efficacité auprès des croyants étaient dues en premier lieu à l'autorité institutionnelle attachée au témoin. La force intrinsèque de la parole du locuteur dans le discours testimonial s'abreuvait à la source de l'appareil ecclésiastique et pontifical, responsable majeur de la fabrication du témoignage.

Aussi les jansénistes, qui se réclamaient de l'Église catholique et respectaient l'autorité de l'Église, seule apte à reconnaître officiellement le miracle, se trouvaient dans une situation embarrassante. Afin de défendre leurs positions au nom des valeurs catholiques, ils devaient gérer la tension que produisait leur appel à la contestation et à l'opposition. Comment s'opposer à l'autorité de l'Église tout en lui restant soumis ? Comment entraîner les fidèles à s'y opposer sans être accusé de rébellion et d'hérésie ? C'est

VIOLENCE ET PASSION

autour de ce dilemme que se construit le discours de témoignage des miracles.

Dans le cas de ces témoignages de Saint-Médard, la nécessaire revendication de la vérité puise ses arguments en dehors de l'institution, ce qui implique des changements dans le dispositif énonciatif du témoignage. La parole de l'autorité s'effrite tandis que d'autres voix émergent. Des garanties pour doter le sujet d'un statut de témoin sont désormais exigées bien au-delà de l'appui et de l'accord de l'Église dont le pouvoir s'affaiblit dans le contexte janséniste. Dans cette perspective, les composantes énonciatives du discours deviennent fondamentales. Si celui qui témoigne n'est plus désormais un représentant de l'autorité, un clerc ou un historien de l'Église, mais un fidèle anonyme, représentant d'une *vox populi*, de nouvelles questions se posent concernant l'ethos du locuteur dans le discours. Par quels moyens ce locuteur va-t-il essayer de prouver qu'il est un être raisonnable, posé, sérieux, que ses capacités de voir, de comprendre, de percevoir, de se souvenir et de mettre en mots l'événement miraculeux sont sans faille? Sur quel ensemble de valeurs et de croyances communes va-t-il s'appuyer pour faire partager ses vues? Dans quelle mesure l'efficacité de sa parole est-elle liée, dans un tel contexte, à sa position sociale?

Contre l'institution qui refuse de légitimer la parole testimoniale des miraculés de Saint-Médard, ceux-ci réinventent un ethos qui, par de multiples moyens, va chercher à prendre, voire à arracher, ce qui lui est désormais interdit. Dans les récits religieux, les contraintes narratives traditionnelles exigent une désaffection de la subjectivité du témoin dans le discours au profit d'une expérience qui s'inscrit dans le cadre d'un événement partagé, au service de la collectivité. Les restrictions génériques caractéristiques du témoignage religieux traditionnel dans son contenu comme dans sa mise en parole imposent l'abstinence d'expression de sentiments personnels et intimes de la part du témoin miraculeusement

CROYANCES ET CONSCIENCE

guéri. Le locuteur focalise ses dires sur l'événement et n'évoque que très succinctement des sentiments comme la colère ou le désespoir, la frayeur ou la vindicte. Les seuls sentiments exprimés se limitent aux expressions édulcorées de l'espérance et de la crainte inspirées par la foi religieuse, même si la guérison, source de ses tourments et de ses espoirs, demeure l'objectif majeur vers lequel tend le narrateur. Cela révèle une volonté de donner à voir (et à entendre) une parole neutre. Cette neutralisation du discours testimonial religieux participe de l'instrumentalisation du témoin mis au service d'un message unique dont la portée le dépasse. L'expression du ressenti personnel ne trouve sa place ni dans le récit relaté (représentations), ni dans la prise de parole (énonciation). Le parcours des souffrances endurées servant à valoriser le moment du miracle, seul importait l'itinéraire aboutissant après maintes épreuves à l'expérience mystique du recueillement, de l'oubli de soi et de la grâce divine.

Les témoignages de Saint-Médard ont pour objectif principal de prouver la crédibilité du témoin. Tout en appartenant au genre du témoignage religieux, leur discours se construit à partir de pratiques d'écriture et de schémas narratifs qui glissent vers d'autres modèles discursifs d'écriture de soi et de représentation du factuel.

SUSCITER L'ÉMOTION ET L'ADMIRATION DU LECTEUR

Au plan discursif, le schéma narratif devient plus élaboré, une mise en intrigue se crée et renforce la dimension événementielle, les marques de la subjectivité imprègnent un récit où l'axe autobiographique devient déterminant. Les témoignages de Saint-Médard glissent vers un discours marqué par l'investissement intime du témoin, de celui qui a vécu dans sa chair la maladie et la guérison. Il en va de même pour celui qui a accompagné le malade et a assisté à sa guérison inattendue et merveilleuse. Plus les liens fami-

VIOLENCE ET PASSION

liaux ou amicaux sont étroits et plus l'émotivité est forte dans le témoignage. Les deux types de témoins, celui qui a vécu l'expérience et celui qui a assisté à l'expérience de l'autre, aspirent certes à glorifier la grandeur divine mais ils le font en se plaçant au centre du récit.

Ces discours se divisent en trois parties distinctes : l'ouverture et la présentation où sont enregistrées les coordonnées civiles du témoin, ensuite la narration des événements biographiques autour de la maladie, des tentatives de guérison, leurs échecs et l'événement miraculeux, enfin le retour à la routine, la conclusion. La deuxième partie, qui est la plus longue, offre de riches informations sur la vie quotidienne du sujet. Les personnes impliquées de près ou de loin dans la maladie, les lieux géographiques et les indications temporelles concernant les moments cruciaux depuis l'éclosion de la maladie jusqu'à la guérison, constituent une mine de renseignements qui visent à ancrer le témoignage dans la réalité.

Les récits s'articulent sur l'expérience douloureuse de la maladie au quotidien et les conséquences concrètes de son interruption miraculeuse. Dans certains témoignages autobiographiques, le témoin locuteur du récit testimonial parle à la première personne quand lui-même a vécu les affres de la maladie et la félicité du miracle. D'autres témoignages à la première personne relatent ce que le sujet parlant, constitué en témoin oculaire d'un événement, a vu : c'est un parent ou un médecin qui connaît le ou la malade depuis longtemps et qui peut parler à la fois de la maladie et de la guérison. Il existe également des témoignages à la troisième personne qui se présentent comme la retranscription d'un discours rapporté initialement par un témoin premier sans doute incapable d'écrire, mais dont la présence lors de l'enregistrement notarial du récit et sa sous-signature entérine la véracité des dires qui le concernent. La volonté obsessionnelle de tout montrer, la vulnérabilité, la décrépitude et la destructibilité du corps malade s'éloigne des caractéristiques plus ou moins

CROYANCES ET CONSCIENCE

convenues du récit de miracle. Les craintes et les espoirs du témoin s'inscrivent en creux dans les descriptions de la symptomatologie qui s'étalent sur dix à quinze pages. De plus, la mise en récit des souffrances physiques s'enrichit de détails qui concernent à la fois la maladie, les efforts de guérison, l'entourage familial et intime, le voisinage proche et lointain, autant d'éléments qui sont en relation directe avec l'état émotionnel du sujet. Enfin, leur diffusion rapide permet d'ancrer ces récits dans l'actualité. Ainsi, ces témoignages religieux à la première personne, tout en s'inscrivant dans une tradition, s'en écartent à bien des égards.

Dans un témoignage d'une quinzaine de pages, Jeanne-Marguerite Dutilleux, un témoin premier, organise son récit en séquences qui traitent des différentes phases de la maladie. Les périodes de souffrances alternent avec des instants de rémission. La jeune femme raconte les moments d'espoir et de découragement profond, évoque en filigrane le courage et la persévérance qui la maintiennent en vie. La structure narrative favorise la mise en intrigue d'un récit qui éveille et maintient sur le qui-vive l'intérêt du lecteur. La représentation de la réalité journalière, en creux de laquelle s'inscrivent les conflits psychiques du personnage confronté aux aléas de la maladie, devient le sujet omniprésent du témoignage :

Ma maladie fut très sérieuse dès le commencement, car je tombais dès lors dans des convulsions si violentes, que j'avais besoin de plusieurs personnes pour me retenir et m'empêcher de me blesser. Ces convulsions étaient si fréquentes que j'y retombais souvent plus de vingt fois dans le même jour, quelquefois dans l'Église, d'où il me fallait transporter sur-le-champ à la maison. Pour remédier ou au moins diminuer la violence de mes convulsions, Monsieur Moulin Médecin de la Paroisse de Saint-Germain-le-Vieil qui me voyait pour lors, et qui mourut quelques années après, me fit prendre différentes drogues qu'il jugeait propres à ma situation, mais elles ne me procurèrent aucun soulagement : il

VIOLENCE ET PASSION

ordonna une saignée du bras qui ne fit qu'irriter le mal ; il ordonna ensuite une saignée du pied qui me soulagea pendant quelque temps, quoique dans cet intervalle de relâche je ressentisse de grands maux, que Monsieur Moulin regardait comme l'effet d'une fièvre interne qui ne m'abandonnait point. On me fit plusieurs saignées du pied très proches l'une de l'autre, et j'éprouvai alors un soulagement plus marqué ; car j'étais quelquefois l'espace de six semaines assez tranquille en comparaison de l'état où j'étais réduite, quand mes convulsions survenaient. Voilà à peu près la situation où je me suis trouvée pendant les quatre premières années de ma maladie sans aucune apparence de guérison, quoique l'on me fit espérer que cela viendrait peut-être lorsque je m'y attendrais le moins. [...] Au commencement de cette seconde époque de ma maladie, le Chirurgien qui me gouvernait fit sentir à mes parents le besoin que j'avais d'un médecin qui remplaçât Monsieur Moulin. Ils prièrent Monsieur Seron, qui était depuis peu le Médecin de la Paroisse, de prendre soin de moi ; il le voulut bien, et il m'a toujours gouvernée depuis. À la première visite, il me fit faire le récit de mes maux, il me demanda de quelle manière à peu près j'avais été traitée. Je le fis le mieux que je pus ; mais mon père et ma mère qui ne m'ont pas perdu un seul moment de vue, lui rendirent un compte plus détaillé que je n'étais capable de faire. [...] Il fallut néanmoins en revenir aux saignées, tous les remèdes ne faisant qu'augmenter mon oppression d'estomac et tous les autres accidents dont j'ai déjà parlé, auxquels se joignirent pour lors de fréquentes coliques, de fréquents battements de cœur, de grandes envies de vomir, une très grande faiblesse dans les jambes ; les saignées qu'il ordonna me soulagèrent en effet pour quelque temps et me donnèrent un peu de repos pendant quatre mois, dans l'espace desquels je ne fus point saignée. Ces quatre mois de relâche écoulés, je retombais dans les mêmes accidents, pour lesquels il ordonna tous les remèdes qu'il jugeait propres à ma tranquillité. [...] Toutes les fois qu'il me voyait, il paraissait toujours de plus en plus surpris de mon état et de l'inefficacité des remèdes. [...] Voilà l'état dans lequel j'ai été jusqu'à l'âge de 20 ans, toujours dans l'une de ces deux alternances, de très mal, de moins mal, n'ayant jamais joui de la santé, puisque je n'ai jamais été jusqu'à ce temps un seul moment sans fièvre. [...] Le mal augmentait de jour en jour, on croyait à chaque instant que j'allais expirer à cause de la grande

CROYANCES ET CONSCIENCE

oppression qui m'accablait, et qui était presque continue. [...] Mon père et ma mère, me voyant absolument sans ressource, et pensant d'ailleurs que ma maladie serait encore bien longue, songèrent à me procurer quelque place, se voyant épuisés par une aussi longue maladie. Je leur dis moi-même, dans le dessein de les tranquilliser un peu, que j'y consentais de bon cœur par religion et par raison ; mais que le choix était à ma disposition, je serais bien contente d'avoir un lit aux incurables⁷ [...] (relation de Jeanne-Marguerite Dutilleux).

L'image de soi est travaillée par une alternance persistante entre les mondes intérieur et extérieur, entre un regard tourné vers le ressenti personnel et un regard porté vers les aléas de la vie, l'entourage, les conditions d'une routine bouleversée. Le récepteur du témoignage devient ainsi la cible d'un discours qui veut éveiller son émotion et provoquer son admiration. Attention, émotion et admiration, rapprochement empathique et identification sont les effets affectifs d'un témoignage qui relève de l'illocutoire dans la mesure où, par sa nature nouvelle, il agit directement sur le récepteur avant même que celui-ci ne se pose la question de croire ou de ne pas croire à l'authenticité du témoignage.

De plus, l'exhibition du corps malade, de ses souffrances, de sa détérioration, les descriptions détaillées des épreuves vécues nous éloignent de l'événement du miracle pour mieux nous rapprocher d'une personne souffrante dans son quotidien. Le décès du médecin soignant et son remplacement révèlent les relations personnelles qui se tissent entre la malade et ses soignants. Le récit de la maladie s'interrompt momentanément quand Jeanne-Marguerite décide de se rendre à Saint-Médard pour prier sur le tombeau du diacre Pâris. L'énumération des visites soigneu-

7. *Recueil des miracles opérés au tombeau de M. de Pâris diacre. Avec les requêtes présentées à monsieur de Vintimille archevêque de Paris, par messieurs les curés de cette ville et un discours préliminaire sur les miracles*, cote BNF 8-LD4-2077, vol. 2, p. 25-39.

VIOLENCE ET PASSION

sement décrites, des prières et, enfin, le récit de la guérison prolongent, au-delà de la maladie, l'histoire d'une vie. La précision avec laquelle les tâtonnements, les hésitations et les choix pris sont décrits met en relief l'intérêt du docteur de la paroisse pour ses ouailles, son souci de ne pas pouvoir les guérir. L'apparition des parents contribue à créer une ambiance de chaleur humaine au sein de la déchéance physique. De même, leur épuisement indique leur dévouement indéfectible, une caractéristique qui était déjà apparue dans la construction de l'ethos du témoin spectateur. Dans son témoignage, Jeanne-Marguerite Dutilleux confie des sentiments intimes qu'elle n'aurait pas avoués sans le soutien des siens. Les mots utilisés disent l'importance vitale qu'elle accorde à l'amour dont elle jouit.

L'ethos testimonial se partage donc entre l'intériorité du discours personnel et l'extériorité du discours convenu et préétabli. À bien des égards, le témoin demeure attaché à certains modèles rhétoriques qui identifient son discours et partant, son appartenance à un groupe et à une cause. Mais en se positionnant comme héros ou héroïne d'une situation qui bouleverse son quotidien laborieux et modeste, qu'il entend du reste faire connaître au lecteur, le témoin entame un récit qui le transfigure. Au fil de sa narration, il ou elle acquiert une présence et une autonomie qui sont les signes d'une mobilité nouvelle dans le champ discursif du témoignage religieux ; une mobilité qui se situe également dans l'idéologie janséniste populaire.

Cet exemple emblématique montre la possibilité désormais ouverte pour le témoin qui peut exprimer des sentiments complexes et doter ainsi son récit d'une couche discursive vectrice de tensions et de conflits intérieurs jusque-là inavoués parce qu'inavouables. Car il ne s'agit pas d'exprimer uniquement des sentiments positifs, mais également de dévoiler des mouvements de découragement, de solitude, de frustration et d'aliénation. L'exposition de phénomènes privés, intérieurs, dans un discours qui

CROYANCES ET CONSCIENCE

demeure toutefois contrôlé, pointe le changement survenu dans les témoignages. Tout aussi étonnante, l'apparition du registre de l'incertitude et du doute. Les témoignages de Saint-Médard donnent ainsi une place nouvelle à l'expression de sentiments complexes, conflictuels, parfois sans rapport direct avec le miracle qui disent l'individu dans sa spécificité.

* *
* *

Ainsi, le cas des témoignages de miracles de Saint-Médard met en évidence l'émergence d'un genre neuf du récit de miracle. On y voit comment se transforme un genre institutionnellement et socialement contraint sans rompre les amarres avec son modèle d'origine, la conservation d'un format générique testimonial de la chose religieuse combiné aussi bien avec des critères juridiques d'élaboration du discours testimonial, qu'avec de fortes déviations discursives, d'ordre narratif, rhétorique et argumentatif. L'auteur testimonial, de même que ses récepteurs, préservent naturellement et comme allant de soi l'identité générique sans laquelle ce corpus n'aurait pas de sens dans le contexte d'où il émerge. Dans un même temps, il pratique un autre type d'écriture pour un autre type de lecture relié tant à une mobilisation de l'opinion publique qu'à un besoin de se dire. Le témoignage qui se veut scrupuleusement factuel laisse surgir des éléments biographiques et psychiques qui visent à renforcer la crédibilité du dire, mais qui dans un même temps se détourne pour cette raison même de la ligne narrative directe qui doit l'amener à la phase terminale du miracle. Le témoignage fait place à un récit du sujet, de sa vie, de son expérience, des aléas d'un parcours qui se reconstruit au fil de la parole testimoniale. L'autorité biographique du témoin en tant que personne physique, présente et directement impliquée, dans sa chair et son corps aux événements qu'elle raconte, permet l'extension d'un dire subjectif.

VIOLENCE ET PASSION

Ce cas contribue à une réflexion sur l'écriture testimoniale dans une perspective historique et culturelle plus large. Il montre comment, au XVIII^e siècle, un entremêlement de discours constitutif du témoignage de miracles s'effectue dans un temps où les partis pris idéologiques s'affrontent certes mais se nourrissent également l'un de l'autre pour produire finalement quelque chose de nouveau. L'évolution discursive du témoignage s'articule naturellement sur une évolution de la pensée philosophique de l'histoire, de la mémoire et de la vérité empirique qui prend un tournant décisif à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle⁸. L'écriture de l'histoire (dans son sens large : mémoires, chroniques, témoignages) et le rapport qu'entretient celui qui se charge de relater les événements proches et lointains du passé avec l'authenticité de ses dires, se trouvent très proches d'une pensée philosophique communicative du langage. À la différence des témoignages religieux de miracles imprimés et diffusés depuis l'invention de la presse et qui voient le jour aux XVI^e et XVII^e siècles, les témoignages des miracles de Saint-Médard ne sont plus le résultat d'un événement mais ils produisent l'événement. Le schéma narratif devient plus élaboré, les marques de la subjectivité sont plus fortes, la dimension événementielle avec tout ce que cela induit s'accroît. Parce que la crédibilité du témoin n'est plus acquise d'office et que le témoignage ne se contente plus d'enregistrer un miracle reconnu et légitimé par l'Église, le miracle se construit désormais de l'intérieur et non plus de l'extérieur du texte, ce qui signifie qu'un renversement hiérarchique s'effectue également dans le discours, entre le témoin, l'énonciateur, et l'événement qu'il relate. Le témoignage est devenu un apport central pour l'écriture de l'histoire

8. Michèle Bokobza Kahan, « The Debate on Testimonies Concerning Miracles and History in 17th-18th Century France », Sybille Krämer and Sigrid Weigel (dir.), *Testimony/Bearing Witness. Epistemology, Ethics, History and Culture*, Lanham (MD), Rowman & Littlefield, 2017 (sous presse).

CROYANCES ET CONSCIENCE

des grandes catastrophes des siècles récents (guerres, génocides...). Cette potentialité, politique plus que jamais actuelle, transforme le discours testimonial traditionnel et met en valeur le patrimoine pour penser le témoignage dans un cadre référentiel qui ne se limite pas à la période contemporaine et aux grandes catastrophes du XX^e siècle.

La puissance de la conscience : suggestion, placebo et hypnose

Laurène Vuillaume et Axel Cleeremans

Depuis les années 1960, les résultats de nombreuses expériences en psychologie cognitive montrent comment notre cerveau semble être capable de traiter des informations dont nous n'avons pas conscience. Ainsi, les décisions complexes que nous devons prendre seraient de meilleure qualité quand nous sommes distraits plutôt que concentrés sur le problème (Bos, Dijksterhuis & Van Baaren, 2012). Autre exemple, nous serions capables de réaliser des opérations arithmétiques simples sur des nombres présentés de manière subliminale, c'est-à-dire pendant une durée si courte que le nombre lui-même demeure invisible (Sklar *et al.*, 2012). Par ailleurs, d'autres travaux, émanant plutôt de la psychologie sociale, suggèrent également que notre comportement est susceptible d'être influencé par des stimuli dont nous n'avons pas conscience. Tenir un récipient contenant un liquide froid (plutôt que chaud) nous ferait ainsi juger quelqu'un que nous rencontrons pour la première fois comme moins chaleureux (Williams & Bargh, 2008). Être assis sur une chaise dure (plutôt que dans un fauteuil) nous inciterait à être plus ferme lors d'une négociation (Ackerman, Nocera & Bargh, 2010). Être exposé au drapeau des États-Unis aurait tendance à rendre les Américains plus conservateurs (Carter, Ferguson & Hassin, 2011). La présentation de mots associés à la vieillesse nous ferait marcher plus lentement quand nous sortons du laboratoire (Barg, Chen & Burrows, 1996), et la présentation de mots négatifs (plutôt que positifs) augmente-

VIOLENCE ET PASSION

rait la beauté subjective de ce que l'on voit ensuite (Era, Candidi & Aglioti, 2015).

Que faut-il penser de ces nombreuses études, dont les résultats surprenants nous invitent à considérer que l'inconscient prend souvent le pas sur la conscience ? Il ne s'agit pas ici de faire un état des lieux systématique de ces travaux, mais plutôt de rappeler, d'une part, que ce domaine reste profondément controversé aujourd'hui, et d'autre part, que les effets observés sont en général fort petits. Ces résultats sont tellement controversés (Ioannidis, 2005) qu'ils ont suscité une véritable remise en question des méthodes utilisées en psychologie pour les mettre en évidence : ce qu'il est convenu d'appeler une « crise de la réplicabilité » tant les tentatives de reproduire ces résultats – traitement de l'information sans conscience – se sont avérées infructueuses (Klein *et al.*, 2014).

Délimiter avec précision les contours de l'étendue du traitement sans conscience est particulièrement complexe. La difficulté provient essentiellement du fait qu'il s'agit de prouver que le participant n'a *pas* conscience d'un état de choses. Les stratégies expérimentales dont on dispose pour le faire sont limitées mais, malgré ces obstacles, il est possible d'étudier scientifiquement comment le traitement inconscient influence notre comportement. La parole est un outil particulièrement intéressant dans ce cadre. En effet, nous verrons comment les croyances induites, que ce soit par l'hypnose ou le placebo, peuvent modifier notre perception du monde et ainsi avoir des effets importants sur le comportement.

CROYANCES ET CONSCIENCE

**LES THÉORIES DE LA CONSCIENCE
OU DE LA DIFFICULTÉ DE DÉMONTRER
L'EXISTENCE DE L'INCONSCIENT**

Il existe plusieurs théories de la conscience qu'il est impossible d'envisager dans leur ensemble dans cet article. Ici, nous adopterons la théorie des pensées d'ordre supérieur du philosophe américain David Rosenthal. Selon cet auteur, une représentation mentale est une représentation mentale consciente quand elle est la cible d'une « pensée d'ordre supérieur », c'est-à-dire d'une autre représentation mentale dont la fonction est d'indiquer l'existence de la représentation cible. Autrement dit, quand je me trouve devant une bouteille d'eau et que je la regarde, la représentation neurale qui existe à ce moment-là dans mon cortex visuel n'est pas nécessairement consciente. Elle ne sera consciente que s'il existe au même moment une autre représentation mentale (une « pensée d'ordre supérieur ») dont le contenu serait alors quelque chose comme : « Il existe pour l'instant une représentation dans mon cortex visuel qui correspond à une bouteille d'eau. » Je ne suis pas conscient de l'existence de cette pensée d'ordre supérieur, qui demeure donc inconsciente, mais son existence rend le contenu de la représentation cible (la représentation neurale de la bouteille d'eau dans mon cortex visuel) conscient. Dans cette perspective, la fonction de la conscience est donc de re-décrire constamment les représentations de premier ordre qui surviennent dans mon cerveau. Ces re-descriptions sont elles-mêmes inconscientes et automatisées, mais le processus de re-description lui-même rend certains contenus conscients, et ce sont ces contenus de conscience qui forment le champ phénoménologique dont je fais l'expérience.

Dans cette perspective, le processus de la conscience fonctionne donc comme une sorte de radar métacognitif, tourné vers l'intérieur, et dont la fonction principale est de re-décrire et de qualifier les représentations de premier ordre qui se

VIOLENCE ET PASSION

forment dans le cerveau. On peut alors poser la question, sur la base de cette métaphore certes fort approximative, de savoir comment tromper le radar, c'est-à-dire de faire en sorte qu'un contenu demeure inconscient. Il existe à cet égard trois possibilités différentes, qui mènent chacune à trois stratégies expérimentales distinctes.

La première consiste à faire en sorte que le stimulus soit suffisamment faible pour qu'il ne soit pas détecté. Un radar aéronautique, par exemple, s'il est capable de détecter un avion, n'est pas suffisamment sensible pour détecter la présence d'un aigle ou d'un petit drone. En psychologie cognitive, cette stratégie revient à *affaiblir le stimulus*, c'est-à-dire à en limiter la durée ou l'énergie de manière à ce que le stimulus demeure invisible ou non-discriminable du contexte dans lequel il apparaît. Diverses techniques de masquage, par exemple, par lesquelles un stimulus est présenté très brièvement (pendant quelques millisecondes) et immédiatement suivi d'un masque visuel (des fragments aléatoires du stimulus) qui interrompt le traitement, permettent de réaliser cette stratégie.

La deuxième stratégie utilisée pour faire en sorte qu'un stimulus demeure invisible consiste à *détourner l'attention*. Dans ce cas, même si le stimulus a la force nécessaire pour être détecté par le radar, le radar n'est cependant pas tourné vers le stimulus au moment précis où il survient. Un avion peut, par exemple, voler tellement bas qu'il échappe au champ couvert par le radar, ou voler tellement vite qu'il n'est pas repéré avec clarté. Cette deuxième stratégie peut être mise en place, en psychologie cognitive, par diverses manipulations de l'attention des observateurs. Par exemple, il est possible, en demandant aux participants de focaliser toute leur attention sur un aspect d'un stimulus dynamique, de faire en sorte que des changements sur un autre aspect ne soient pas détectés, alors même que si l'attention des participants n'avait pas été ainsi engagée, ces changements auraient été détectés sans difficulté. C'est cette stratégie

CROYANCES ET CONSCIENCE

qui est mise en œuvre dans les paradigmes de cécité au changement, aussi appelé le clignement attentionnel¹ (Broadbent & Broadbent, 1987).

Alors que la première stratégie consiste à manipuler les propriétés du stimulus, la deuxième consiste à manipuler l'attention de l'observateur. Dans les deux cas, le résultat est le même, bien que les processus impliqués soient forts différents : le stimulus cible demeure inconscient.

Tant la première que la seconde stratégie posent, cependant, d'épineux défis méthodologiques qui sont à l'origine des controverses entourant les expériences correspondantes. Dans le premier cas, on est confronté à ce que l'on pourrait appeler *le dilemme force-efficacité*. Il est en réalité fort difficile de faire en sorte qu'un stimulus visuel, par exemple, soit suffisamment faible pour qu'il demeure invisible, mais en même temps suffisamment fort pour qu'il exerce des effets détectables sur le comportement. Ce défi est compliqué par la question de savoir comment établir avec précision que le participant a effectivement perçu ou pas le stimulus. Faut-il lui demander d'indiquer à chaque essai s'il a vu quelque chose, ou au contraire, lui proposer un nouveau test de visibilité une fois l'expérience principale terminée ? Quelle échelle faut-il utiliser ? Une échelle binaire « vu/pas vu », ou une échelle continue ? De telles questions continuent aujourd'hui d'alimenter les débats.

La deuxième stratégie pose une autre difficulté, que l'on pourrait appeler *le paradoxe de l'observateur*. Il est évidemment impossible de poser quelque question que ce soit concernant le stimulus critique sans attirer instantanément l'attention du participant sur le stimulus que l'on cherche précisément à lui cacher. Cette contrainte repousse donc

1. Un paradigme classique de clignement attentionnel est de présenter une série d'images aux sujets en leur demandant de détecter un changement. L'astuce est d'attirer leur attention automatiquement par de brefs flashes pour freiner la détection de l'élément changeant entre les images.

VIOLENCE ET PASSION

l'évaluation de la conscience que le participant a du stimulus cible à un test qui est administré après l'expérience, ce qui pose un autre problème, celui de l'évaluation rétrospective (Newell & Shanks, 2014) – à savoir le fait qu'on ne peut plus être certain que d'autres facteurs tels que l'oubli n'influencent pas les résultats.

Au vu de ces multiples défis méthodologiques et du peu de résultats véritablement probants, on se demande pourquoi, tant les médias que la littérature scientifique, accordent autant de place à des résultats qui sont en général difficiles à reproduire et pour des effets qui demeurent systématiquement faibles et de courte durée. Une raison fondamentale qui explique cet engouement intense mais pourtant peu fondé est tout simplement le fait que nous adorons les histoires de perte de contrôle. La littérature, le cinéma, et la culture populaire fournissent d'innombrables fictions de ce type. On pourrait évoquer ici les vampires tels que Nosferatu, qui sont capables d'anéantir la volonté de leurs victimes par le regard ; les zombies, qui connaissent aujourd'hui un spectaculaire regain de popularité et qui semblent capables d'agir tout en étant dénués de conscience ; mais également les crimes passionnels, l'usage de drogues aux effets psychédéliques, et, d'une manière plus générale, toutes les situations dans lesquelles nous ne semblons plus être maîtres de nous-mêmes. Freud aurait sans doute beaucoup de choses à dire à ce propos.

LA FORCE DES CROYANCES : DE L'EFFET PLACEBO À LA SORCELLERIE

Sans pour autant nier, l'importance de l'inconscient dans notre vie mentale – il reste d'immenses territoires inexplorés dont les contours incertains déterminent sans aucun doute nos préférences, nos pulsions, la manière dont nous prenons certaines décisions, mais aussi notre intuition et notre personnalité –, il faut plutôt s'interroger maintenant sur la

CROYANCES ET CONSCIENCE

puissance de la conscience, et en particulier sur la force de nos croyances. Les démonstrations ne manquent pas en la matière : effet placebo, hypnose ou suggestions non-hypnotiques. Le déploiement de ces méthodes dans un cadre expérimental correspond à la troisième stratégie grâce à laquelle il est possible de faire en sorte qu'un stimulus échappe au radar de la conscience. Cette fois, le stimulus est bel et bien perceptible et l'attention du sujet est bel et bien tournée vers le stimulus, mais le stimulus n'est pas ce que pense le sujet... Considérant de nouveau la métaphore du radar, c'est comme si un avion militaire parvenait à être perçu comme un avion civil, inoffensif. Cette troisième stratégie consiste donc à changer l'histoire – *change the narrative* – ce que l'on raconte au sujet ne correspond pas à la réalité. Dans cette perspective, l'effet placebo, l'hypnose et la suggestion non-hypnotique mettent toutes en jeu une modification des méta-représentations que le sujet se fait à propos de ce qui est en train de se passer (Dienes *et al.*, 2012). Ce n'est pas le monde mais la façon de l'aborder qui devient importante. Sommes-nous neutres, confiants ou effrayés ? Ce sont nos attentes et notre attitude mentale qui vont en grande partie dicter notre comportement (Kirsch, 1985).

Dans le placebo, le discours du médecin, l'ingestion d'une substance, ainsi que d'autres facteurs contextuels suffisent à convaincre le patient qu'il a subi un traitement. Ainsi, par exemple, une anecdote personnelle d'Axel Cleeremans est qu'il a un jour souffert d'une douleur presque intolérable dans l'abdomen qui le conduisait à penser qu'il avait un cancer du foie et qu'il lui fallait donc consulter un médecin. Or, après quelques minutes de palpation systématique, ce médecin lui assure qu'il s'agit d'un mal tout à fait bénin. Il est sorti stupéfait de constater que cette douleur qui le tenaillait depuis des semaines avait disparu en quelques minutes. Persuadé qu'il avait quelque chose de grave, ses représentations anxieuses de cette affection avaient amplifié une toute petite douleur pour la rendre quasiment insup-

VIOLENCE ET PASSION

portable. Le médecin, une figure d'autorité qui travaille dans un cadre ritualisé, est ainsi non seulement parvenu à dissiper instantanément ses craintes, mais également à faire disparaître totalement la douleur elle-même ! Charisme, autorité et rituel : voilà donc les trois composantes de la force de persuasion.

La parole, quand elle est donnée rituellement par une figure d'autorité, peut donc guérir. Et si elle peut guérir, elle peut sans doute aussi tuer. Le travail de l'anthropologue Jeanne Favret-Saada sur la sorcellerie contemporaine, notamment sur les pratiques des désorceleurs du bocage dans le nord de la France, au milieu des années 1950, est tout à fait intéressant dans ce contexte (Favret-Saada, 1977). Ces histoires nous font peur, de la même manière qu'un film de Frankenstein ou de Dracula nous font peur : on tremble, certes, mais tout en sachant qu'il ne s'agit que d'une fiction. Mais, comme l'a si bien documenté Favret-Saada, il existe toujours aujourd'hui des histoires de « sorcellerie », c'est-à-dire un fait réel où quelqu'un se dit ensorcelé, y croit, et finit par en mourir. Comment analyse-t-on de tels faits ? Derrière les premières réactions d'ébahissement devant tant d'apparente crédulité ou face au caractère sordide de ces faits, un mécanisme psychologique est à l'œuvre : ce sont les croyances induites qui agissent, et non le pouvoir surnaturel du soi-disant sorcier.

LA PAROLE COMME ACTE

La parole est aussi, et peut-être même avant tout, un acte (Searle, 1969). Malgré les avancées des neurosciences, la perspective dualiste résiste quand il s'agit de raisonner à propos des rapports entre le corps et l'esprit. Les travaux dans le domaine montrent combien la parole modifie le cerveau (Beauregard, 2007), et dès lors l'organisme tout entier, puisque ce dernier est influencé directement par ce

CROYANCES ET CONSCIENCE

qui se passe dans celui-ci. Quand on est déprimé, le corps souffre. Quand on est anxieux, le corps souffre. Quand on entend quelque chose qui fait mal, le corps souffre. Mais quand on entend quelque chose qui rassure ou qui dynamise, on retrouve son énergie, sa sérénité, bref – on se sent mieux.

Quoi de surprenant alors, à constater que l'on peut effectivement tuer quelqu'un par la parole ? La sorcellerie mobilise des phénomènes similaires. L'ensorcelé connaît une série de problèmes dont la cause est incertaine : ses vaches ne donnent plus de lait, son épouse se couvre de pustules, et puis son tracteur tombe en panne. Comment explique-t-on de tels malheurs en cascade ? Il faut identifier un facteur causal, voire nommer une personne. On entretient donc une fausse croyance, une croyance parfois délirante – une délusion –, mais une croyance qui donne sens à ce qui nous arrive.

Croire est l'essentiel de la vie mentale des êtres humains (Schwitzgebel, 2015). Par exemple, nous croyons souvent que notre réussite est due à nos qualités propres et nos échecs à des facteurs ne dépendant pas de nous (Miller & Ross, 1975), comme l'agissement d'un sorcier. Ces croyances, qui semblent plus ou moins raisonnables, selon les époques et selon les lieux, ont une fonction essentielle : elles permettent d'offrir une explication lorsque l'on se retrouve face à l'explicable. Croire qu'on est ensorcelé est donc un mécanisme qui permet de sortir du traumatisme que provoquent des accidents sans cause.

Il ne s'agit pas ici de défendre une forme de relativisme culturel pour lequel toutes les croyances se valent. La sorcellerie, en tant qu'elle présuppose l'évocation de pouvoirs surnaturels, n'existe que parce qu'il y a des personnes qui ont suffisamment de force de persuasion, de charisme, pour faire croire aux autres qu'ils sont des sorciers. Et naturellement, ces sorciers n'existent que parce qu'il y a des personnes qui croient en la sorcellerie et qui jouent le jeu des relations d'emprise complexes que décrit si bien Jeanne Favret-Saada. La sorcellerie est donc une sorte de construction culturelle.

VIOLENCE ET PASSION

MÊME LES FAUSSES CROYANCES ONT DE VRAIS EFFETS!

Et ça marche! Même les fausses croyances ont de vrais effets! Les exemples sont légion. Le plus connu est sans doute l'effet placebo, sur lequel nous travaillons dans notre laboratoire, et qui montre qu'en n'administrant rien d'autre que du liquide physiologique ou une pilule inerte, on peut améliorer de manière substantielle des symptômes dans diverses pathologies (Wampold *et al.*, 2005).

Il ne fait donc aucun doute que notre comportement puisse être modulé par des représentations mentales de haut niveau (Shallice, 1988). Par exemple, je peux décider volontairement de tenter d'atteindre un objectif que je me suis fixé ou d'adapter mes actions en fonction des attentes que j'entretiens à propos de leurs conséquences. Dans ces différentes situations, tant les représentations modulatrices que les actions qu'elles modulent sont conscientes.

On peut, cependant, poser la question de savoir dans quelle mesure une personne peut (1) ne pas prendre conscience d'une représentation mentale de haut niveau, (2) ne pas prendre conscience d'une réponse, et (3) ne pas prendre conscience du lien qui existe entre la cause et la conséquence d'un comportement. Nous avons exploré ces questions dans différentes études centrées sur la tâche de Stroop² (1935). Notre objectif principal en utilisant cette tâche était d'explorer les mécanismes cognitifs et neuronaux qui sous-

2. La tâche de Stroop consiste à nommer la couleur de l'encre utilisée pour écrire un mot le plus rapidement possible. On observe un effet de facilitation quand le mot est congruent avec la couleur et un effet d'interférence dans la situation inverse, par exemple quand le mot « rouge » est écrit en vert. Les interprétations de ce phénomène sont nombreuses, mais toutes s'accordent pour souligner que tant la facilitation que l'interférence trouvent leur origine dans la compétition entre un processus entièrement automatisé (la lecture) et un processus moins automatique, la nomination de la couleur. Tout se passe donc comme si on ne parvenait pas à éviter de lire, conduisant ainsi à considérer la lecture comme un processus automatique.

CROYANCES ET CONSCIENCE

tendent l'hypnose, la suggestion et l'effet placebo. Nous émettons l'hypothèse que ces trois phénomènes, décrits à ce jour comme relevant de mécanismes différents, sont en réalité déterminés par un ensemble de processus communs. Nous supposons, par ailleurs, que ces processus déclenchent l'induction d'états de conscience où les représentations mentales de haut niveau (par exemple, les croyances) sont capables de moduler le traitement des informations d'une manière inconsciente et non intentionnelle. Ces travaux soulèvent différentes questions relatives au rôle de la conscience dans le traitement de l'information ainsi qu'à propos du caractère automatique et par conséquent *a priori* incontrôlable de certains processus.

QUAND LES CROYANCES MODIFIENT LA PERCEPTION DU MONDE

Amir Raz a pu montrer que l'hypnose modifie profondément tant la perception que nous avons du monde que notre capacité à moduler des actes supposés être entièrement automatiques. Raz, Fan & Posner (2005) ont demandé aux personnes participant à leur expérience de réaliser la fameuse tâche de Stroop, décrite ci-dessus, afin de déterminer s'il était possible, en utilisant l'hypnose, de convaincre les participants que les mots présentés à l'écran étaient illisibles car écrits dans une langue inconnue et indéchiffrable. Ils ont donc induit cette croyance grâce à l'hypnose, et demandé à des participants (préalablement sélectionnés pour leur grande susceptibilité à l'hypnose) de réaliser la tâche de Stroop dans une condition avec hypnose et dans une condition sans hypnose. Les auteurs ont observé une réduction de l'interférence dans la condition avec hypnose, ce qui suggère que la suggestion hypnotique selon laquelle les mots étaient dénués de sens a influencé un processus (la lecture) qui est typiquement considéré comme automatisé, et donc peu

VIOLENCE ET PASSION

susceptible d'être modulé par des croyances de haut niveau. Grâce à l'imagerie cérébrale, les auteurs ont également pu montrer que les régions cérébrales dont l'activité était modulée par la suggestion hypnotique sont précisément celles qui sont associées au contrôle cognitif, en particulier le cortex cingulaire antérieur, dont l'activité était réduite lors de l'induction hypnotique.

Une croyance de haut niveau, telle que celle mise en œuvre dans l'étude de Raz *et al.* (2005), est donc susceptible de pénétrer profondément dans la hiérarchie des processus cognitifs jusqu'à influencer la perception même que nous avons du monde. Dans une étude récente (Magalhães De Saldanha da Gama *et al.*, 2015), nous avons exploré la possibilité de reproduire l'étude de Raz en utilisant non pas l'hypnose mais l'effet placebo, en induisant cette fois chez les participants la croyance que des électrodes placées sur leur cuir chevelu allaient pouvoir améliorer ou altérer leur perception des couleurs. L'effet d'interférence lors de la tâche de Stroop était réduit pour le groupe ayant reçu la suggestion positive, tandis qu'il était augmenté chez le groupe ayant reçu la suggestion négative, démontrant bien la force de cet effet ainsi que sa bidirectionnalité. De manière intéressante, un troisième groupe avait reçu l'instruction de « faire comme si » leur perception était améliorée ou diminuée mais, dans ce cas, aucun effet n'était produit. Cela suggère que c'est vraiment la croyance dans le phénomène qui permet de modifier la perception du monde et, par conséquent, le comportement.

Les croyances peuvent donc agir sur notre comportement et notre perception du monde mais peuvent-elles également agir sur notre perception de nous-mêmes ? C'est ce à quoi nous avons voulu répondre lors de notre dernière étude portant sur l'influence de l'hypnose sur le sentiment d'agentivité, c'est-à-dire le sentiment d'être l'auteur de ses propres actions. Dans cette étude (Lush *et al.*, 2017), les participants recevaient la suggestion hypnotique que leurs mouvements

CROYANCES ET CONSCIENCE

devenaient involontaires. Leur sentiment d'agentivité était mesuré expérimentalement grâce au paradigme du liage intentionnel (ou *intentional binding*³). Cette mesure objective du sentiment d'agentivité était nettement réduite en condition hypnotique comparée à une condition de contrôle, suggérant ainsi que cette croyance fortement ancrée et fondamentale dans la vie quotidienne peut également être modifiée par l'hypnose.

Il a été proposé que cette expérience consciente du caractère intentionnel de nos actions repose sur des pensées d'ordre supérieur ayant pour objet les paramètres de l'action et les représentations primaires de celle-ci (Dienes & Hutton, 2013). La théorie du contrôle froid (*cold control theory*; Dienes & Perner, 2007) avance que ce sentiment réduit d'agentivité serait en fait inhérent au processus hypnotique qui bloquerait la formation de pensée d'ordre supérieur sur ses propres intentions. Répondre à une suggestion hypnotique engendrerait bien l'intention de produire l'action demandée, mais cette intention ne deviendrait simplement pas consciente car l'individu ne pourrait pas former de métareprésentations de l'intention comme étant à la source de l'action. Cette théorie est corroborée par une récente étude explorant la relation entre la suggestibilité hypnotique, c'est-à-dire la propension d'une personne à répondre aux suggestions hypnotiques, et la conscience de ses intentions (Lush, Naish & Dienes, 2016). Les auteurs ont montré que plus les participants sont suggestibles, moins ils sont précis pour juger de leurs propres intentions. Cela suggère que la suggestibilité est liée à une moins bonne capacité de métareprésentations de ses propres intentions. Ces résultats

3. Le liage intentionnel correspond à la compression subjective du temps entre une action intentionnelle et sa conséquence. Les actions volontaires semblent se produire plus tard et leur conséquence se produire plus tôt : les deux événements semblent donc être plus proches dans le temps qu'ils ne le sont réellement (Haggard, Clark & Kalogeras, 2002). Ce liage est moindre si l'action est involontaire, par exemple si c'est l'expérimentateur qui entraîne l'action à la place du participant.

VIOLENCE ET PASSION

sont également concordants avec des résultats de neuro-imagerie : les individus hautement suggestibles présentent, en effet, une plus faible activation du cortex préfrontal médian (McGeown *et al.*, 2009) qui est une zone cérébrale participant notamment à la cognition sur soi-même et au sentiment d'agentivité (Miele *et al.*, 2011).

Les croyances, par le biais des métareprésentations, ont donc un rôle déterminant, que ce soit au niveau de notre perception de nous-mêmes ou de notre perception du monde et donc de notre comportement en interaction avec les autres. Si l'hypnose expérimentale ou le placebo sont de très bons outils pour étudier ces phénomènes, il est essentiel de se rappeler que nos croyances sont sans cesse modulées par notre environnement quotidien, qu'on le veuille ou non. C'est ainsi que prennent forme les stéréotypes et les préjugés ; c'est ainsi qu'émergent nos préférences et nos antipathies. Il s'agit donc de savoir prendre le temps d'évaluer ses propres croyances et peut-être également de s'interroger sur leurs origines. Et ce sont précisément ces croyances qui sont mises en mouvement au théâtre ou dans n'importe quelle autre forme de fiction : Il s'agit bien ici pour le réalisateur, pour l'auteur, pour l'écrivain, de *faire croire* le public en une histoire qui est conçue pour mobiliser précisément notre capacité d'imaginer des possibles et de ressentir l'expérience d'autrui. Plus encore que d'autres formes narratives, le théâtre ajoute sans doute à la force évocatrice de la narration celle de la présence : il s'agit ici non seulement de faire croire, mais également de *faire vivre* une fiction. En cela, le théâtre, avec sa très longue histoire, est sans doute l'art qui est le plus en contact avec le caractère fondamentalement narratif de l'expérience consciente que nous faisons du monde.

Réinventer le réel : politique, imaginaire, utopie

Comment réinventer le réel ? Quelle est la place des utopies, de la fiction, de la littérature dans l'invention de mondes possibles ? Comment devient-on acteur de l'histoire ? Au travers des questions de la vérité de la fiction, de la narration historique ou encore des déclencheurs des révolutions et de l'engagement collectif, l'histoire, la science politique et la fiction théâtrale explorent les conditions de l'interprétation du monde social et de l'action individuelle et collective.

Dans Ceux qui errent ne se trompent pas, spectacle de Maëlle Poésy, sur un texte de Kevin Keiss, les citoyens s'expriment par un vote blanc massif, la pluie ne n'arrête pas de tomber et les ministres ne comprennent pas, enfermés dans une tour de verre dont les parois se couvrent de buée. Si les politiques cherchent à calmer leur inquiétude et leur sidération en s'interrogeant sur une conspiration possible, les réactions des habitants ouvrent la possibilité d'inventer un avenir.

La question des potentialités et des possibles du passé sous-tend les modes de narration historique. Le raisonnement contre-factuel permet de mesurer la signification historique d'un événement, de contribuer à hiérarchiser les causes, de redéfinir les cadres de pensée. Il s'agit ainsi de lutter contre une vision déterministe et fataliste de l'histoire, et d'ouvrir des perspectives pour approfondir la démarche critique du travail d'historien. (Q. Deluermoz et P. Singaravelou)

VIOLENCE ET PASSION

Pour Omar Abusaada, le coma est comme une métaphore de la Syrie en guerre. Que raconter à un proche plongé dans cet espace entre la vie et la mort ? Certains parlent beaucoup, donnent des nouvelles de la famille, évoquent les changements de la vie ou imaginent un pays dans lequel la démocratie serait advenue et avec elle la liberté. La fiction théâtrale s'affirme comme une introspection enfin possible et comme les prémices d'un rêve de paix et de libération.

Qu'est-ce qu'une révolution ? Une révolution se différencie d'une émeute ou d'une révolte par sa capacité à ouvrir le monde des possibles et, en cela, elle entretient un rapport avec le rêve et l'utopie. La Révolution française a constitué un champ d'expérimentation, un repère pour toute révolution à venir, en favorisant, outre la participation de personnages majeurs, celle de révolutionnaires ordinaires. Des gens du commun entraînés par la force de l'événement, quittaient leur vie quotidienne, leur activité, leur famille. Cet élargissement de la participation politique et cette multiplication des opportunités se sont accompagnés pour les individus d'une prise de conscience d'eux-mêmes et d'une nouvelle identité. (H. Burstin)

S'exprimer librement, manifester, se rassembler, s'associer, faire grève, signer une pétition, se syndiquer, se présenter aux élections, voter... les moyens d'action et d'expression des citoyens des sociétés démocratiques sont nombreux. Cependant, comme le montrent les études de science politique, bien peu de citoyens deviennent des protagonistes de la vie publique. La conscience des injustices, des inégalités n'engendre pas nécessairement l'engagement dans des actions collectives ; les mobilisations, par la dynamique qu'elles enclenchent et par les nouveaux cadres interprétatifs qu'elles diffusent, peuvent être de puissants déclencheurs de l'engagement des individus. Faut-il céder au fatalisme ou considérer que le repli sur la quête du bonheur privé et l'engagement correspondent à des cycles ? (F. Sawicki)

La fin de l'histoire s'écrit dans l'imaginaire du spectateur

Entretien avec Maëlle Poésy et Kevin Keiss

Comédienne, metteuse en scène, Maëlle Poésy a étudié à l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Strasbourg. Elle complète son apprentissage en multipliant les *master class* de danse contemporaine. Une passion qu'elle interroge à l'université lors de son master en analysant la formation de l'émotion dans le travail de Sidi Larbi Cherkaoui et James Thierrée. De 2012 à 2016, Maëlle Poésy est artiste associée à l'Espace des Arts de Chalon-sur-Saône. En 2014, elle met en scène *Candide / Si c'est ça le meilleur des mondes...* d'après Voltaire qu'elle co-adapte avec Kevin Keiss au CDN de Dijon, où elle est désormais artiste associée. En 2016, elle met en scène *Le Chant du cygne* et *L'Ours* d'Anton Tchekhov pour la Comédie-Française. Elle a présenté, en collaboration avec l'auteur Kevin Keiss, *Ceux qui errent ne se trompent pas* au Festival d'Avignon en 2016, une pièce dans laquelle les questions de rapport au pouvoir sont centrales. En 2017, elle met en scène l'opéra *Orphée et Eurydice* de Gluck à l'Opéra de Dijon.

Kevin Keiss est spécialiste de théâtre antique, il prépare une thèse en lettres classiques à l'Université de Paris Diderot-Paris VII et enseigne à l'Université de Bordeaux et à l'Université Sorbonne nouvelle-Paris III. Il est à la fois auteur, traducteur, metteur en scène et dramaturge. Kevin Keiss rencontre Maëlle Poésy à l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Strasbourg où il a été formé. Depuis, il collabore à tous ses projets et signe notam-

VIOLENCE ET PASSION

ment l'adaptation de *Candide / Si c'est ça le meilleur des mondes...* d'après Voltaire, dans le cadre d'un séjour au Centre national des écritures du spectacle (Cnes) à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon en 2015. Il collabore avec diverses équipes artistiques et est accueilli régulièrement en résidence au Centre national des écritures du spectacle. Il est l'auteur de *Troyennes. Les morts se moquent des beaux enterrements*, d'après Euripide, mis en scène par Laëtitia Guédon en 2014. Il a adapté du roman de Saramago, *La Lucidité*, le texte de *Ceux qui errent ne se trompent pas*.

Dans le spectacle *Ceux qui errent ne se trompent pas*, les citoyens s'expriment par un vote blanc massif, la pluie n'arrête pas de tomber et les ministres ne comprennent pas. Les conseillers, les experts, les chefs de cabinet sont absents. L'ampleur du vote blanc stupéfie et affole le gouvernement qui s'apprêterait à fêter sa réélection. Réunis en conseil, les ministres s'interrogent. S'agit-il d'une conspiration ? Quels en sont les organisateurs ? Que veut dire le vote blanc ? Comment réagir ? Les gouvernants déclarent l'état d'inquiétude et somment le responsable des services de la Vérité d'enquêter. Une journaliste filme l'ampleur intime du cataclysme politique.

Haim Burstin : Votre pièce résonne fortement avec la réalité politique. Aviez-vous anticipé cette résonance ? N'avez-vous pas été dépassés par les événements et la situation en France et en Europe ? Souvent, des accélérations dans les événements historiques mettent en porte-à-faux le travail d'intellectuel, d'historien ou de gens du théâtre.

Maëlle Poésy : Le roman de Saramago a été écrit en 2006 et avec Kevin, nous travaillons sur ce projet depuis 2014. Durant cette période d'écriture, nous étions comme des éponges poreuses à tout ce qu'il se passait dans le monde.

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

Mais nous avons également des références historiques, littéraires et cinématographiques qui nourrissent ce que nous avons envie d'en dire. La première phase des répétitions s'est déroulée en septembre 2015. Il était assez incroyable et surprenant de constater à quel point le propos du texte pouvait faire écho à l'actualité tout au long de l'année. Lors de la création, en mai, la pièce est apparue comme une référence au mouvement Nuit debout. Même si le texte a bougé jusqu'à la première, il n'a jamais été réorienté par rapport à l'actualité immédiate. Lors de la présentation au Festival d'Avignon, la pièce a été vue comme faisant référence au référendum anglais en faveur du Brexit. Il semble que les questions politiques qui la traversent suscitent des résonances avec des événements très divers, elle fonctionne comme une surface réfléchissante ou une surface de projection.

Si la pluie qui tombe sur le plateau ne se réfère pas à la récente crue de la Seine, c'est, en revanche, une métaphore de la crise climatique en parallèle avec la crise démocratique. Cette force de résonance avec les actualités, cet effet miroir est visiblement très fort, mais ce n'était pas notre but lors de l'écriture.

Kevin Keiss : Le travail de chercheur ou d'auteur n'est pas lié à la temporalité exacte des événements. Mais la pièce est une sorte d'écran sur lequel cette réalité se projette. Ce qui nous intéresse, c'est de voir comment les assonances avec des situations de crise – et il y en a eu de nombreuses ces dernières années – sont pertinentes. Effectivement, les moments de soulèvement ou de questionnements profonds se retrouvent mis en perspective avec la pièce.

Quentin Deluermoz : La pièce capte quelque chose de l'air du temps avec une efficacité assez étonnante. Partant d'un événement possible, c'est-à-dire un taux d'abstention élevé, la pièce dérive et la fiction prend forme. La pièce vient cristalliser une série d'éléments : la hausse de

VIOLENCE ET PASSION

l'abstention, le vote blanc, le rejet des élites politiques, le désir d'autre chose... La fiction leur donne une certaine dose de réalité, les transforme en situations concrètes, nous obligeant à nous réinterroger. En général nous pensons que ces événements sont probables, mais nous ne leur accordons pas vraiment d'importance... C'est en cela que la pièce renvoie un écho à l'actualité. Cela prouve qu'elle a un effet de réflexivité très important. D'ailleurs, le théâtre est sans doute l'un des lieux les plus efficaces pour incarner ces fictions.

Nous voyons un gouvernement et la façon dont il réagit, mais il manque l'acteur principal. Est-ce que ce sont les électeurs ? Est-ce que c'est le peuple ? Il y a une sorte d'arrière-plan, de vote blanc qui fait une immense manifestation. Pourquoi avez-vous laissé cet acteur-là dans le flou ? Que porte cet acteur invisible et en même temps omniprésent ?

Kevin Keiss : Il ne s'agissait, en aucune façon, d'apporter des réponses formalisées par une idée de la politique. Lors de l'écriture, le blanc était une métaphore d'une question qui grandit, qui s'élargit ; comme la volonté de dire : « Pourrait-on faire une pause ? », « Pourrait-on discuter ? » Nous n'avons pas souhaité que les entretiens, notamment avec les électeurs, évoquent des réponses plus précises sur leurs motivations. Il nous semblait le plus probable que ce vote relève pour eux du bon sens, une action, tout à fait indépendante d'une organisation politique, qui apparaissait comme une évidence. La pièce raconte comment la classe politique fantasme une population.

Maëlle Poésy : Il s'agissait en effet de voir ce peuple à travers la vision qu'en ont les politiques. Cette vision s'est traduite dans la scénographie même, avec la pluie : la classe politique est enfermée dans une tour de verre et sa vision est vite embuée. Finalement, c'est beaucoup plus le fantasme

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

d'une généralisation du vote blanc qui fait prendre des décisions aux politiques, plus que la réalité même de la situation. Très vite, le gouvernement décide d'enquêter sur une organisation possible qui serait à l'origine d'un mouvement en faveur du vote blanc au lieu, peut-être, de prendre le temps de remettre à plat la question de la représentation politique, de s'interroger sur leur propre rôle ou de tenter de débattre sur cet événement. Il nous a semblé intéressant de travailler sur ce groupe, sur son éclatement sous l'emprise des questions qu'il ne pose pas, sur son aveuglement à l'égard de ces questions.

La journaliste donne des éléments sur l'atmosphère de la ville, les émotions et les sensations qui peuvent traverser la population. Mais nous n'avions pas du tout envie que cela devienne un dialogue politique reprenant des arguments assez habituels. Nous voulions que la pièce soit une forme de question.

Frédéric Sawicki: En tant que professeur de science politique, votre pièce m'interpelle comme une utopie. Effectivement, un vote blanc d'une telle importance ne s'est jamais produit dans l'histoire. Et nous pourrions nous demander pourquoi cela ne s'est jamais produit? Pourquoi non seulement l'appel à la reconnaissance, mais à un vote blanc massif n'ont pas plus d'audience? La façon dont les citoyens rejettent le jeu politique dans nos sociétés est l'abstention non concertée. Or les professionnels de la politique semblent parfaitement s'en accommoder. Sa puissance de sidération est infime par rapport à celle que produit le raz-de-marée blanc dans la pièce. Cette sidération est peut-être exagérée, mais elle symbolise parfaitement la coupure croissante entre les élites et le peuple. Les élites britanniques et européennes n'ont pas non plus voulu croire au Brexit, comme les élites françaises à l'élection, un jour, d'une présidente Front national...

VIOLENCE ET PASSION

Quel est le message politique de la pièce ? De façon primaire, on pourrait croire que c'est un appel à un vote blanc. Mais à la fin tout est désorganisé : le gouvernement a disparu. Il siège de l'extérieur après avoir siégé de l'intérieur. Malgré cela, la société continue de fonctionner. Est-ce cela que vous souhaitiez montrer cette capacité d'auto-organisation des sociétés ? Votre utopie politique est-elle l'autogestion ?

Kevin Keiss : L'une des choses qui nous semblaient importantes, pour paraphraser Walter Benjamin, était l'idée d'organiser le pessimisme. Comment, dans le contexte actuel, pouvons-nous nous réapproprier l'idée que d'une manière individuelle, notre action a un impact ? La pièce est traversée par un rythme : après le crescendo de la première partie, la deuxième pose la question de l'après, elle forme une sorte de décélération, d'aération, elle permet l'émergence d'un sens nouveau, de l'idée d'une réorganisation par les citoyens. Bien sûr, ils n'ont pas vraiment le choix, puisque les élites sont parties. Plusieurs lectures sont possibles. Le message est dans le mystère du titre, *Ceux qui errent ne se trompent pas* : « Tâtonner peut être porteur de sens. »

Maëlle Poésy : Il ne s'agissait pas de retomber dans quelque chose de défini, dans une théorisation, mais de laisser un suspens, une résolution poétique. La fin de la pièce propose un univers qui est encore plus fantastique qu'au début, avec la pluie qui tombe sans cesse. Le déluge détruit, mais la renaissance possible est figurée par les plantes un peu étranges qui apparaissent sur le plateau. Cette nouvelle végétation et ce nouveau climat signifient aussi l'idée d'un ailleurs possible. Nous avons laissé au spectateur le travail de description de cet ailleurs, la possibilité de rêver, d'inventer ce que va être cette ville, comment les habitants vont s'en sortir et ce qu'il va advenir. La fin de l'histoire s'écrit dans l'imaginaire des spectateurs.

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

François Lecercle : *Plusieurs de vos précédents spectacles réactualisaient des fictions anciennes, comme Les Troyennes, Candide... que vous faisiez résonner de manière très claire avec le présent. Ce dernier spectacle est particulièrement impressionnant. Vous avez très justement dit que vous n'aviez pas prévu tout ce qui pouvait se passer. Mais comment, dans le cours du spectacle, vous et les acteurs réagissez à l'idée, que vous percevez sans doute, que les spectateurs prennent très fortement cela comme des références à notre présent le plus brûlant. Vous n'avez rien prévu. Vous jouez ce qui a été écrit. Mais cet effet de miroir infléchit-il un peu la manière dont cela se joue ? Y a-t-il un effet retour de la réaction du spectateur, sur vous et sur les acteurs ?*

Kevin Keiss : Nous avons volontairement essayé de bâtir une fable avec ce qu'elle comporte d'onirique. Un monde où il pleut sans cesse, où la crise climatique est très importante.

Maëlle Poésy : L'écriture de *Candide* est une adaptation, une fable que nous voulions en écho avec la réalité d'aujourd'hui. Cet écho a été terriblement fort, puisque les attentats sont survenus au moment où se jouait la pièce. Avec *Ceux qui errent*, la situation était presque inverse. Nous partions d'une forme de réalité et nous l'emmenions vers la fable. Mais pour les deux pièces, les interpellations de l'actualité ont été et restent très fortes. La question de l'immigration en Europe et des réfugiés entre en correspondance avec le personnage de Candide qui passe sans cesse les frontières. Le théâtre est le miroir de ce type d'événements. Nous essayons de construire des fables qui à la fois entrent en résonance avec ce qu'il va se passer au moment où le public va les voir, et en même temps, qui peuvent ouvrir à des questionnements plus larges sur le rapport au pouvoir, à l'aveuglement ou à la relation entre représentants et représentés. Actuellement cette question est très présente. Dans

VIOLENCE ET PASSION

six mois, le spectacle fera écho à d'autres événements ou à d'autres questions.

Otto Pfersmann : *Il y a deux temps dans votre spectacle : d'abord la crise du choix politique entre plusieurs solutions équivalentes, toutes considérées comme peu satisfaisantes et dans un deuxième temps, il y a une réaction d'emballlement autoritaire. Mais les deux ne sont pas dans une relation de nécessité. Il pourrait y avoir, effectivement, d'autres issues. Souhaitez-vous indiquer qu'il y aura une espèce de causalité irrémédiable, une évolution dans ce sens ? La crise de la représentation se résoudra-t-elle nécessairement par un passage à la dictature ?*

Kevin Keiss : Non. Avec Maëlle, nous jouons très souvent les différents personnages lorsque nous travaillons. J'ai l'impression d'avoir beaucoup d'empathie pour la peur que cela puisse susciter et de travailler sur des émotions qui ne sont pas forcément liées d'abord au monde politique, mais des émotions très personnelles. D'avoir peur de ce qu'il se passe et de ne pas comprendre ce qu'il se passe.

Michèle Bokobza Kahan : *C'est une œuvre d'une force et d'une grande beauté poétique. Le titre Ceux qui errent m'évoquait plutôt des gens du pouvoir qui, aveuglés par leur pouvoir, pensent qu'ils ont toujours raison et qu'ils ne se trompent donc pas. Voter blanc est un choix face à une situation qui nous demande de remettre en cause le système dans son essence même, qui rejoint les questions que pose le Candide de Voltaire.*

Maëlle Poésy : Le titre est volontairement énigmatique. L'errance, c'est certainement la vision que les politiques ont de la population qui a voté blanc. Ils sont *a priori* dans l'erreur et ils se trompent. Ce titre était guidé par l'idée que le doute, le fait de chercher son chemin, c'est peut-

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

être cela qu'il faudrait mettre en avant aujourd'hui plutôt que des certitudes trop vite énoncées et imposées. Une des choses terribles de la période que nous vivons est cette recherche si rapide de solutions et cette absence d'interrogation plus large. Mais il s'agissait également de l'errance poétique, de la question d'un ailleurs possible.

Kevin Keiss : Le temps de l'errance est aussi celui des temporalités différentes, entre une temporalité de l'efficacité et une temporalité du doute.

Françoise Lavocat : *Il y avait une ambiguïté dans le titre de l'édition originale du livre de Saramago, Un essai sur la lucidité. Lucidité de qui ? Est-ce ironique ? La lucidité des politiques ? La lucidité de ceux qui votent blanc ? Il semble que vous avez déplacé l'ambiguïté.*

Maëlle Poésy : Nous avons changé beaucoup de choses par rapport au roman. Celui-ci n'ouvre pas cette question du doute et ne propose pas de remise en question, les personnages restent beaucoup sur leurs positions. Notre pièce *Ceux qui errent...* explore comment une évolution est possible.

Écrire une histoire des possibles

Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou

« Si tel événement n'avait pas eu lieu, qu'est-ce que cela aurait changé au cours de l'histoire ? » Cette question, à laquelle nous recourons quotidiennement, permet d'évaluer l'impact d'un phénomène ou la pertinence de nos propres choix, pour les regretter ou s'en féliciter. Les psychologues ont démontré son rôle dans le processus de prise de décision, dans l'apparition et le développement des émotions telles que le regret ou le soulagement¹. Monnaie courante en sciences sociales, notamment en économie, cette interrogation hante la littérature comme en témoignent le « jardin aux sentiers qui bifurquent² » de Jorge Luis Borges et la poésie d'Yves Bonnefoy qui écrit dans les premières lignes de *L'Arrière-pays* : « La voie que je n'ai pas prise et dont déjà je m'éloigne, oui, c'est là que s'ouvrait un pays d'essence plus haute, où j'aurais pu aller vivre et que désormais j'ai perdu. » Cette dimension contrefactuelle semble également caractériser le théâtre moderne, véritable « dramaturgie des possibles », qui transforme la scène en espace de représentation de toutes les virtualités d'une situation ou d'un parcours biographique : Jean-Pierre Sarrazac, dans *Poétique du drame moderne*, montre bien que chez Brecht, Bond, Gatti ou Duras, « le spectateur est invité à suivre moins l'itinéraire

1. Neal Roesse et James Olson (dir.), *What Might Have Been : The Social Psychology of Counterfactual Thinking*, Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates, 1995 ; Neal Roesse, « Counterfactual Thinking and Decision Making », *Psychonomic Bulletin and Review*, vol. 6, n° 4, décembre 1999.

2. Jorge Luis Borges, *Fictions*, Paris, Gallimard, 1983, p. 121.

VIOLENCE ET PASSION

linéaire apparent du personnage que ses lignes de fuite³ ». Cette omniprésence du contrefactuel ne doit pas étonner. Les spécialistes des neurosciences estiment qu'il s'agit d'un mode de raisonnement propre à l'espèce humaine, qui impliquerait selon des analyses d'imagerie médicale le cortex orbitofrontal, traduisant le rôle de l'imagination dans la saisie du réel⁴. Toutefois, ce raisonnement peut prendre des formes très diverses selon les sociétés. Les productions culturelles d'inspiration contrefactuelle paraissent, en effet, se multiplier dans la période d'incertitudes que nous traversons actuellement, marquée par l'accélération de la mondialisation, la supposée fin des grandes idéologies, la dissolution de l'idée d'un « progrès » vu comme inéluctable, une confusion croissante entre le réel et la fiction, une crise du futur, et le développement de la culture des statistiques et des probabilités⁵. Le moment semble donc propice pour que les historiens s'emparent de cette question, qui les concerne au premier chef.

Les chercheurs utilisent fréquemment ce raisonnement mais de façon implicite, sans l'assumer ouvertement, comme s'il s'agissait d'un exercice littéraire et fantaisiste qui contrevient fondamentalement aux règles de la discipline. Ainsi, dans *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949), Fernand Braudel refait l'histoire avec des « si » sans jamais expliciter cette démarche. Bérenger Boulay a répertorié une quinzaine de raisonne-

3. Jean-Pierre Sarrazac, *Poétique du drame moderne. De Henrik Ibsen à Bernard-Marie Koltès*, Paris, Seuil, 2012.

4. Nathalie Camille, Giorgio Coricelli, Jérôme Sallet, Pascale Pradat-Diehl, Jean-René Duhamel et Angela Sirigu, « The Involvement of the Orbitofrontal Cortex in the Experience of Regret », *Science*, vol. 304, n° 5674, 21 mai 2004, p. 1167-1170.

5. Le roman *Complot contre l'Amérique* (2004) de Philip Roth, le long-métrage *Inglorious Basterds* (2009) de Quentin Tarantino ou encore le jeu vidéo *Making History: The Calm & the Storm* (2007) témoignent de la diversité des productions d'inspiration contrefactuelle.

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

ments contrefactuels dans son chef-d'œuvre⁶. Braudel l'utilise surtout afin de mesurer l'impact des « grands hommes » et l'importance des structures : « L'Europe s'acheminant d'elle-même vers la construction d'un vaste État, ce qui aurait pu changer, avec le destin différent de Charles Quint, c'est la figuration du jeu impérial, non le jeu lui-même. » Ainsi, quand un historien évoque le rôle décisif ou secondaire d'un personnage, le caractère inévitable d'un conflit, ou encore un échec magnifique, une occasion manquée, un drame évité, cela suppose qu'il a imaginé un autre devenir historique, des contrefactuels implicites sur lesquels repose son analyse.

La méfiance des historiens professionnels n'est certes pas totalement injustifiée. L'histoire contrefactuelle n'est, en effet, pas exempte de risques pour le chercheur. À l'évidence, bien des récits de ce type posent problème : ceux qui se perdent dans la fabulation ou les spéculations métaphysiques, ceux qui considèrent que tout est hasard, ou ceux qui se fondent sur une causalité trop simple, mécanique, et reproduisent par là même un schéma déterministe du type : « Si Hitler n'avait pas existé, il n'y aurait pas eu de Seconde Guerre mondiale⁷. » Le contrefactuel révèle alors les défauts de l'enquête ou du raisonnement du chercheur.

LES LIMITES DE L'UCHRONIE COMME MÉTHODE EN HISTOIRE

Un genre spécifique d'histoire contrefactuelle pose particulièrement problème à l'historien : les histoires alternatives, c'est-à-dire les uchronies, qui imaginent ce qui aurait pu

6. Béranger Boulay, « L'Histoire au risque du hors-temps. Braudel et la Méditerranée », dossier dans « L'atelier », *Fabula*, www.fabula.org.

7. Gavriel D. Rosenfeld, *The World Hitler Never Made, Alternate History and the Memory of Nazism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

VIOLENCE ET PASSION

advenir en prolongeant le récit loin au-delà du point de bifurcation⁸. Cette démarche n'est pas dénuée d'intérêt : elle offre une ressource littéraire aux romanciers en contraignant le lecteur à comparer en permanence l'histoire fictive avec l'histoire réellement advenue. L'uchronie se définit dès l'origine par son caractère ludique, ironique et distancié. Ainsi Louis-Napoléon Geoffroy-Château utilise à merveille ce procédé dans son œuvre publiée en 1836 et intitulée *Napoléon et la conquête du monde* : dans cette histoire alternative, Napoléon survit jusqu'en 1832 (au lieu de 1821) et multiplie les conquêtes. À l'occasion d'une expédition, en passant devant l'île Saint-Hélène, il décide, sans raison apparente, de ne pas y faire escale et ordonne un an plus tard de faire exploser cette île, pour la rayer de la carte. À travers ce type de clin d'œil, l'uchronie apparaît comme un texte brisé, qui provoque une distinction entre le réel et la fiction, invitant par là même le lecteur à prendre part au récit par son imagination et sa réflexion. Ce faisant, l'uchronie utilise explicitement les virtualités contenues dans toutes les œuvres littéraires : tout texte est une œuvre ouverte coproduite par le lecteur qui doit combler ses lacunes⁹.

L'uchronie peut également devenir un outil moral efficace pour les avocats qui tentent d'obtenir des réparations pour les préjudices de l'histoire comme la traite et l'esclavage des captifs africains. Le raisonnement a été résumé par le politiste Daniel Tetteh Osabu-Kle : « Si les Européens n'étaient pas si avides, l'Afrique aurait eu la paix nécessaire pour se développer toute seule sans être sous-développée par qui que ce

8. Françoise Lavocat, « Histoire alternative et roman historique contrefactuel : enjeux épistémiques », Proceedings of the 7th Narrative Matters Conference/actes du 7^e congrès Narrative Matters : Narrative Knowing/Récit et Savoir, 23-27 juin 2014, Paris, France (HAL-ID : hal-01102154, version 1. https://hal-univ-diderot.archives-ouvertes.fr/NARRATIVE_MATTERS/hal-01102154v1)

9. Umberto Eco, *Lector in Fabula*, Paris, Grasset, 1985.

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

soit¹⁰. » Des experts se sont récemment livrés à de savants calculs pour évaluer le montant du dédommagement des descendants d'esclaves en imaginant que ces derniers aient été salariés. La traite et la colonisation auraient bouleversé le « cours normal de l'histoire » (une notion qui pose problème à l'historien) en empêchant le développement du commerce intracontinental africain et en accélérant le développement économique de l'Europe.

En revanche, pour le chercheur en histoire, cette histoire alternative risque d'être contre-productive. Non seulement l'uchronie semble contrevenir aux règles de la discipline historique mais, en mobilisant des opinions ou des schémas convenus pour combler le non-advenu, et en s'affranchissant des sources, elle risque de tarir plus que de stimuler l'imagination de l'historien. Mais ce n'est là qu'une des formes possibles du raisonnement contrefactuel.

MESURER LA PORTÉE HISTORIQUE D'UN ÉVÉNEMENT

En réaction à cette version littéraire, se sont développés d'autres usages qui explorent la dimension scientifique de la démarche. Paradoxalement, ces expérimentations ne sont pas le fait des historiens mais des autres sciences sociales qui ont mobilisé l'analyse contrefactuelle pour renouveler leur propre vision de l'histoire.

Max Weber semble être le premier à théoriser explicitement l'usage de l'approche contrefactuelle dans ses *Essais sur la théorie de la science* publiés en 1906. Seule l'analyse contrefactuelle peut, selon lui, conférer à l'histoire le statut de science car elle permet de mesurer la « signification historique » d'un événement. Pour ce faire, il convient de sélec-

10. Daniel Tetteh Osabu-Kle, « The African Reparation Cry. Rationale, Estimate, Prospects, and Strategies », *Journal of Black Studies*, vol. 30, n° 3, janvier 2000, p. 340.

VIOLENCE ET PASSION

tionner une cause parmi une infinité d'autres. Pour prouver l'existence d'une relation causale entre la cause retenue et les effets constatés par l'historien, ce dernier doit faire abstraction de celle-ci ou bien la modifier. Cette expérience imaginaire permet de déterminer ce qu'il dénomme des « possibilités objectives » qui autorisent le chercheur, ensuite, à hiérarchiser les « causes » et à mesurer la « portée historique » d'un événement.

Cet usage théorisé par Max Weber a inspiré les économistes qui ont à leur tour démontré l'intérêt de la démarche contrefactuelle en histoire. Ainsi, Robert Fogel, dans son ouvrage sur le chemin de fer et la croissance économique américaine, publié en 1964, s'attaque à « l'axiome de l'indispensabilité » du chemin de fer dans la croissance des États-Unis au XIX^e siècle, c'est-à-dire au caractère prétendument indispensable du train dans le développement de l'Amérique du Nord. Pour discuter cette thèse classique, il substitue au chemin de fer un autre type de transport – en l'occurrence les canaux de navigation – pour montrer à coups de projections statistiques fictives que sans le chemin de fer, le niveau de croissance aurait été à peu près le même en 1890. Cette approche contrefactuelle s'est dès lors institutionnalisée au sein d'une nouvelle spécialité : la cliométrie¹¹. Ses présupposés ont donné lieu à maintes discussions. Aujourd'hui néanmoins, nombre de travaux sociologiques proposent des usages et des modélisations plus sophistiqués de ce raisonnement, qui permet de penser l'articulation entre l'espace des contraintes et le champ des possibles¹².

11. La cliométrie est une école historiographique d'origine états-unienne qui mobilise la théorie économique ainsi que les méthodes statistiques et économétriques.

12. Des éléments de mise au point dans Ivan Ermakoff, « The Structure of Contingency », *The American Journal of Sociology*, vol. 121, n° 1, juillet 2015, p. 1-61.

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

QUAND LE PRÉSENT DÉTERMINE LE PASSÉ

Cette démarche replace par ailleurs l'imagination au cœur du travail des historiens. Contrairement à ce qu'on peut penser spontanément, l'imagination n'est pas ennemie de l'histoire, elle lui est au contraire consubstantielle. La connaissance historique est en effet « indirecte, indiciaire et conjecturale », comme le rappelle l'historien Carlo Ginzburg¹³. Indirecte, car la plupart du temps, l'historien n'a pas vécu l'époque qu'il étudie. Indiciaire, parce que l'histoire est une connaissance par traces par définition incomplète fondée sur les archives. Conjecturale, enfin, puisque le chercheur recourt également à l'imagination pour émettre des hypothèses de travail. Ces conditions de production confèrent à la discipline un statut épistémologique flou, entre science et littérature¹⁴.

Le raisonnement contrefactuel, utilisé à certaines conditions, peut dans ce cadre constituer un outil pertinent, parfois nécessaire, comme modalité de prolongement de la réflexion historique. Cette démarche permet notamment de lutter contre la « fascination du révolu¹⁵ », de « défataliser » l'histoire en rappelant que notre passé a été le futur des personnages historiques, qui ont eu leur propre perception des événements. Dans son ouvrage intitulé *Varennnes*, l'historienne Mona Ozouf imagine ainsi ce qui se serait passé si le roi Louis XVI avait réussi sa fuite les 20 et 21 juin 1791. Elle y recourt presque à contrecœur. Mais « si allergique soit-il à l'histoire hypothétique, écrit-elle, l'historien est contraint de

13. Carlo Ginzburg, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », dans *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 1989, p. 154.

14. Cette position, assez courante chez les historiens, est bien explicitée chez Roger Chartier, Paul Ricoeur ou Michel de Certeau (par exemple, pour ce dernier, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, 1987) ; sur les développements récents, voir la discussion proposée dans le numéro spécial des *Annales*, « Les Savoires de la littérature », *AHSS (Annales Histoire, Sciences Sociales)*, n° 2, 2010, p. 253-260.

15. Paul Ricoeur, *Temps et récit, 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, [1983], 1991, p. 331.

VIOLENCE ET PASSION

refaire en esprit la route de Varennes ». De fait, des troupes attendaient le roi, il aurait certainement pu les lancer contre les révolutionnaires et la jeune Assemblée constituante, modifiant radicalement le cours de la Révolution. Ce récit contrefactuel permet également de rappeler qu'à ce moment, la perspective républicaine de 1792 est encore loin. L'hypothèse permet de dégager le cours par nature irrégulier et incertain du phénomène révolutionnaire et rappelle en quoi le non-événement de Varennes se révèle un événement. Dès lors, l'historien doit tâcher de réinterpréter les événements sans la certitude que confère la connaissance de leurs suites, notamment pour analyser la stratégie du roi : si Louis XVI ne comprenait pas vraiment l'enjeu de la situation, la Révolution n'était pas encore jouée. Ce faisant, la démarche lutte contre la téléologie qui donne l'impression que ce qui est advenu était inévitable. L'analyse contrefactuelle peut bien sûr aussi être adoptée pour examiner des phénomènes plus larges : elle démontre alors que les processus sociaux ne sont pas univoques, que l'histoire est aussi l'objet de choix, d'opportunités plurielles, de rapports de forces entre différents groupes d'acteurs. Elle nous permet alors d'éprouver un devenir plus irrégulier du cours de l'histoire, en introduisant des aspérités, des tensions, des conflits, des discontinuités qui redessinent une histoire plus humaine, bousculant les déterminismes trop lisses et les fausses continuités des temps.

Dans un autre registre, cette approche peut contribuer à dénaturer certaines de nos évidences contemporaines, notamment les grandes catégories de l'entendement historique : les périodes canoniques, les concepts comme la révolution industrielle, les États-nations, etc. Ainsi, par exemple, si les Français avaient, comme le projetait le gouverneur Dupleix, conquis la moitié méridionale de l'Inde au XVIII^e siècle, l'Union indienne actuelle n'aurait jamais existé et les savants se seraient appliqués à expliquer que la civilisation dravidienne du sud de l'Inde n'a strictement rien

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

de commun avec les populations indo-européennes du nord du sous-continent colonisé par les Britanniques¹⁶. À la lumière de cette expérience contrefactuelle, Immanuel Wallerstein constate que les frontières de ce que nous appelons l'Inde n'étaient pas prédéterminées par la longue histoire de cette région. Elles résultent d'un phénomène contingent et récent, la colonisation britannique : il rappelle, dans ce cas, que c'est le présent qui détermine le passé et non l'inverse.

ÉCRITURE DE L'HISTOIRE ET POTENTIALITÉS INACCOMPLIES DU PASSÉ

Le déplacement des perspectives peut également se fonder sur l'analyse des archives. Il en est ainsi de l'exemple de la révolte nationale en Chine en 1900 appelée guerre des Boxers. « Et si les Chinois avaient remporté la guerre des Boxers ? » : poser cette question contrefactuelle, qui obsède les acteurs occidentaux, oblige à revisiter cette séquence historique. En réalité, les Alliés subirent plusieurs défaites face aux soldats chinois, très efficaces sur le terrain. En outre, il existait d'excellents régiments chinois qui ne combattirent pas les Européens. Or, ces futurs non-advenus guident les acteurs dans les concessions (colonies) de Tianjin assiégées par les Boxers à l'été 1900 : les Européens élaborèrent un plan d'assassinat de leurs femmes et enfants pour qu'ils ne tombent pas entre les mains des Chinois. C'est l'état d'esprit très particulier ainsi révélé chez les Européens assiégés qui explique en partie leur déchaînement de violence après la prise de la ville chinoise, et le massacre d'une grande partie de la population civile chinoise, le 14 juillet 1900 et dans les jours qui suivirent. En fait, dans l'esprit des acteurs « occidentaux » et chinois, l'événement n'a donc pas été tant

16. Immanuel Wallerstein, « L'Inde existe-t-elle ? », *Impenser la science sociale. Pour sortir du XIX^e siècle*, Paris, PUF, 1995, p. 151-152.

VIOLENCE ET PASSION

la victoire des Alliés que leur non-défaite : ce sont des faits non-advenus (la prise de la ville par les Chinois, le meurtre des femmes et des enfants européens par les Européens eux-mêmes) qui expliquent le fait advenu (le massacre des Chinois).

Mais plus fondamentalement, cette question invite à repenser le cadre traditionnel d'entendement de la guerre qui distingue vainqueurs et vaincus. En effet, une grande partie de la population chinoise ne s'estime pas vaincue après le conflit, comme en témoignent les placards et gravures contrefactuelles qui représentent des « victoires chinoises imaginaires » sur les murs des grandes villes du pays. Ainsi à Shanghai, on put voir pendant plusieurs semaines des dessins avec les légendes suivantes : « Victoire remportée par les Chinois à Tianjin. Les Japonais ont particulièrement souffert. (...) La gravure ci-dessus représente la plus grande victoire des temps modernes¹⁷. » En outre, contrairement à l'impératrice Cixi, les grands vice-rois de l'empire du Milieu ne sont pas entrés en guerre et ont poursuivi leurs discussions avec les puissances étrangères. Car leur principal objectif n'était pas de remporter provisoirement une bataille militaire mais de restaurer l'ordre social dans la longue durée. L'histoire contrefactuelle nous invite donc à dépasser le cadre traditionnel d'entendement de la guerre distinguant clairement les vainqueurs des vaincus et à aller au-delà des discours surplombant des états-majors, en se focalisant sur la perception de ce conflit.

Enfin, comme cet exemple l'a suggéré, à travers le raisonnement contrefactuel, l'historien peut appréhender dans les archives les futurs craints et espérés des acteurs, notamment pour saisir de façon plus fine les moments d'ouverture des

17. Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou, *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non-advenus*, Paris, Seuil, 2016, p. 245 ; Pierre Singaravélou, *Tianjin Cosmopolis. Une autre histoire de la mondialisation*, Paris, Seuil, 2017.

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

possibles comme les périodes révolutionnaires. Nous pouvons observer ce qui se joue, indépendamment de la connaissance de la suite, qui souvent recouvre l'analyse après coup. Omar Abusaada, dans *Alors que j'attendais*, pièce de théâtre présentée au Festival d'Avignon en 2016, rappelle par exemple la force du mouvement révolutionnaire syrien en 2011, qui a été totalement oublié depuis par les commentateurs. De même, nous avons mobilisé cette analyse dans *Pour une histoire des possibles* à propos de la révolution de 1848 : le récit habituel des événements, notamment parisiens, est en effet souvent orienté vers son issue, la construction de la deuxième République, et avec elle, à l'horizon, l'installation durable de la troisième République. En dégagant des « nœuds de potentialités » à divers moments (le 23 février 1848, le 16 avril, les Journées de juin...), il devenait possible d'apprécier davantage tout ce qui précède et qui finalement n'a pas été opérant¹⁸. L'historien peut alors intégrer à son analyse les changements rapides de situations et de stratégies ou encore l'expression des futurs autres, dont les échos ne cessent de se faire entendre après les événements, que ce soient la restauration de la monarchie ou la possibilité d'une république démocratique et sociale des ouvriers, et, plus largement, le foisonnement des attentes et des promesses lisibles dans les pétitions.

L'histoire, souvent écrite par les vainqueurs, a tendance à « écraser les potentialités inaccomplies du passé¹⁹ ». En restituant la parole aux « perdants » de l'histoire, la démarche contrefactuelle autorise un renversement des perspectives. Cette démarche bat ainsi en brèche l'idéologie du réalisme en politique selon laquelle il n'y avait pas ou il n'y a pas d'alternative.

18. Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou, *Pour une histoire des possibles...*, *op. cit.*

19. Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire », dans *Écrits français*, Paris, Gallimard, 1989.

VIOLENCE ET PASSION

LA FONCTION SOCIALE DE L'HISTOIRE
DANS LE PRÉSENT

La question des possibles enrichit donc l'analyse historique. Ainsi comprise, elle peut, en dernier lieu, renforcer en retour la fonction sociale de l'histoire dans le présent, et ce de deux manières. D'abord, en rouvrant les potentialités du passé, cette démarche peut nous permettre de libérer les possibles du futur et donc de réarmer notre capacité d'action aujourd'hui : « Une grande partie du futur du passé n'a pas été réalisée. Les gens d'autrefois ont eu des rêves, des désirs, des utopies, qui constituent une réserve de sens non réalisé²⁰. » Selon Pierre Bourdieu, « l'histoire ferme l'éventail des possibles à chaque instant : on aurait pu ne pas faire du nucléaire, mais on a fait du nucléaire (...). Il y a des possibles qui sont révoqués une fois pour toutes, plus gravement que si on les interdisait, car on les rend impensables²¹ ». L'historien peut alors tenter de retrouver ces possibles du passé et de les documenter.

Il est également possible de profiter de la dimension interactive de cette analyse contrefactuelle. Elle possède une dimension pédagogique, liée à sa capacité à mobiliser et mettre en partage les connaissances : bien encadrée, elle conduit en effet l'élève, lorsqu'il formule une telle hypothèse, à réutiliser son cours de manière dynamique et à mettre en discussion les raisonnements et choix opérés, en recourant notamment à des outils tels que la critique des sources, la comparaison ou la hiérarchisation des causes. Les enseignants ne l'ignorent pas, élèves et étudiants y recourent spontanément, parfois non sans malice. Face à un public, elle peut aussi favoriser la coproduction d'une histoire inter-

20. Paul Ricoeur, « Identité narrative et communauté historique », *Les Cahiers de Politique Autrement*, octobre 1994.

21. Pierre Bourdieu, *Sur l'État*, Paris, Seuil, 2012, p. 185.

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

active et vivante. Nous avons mis en place des « ateliers d'histoire partagée », fondés sur des questions de type contre-factuel (« Que serait le monde sans la traite atlantique et l'esclavage ? » et « Si le roi Louis XVI avait réussi à s'enfuir le 21 juin 1791²² ? ») ; s'ouvre alors un espace inédit, entre ce qui a eu lieu et ce qui aurait pu advenir. Ni « vrai », ni « faux », il s'agit d'un espace de discussion et d'interprétation, où la parole des participants peut mieux se faire entendre. Quant à l'historien, c'est pour lui un exercice périlleux, car il assume de perdre un peu le contrôle du récit, sans se départir de sa rigueur méthodologique. La démarche nous pousse alors à assumer une définition réflexive de l'histoire comme une œuvre ouverte que le lecteur et l'auditeur contribuent à produire. Les participants retrouvent ainsi, en jouant sérieusement, la dimension fondamentalement expérimentale de l'histoire.

Ce dispositif peut favoriser ainsi un débat démocratique, en mettant en œuvre une discussion collective, sans que les connaissances savantes soient niées. Un révolutionnaire de 1789, Joseph Jacotot, a théorisé une forme de pédagogie similaire, redécouverte par Jacques Rancière dans son ouvrage *Le Maître ignorant* : cette pédagogie, qui postule l'égalité des intelligences, considère que l'éducation, comme la liberté, ne se donne pas, elle se conquiert. La démarche contrefactuelle induit une forme d'appropriation du matériau historique et du questionnement historique.

Une fois saisis ses logiques et ses enjeux, l'étude des possibles du passé permet de déplacer la frontière qui paraît parfois trop nette et rassurante entre histoire et littérature, réel et fiction, contingence et déterminisme,

22. Atelier « L'histoire avec des si... », forum « Refaire société » organisé par la République des idées, 11-12 novembre 2017 ; Atelier « Et si la Révolution française n'avait pas eu lieu ? », 2 avril 2016, Nuit des débats, musée Carnavalet ; Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou, « Écrire ensemble l'histoire. Retour d'expérimentation contrefactuelle », *Écrire l'histoire*, n° 12, 2013.

VIOLENCE ET PASSION

science et jeu, et finalement celle entre celui qui sait et l'ignorant. Plus exactement, parce qu'elle est saisie des interrelations dans le temps, comparaison de l'advenu et du non-advenu, pensée du possible, et qu'elle est par nature indéterminée, la démarche, à condition d'avoir conscience des enjeux et d'être bien menée, apparaît comme un art essentiel de délimitation des frontières. Ainsi, à ceux qui, dans une perspective postmoderne, suggèrent que toute histoire n'est qu'un récit, et que fiction et non-fiction ne sont pas discernables, cette démarche appliquée à l'histoire, parce qu'elle obéit à des contraintes savantes, se distingue selon Lubomir Dolezel de l'uchronie et rappelle justement qu'il n'y a pas de confusion entre savoir et fiction²³. En ce sens, cette question des possibles appartient de plein droit à l'enquête historique et permet d'en prolonger les exigences. Elle peut alors être à l'origine d'une histoire tout aussi documentée, en utilisant les archives, mais plus ouverte, plurielle, « défatalisée ». L'histoire est ce faisant plus réflexive et incisive car mieux armée face aux « grands problèmes » auxquels elle est toujours confrontée (causalité, narration, travail de représentation du passé, ou généralisation), et plus ouverte aux échanges avec d'autres disciplines.

23. Lubomir Dolezel, *Heterocosmica. Fiction and possible world*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1998. Ces enjeux sont présentés dans notre ouvrage *Pour une histoire des possibles...*, *op. cit.*, p. 92-95, et chapitre 5. Une discussion élaborée de ces usages dans Françoise Lavocat, « Histoire alternative et roman historique contre-factuel : enjeux épistémiques », *Proceedings of the 7th Narrative Matters Conference*, *op. cit.*

Le théâtre comme un espoir

Entretien avec Omar Abusaada
et Mohammad Al Attar

Omar Abusaada a suivi des études à l'Institut supérieur d'art dramatique de Damas, sa ville natale. Encouragé par ses professeurs qui développent alors de nouvelles méthodes de travail ouvertes sur la création mondiale, il forge sa vision d'un théâtre politiquement et socialement engagé. Dramaturge et metteur en scène, il cofonde en 2002 le Studio Théâtre dont le premier spectacle en 2004 s'intitule *Insomnia*. Il met en scène *El affich* (2006), *Forgiveness*, travail d'improvisation avec un groupe de détenus d'une prison pour mineurs, *Almirwad wa almikhala* (2009), *Look at the Streets... This is What Hope Looks Like* (2011), *Could You Please Look into the Camera?* (2012), *Intimacy* et *Syria Trojan Women* (2013), *Antigone of Shatila* (2014). Pendant des années, il a sillonné les provinces reculées de Syrie, d'Égypte et du Yémen en jouant sur des places de village des spectacles qui sont autant de prétextes à dialoguer avec les habitants, parfois invités à rejoindre les comédiens sur scène. Depuis, il signe des spectacles qui introduisent dans le théâtre syrien de nouvelles pratiques comme l'écriture contemporaine ou le théâtre documentaire.

Auteur et dramaturge syrien né à Damas en 1980, Mohammad Al Attar écrit pour de nombreux magazines et journaux avec comme centre d'intérêt le soulèvement syrien. En 2007, il rencontre Omar Abusaada. Ensemble, ils font l'expérience d'un théâtre documenté. Ils ont notamment travaillé ensemble sur *Antigone of Shatila*. En parallèle à son écriture pour la scène,

VIOLENCE ET PASSION

Mohammad Al Attar utilise le théâtre pour mener des projets avec des groupes marginalisés dans le monde arabe. Ses pièces ont été présentées à Damas, Londres, New York, Séoul, Berlin, Bruxelles, Édimbourg, Tunis, Athènes, Beyrouth. Plusieurs de ses œuvres ont été traduites et publiées en anglais.

Alors que j'attendais a été présenté au Festival d'Avignon 2016. Taim est dans le coma. Autour du lit d'hôpital, la famille, les amis et les relations viennent lui parler. Chacun tente de reconstruire ce qui a pu se passer dans une sorte d'enquête. Les relations interpersonnelles et familiales sont reconfigurées par ces conversations autour de l'absent. Pour Omar Abusaada, le coma est comme une métaphore de la Syrie en guerre. Que raconter à un proche plongé dans cet espace entre la vie et la mort ? Certains parlent beaucoup, donnent des nouvelles de la famille, évoquent les changements de la vie ou imaginent un pays dans lequel la démocratie serait advenue et avec elle la liberté.

Nicolas Donin : *Lors de votre collaboration précédente, vous avez travaillé sous forme de workshop, avec notamment des femmes réfugiées syriennes dont le témoignage devenait le matériau de la pièce. Leurs histoires individuelles, qui rappelaient la figure d'Antigone, nourrissaient la dramaturgie. Dans Alors que j'attendais, l'idée d'un montage du matériau biographique se retrouve directement dans l'intrigue : le personnage principal a pour projet de faire un film à partir de l'histoire de sa famille. Comme il n'y parvient pas, c'est son entourage qui le fera pendant son coma. Comment avez-vous travaillé pour produire cette situation ? Est-ce à nouveau le fruit d'un travail avec des témoins ?*

Omar Abusaada : Le spectacle est basé sur l'histoire d'une personne que je connaissais personnellement, qui a été battue lors d'un passage à un *check-point* à Damas et qui

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

est tombée dans le coma. Après quelques mois, elle est décédée. J'ai rendu visite régulièrement à cette personne lors de son séjour à l'hôpital, j'ai rencontré ses amis et sa famille, des personnes qui étaient dans la même situation. C'était vraiment une bonne histoire pour faire un spectacle parce qu'elle propose différentes dimensions de la vie actuelle en Syrie. Le personnage du spectacle est un artiste. Il veut faire un film, devenir cinéaste. D'une certaine façon, il peut nous représenter en tant que metteur en scène ou artiste. Mais le personnage est plus jeune que nous et il parle d'une génération plus jeune que la nôtre. Pour nous, c'était une manière de représenter ce que vit cette génération.

Nicolas Donin : Dans le dispositif scénique de la pièce, l'espace principal est tantôt la chambre du malade, tantôt la pièce à vivre. Et puis il y a cet espace des limbes, un étage plus haut, qui comprend sur sa gauche une pièce dans laquelle le personnage s'adresse à nous, spectateurs, et sur sa droite une pièce avec un autre personnage, lui aussi dans le coma, sorte de contrepoint. Ce sont deux modes d'engagement social qui ont abouti à la même situation et font signe vers une sorte de peuple des comateux qui semble même ourdir une sorte de révolte mondiale à la fin du film. Leur particularité à tous les deux est qu'ils interagissent avec les vivants. Ils les font notamment danser. Ils sont DJs, mais aussi VJs, puisqu'ils passent également de la vidéo. Ils occupent en quelque sorte la place de Dieu, un Dieu absenté et dont ils ont fait l'expérience du retrait. Dans votre conception, quelles sont la forme de vie et la fonction sociale de ces personnes, à la fois retirées du monde et pourtant encore présentes, voire agissantes ?

Mohammad Al Attar : Lorsque j'étais en train d'imaginer ces deux mondes qui vivent l'un à côté de l'autre, je n'ai pas vraiment fait ce rapport entre les gens normaux et les

VIOLENCE ET PASSION

comateux. La métaphore du coma m'évoque deux choses : tout d'abord, il y a des dizaines de milliers de disparus en Syrie, peut-être même des centaines de milliers. On ne sait pas où ils sont. On ne sait pas s'ils sont morts, s'ils vivent encore ou s'ils sont en prison. On ne sait rien d'eux. C'est comme s'ils étaient dans un long coma. Les personnages du premier étage permettent de donner une voix à ces personnes-là, ou d'imaginer ce que ces gens diraient s'ils avaient une voix. Le deuxième point concerne le lien entre la réalité et l'imagination. La réalité est beaucoup plus forte que l'imagination. Nous n'aurions jamais pu imaginer cette réalité. En tant que Syrien, il y a vraiment des choses que je ne peux plus supporter. C'est la raison pour laquelle je me réfugie dans l'imaginaire. Ces personnages qui sont sur scène, à l'étage, peuvent dire ce que nous ne pouvons plus dire, parce qu'ils se sont libérés de toutes les difficultés et de toutes les complexités de cette réalité que nous ne pouvons plus supporter. Parce que ce sont les seuls qui peuvent s'interroger sur eux-mêmes. Nous ne pouvons pas encore le faire, parce que nous sommes toujours en train de vivre des multiples difficultés. Mais eux sont libérés, aussi peuvent-ils faire leur introspection.

François Lecercle : Vous avez joué dans les villages et proposé aux spectateurs de venir sur scène. Vous montrez des personnages qui parlent de sexe, boivent du vin, parlent de drogues. Ce spectacle a-t-il été conçu pour un public étranger ? Pourriez-vous le présenter en Syrie ? Devriez-vous faire des modifications ?

Omar Abusaada : Pendant les dernières années, nous avons développé des projets très différents, notamment avec des gens qui ne sont pas comédiens, qui vivent dans de petits villages, mais également avec des gens qui sont en prison. Mais notre travail principal est plutôt similaire au spectacle que nous présentons à Avignon. Celui-ci donne

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

vraiment une image de la vie telle qu'elle est à Damas ces dernières années. À Damas, les gens boivent du vin, font l'amour... ils font tout ce que vous voyez sur scène. Je ne crois pas que ces sujets-là seraient des obstacles pour montrer le spectacle à Damas. Le principal problème se situe surtout du point de vue politique, le spectacle prenant position de manière très claire et forte contre le régime d'El-Assad, il est actuellement impossible de le montrer à Damas.

Haim Burstin : Le décalage est très important entre l'image que donnent les médias de la réalité syrienne, du drame syrien, et l'image que vous nous donnez dans la pièce. Vous insistez sur les détails de vie d'une famille émancipée, qui utilise des ordinateurs, qui pourrait ressembler à n'importe quelle famille dans n'importe quel autre endroit du monde. C'est comme si vous vouliez insister sur cet aspect de l'émancipation. J'imagine que la modernisation dans certains pays comme la Syrie pose problème. C'est comme si vous souhaitiez nous dire : « Ce milieu, c'est la Syrie que vous ne connaissez pas » ?

Mohammad Al Attar : L'un des buts de notre travail, surtout durant ces cinq dernières années, est de construire des ponts de connaissance entre nous et notre public. Ici, en Europe, comme partout dans le monde, ce lien est basé sur des analyses politiques erronées. Les choses dont vous avez connaissance sont souvent fausses. Par exemple, Robert Fisk, le journaliste qui travaille depuis quarante ans au Moyen-Orient pour le journal *The Independent*, ne parle pas un mot d'arabe. Il y a écrit un article dans lequel il parle d'une ville située dans le nord, alors que celle-ci se situe dans le sud. Cela a provoqué un scandale, puis a été corrigé. Il est vraiment dommage que le théâtre ne puisse pas toucher un public aussi vaste que les médias.

Nous ne disons pas que cette famille représente toutes les familles en Syrie. C'est une famille issue de la classe moyenne

VIOLENCE ET PASSION

à Damas, qui vit cette émancipation et en même temps vit dans la tradition. J'ai un peu voyagé en Europe et je vis désormais en Europe. En général, l'image que les Européens ont de la Syrie est en partie erronée, car les gens pensent que la Syrie est beaucoup plus conservatrice qu'elle ne l'est en vérité. Même si parmi les habitants des campagnes, il y a des gens conservateurs.

Nadège Ragaru : À travers la notion de coma, vous évoquez un état modifié de conscience qui aiderait à penser. La métaphore que vous employez est aussi hantée par l'image d'une absence sans fin. Cela pourrait être une métaphore extrêmement sombre : il ne serait possible de dire ou d'agir, en dernier ressort, que par l'absence. Et pourtant, votre pièce tout entière est traversée par l'espérance. Comment envisagez-vous la coexistence entre ces deux notions : être là/ne pas l'être ? En un tel environnement, quelles voies suivre pour agir et être actif ?

Mohammad Al Attar : Aujourd'hui pour nous, Syriens, la question de pouvoir agir ou d'en être incapable – métaphoriquement handicapé – est un de nos plus grands dilemmes. Les décisions sur le terrain ne sont pas dans les mains de Syriens. Et même si les Syriens aujourd'hui décidaient – et il ne me semble pas qu'ils le feront – de s'asseoir et d'arrêter cette guerre, ils ne pourraient pas le faire. Politiquement non plus, la décision n'est pas entre leurs mains. C'est un contexte qui ne peut pas être ignoré. Cette situation politique nous affecte en tant qu'individu et dans tous les aspects de notre vie quotidienne. La majorité d'entre nous est coincée dans cette sorte de zone grise d'incapacité à faire une action décisive ou de prendre des décisions quant à ce qui il est préférable de faire, même quant à notre survie personnelle ou à des voyages possibles. Rester ou partir ? Si nous partons, où aller ? Quand nous arrivons à destina-

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

tion, que faire ? Quelle est l'étape suivante ? Ce sont pourtant des questions simples. La majorité d'entre nous est littéralement coincée parce que, malheureusement et ceci est la cause de notre plus grande agonie, il n'y a pas de signe d'espoir.

En 2013, l'atmosphère était différente, l'humeur des gens était différente, parce que nous nous accrochions toujours à un espoir que cette révolution nous mènerait quelque part. Mais c'était quand la guerre n'existait pas aussi près que maintenant. Nous avons été propulsés d'une révolution pacifique à un affrontement militaire. J'ai assisté à la disparition de cet espoir. C'est le désespoir, la dépression et l'agonie qui a suivi. Aujourd'hui, nous ne pouvons pas voir de lumière d'espoir à la fin du tunnel, et ceci nous plonge dans l'horreur. Parfois, pendant les temps d'ennui ou de crise ou de guerre, quand vous voyez une lumière venir, ou apercevez une lueur, vous pouvez en tirer la force ou la motivation. Aujourd'hui, cela n'existe pas. La situation est vraiment terrible et horrible. Nous sommes littéralement pris au piège.

Quentin Deluermoz : En faisant coexister les temporalités, les personnages, les opinions, les situations, la dramaturgie aide à ressentir physiquement le drame syrien, même si, bien sûr, il est impossible de vraiment se représenter la situation. Votre travail est aussi une leçon pour les sciences sociales qui cherchent à comprendre les crises politiques, car il montre l'importance de l'intimité, du sens donné aux événements dans l'expérience même de la crise sociale et politique – autant d'éléments qui sont difficiles à saisir pour les chercheurs. Quel a été le moteur de la participation du personnage d'Haim à la révolution ? Comment cette motivation se combine-t-elle avec celle des autres jeunes qui sont pris à l'intérieur du mouvement islamique ?

VIOLENCE ET PASSION

Mohammad Al Attar : Comme l'a évoqué Omar, la génération qui a été au centre de la révolution, qui a débuté en mars 2011, avait alors environ 20 ans. Cette même génération était aux avant-postes des printemps arabes en Égypte, Libye et Tunisie. Elle avait suffisamment d'enthousiasme et d'irrationalité pour s'engager. Les personnes plus âgées prennent des décisions plus raisonnables et dans des régimes totalitaires la lâcheté est une décision raisonnable car vous savez que vous ne pouvez pas leur faire face. Vous avez besoin de la folie de cette génération qui a payé le prix le plus lourd d'entre nous car elle a composé la majorité des victimes.

Cette situation dans laquelle deux amis, qui, comme les deux personnages de la pièce, choisissent des chemins différents, est un bon reflet de ce qui est arrivé à Damas et en Syrie. Au début de la révolution, durant les huit premiers mois ou la première année, l'unité était vraiment forte entre les différentes composantes de la société. Les buts poursuivis étaient clairs : il s'agissait de faire partir le régime et de construire un nouvel État. Mais nous n'étions pas d'accord sur ce que devrait être l'État civique, démocratique, ni sur une constitution. Nous sommes dans un pays qui a été gouverné par ce régime durant cinquante ans. Nous n'avons aucun parti, aucun syndicat, même pas de syndicats étudiants. Nous n'avons aucune expérience politique, pas plus sur les manières de nous organiser politiquement, tout en ayant peut-être des visions politiques très avancées. Je ne pense pas que cela soit négatif, c'est une étape nécessaire dans la transformation. Nous sommes en train de construire notre maturité politique.

Durant les premiers mois, l'unité était forte. Puis, avec le temps et l'augmentation de la brutalité et des mesures de répression du régime contre ce mouvement qui était pacifique, celui-ci a commencé à se fissurer et les gens ont cherché quelque chose de plus solide à quoi se raccrocher. C'est à ce moment-là que la religion est arrivée, comme identité possible, comme moyen de continuer. Le régime

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

sait, à cause de sa grande expérience, comment manipuler ces sentiments, notamment à travers la tension sectaire. Nous avons besoin d'une identité pour construire, pour donner du sens, pour continuer.

Certains, parmi les différentes strates de la population, étaient d'accord pour prendre les armes ; d'autres non. Des voix s'élevaient disant que ceux qui s'étaient engagés dans la révolution devraient peut-être reformuler leurs slogans ou leurs visions pour être plus islamiques. Les enjeux s'étaient transformés, il ne s'agissait pas juste d'une lutte entre des oppresseurs et des opprimés, mais entre une communauté sunnite opprimée contre une minorité qui veut continuer à régner avec d'autres minorités dans la région et ses alliés. L'islam a commencé à devenir l'enjeu de la lutte, c'était aussi l'expression du conservatisme. Nous avons vu ce discours grossir puis devenir très dominant.

Omar Abusaada : Nous avons très souvent eu cette même discussion pendant les répétitions : qu'est-ce qui pousse l'un à choisir telle ou telle voie ? Aujourd'hui, je vis encore à Damas. En fait, je m'inspire de tout ce que je vois tous les jours dans mon pays. Je ne crois pas qu'il y ait eu des changements dramatiques dans la vie du jeune personnage. Les jeunes qui ont grandi avec la révolution civile et qui sont plutôt non-croyants le sont toujours à présent. Ils n'ont pas vraiment changé. Ce sont plutôt les personnes qui étaient, à la base, conservateurs qui ont le plus changé et qui se sont davantage radicalisés. Le personnage principal qui est dans le coma vient de ce milieu non-croyant et libéral, et il continue à être cette même personne. Son ami est quelqu'un de plus croyant à la base, et c'est celui qui s'est radicalisé.

Francis Cossu : L'état de coma dans lequel est le personnage principal suggère qu'il y a encore de la vie, de l'espoir. Diriez-vous que la Syrie est également plongée dans le coma ?

VIOLENCE ET PASSION

Omar Abusaasa : Le pays n'est ni vivant ni mort, mais la métaphore se situe à différents niveaux. Cinq ans après le début de la révolution, *Alors que j'attendais* est l'occasion de faire un point sur la situation en Syrie, mais aussi sur ma pratique théâtrale. Quand la révolution a commencé, j'ai été enthousiasmé, présent dans les rues, actif à travers le théâtre. Mais cinq ans plus tard, mon présent n'a rien à voir avec celui que j'espérais. Je pense qu'il est important de comprendre pourquoi nous en sommes arrivés là alors que nos idéaux n'ont pas changé. Depuis que je travaille, je prône un théâtre politique dont les valeurs n'ont pas réussi à s'incarner alors même que c'était possible. Je suis moins naïf aujourd'hui. J'ai compris que le pouvoir en place n'est pas le seul obstacle à l'émergence d'une société nouvelle. Un des principaux problèmes est un défaut dans la construction initiale de la société syrienne et son système familial, systématiquement orienté vers le père et la religion. J'ai aussi pris conscience que la Syrie est prise dans une toile d'intérêts mondiaux qui diffèrent d'une région à l'autre et qui dépassent les intérêts locaux ou régionaux, ce qui est un problème. Aujourd'hui je me sens proche d'un ensemble de gens qui pensent qu'aucune justice sociale ne sera possible dans mon pays si on ne la recherche pas également au niveau mondial. La question du coma traduit aussi cette prise de conscience des changements. Quant à l'espoir, il a toujours été présent dans mes créations. L'espoir, c'est la vie, ses développements, ses avancées.

Les propos recueillis par Francis Cossu pour la 70^e édition du Festival d'Avignon sont traduits du syrien par Simon Dubois.

Devenir révolutionnaires : acteurs et protagonistes

Haim Burstin

Le terme de « révolution » renvoie couramment à un concept tout à fait générique dont l'emploi n'a souvent aucune précision ni aucune rigueur. Ce n'est parfois qu'une idée ou une image ou une notion polysémique qui rassemble différentes significations : positives, négatives ou les deux à la fois. Que l'on songe, par exemple, à la belle évocation d'Olivier Py dans le texte qui inaugure le programme de ce festival, où la révolution acquiert toute la force d'une métaphore : métaphore du changement, de l'élan et de l'énergie qu'un grand changement contient par contraste avec les eaux marécageuses de la conservation, de la staticité ou encore par rapport au blocage d'un mécanisme enrayé. Voilà une métaphore qui représente sans doute l'un des aspects les plus fascinants de cette notion, car elle possède le souffle d'une aspiration et souligne la possibilité de quitter la prose d'un présent décevant, pour mettre le changement à l'ordre du jour et redonner à la politique, chargée de piloter ce changement, sa dimension la plus élevée. C'est une conception quelque peu messianique, mais qui rentre tout à fait dans la tradition et dans le champ sémantique du mot révolution.

Pendant la versatilité de ce terme, toute captivante qu'elle soit, ne demeure pas moins ambiguë. Les révolutions sont quelque chose de moins linéaire et de plus complexe et recourent bien d'autres significations. Certes il n'est pas question de « discipliner » l'emploi de cette notion dont force est désormais de constater le caractère composite et

VIOLENCE ET PASSION

polymorphe, mais plutôt d'essayer de saisir à chaque fois sa signification spécifique.

J'essayerai donc de mieux préciser le sens de ce concept à partir de la Révolution française, référence obligée dans ce domaine, afin d'en approfondir certaines composantes essentielles. Celles-ci peuvent sans doute s'appliquer à d'autres révolutions ou phénomènes contestataires, mais non sans un effort de mise en perspective critique, pour éviter toute extrapolation hasardeuse qui puisse dénaturer cette notion et la confier aux aléas du sens commun.

ENTRE RÉVOLTES ET RÉVOLUTION

Une première distinction s'impose entre révolte et révolution. Le matin du 14 juillet 1789, le duc de La Rochefoucauld-Liancourt renseigne Louis XVI sur ce qui est en train de se passer dans la capitale. Lorsque le roi lui demande s'il s'agit bien d'une révolte, le duc répond : « Non, Sire, c'est une révolution¹ ! » Sous l'Ancien Régime, une révolte n'est pas un fait d'exception ; l'histoire de la monarchie est parsemée d'émeutes diverses qui éclatent plus ou moins de manière cyclique dans différents endroits du royaume et sous les plus différents prétextes. Ce sont d'habitude les conditions matérielles de la vie populaire qui en sont à l'origine : impôts, disette, vie chère. L'exemple le plus récent et sans doute le plus dramatique est représenté par la « guerre des farines » de 1775². La monarchie a appris à prévenir, à accepter ou à contrecarrer ces épisodes d'insubordination.

1. Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, tome 1, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1952, p. 165.

2. Voir Vladimir S. Ljublinski, *La Guerre des farines. Contribution à l'histoire de la lutte des classes en France, à la veille de la Révolution*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1979.

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

En revanche, une révolution représente non seulement un changement d'échelle, mais aussi un considérable saut de qualité par rapport aux émeutes traditionnelles. Et cela non seulement si on regarde l'événement de l'extérieur, mais même si on se situe à l'intérieur : participer à une révolte, jouer même en son sein un rôle important, ne signifie pas devenir révolutionnaire. Le type de basculement qui engendre la figure du révolutionnaire est bien plus profond et radical.

Une « vraie » révolution est un phénomène de forte discontinuité qui se traduit dans une grande aventure collective et qui mobilise la société dans son ensemble à la recherche d'un nouveau monde possible. Néanmoins, ce qui distingue une révolution à part entière des autres formes d'émeute ou de révolte, n'est pas simplement sa capacité d'évoquer des potentialités virtuelles, mais d'ouvrir *concrètement* le monde des « possibles » en mettant, sans équivoque, le changement à l'ordre du jour. Dans ce sens, toute révolution entretient un rapport strict avec le rêve et l'utopie. Ce rapport est exaltant et en même temps problématique et hasardeux. Car la tension utopique, sans que les conditions mêmes d'une transformation réelle soient effectivement réunies, risque de se traduire en une attitude simplement visionnaire ou, en tout cas, de borner au volontarisme toute perspective de changement.

Mais une révolution est aussi un saut dans le vide marqué d'imprévisibilité ou simplement d'imprévu, où les rêves se heurtent rudement à la réalité en essayant de la dépasser. Rêve et réalité se livrent alors un combat où les révolutions ont, la plupart des fois, tendance à s'enliser. Mais même en ce cas, leur expérience ne se dissout guère et demeure néanmoins comme témoignage d'un effort prométhéen.

VIOLENCE ET PASSION

ENTRAÎNÉS PAR L'ÉVÉNEMENT

Qu'est-ce qui pousse les individus à quitter leur vie quotidienne, leur activité, leur famille, pour se lancer dans cette aventure qui risque de se révéler un voyage n'ayant pas nécessairement une voie de retour ? C'est une autre façon de poser la question de savoir comment on devient concrètement révolutionnaires. La Révolution française – que j'ai eu l'occasion d'étudier de près en tant qu'objet spécifique de mes recherches – est un épisode qui, dans sa radicalité et sa complexité, a pu se développer jusqu'à des conséquences extrêmes ; elle produit ainsi un inventaire très riche de figures, d'attitudes, de réactions, de postures et de comportements destinés à devenir paradigmatiques. En particulier, elle met en scène non seulement un panthéon de personnages majeurs, mais aussi des révolutionnaires ordinaires, des gens du commun qui accèdent pour la première fois à la cité en tant qu'acteurs ou même protagonistes, entraînés par l'événement selon des modalités multiples : ils ne renoncent pas à poser leur empreinte personnelle sur les événements en cours, auxquels, la plupart du temps, ils se trouvent mêlés sans aucune préméditation. C'est ce qui fait de cette révolution un champ d'expérimentation et un laboratoire d'observation extraordinaires.

Il en sort toute une galerie de trajectoires, de tempéraments, et un échantillonnage de positionnements possibles qui nous révèlent comment on devient révolutionnaire et nous montrent les différentes façons de traverser une révolution et d'en sortir. C'est grâce à sa forme achevée que la Révolution de 1789 nous apprend quelque chose de plus que d'autres phénomènes pourtant analogues. Il suffit de citer, à titre comparatif, la longue série des révolutions hispano-américaines qui vont se dérouler en Amérique du Sud entre 1808 et 1826 – soit seulement une vingtaine d'années plus tard – pour saisir la différence et comprendre comment des révolutions, insuffisamment achevées du point de vue

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

politique ou social, peuvent bel et bien avorter ou aboutir, par une démarche tragique, à des résultats tout à fait inopinés³.

Dans sa complexité ainsi que dans sa trajectoire nullement linéaire, la Révolution française parvient en revanche à créer un scénario devenu point de repère pour toute révolution à venir, ce qui en a fait, au fil de deux siècles et encore à nos jours, une sorte de paradigme.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE COMME LABORATOIRE D'EXPÉRIMENTATION

L'étude de la Révolution française met ainsi en exergue toute la créativité de l'événement, c'est-à-dire sa capacité d'engendrer, de déterminer et d'absorber de nouvelles identités. Cette capacité d'attraction « à chaud », dans un mécanisme dont on ne connaît pas encore les règles, représente une dynamique très particulière qu'on peut voir concrètement à l'œuvre : elle pousse les individus à une adhésion concrète, à sortir donc de l'anonymat pour s'exposer personnellement et chercher un rôle spécifique à jouer. Pour la première fois se manifeste la volonté d'inscrire ses gestes personnels dans l'Histoire. J'ai appelé cette attitude le « protagonisme révolutionnaire⁴ ».

Il y a des époques où l'histoire semble couler loin de la vie quotidienne des individus : d'une part elle avance avec sa

3. Pour une synthèse, voir John Lynch, *The Spanish American Revolutions, 1808-1826*, New York-Londres, Norton, 1973.

4. « Le « protagonisme » comme facteur d'amplification de l'événement : le cas de la Révolution française », dans *L'Événement* (actes du colloque organisé à Aix-en-Provence par le Centre méridional d'histoire sociale en septembre 1983), Aix, Université de Provence, 1986, p. 65-75. J'ai repris et développé ce concept dans un ouvrage plus récent auquel je me permets de renvoyer : Haim Burstin, *Révolutionnaires. Pour une anthropologie politique de la Révolution française*, Paris, Vendémiaire, 2013 ; voir aussi « Protagonisme et crises politiques », *Politix*, n° 112, 2015/4.

VIOLENCE ET PASSION

logique propre et, de l'autre, les existences individuelles se déroulent en quelque sorte de manière indépendante. Ce déphasage produit souvent un sentiment d'extranéation des individus par rapport au cours général des événements. Mais il y a en revanche d'autres époques de plus grande « densité » historique où la biographie de chacun semble s'inscrire harmonieusement dans l'histoire. Ces aspects sont décisifs pour comprendre comme se forme une prise de conscience de soi-même en tant que révolutionnaire, ce qui coïncide souvent avec le passage à l'action. Un des ressorts, à mon sens des plus efficaces, dans cette démarche qui mène à l'acte révolutionnaire et qui retient des femmes et des hommes dans cette nouvelle dimension, est justement une volonté inédite de protagonisme.

Mobilisés par un fait traumatique, les individus deviennent non seulement témoins et spectateurs des événements, mais commencent à intervenir en tant que protagonistes. Il y a, dans cette expérience, la sensation inédite d'être partie prenante du processus révolutionnaire, de tenir donc sa destinée entre ses mains par une intervention directe et personnelle dans la vie publique. Ainsi les contemporains s'efforcent de corroborer cette nouvelle adhérence à l'événement par des actions significatives et par l'aspiration à voir ce rôle publiquement reconnu. C'est la volonté d'inscrire durablement son implication particulière dans le devenir historique, en nouant ainsi un lien encore plus étroit avec l'événement.

À l'origine de cette tension il n'y a pas la simple dimension émotionnelle ou l'empreinte des caractères individuels, mais un fait de plus grande envergure, à savoir l'élargissement surprenant de la participation politique et la multiplication des opportunités qui s'ouvrent à tous les citoyens pour se mettre en vue. C'est en fait ce vaste phénomène qui produit des révolutionnaires à part entière.

Car à ce sujet une distinction significative s'impose. On peut bel et bien se proclamer « révolutionnaires » sans pour

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

autant l'être. C'est le cas, dans la politique courante, de tous ceux qui prétendent opérer des grands changements et n'hésitent pas à recourir à cette image et à se targuer de cette qualité, pour épater l'opinion publique et souligner le caractère radical des changements qu'ils souhaitent.

Mais il y a aussi ceux qu'on pourrait appeler des « révolutionnaires sans révolution » ; que l'on songe par exemple, aux *Démons* de Dostoïevski où la volonté subversive des personnages du roman se développe tout à fait hors contexte, dans les seules imaginations et volontés personnelles d'un petit nombre d'individus somme toute en décalage par rapport à la réalité. En effet, ces personnages ne se trouvent manifestement pas dans une situation où ils peuvent se mettre concrètement en scène en tant que révolutionnaires. En revanche, les individus sur lesquels porte mon attention sont ceux qui se trouvent au cœur même d'une révolution où les facteurs subjectifs et objectifs rentrent dans une dialectique serrée et où l'action individuelle s'insère dans un grand courant collectif.

ENTRE ENTRAÎNEMENT ET ADHÉSION : LES TRAJECTOIRES DU DEVENIR RÉVOLUTIONNAIRE

Si on peut se déclarer révolutionnaires sans l'être effectivement, à l'opposé, on peut bel et bien devenir révolutionnaires sans le vouloir expressément, sans l'avoir prévu ou même malgré soi, entraînés par la force d'une expérience collective d'extraordinaire intensité, capable d'orienter profondément les choix individuels. Nombre d'individus se découvrent ainsi révolutionnaires presque à leur insu, engloutis par l'événement ou même se limitant à en suivre la logique interne. C'est le cas, par exemple, des élus à l'Assemblée constituante étudiés par Timothy Tackett ; ces « hommes nouveaux » de la politique nationale montent à Paris avec une attitude, pour la plupart d'entre eux, tout à fait

VIOLENCE ET PASSION

naïve et modérée ; c'est au fil des mois qu'ils subissent une métamorphose qui les range de fait dans le camp des révolutionnaires⁵.

Si l'on excepte certains tempéraments spécifiques, naturellement prédisposés à s'adapter aux conditions qui se créent pendant une révolution, on peut estimer qu'en général on ne naît pas révolutionnaire : on le devient. Il importe alors de cerner les modalités de cette transformation, suivant des itinéraires qui ne sont pas seulement politiques ni non plus dépendants simplement du caractère personnel des individus impliqués, mais qui relèvent aussi d'une attitude comportementale. La question de la formation et du développement d'un vécu révolutionnaire devient donc centrale.

La biographie des révolutionnaires met au premier plan justement cet aspect : que ce soient les Constituants qui se découvrent révolutionnaires à leur insu ou des hommes du commun ou encore des ecclésiastiques qui se transforment en « enragés » par la force d'entraînement des circonstances. La plupart du temps, les individus ne choisissent pas froidement l'adhésion : ils « basculent » dans le champ révolutionnaire. Les études biographiques, que depuis deux siècles l'historiographie consacre aux personnages qui ont joué un rôle dans la Révolution, nous permettent de cerner, en quelque sorte par photogrammes, ce basculement, tel qu'il a été vécu, indépendamment des consécrations et des célébrations ou des modèles de la théorie politique. Parfois elles soulignent la contingence, voire la « banalité », de ce basculement, mais aussi son caractère irréversible : un choix parfois banal, suscité par la force d'entraînement de l'événement, peut à un certain moment de la biographie d'un individu s'avérer décisif.

Les différentes voies d'adhésion et les comportements politiques que les individus expérimentent au cœur même

5. Timothy Tackett, *Par la volonté du peuple. Comment les députés de 1789 sont devenus révolutionnaires*, Paris, Albin Michel, 1997.

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

de l'événement, voire dans le vif de l'action révolutionnaire, représentent un vaste domaine de recherche. Il s'agit de saisir l'émergence au jour le jour d'un vécu politique qui attire pour la première fois des couches très nombreuses de la population, généralement tenues à l'écart de toute participation à la sphère publique. Des gens du commun quittent ainsi leur vie quotidienne pour un saut dans le vide. J'ai pu étudier de près ce phénomène dans le Paris populaire, en relevant les mécanismes de participation de base et un certain nombre de dynamiques d'adhésion où les destins individuels débouchent dans l'aventure collective⁶.

Grâce à ce terrain d'enquête, se dégage le sens des options prises à chaud qui permettent de cerner les formes de basculement dans le champ révolutionnaire : que ce soit dans le feu d'une journée insurrectionnelle ou dans leur participation politique au sein des organismes de la démocratie de base, les individus, dans cette phase critique de leur engagement, dépassent un point de non-retour.

Certains comportements, situés dans la continuité des Lumières ou du courant prérévolutionnaire, notamment chez les personnages les plus en vue de l'élite révolutionnaire, s'avèrent assez faciles à déchiffrer ; d'autres, sans doute plus originaux, témoignent d'un véritable basculement individuel « à chaud » ; ils s'inscrivent dans une dimension plus dramatique, souvent difficile à gérer sur le plan émotionnel tout autant que politique⁷. Ce type de basculement, qui a lieu dans une situation de tension accrue, détermine par la suite une vraie difficulté à rétrocéder. Car à ce niveau intervient ce qu'on appelait à l'époque « l'ivresse de la liberté », une attitude nourrie par des formes de plus en plus marquées de protagonisme individuel.

6. Haim Burstin, *Une révolution à l'œuvre. Le faubourg Saint-Marcel (1789-1794)*, Seyssel, Champ Vallon, 2005.

7. Voir Haim Burstin, *Révolutionnaires...*, *op. cit.* ; Timothy Tackett, *Par la volonté du peuple...*, *op. cit.*

VIOLENCE ET PASSION

Si l'engouement joue ici son rôle, surtout pour les couches sociales les moins accoutumées à intervenir dans l'espace public, le principe d'espérance, la possibilité de réinventer le réel et d'envisager les possibles sont aussi des moteurs essentiels.

L'UTOPIE, ENTRE UNIVERS SYMBOLIQUE ET RESSOURCES POUR L'ACTION

On rejoint ici le grand sujet de l'utopie, strictement lié à la pratique révolutionnaire et très controversé à raison de son double statut : tantôt générateur d'énergies réformatrices, tantôt instrument de manipulation de l'opinion publique⁸. De l'utopie sous la Révolution française, on a souvent souligné en effet le caractère totalitaire, lié à la volonté d'imposer un changement forcé à la société pour l'accorder à un idéal préconçu, en vue de la création d'un homme nouveau⁹. Mais en même temps on ne peut pas sous-estimer le caractère propulsif de la tension utopique, comme moteur pour l'action révolutionnaire et sa capacité à favoriser le changement et à forger, dans ce but, tout un univers symbolique.

L'utopie devient ainsi un instrument de lutte politique, employé dans un affrontement très dur et sans doute inégal contre la tradition et ses puissants facteurs de résistance. Sous la Révolution française, l'utopie est brandie comme une arme et retrouve, en tant que telle, une connexion avec la réalité. C'est pourquoi les révolutionnaires ne restent pas des simples visionnaires, des idéalistes abstraits : la révolution ne se borne pas à sa dimension millénariste ou religieuse, mais devient zone de brassage entre utopie, politique et société.

8. Voir Bronisław Baczko, *Les Imaginaires sociaux. Mémoires et espoirs collectifs*, Paris, Payot, 1984.

9. Voir Mona Ozouf, *L'Homme régénéré. Essais sur la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1989, p. 12.

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

Dans ce but, il ne suffit pas d'imaginer des mondes possibles, encore faut-il qu'ils se réalisent dans des situations où la transformation soit mise effectivement à l'ordre du jour ; sans cela, la poussée utopique redevient abstraite et tourne très facilement en volontarisme. Il faut donc qu'intervienne une « chimie » spéciale pour rendre possible un rapport entre utopie et politique. L'engagement en soi n'est pas la garantie d'une expansion démocratique ; s'il ne s'insère pas dans le cercle vertueux de la participation collective et dans un système concret de transformation, faute d'un terrain d'application, il risque au contraire d'implorer et de susciter un repli dans une dimension solipsiste ou autoréférentielle : celle d'une politique sans *polis*, dépourvue de lieux d'expression et d'instances communes où partager les expériences. Les nouveaux acteurs nécessitent une scène. Faute de ces conditions d'épanouissement, les révolutions peuvent bel et bien s'atrophier et même avorter : les révolutionnaires, lorsque la recherche des possibles échoue, deviennent ainsi souvent des « personnages en quête d'auteur ».

L'une des caractéristiques les plus marquantes de la Révolution française est sa capacité à façonner, dans un temps court, des identités nouvelles. Cela implique une conséquence assez extraordinaire : celle de stimuler une grande variété d'actes individuels, de les accueillir et les insérer dans un contexte d'ensemble cohérent et inclusif. Un large espace s'ouvre ainsi au protagonisme révolutionnaire, une attitude qui rejoint en quelque sorte celle que, depuis Edward P. Thompson, on appelle la « *political agency*¹⁰ », à savoir la capacité des individus à s'engager dans une action indépendante et d'opérer des choix individuels en dépit des multiples facteurs de conditionnement. Mais ce qui importe dans une telle attitude, ce n'est pas la simple mise en valeur de l'initiative en soi, car cela risque de mener à une

10. Voir Edward P. Thompson, *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Gallimard/Seuil, 1988.

VIOLENCE ET PASSION

sorte de mystique de l'agentivité populaire ou de masse, abstraitement conçue : cette dimension, exclusivement subjective, se trouve parfois exaltée en tant que telle dans le cadre d'une apologie idéologique des mouvements de masse ou de révolte, passés ou actuels. Le protagonisme révolutionnaire en revanche acquiert toute sa valeur s'il est contextualisé et s'il rentre dans un rapport dialectique avec le processus plus général en cours. Un circuit s'établit alors qui comporte un échange d'énergie, où l'agentivité débouche dans une dimension collective et celle-ci donne une signification d'ensemble, voire un sens politique aux actions individuelles. C'est cet échange d'énergie, à mon sens, qui caractérise l'événement révolutionnaire et en détermine l'unicité.

Bien sûr il y a aussi les oppositions, les résistances et le refus qui sont souvent non pas une exception, mais la règle : la défense du *statu quo* et de la tradition se fait souvent avec un véritable acharnement dans de nombreux secteurs, à la fois de la part des élites et des couches populaires. Mais, malgré tout, ce qui ne cesse d'étonner est plutôt la force d'attraction que dégage la révolution, grâce au rapport tout à fait spécial qu'elle parvient à instaurer entre les individus et l'histoire en cours : le sentiment d'une transformation possible, à la portée de tout le monde ; d'où le caractère inédit et enivrant de cette expérience.

Le protagonisme par ailleurs se développe dans un bouillon de culture extrêmement fécond, tout à fait typique de la pratique révolutionnaire, produit de l'exaltation du mérite patriotique, de l'émulation, de l'héroïsation des actions individuelles ; c'est un mécanisme qui tend à se reproduire et à créer de l'énergie révolutionnaire et de l'adhésion. Les acteurs se multiplient et peuvent devenir protagonistes par leurs mérites patriotiques. La gestion de ces mérites devient un des chapitres importants de la stratégie révolutionnaire, maîtrisée par ses élites dans le cadre d'une grande théâtralisation de la vie publique où l'événement s'autocélèbre en temps réel. Il suffit d'évoquer l'essor

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

de la fête civique et les multiples cérémonies typiques du rituel patriotique¹¹, où les citoyens se font en même temps acteurs et spectateurs.

Certes le problème se pose de savoir quoi faire du capital d'énergie qui se forme de cette façon. Ressource pour une avancée de la révolution, le protagonisme sert ses phases montantes, mais se révèle en même temps un facteur difficile à maîtriser qui tend effectivement à dégénérer et à devenir parfois excessif, voire abusif. C'est notamment le cas quand il tend à se déconnecter de la conjoncture et à devenir une fin en soi : une fois mobilisés, certains comportements se répètent donc et ont souvent du mal à se résorber.

LA NÉCESSITÉ DE RÉGLEMENTER L'ENGAGEMENT POLITIQUE

Que faire d'un surcroît d'adhésion patriotique et de protagonisme, quand ces attitudes tendent à déborder ? La mobilisation et l'inventivité individuelles sont difficiles à délimiter et deviennent des facteurs de déstabilisation pour le nouveau régime. Cela nous ramène au problème plus général des moyens nécessaires pour réglementer la participation politique et ralentir ainsi le rythme même d'une révolution. Contenir les phénomènes de spontanéité impose aux élites révolutionnaires la nécessité d'élaborer un paradigme normatif des comportements politiques, quitte à renoncer à l'élan qu'ils impriment à la révolution.

Il en est de même dans l'histoire personnelle des révolutionnaires. Pour tous ceux qui se sont personnellement engagés, ou même compromis dans la saison révolutionnaire se pose aussi, à un moment donné, la nécessité de se démobiliser, de sortir d'un régime d'exception pour revenir à la

11. Mona Ozouf, *La Fête révolutionnaire. 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1976.

VIOLENCE ET PASSION

normale; ce qui n'est nullement facile, sans une cohérente stratégie de repli. Les temps éclatants des « possibles » doivent donc laisser la place à la prose d'une existence plus terne. Tout cela nous mène au cœur d'une des antinomies majeures de la révolution : la nécessité d'alimenter la participation active et en même temps de la contenir et la limiter.

C'est un nœud problématique que la Révolution française pose sans pour autant résoudre, mais qu'elle lègue à la postérité : un thème destiné à se représenter à chaque fois qu'il sera question, dans les grands mouvements sociaux à venir, de tenir le cap entre participation spontanée de masse et contraintes de gouvernement, mais aussi lorsqu'il s'agit de naviguer entre rêve et réalité.

Des démocraties sans protagonistes ?

Frédéric Sawicki

Dans ses recherches sur la Révolution française, Haim Burstin (2013) se demande comment des personnes qui n'appartiennent pas aux élites sociales ont pu massivement devenir des « protagonistes », à savoir des participants de premier plan de cet événement. Sans expérience préalable, dépourvues de tout sentiment de légitimité, comment se sont-elles soudainement senties autorisées à faire entendre leur voix et à s'engager dans des activités totalement nouvelles ? Comment ont-elles endossé le rôle de citoyen alors même que ce rôle n'existait pas ? On pourrait juger ces questions obsolètes ou applicables aux seules conjonctures révolutionnaires. En effet, dans les sociétés démocratiques, le rôle de citoyen est clairement défini et une gamme très large de moyens d'action et d'expression est offerte à chacun pour l'exercer sans peine et sans trop de risques. Les droits de voter, d'exprimer librement son opinion, de se rassembler, de pétitionner, de faire grève, de se syndiquer, de s'associer, de manifester ont été progressivement reconnus et étendus au plus grand nombre, tandis que l'accès à l'instruction et à l'éducation n'a cessé d'être élargi pour rendre ces droits opérants. Au cours des dernières décennies, dans de très nombreux pays, un nombre croissant de dispositifs dits « participatifs » ont par ailleurs été expérimentés et généralisés. Qui veut s'engager aujourd'hui n'a que l'embaras du choix des organisations, des causes et des répertoires d'action et bénéficie de nombreuses protections légales, même si celles-ci peuvent encore être jugées insuffisantes, comme

VIOLENCE ET PASSION

l'illustre le débat actuel concernant la protection des « lanceurs d'alerte ¹ ».

Pourtant, comme les études de science politique le montrent, bien peu de citoyens des États dits démocratiques sont des « protagonistes » de la vie publique, entendue au sens large de participation et de soutien à des activités collectives en vue de faire valoir des idées ou des intérêts. En France, par exemple, on estime que 1,2 % des 43,2 millions d'inscrits sur les listes électorales sont membres d'un parti politique, tandis que 1,3 % (pas forcément les mêmes) occupent un mandat de conseiller municipal. Celles et ceux qui se portent candidats aux élections municipales sont certes plus nombreux (925 000 en 2014, soit 2,2 % du corps électoral), mais 60 % d'entre eux se concentrent dans les communes de moins de 1 000 habitants ². Par ailleurs si, en 2010, 45 % des Français appartiennent à au moins une association, seuls 17,5 % adhèrent à une association de « Défense de droits et d'intérêts ou de promotion de causes ³ », dont 6,6 % à un syndicat ou à une organisation professionnels. Les membres de trois associations ou plus, considérés généralement comme les plus actifs, représentent 17,5 % des Français (Prouteau et Wolff,

1. Les peines de prison avec sursis prononcées récemment contre les deux lanceurs d'alerte, anciens salariés du cabinet d'audit PricewaterhouseCoopers (PwC), à l'origine du scandale des « LuxLeaks » qui a permis la mise au jour des pratiques fiscales décriées du grand-duché du Luxembourg, rappellent que le droit de protestation au sein des pays démocratiques est loin d'être toujours aussi protecteur et libéral qu'on ne le dit.

2. http://www.collectivites-locales.gouv.fr/files/files/statistiques/brochures/chapitre_7_-_les_elus_locaux.pdf

3. L'INSEE regroupe sous ce label : les associations ou amicales de locataires, propriétaires ou copropriétaires ; les conseils syndicaux de copropriété ; les syndicats, groupements syndicaux ou professionnels ; les associations de protection de l'environnement ; les amis des animaux, les défenseurs de la faune, de la flore ; les associations de protection de sites naturels et autres défenses et interventions sur le milieu naturel ; les associations de développement économique et local ; la défense des consommateurs, des usagers des services publics ; et toutes les autres associations de défense de droits ou d'intérêts communs, à l'exception des partis politiques, classés significativement dans une rubrique « autre » qui ne compte que 2,1 % d'adhérents.

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

2013). L'observation des dispositifs participatifs (enquêtes et débats publics, jurys citoyens, réunions de concertation, consultations en ligne...) montre que ceux-ci tendent à ne concerner qu'une frange très étroite de citoyens, diplômés, politisés et déjà très engagés par ailleurs (Blondiaux, 2008, p. 70 *sq.*). La participation ponctuelle à des actions de protestation en concerne certes davantage et est en progression : en 2004, 55 % des Français affirmaient « avoir déjà suivi une manifestation autorisée » au cours de leur existence contre 28 % en 1983. Si la participation à des manifestations s'est banalisée dans de nombreux pays, c'est tout particulièrement le cas en France : les Français en 2004 y sont en effet deux fois plus nombreux que les Allemands à y avoir eu recours et trois fois plus que les Britanniques (Fillieule et Tartakowsky, 2013, p. 63). Mais au-delà de cette forme désormais banalisée d'expression de revendications, la participation à une grève sauvage, à une occupation de locaux, à un *boycott* n'a été expérimentée que par 12 % (pour les deux premières) et 8 % d'entre eux (Bréchon, 2006). Pour la majorité, le rôle de citoyen se résume donc la plupart du temps à celui d'électeur, un rôle exercé d'ailleurs de façon de plus en plus intermittente depuis une trentaine d'années.

Nos démocraties représentatives, en dépit des droits qu'elles accordent aux citoyens, sont-elles vouées à reposer sur une faible participation ? Pourquoi y a-t-il si peu de « protagonistes », alors même que les institutions sont si souvent décriées ? Les réponses apportées par les sciences sociales au décalage structurel entre ampleur des droits démocratiques et faiblesse de la participation citoyenne dans les sociétés contemporaines sont principalement de deux types : utilitariste et structurale. Après les avoir discutées et confrontées, on verra qu'elles ne rendent qu'imparfaitement compte du surgissement de grands mouvements protestataires qui, s'ils sont rares et largement imprévisibles, n'en sont pas moins très structurants pour l'évolution de nos sociétés. L'apathie ne doit donc pas être considérée de façon

VIOLENCE ET PASSION

inquiétante comme le symptôme de la fin du politique. Les explications du sens commun invoquant la montée de l'individualisme et le déclin des idéologies comme inexorables et univoques et comme la cause principale de la dévitalisation démocratique de nos sociétés résistent mal à la confrontation avec la réalité historique.

**LE SENTIMENT D'OBLIGATION ENVERS AUTRUI
COMME MOTEUR POSSIBLE DE L'ENGAGEMENT**

Le premier type d'explication visant à rendre compte de l'apathie citoyenne prend appui sur la théorie du choix rationnel. Pour les tenants de cette approche, il n'y a pas de lien nécessaire entre l'existence d'un dommage et l'action collective de ceux qui en sont les victimes ou qui s'en indignent en raison du phénomène du « ticket gratuit » (*free riding*). Les individus ont chacun de nombreuses « bonnes raisons », pour parler comme Raymond Boudon (2007), de ne pas vouloir assumer les coûts que suppose la participation à une action collective. Chacun attend donc que les autres agissent à sa place et l'inaction prévaut. Elle prévaut d'autant plus que les biens publics profitent à tous : qu'on ait ou non participé à une grève ou à une manifestation ayant permis d'obtenir une augmentation de salaire ou le retrait d'un projet de loi, on en profitera de même. C'est Mancur Olson (1978) qui, le premier, a formulé le plus clairement cette hypothèse. Il précise cependant qu'elle ne vaut que pour les « grands groupes » et en l'absence d'incitations sélectives (*incentives*) qui garantissent des bénéfices particuliers pour les participants ou qui les contraignent à agir, comme l'illustrent les mécanismes du piquet de grève ou du « *closed shop* » mis en place par les syndicats dans certaines entreprises ou secteurs professionnels.

Dans ce qu'Olson nomme les « petits groupes », autrement dit ceux où des liens de solidarité forts existent entre les

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

membres, le sentiment d'obligation et les pressions morales et affectives peuvent contrer le réflexe égoïste. Le socio-historien américain Charles Tilly a prolongé cette idée en avançant que ce sont les groupes sociaux dans lesquels les relations entre les membres sont les plus intenses et où le sentiment d'appartenance est le plus fort qui ont le plus de chances de se mobiliser. Ainsi s'explique selon lui le fait que c'est au niveau de l'atelier et du quartier que se sont structurées les solidarités qui ont permis les mobilisations ouvrières du XIX^e siècle (Tilly, 1978). La recrudescence des mobilisations locales contre les projets d'aménagement constatés dans tous les pays développés à partir des années 1970, péjorativement qualifiées de « *Nimby* » (*Not in my backyard*), fournit une illustration récente de ce phénomène. Affectant très directement les conditions de vie de personnes vivant dans des espaces d'interconnaissance dense, ces projets auraient une probabilité maximale de susciter l'engagement des habitants (Boyte, 1980). *A contrario*, moins l'intérêt à défendre a un impact direct sur le bien-être quotidien des individus et plus il concerne des populations aux frontières éloignées, voire floues, moins les mobilisations ont de chances de voir le jour : au mieux, les personnes sensibilisées à ces causes éloignées (la faim dans le monde, les atteintes aux droits de l'homme, la préservation des espèces menacées...) se contenteront-elles de donner de l'argent pour peu qu'elles en soient sollicitées. Autrement dit, si de telles mobilisations existent néanmoins, c'est que de grandes organisations assument une bonne partie des coûts de l'action *via* notamment leurs permanents. Reste à expliquer comment ces grandes organisations ont pu émerger si l'on admet que l'égoïsme est le comportement normal.

VIOLENCE ET PASSION

**BÉNÉVOLES ET MILITANTS, EXPERTS ET DONATEURS :
DEUX MODÈLES DE CONSTITUTION DES GRANDES
ORGANISATIONS**

Si Olson n'aborde pas de front cette question, les données dont on dispose sur la genèse des grandes organisations ne contredisent pas nécessairement son modèle. On peut en effet distinguer deux grands « types idéaux » de processus ayant conduit à leur constitution qu'on peut qualifier d'horizontal et de vertical. Les grandes organisations qui se sont généralement formées entre la fin du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle correspondent majoritairement au premier modèle, les organisations catholiques et les partis communistes et certains partis conservateurs faisant exception. Elles se sont constituées en agrégeant des organisations locales et/ou professionnelles (dans le cas des syndicats et des mutuelles), donc des « petits groupes », lesquels ont mis en commun leurs ressources matérielles et humaines pour se doter de structures supra-locales, dont la montée en puissance et l'institutionnalisation ont été très progressives. Le caractère fédéral ou confédéral de leurs structures reflète cette histoire et a longtemps contribué à maintenir de forts liens de solidarité entre les membres. Le modèle vertical correspond davantage aux organisations apparues à partir des années 1960-1970. Elles ont été créées d'en haut, autour d'un noyau restreint d'activistes et/ou d'experts dotés de fortes ressources sociales : les genèses d'Amnesty International en Grande-Bretagne, d'Emmaüs ou de Médecins sans frontières en France, de Greenpeace ou d'Act Up aux États-Unis fournissent autant d'exemples de ce mécanisme. Créées pour répondre à une situation critique ou un problème particulièrement saillant, ces organisations ont connu un succès rapide et une diffusion à la fois internationale et locale fondée sur la capacité de leurs initiateurs à utiliser les médias de masse et, ainsi, à acquérir une visibilité permettant de collecter de nombreux dons. D'autres grandes

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

organisations contemporaines doivent davantage leur existence à une impulsion décisive de l'État en recherche d'interlocuteurs ou de relais pour mettre en œuvre ses politiques publiques, à l'instar des unions de consommateurs ou des fédérations d'associations environnementales en France. Étudiant le fonctionnement d'Amnesty International et de Friends of the Earth (FoE) en Grande-Bretagne, Grant Jordan et William Maloney (1997) ont pu parler à leur propos de « *protest business* » et de « *corporate organizations* » en raison du caractère très centralisé et peu démocratique de leur gouvernance, tournée tout entière vers des objectifs d'efficacité. De fait, les deux figures centrales de ces grandes organisations sont les permanents experts et les donateurs, là où les bénévoles et les militants étaient celles des organisations créées par capillarité.

Cependant, quelle que soit leur origine, les grandes organisations de défense de causes ont toutes eu tendance à se professionnaliser : les plus récentes ont d'emblée appris à ne s'appuyer que sur un réseau limité d'activistes, les plus anciennes ont été conduites, à raison même de leurs succès et de la reconnaissance qu'elles ont conquise, à transformer leurs militants en experts, sinon en permanents. Ainsi s'expliqueraient la généralisation de la logique de délégation et la concentration des tâches de représentation et de plaidoyer sur un nombre limité de citoyens dans les sociétés démocratiques contemporaines.

SE SENTIR AUTORISÉ À EXPRIMER SON OPINION ET À AGIR

Le second type de réponse visant à rendre compte de l'apathie citoyenne insiste sur les mécanismes de domination sociale et culturelle qui structurent le champ politique et plus largement les chances d'accès à l'espace public, raison pour laquelle on la qualifie ici de « structurale ». En France, Pierre

VIOLENCE ET PASSION

Bourdieu (1977 et 1981) et Daniel Gaxie (1978) en ont formulé la théorie la plus systématique. Agir en tant que citoyen présuppose, expliquent-ils, de maîtriser non seulement des connaissances phénoménologiques – aspect sur lequel insistent surtout les chercheurs anglo-saxons (ex. Milner, 2004) –, mais des codes culturels et symboliques (maîtriser un langage abstrait mais aussi un langage corporel, des savoir-faire et des savoir-être) et de se sentir autorisé à exprimer son opinion et à agir (prendre la parole en public, faire face aux autorités, etc.). En conséquence, l'intérêt pour la politique, la participation sous ses diverses formes à la vie publique, les chances d'occuper des responsabilités électives sont fortement corrélées avec l'origine sociale, le niveau de diplôme et le sexe. Ces mécanismes de domination traversent la plupart des organisations collectives, sauf celles qui mettent en place des procédures de sélection et de formation qui réservent les positions dirigeantes aux membres des groupes défavorisés, à l'instar jadis des partis communistes (Pudal, 1988).

Selon cette perspective, la centralisation et la professionnalisation des grandes organisations décrites plus haut ne seraient en rien une réponse aux paradoxes de l'action collective, mais le résultat des inégalités sociales et culturelles. Ce phénomène d'oligarchisation, repéré pour la première fois par Robert Michels à propos des syndicats et des partis ouvriers du début du XX^e siècle (Michels, 2015 [1925]), qui serait selon lui une véritable « loi d'airain », s'explique à la fois par la complexification des tâches, l'émergence d'intérêts propres aux dirigeants de ces organisations et par la légitimité dont ils peuvent se parer du fait des compétences qu'ils ont acquises et qui les éloigne de leurs mandants. Pierre Bourdieu ajoute à cette explication que ce pouvoir est d'autant plus accaparé que les membres de base (adhérents et/ou électeurs) n'ont pas les ressources culturelles pour contester cette légitimité : « La concentration du capital politique aux mains d'un petit nombre est d'autant moins contrariée, donc

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

d'autant plus probable, que les simples adhérents sont plus complètement dépossédés des instruments matériels et culturels nécessaires à la participation active à la politique, c'est-à-dire le *temps libre* et le *capital culturel*» (Bourdieu, 1981, p. 4). Les membres des classes les moins dotées en capitaux culturels seraient donc plus voués que d'autres à la délégation qui, dans leur cas, prend soit la forme du retrait, soit au mieux de la remise de soi (*fides implicita*).

LES CONDITIONS D'ÉMERGENCE DE L'ACTION COLLECTIVE

Ces deux grands systèmes d'explications de l'apathie démocratique sont moins antinomiques qu'il n'y paraît. Ils peuvent notamment rendre compte complémentirement de la difficulté d'émergence d'actions collectives nouvelles.

Le modèle du choix rationnel, si on veut bien le considérer dans tous ces aspects et ne pas limiter les incitations aux incitations matérielles (Opp, 1989), permet, toutes choses égales par ailleurs, de mieux rendre compte de la mobilisation improbable des groupes sociaux dotés de très faibles ressources (ouvriers d'industrie, Noirs américains, paysans...) que le modèle de la domination sociale. Il permet également d'expliquer pourquoi les dirigeants des grandes organisations ne cherchent pas à encourager la participation des membres. Le modèle de la domination sociale explique quant à lui la dépossession des dominés, y compris au sein des organisations qui parlent en leur nom, et éclaire les logiques qui président à leur acceptation du principe de délégation. Il rend mieux compte également de la remise en cause de la délégation qu'ont exprimé les mouvements sociaux qui ont agité les nations occidentales dans les années 1960-1970, en la mettant en relation avec l'augmentation générale du niveau d'éducation secondaire et supérieure. Au-delà de la diversité des causes défendues, tous ces mouvements avaient en effet

VIOLENCE ET PASSION

en commun d'impliquer de nombreux étudiants ou membres des professions intellectuelles, au premier rang desquels les enseignants, et de remettre en question les rapports traditionnels d'autorité et d'organisation, au point qu'un sociologue comme Alain Touraine (1978) a cru voir dans cette remise en cause de l'autorité le clivage principal qui structurerait désormais la société postindustrielle : le conflit gouvernants/gouvernés ou encore décideurs/décidés se substituant au conflit possédants/travailleurs.

L'augmentation du niveau général d'éducation et de qualification n'a pourtant pas eu pour effet, sur le long terme, d'accroître substantiellement la participation politique, même si elle a contribué à en diversifier les formes. Conjugée à l'avènement d'une société de loisirs, elle a en effet également favorisé l'adoption de valeurs individualistes et hédonistes (Bell, 1976) et l'acquisition de dispositions critiques et sceptiques, au fondement d'une méfiance pour toute forme d'autorité qui entre en tension avec les contraintes inhérentes à l'appartenance à une structure collective organisée (Le Bart, 2008). Les partis écologistes illustrent très bien les problèmes qui résultent de cette tension entre limitation des procédures autoritaires et efficacité de l'action. La décentralisation des décisions, la longueur des procédures de délibération, la recherche de compromis permanents entre les nombreux courants freinent leur développement (en France, par exemple, les partis écologistes n'ont jamais réussi à dépasser 10 000 membres), favorisent le *turn-over* et les conflits internes. De leur côté, les grandes organisations formées avant la démocratisation de l'accès à l'enseignement secondaire et supérieur se sont efforcées de faire évoluer leurs règles internes pour encourager la participation (qu'on pense par exemple à la multiplication des consultations organisées par les partis ou les syndicats auprès de leurs membres) et s'accommoder de formes beaucoup plus distancées d'engagement (Ion, 1997), dont l'adoption des primaires ouvertes dans les partis politiques fournit un bel

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

exemple. Confrontées à des militants moins disponibles et plus critiques, mais aussi à des tâches de plus en plus chronophages et spécialisées, elles ont cependant aussi eu tendance à privilégier la recherche de fonds destinés à rétribuer leurs salariés plutôt qu'à redoubler d'efforts pour entretenir et renouveler leur réseau de bénévoles et de militants.

Certains vont jusqu'à considérer que la valorisation de l'autonomie, de l'émancipation individuelle et du droit à la différence, portés à l'origine par les nouveaux mouvements sociaux, s'est retournée contre eux. Ces revendications et ce nouvel ethos ont en effet pénétré les entreprises et les institutions des États capitalistes : le néomanagement, fondé sur la promotion de l'initiative et la responsabilisation des individus dans le cadre d'une gestion par projet, s'est insinué partout. Il aurait favorisé les stratégies égoïstes et le repli sur soi et désamorcé la critique sociale, au point que des grands mouvements d'émancipation collectifs ont pu paraître de moins en moins probables (Boltanski et Chiapello, 1999). Si on laisse de côté les causes liées à la proximité ou celles qui naissent d'un sentiment de pitié, la nostalgie serait aujourd'hui la seule utopie en mesure de mobiliser les citoyens les plus inquiets vis-à-vis de l'avenir, expliquant les succès des mouvements et du vote d'extrême-droite, de caractère tantôt nationalistes, tantôt régionalistes (Perrineau, 2001)...

Ce constat montre la limite des deux modèles explicatifs précédents. S'ils éclairent le caractère structurel des phénomènes de délégation et d'apathie citoyennes, ils sont impuissants à rendre compte de la variation de l'intensité des mobilisations collectives.

VIOLENCE ET PASSION

REPLI SUR LA SPHÈRE PRIVÉE OU ENGAGEMENT COLLECTIF ?

Concernant la variation de l'intensité des mobilisations collectives, c'est sans doute le socio-économiste Albert Hirschman (1983) qui en a proposé la théorie la plus suggestive. La vie publique obéirait selon lui à un cycle alternant phases de repli sur la sphère privée et phases d'intense engagement. Le passage de l'une à l'autre s'expliquerait dans les deux cas par l'accumulation des déceptions propres à ces deux formes d'investissement. Les promesses attachées à la réalisation de soi par le travail et l'accumulation de biens de consommation finissent inmanquablement par produire de la frustration. Celle-ci conduit alors les individus à se tourner vers l'action publique pour trouver une autre forme d'accomplissement et/ou pour changer une situation qui leur semble injuste ou insatisfaisante. À leur tour, le décalage entre les attentes que suscitent les utopies mobilisatrices et les résultats sur lesquelles elles débouchent engendrent de nouvelles déceptions qui ouvrent la voie à une phase de repli sur les intérêts privés (le bonheur familial, la quête effrénée de biens de consommation ou du succès professionnel...)... Si Hirschman ne nie pas qu'il puisse exister des causes exogènes rendant compte des variations d'intensité des mobilisations collectives (une guerre, une crise économique ou, au contraire, une phase de prospérité par exemple), il avance que leur impact sera différent selon la phase du cycle privé/public où se situe la société dans son ensemble et non les individus pris séparément. Ainsi si une crise économique intervient après une phase de repli sur la sphère privée, elle aura plus de chances de provoquer une mobilisation collective que si elle intervient après une phase de fort investissement dans la vie publique. Il va même plus loin en avançant que certains des événements présentés comme « exogènes » sont pour partie le produit des déceptions liées à la recherche du bonheur privé. Ainsi suggère-t-il

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

que l'effervescence patriotique qui a précédé 1914 aurait résulté de « la longue période de paix et de grandissante prospérité traversée par l'Europe avant la Première Guerre mondiale (qui) avait suscité, dans de vastes secteurs des classes moyennes et supérieures, un sentiment de réaction contre l'amour de l'ordre et de la sécurité, l'âpreté du gain, la mesquinerie, propres à la bourgeoisie ». Pour ces groupes, précise-t-il, la guerre venait comme un remède à leurs sentiments d'ennui et de vie, comme une promesse de cette communauté tant attendue qui transcenderait les classes sociales, comme un retour, enfin, de l'action héroïque et du sacrifice » (Hirschman, 1983, p. 18).

Hirschman ne prend en considération ni les ressources inégales dont disposent les individus et les groupes pour se mobiliser et faire valoir leurs revendications, ni leurs chances inégales de gagner des soutiens et d'être entendus, lesquelles dépendent notamment de l'orientation du pouvoir politique en place. Étudiant l'évolution sur quarante ans des mouvements de défense des Noirs aux États-Unis, le sociologue Doug McAdam a ainsi montré dans un livre séminal combien l'attitude des autorités publiques était déterminante dans la fluctuation de leur capacité mobilisatrice (McAdam, 1982). Si la théorie d'Hirschman ne rend donc pas compte de tous les déterminants des cycles de mobilisation ou de démobilisation en faveur d'une cause donnée et si elle ne falsifie pas sur tous les points les théories précédemment présentées, son principal apport est de pointer que les intérêts et les dispositions ne sont pas stables et que, dans les démocraties capitalistes, les intérêts ne brident pas toujours les passions (Hirschman, 1980).

Pour Olson, on l'a vu, les gens ne s'engagent dans des actions collectives que s'ils y sont contraints ou s'ils ont des dispositions morales très particulières ; il évoque ainsi le comportement « hors norme » des philanthropes mus par des convictions religieuses (1978, p. 184). Les auteurs qui se focalisent sur le rôle des inégalités sociales pour expliquer

VIOLENCE ET PASSION

la propension inégale des individus à s'engager, ne sont pas loin de partager un mode de raisonnement analogue. D'une part, ils insistent eux aussi sur le rôle des bénéfiques que les personnes retirent de leur participation à des actions collectives en prenant simplement soin de préciser que ces bénéfiques sont la plupart du temps immatériels (Gaxie, 2005) ; d'autre part, ils soulignent l'importance de la socialisation politique primaire et secondaire dans l'acquisition des dispositions à agir (ethos et compétences). Dans les deux cas, les préférences et les dispositions morales et/ou culturelles, une fois acquises, tendent à être considérées comme fixes. Pour Hirschman, en revanche, les préférences des individus (par exemple privilégier l'action collective plutôt que se consacrer à ses affaires privées) et leurs convictions ne sont pas stables et obéissent à un cycle de désir et de déception. « Dans le monde que j'essaie de comprendre, les hommes pensent désirer telle ou telle chose, puis, l'ayant obtenue, découvrent qu'ils sont loin de la désirer autant qu'ils l'avaient cru, ou même qu'ils ne la désiraient pas du tout, et que c'est autre chose, à quoi ils ne pensaient pour ainsi dire pas, qu'ils désiraient réellement » (Hirschman, 1983, p. 43, souligné par l'auteur).

Les individus ne peuvent donc jamais être *a priori* considérés comme totalement non prédisposés à se mobiliser. La posture égoïste postulée par les théoriciens du choix rationnel n'a rien de naturel, pas plus que l'absence de convictions intériorisées quant à l'importance de l'action collective et de sentiment de légitimité à exprimer son opinion ne doit être considérée comme une entrave définitive à l'engagement. Ce constat est congruent avec de nombreuses observations empiriques. Les recherches récentes menées sur les organisations militantes, les mouvements sociaux ou encore les mobilisations révolutionnaires (Deluermoz et Gobille, 2015), si elles n'évacuent pas la question des inégalités d'accès à la prise de parole publique, montrent que les motivations et les bonnes raisons de s'en-

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

gager se révèlent progressivement aux acteurs dans le cours de l'action plutôt qu'ils ne la précèdent.

TROUVER LES MOTS COMMUNS POUR DÉPASSER L'INDIGNATION ET LA COLÈRE

De manière plus générale, les travaux menés depuis vingt ans sur l'engagement privilégient une approche interactionniste selon laquelle ce ne sont pas les motivations qui conduisent au comportement, mais à l'inverse, c'est l'enchaînement des rencontres avec d'autres dans le cadre de collectifs ou d'organisations qui produit, au fil du temps, la motivation (Sawicki et Siméant, 2009). Comme l'écrit Howard Becker, l'engagement n'est que la conséquence d'une « série d'actes dont aucun n'est capital, mais qui, pris tous ensemble, constituent pour l'acteur une série de paris subsidiaires d'une telle ampleur que ce dernier se trouve dans une situation où il ne veut pas les perdre » (Becker, 2006 [1960]), p. 188). L'engagement obéit donc à un schéma processuel dans lequel le point de départ est souvent une rencontre (avec un militant qui est souvent une connaissance), qui entraîne un premier passage à l'acte (assister à une réunion ou à une manifestation par exemple) à travers lequel les acteurs sociaux expérimentent les plaisirs et les désagréments de l'action, mais apprennent également à mettre des mots communs sur ce qui ne peut très bien être qu'un vague sentiment d'indignation ou une colère. Comme le rappelle justement Lilian Mathieu, « il est des plus hasardeux de postuler que c'est autour des fins partagées ou des projets communs que des individus en viennent à coordonner leur action dans un même mouvement social. Au contraire, c'est généralement en fonction de projets et de définitions de la situation disparates que des individus convergent vers ce qu'ils se représentent plus ou moins à tort comme une "même" cause » (Mathieu, 2004, p. 19).

VIOLENCE ET PASSION

L'importance des rencontres ne signifie pas que celles-ci se font au hasard. Elles ont d'autant plus de chances de se produire que les individus appartiennent à des réseaux sociaux qui comptent des personnes plus engagées qu'elles. Ainsi s'expliquent les inégalités territoriales et professionnelles en matière de militantisme qu'on peut constater à l'intérieur d'une même catégorie sociale (Sawicki, 2017 [1997]). Ainsi s'explique aussi pourquoi les périodes les plus propices à des mobilisations maximisent les chances de rencontres et génèrent des dynamiques favorables à l'enrôlement dans des actions collectives. Les campagnes électorales jouent ce rôle pour les partis ; les grèves et les manifestations ou encore toutes les formes d'occupation d'un lieu pour les syndicats ou les mouvements sociaux. De façon générale, les actions collectives, chargées en émotions, sont souvent beaucoup plus propices à l'engagement de néophytes que les périodes routinières ou les réunions organisées par des institutions en place.

On comprend alors à la fois pourquoi les grandes organisations installées peuvent constituer de redoutables obstacles à l'engagement en en limitant les opportunités et en voulant en encadrer trop étroitement les expressions, mais aussi pourquoi elles sont régulièrement critiquées et débordées du fait même des mécanismes qui conduisent à leur institutionnalisation. J'avancerai donc l'hypothèse que les cycles d'investissement citoyen et de repli sur la quête du bonheur privé correspondent aussi à des cycles d'ouverture puis de fermeture du champ de la représentation au sens large du terme, englobant le champ politique, le champ syndical et le champ associatif. Alors que certains croient voir une tendance inexorable au repli individualiste et à la fin des idéologies, ou le triomphe des valeurs du « capitalisme avancé », il y a de bonnes raisons de penser que nous nous trouvons peut-être simplement à la fin d'une phase de clôture du champ de la représentation, dont bien des indices montrent qu'elle est de plus en plus dénoncée et fissurée. Ce constat

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

débouche donc sur le rejet de tout fatalisme mais aussi sur l'importance de préserver dans toute société des espaces critiques où s'engendrent et s'entretiennent des façons alternatives d'interpréter le monde social que chercheurs, artistes et créateurs, chacun à leur manière, inventent et diffusent par des enquêtes ou des fictions.

Bibliographie

Imaginer l'autre

L'impact de la fiction sur la cognition sociale (David Kidd et Emanuele Castano)

- Acheson, D.J., Wells, J.B., & MacDonald, M.C. (2008). « New and Updated Tests of Print Exposure and Reading Abilities in College Students ». *Behavior Research Methods*, 40, 278-289.
- Astington, J.W. (1993). *The Child's Discovery of the Mind*. Cambridge : Harvard University Press.
- Bakhtin, M. (1984). *Problems of Dostoevsky's Poetics*. (trad. C. Emerson). Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Barthes, R. (1974). *S/Z: An Essay*. New York : Hill and Wang.
- Black, J.E., & Barnes, J.L. (2015). « The Effects of Reading Material on Social and non-social Cognition ». *Poetics*, vol. 52, p. 32-43.
- Baron-Cohen, S., Wheelwright, S., Hill, J., Raste, Y., & Plumb, I. (2001). « The "Reading the Mind in the Eyes" Test Revised Version: A Study with Normal Adults, and Adults with Asperger Syndrome or High-Functioning Autism ». *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, vol. 42, n° 2, p. 241-251.
- Castano, E., & Giner-Sorolla, R. (2006). « Not Quite Human : Infrahumanization in Response to Collective Responsibility for Intergroup Killing ». *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 90, n° 5, p. 804.
- Culpeper, J. (2001). *Language and Characterisation : People in Plays and Other Texts*. Londres : Longman.
- Fertuck, E.A., Mergenthaler, E., Target, M., Levy, K.N., & Clarkin, J.F. (2012). « Development and Criterion Validity of a Computerized Text Analysis Measure of Reflective Functioning ». *Psychotherapy Research*, vol. 22, n° 3, p. 298-305. DOI: 10.1080/10503307.2011.650654.
- Fiebich, A., Coltheart, M. (2015). « Various Ways to Understand Other Minds : Towards a Pluralistic Approach to the Explanation of Social Understanding ». *Mind & Language*, vol. 30, n° 3, p. 235-258.

VIOLENCE ET PASSION

- Fiske, Susan T., Neuberg, S.L. (1990). « A Continuum of Impression Formation, from Category-Based to Individuating Processes: Influences of Information and Motivation on Attention and Interpretation ». *Advances in Experimental Social Psychology*, vol. 23, p. 1-74. New York : Academic Press.
- Fonagy, P., Target, M., Steele, H., & Steele, M. (1998). *Reflective-Functioning manual, Version 5.0, for Application to Adult Attachment Interviews*. Londres : University College London.
- Fong, K., Mullin, J.B., & Mar, R.A. (2013). « What you Read Matters : The Role of Fiction Genre in Predicting Interpersonal Sensitivity ». *Psychology of Aesthetics, Creativity, and the Arts*, vol. 7, n° 4, p. 370.
- Fong, K., Mullin, J.B., & Mar, R.A. (2015). « How Exposure to Literary Genres Relates to Attitudes Toward Gender Roles and Sexual Behavior ». *Psychology of Aesthetics, Creativity, and the Arts*, vol. 9, n° 3, p. 274-285.
- Gerrig, R.J., & Rapp, D.N. (2004). « Psychological Processes Underlying Literary Impact ». *Poetics Today*, vol. 25, n° 2, p. 265-281.
- Hirschfeld, L. (2013). « The Myth of Mentalizing and the Primacy of Folk Sociology », dans M. Banaji & S. Gelman (éd.), *Navigating the Social World: What Infants, Children, and Other Species can Teach us*, p. 101-106. New York : Oxford University Press.
- Humphrey, N. (2007). « The Society of Selves ». *Philosophical Transactions of the Royal Society B: Biological Sciences*, vol. 362, n° 1480, p. 745-754.
- Keen, S. (2007). *Empathy and the Novel*. New York : Oxford University Press.
- Kidd, D.C., & Castano, E. (2013). « Reading Literary Fiction Improves Theory of Mind ». *Science*, vol. 342, n° 6156, p. 377-380.
- Kidd, D.C., & Castano, E. (2016). « Different Stories : How Levels of Familiarity with Literary and Genre Fiction Relate to Mentalizing ». *Psychology of Aesthetics, Creativity, and the Arts*. Advance online publication.
- Kidd, D.C., & Castano, E. (2017). « Reading Literaly Fiction Improves Theory of Mind : A Pre-registered Replication and Extension ». Manuscript Under Review dans *Social Psychology and Personality Science*.
- Kidd, D.C., Ongis, M., & Castano, E. (2016). « On Literary Fiction and its Effects on Theory of Mind ». *Scientific Study of Literature*, vol. 6, n° 1, p. 42-58.

BIBLIOGRAPHIE

- Koopman, E.M.E. (2016). « Effects of “Literariness” on Emotions and on Empathy and Reflection after Reading ». *Psychology of Aesthetics, Creativity, and the Arts*, vol. 10, n° 1, p. 82.
- Leyens, J.P. (2009). « Retrospective and Prospective Thoughts About Infrahumanization ». *Group Processes & Intergroup Relations*, vol. 12, n° 6, p. 807-817.
- Mar, R.A., Oatley, K. (2008). « The Function of Fiction is the Abstraction and Simulation of Social Experience ». *Perspectives on Psychological Science*, vol. 3, n° 3, p. 173-192.
- Mar, R.A., Oatley, K., Hirsh, J., de la Paz, J., & Peterson, J. B. (2006). « Bookworms Versus Nerds : Exposure to Fiction Versus non-Fiction, Divergent Associations with Social Ability, and the Simulation of Fictional Social Worlds ». *Journal of Research in Personality*, n° 40, p. 694-712.
- Mar, R.A., Oatley, K., & Peterson, J.B. (2009). « Exploring the Link Between Reading Fiction and Empathy : Ruling out Individual Differences and Examining Outcomes ». *Communications*, n° 34, p. 407-428.
- Miesen, H. (2004). « Fiction Readers’ Appreciation of Text Attributes in Literary and Popular Novels : Some Empirical Findings ». *International Journal of Arts Management*, vol. 7, n° 1, p. 45-56.
- Moore, M., Gordon, P.C. (2014). « Reading ability and print exposure : Item response theory analysis of the author recognition test ». *Behavior Research Methods*, vol. 47, n° 4, p. 1-15.
- Nussbaum, M.C. (1985). « “Finely aware and richly responsible” : Moral attention and the moral task of literature ». *The Journal of Philosophy*, vol. 82, n° 10, p. 516-529.
- Obama, B., & Robinson, M. (19 nov. 2015). « President Obama & Marilynne Robinson : A conversation II ». *New York Review of Books*. Retrieved from <http://www.nybooks.com/articles/2015/11/19/president-obama-marilynne-robinson-conversation-2/>
- Pino, M.C., Mazza, M. (2016). « The Use of “Literary Fiction” to Promote Mentalizing Ability ». *PLOS One*, vol. 11, n° 8. e0160254.
- Rain, M., Mar, R. (2014). « Measuring Reading Behavior : Examining the Predictive Validity of Print-Exposure Checklists ». *Empirical Studies of the Arts*, vol. 32, n° 1, p. 93-108.
- Saunders, G., Salamon, J. (fév. 2017). « Enemies : A Love Story ». *Texas Monthly*. Retrieved from <http://www.texasmonthly.com/the-culture/george-saunders-interview-lincoln-in-the-bardo/>

VIOLENCE ET PASSION

- Slade, A. (2005). « Parental Reflective Functioning: An Introduction ». *Attachment & Human Development*, vol. 7, n° 3, p. 269-281.
- Stanovich, K.E., & West, R.F. (1989). « Exposure to Print and Orthographic Processing ». *Reading Research Quarterly*, vol. 24, n° 4, p. 402-433.
- Wiessner, P.W. (2014). « Embers of Society: Firelight Talk Among the Jul'hoansi Bushmen ». *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 111, n° 39, p. 14027-14035. DOI: 10.1073/pnas.1404212111.
- Zunshine, L. (2015). « From the Social to the Literary: Approaching Cao Xueqin's *The Story of the Stone* From a Cognitive Perspective », dans Zunshine, L. (éd.), *The Oxford Handbook of Cognitive Literary Studies*, p. 176-196. New York: Oxford University Press.
- Fiction et cognition incarnée (Tatjana Nazir et Anne Reboul)***
- Aravena, P., Delevoeye-Turrell, Y., Deprez, V., Cheylus, A., Paulignan, Y., Frak, V., Nazir, T.A. (2012). « Grip Force Reveals the Context Sensitivity of Language-Induced Motor Activity During "Action Words" Processing: Evidence From Sentential Negation ». *PLoS One*, vol. 7, n° 12. e50287. DOI: 10.1371/journal.pone.0050287.
- Aravena, P., Courson, M., Frak, V., Cheylus, A., Paulignan, Y., Deprez, V. & Nazir, T.A. (1^{er} avril 2014). « Action Relevance in Linguistic Context Drives Word-Induced Motor Activity ». *Frontiers in Human Neuroscience*. DOI: 10.3389/fnhum.2014.00163.
- Barsalou, L.W. (2008). « Grounded Cognition ». *Annual Review of Psychology*, vol. 59, p. 617-645.
- Binder, J.R., Desai, R.H. (2011). « The Neurology of Semantic Memory ». *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 15, n° 11, p. 527-536.
- Chow, H.M., Mar., R.A., Xu, Y., Liu, S., Wagage, S., & Braun, A.R. (2014). « Embodied Comprehension of Stories: Interactions Between Language Regions and Modality-Specific Neural Systems ». *Journal of Cognitive Neuroscience*, vol. 26, n° 2, p. 279-295.
- Chow, H.M., Mar., R.A., Xu, Y., Liu, S., Wagage, S., Braun, A.R. (avr. 2015). « Personal Experience with Narrated Events Modulates Functional Connectivity Within Visual and Motor Systems During Story Comprehension ». *Human Brain Mapping*, vol. 36, n° 4, p. 1494-1505.
- Claus, B. (mars 2015). « Verb Gapping: an Action-Gap Compatibility Study ». *Acta Psychologica* (Amsterdam), vol. 156, p. 104-113.

BIBLIOGRAPHIE

- Csibra, G. (2008). « Action Mirroring and Action Understanding: an Alternative Account », dans Haggard, P., Rossetti, Y., Kawato, M. (éd.), *Sensorimotor Foundations of Higher Cognition*. Oxford: Oxford University Press, p. 435-459.
- Craver-Lemley, C., Reeves, A. (1992) « How Visual Imagery Interferes with Vision ». *Psychological Review*, vol. 99, n° 4, p. 633-649.
- Davis, M.H. (1983) « Measuring Individual Differences in Empathy: Evidence for a Multidimensional Approach ». *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 44, n° 1, p. 113-126.
- Deen, B., McCarthy, G. (2010). « Reading About the Actions of Others: Biological Motion Imagery and Action Congruency Influence Brain Activity ». *Neuropsychologia*, vol. 48, n° 6, p. 1607-1615.
- Filimon, F, Nelson, J.D., Hagler D.J., Sereno, M.I. (1^{er} oct. 2007). « Human Cortical Representations for Reaching: Mirror Neurons for Execution, Observation, and Imagery ». *NeuroImage*, vol. 37, n° 4, p. 1315-1328. Epub 18 juin.
- Frémont, Ch. (2003). *Singularités. Individus et relations dans le système de Leibniz*. Paris, Vrin, 2003.
- Gallese, V. (2008). « Mirror Neurons and the Social Nature of Language: the Neural Exploitation Hypothesis ». *Society of Neuroscience*, vol. 3, n° 3-4, p. 317-333.
- Gallese, V., Guerra, M. (2015). *Lo Schermo Empatico. Cinema e neuroscience*. Milan: Raffaello Cortina Editore.
- Hesslow, G. (2002) « Conscious Thought as Simulation of Behaviour and Perception ». *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 6, n° 6, p. 242-247.
- Hickok, G. (2014). *The Myth of Mirror Neurons. The Real Neuroscience of Communication and Cognition*. New York: W. W. Norton & Company.
- Hutto, D.D. (2008). *Folk Psychological Narratives: The Sociocultural Basis of Understanding Reasons*. Cambridge: MIT Press.
- Iacoboni, M., Molnar-Szakacs, I., Gallese, V., Buccino, G., Mazziotta, J.C., Rizzolatti G. (2005). « Grasping the Intentions of Others with one's Own Mirror Neuron System ». *PLOS Biology*, mars, vol. 3, n° 3, e79.
- Isai, A., Sagi, D. (1997). « Visual Imagery Facilitates Visual Perception: Psychophysical Evidence ». *Journal of Cognitive Neuroscience*, vol. 9, n° 4, juil. 1997, p. 476-489.

VIOLENCE ET PASSION

- Jackson, P.L., Laffeur, M., Malouin, F., Richards, C., & Doyon, J. (2001). « Potential Role of Mental Practice Using Motor Imagery in Neurologic Rehabilitation ». *Archives of Physical Medicine and Rehabilitation*, vol. 82, n° 8, p. 1133-1141.
- James, W. (1884) « What is an Emotion? ». *Mind*, vol. 9, n° 34, p. 188-205.
- Jeannerod, M. 1994. « The Representing Brain. Neural Correlates of Motor Intention and Imagery ». *Behavioral and Brain Sciences*, vol. 17, n° 2, p. 187-202.
- Jeannerod, M. (2001). « Neural Simulation of Action: a Unifying Mechanism for Motor Cognition ». *NeuroImage*, vol. 14, n° 1, juil. 2001, p. S103-S109.
- Jeannerod, M. (2006). *Motor Cognition: What Actions Tell the Self*. Oxford: Oxford University Press.
- Johnson, D.R., Jasper, D.M., Griffin, S., & Huffman, B. (2013). « Reading Narrative Fiction Reduces Arab-Muslim Prejudice and Offers a Safe Haven From Intergroup Anxiety ». *Social Cognition*, vol. 31, n° 5, p. 578-598.
- Johnson, D.R., Cushman, G.K., Borden, L.A., & McCune, M.S. (2013). « Potentiating Empathic Growth: Generating Imagery While Reading Fiction Increases Empathy and Prosocial Behavior ». *Psychology of Aesthetics, Creativity, and the Arts*, vol. 7, n° 3, p. 306-312.
- Kidd, D.C., Castano, E. (2013). « Reading Literary Fiction Improves Theory of Mind ». *Science*, vol. 342, n° 6156, p. 377-380.
- Kilner J.M., Lemon R.N. (2013). « What we Know Currently about Mirror Neurons ». *Current Biology*, vol. 23, n° 23, 2 déc. 2013, p. R1057-1062. DOI: 10.1016/j.cub.2013.10.051.
- Kilner J.M., Friston K.J., Frith C.D. (2007). « Predictive Coding: an Account of the Mirror Neuron System ». *Cognitive Processing*, vol. 8, n° 3, p. 159-166.
- Kosslyn, S.M., and Matt, A.M. (1977). « If you speak Slowly, do People Read Your Prose Slowly? Person-Particular Speech Recoding During Reading ». *Bulletin of the Psychonomic Society*, vol. 9, n° 4, p. 250-252.
- Leibniz, *Essais de théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*. [1710]
- Leibniz, *De contingentia Sämtliche Schriften und Briefe*. A VI, IV-B, 1651.

BIBLIOGRAPHIE

- Lotze, M. (2013) « Kinesthetic Imagery of Musical Performance ». *Frontiers in Human Neuroscience*. DOI : 10.3389/fnhum.2013.00280.
- Mar, R.A. (2011). « The Neural Bases of Social Cognition and Story Comprehension ». *Annual Review of Psychology*, vol. 62, p. 103-134.
- Mar, R.A., Oatley, K. (2008). « The Function of Fiction is the Abstraction and Simulation of Social Experience ». *Perspectives on Psychological Science*, vol. 3, n° 3, p. 173-192.
- Mar, R.A., Oatley, K., Hirsh, J., de la Paz, J., & Peterson, J.B. (2006). « Bookworms Versus Nerds : Exposure to Fiction *Versus* non-Fiction, Divergent Associations with Social Ability, and the Simulation of Fictional Social Worlds ». *Journal of Research in Personality*, n° 40, p. 694-712.
- Miall, R.C. (2003). « Connecting Mirror Neurons and Forward Models ». *Neuroreport*, vol. 14, n° 17, 2 déc. 2003, p. 2135-2137.
- Mizuguchi, N., Sakamoto, M., Muraoka, T., Moriyama, N., Nakagawa, K., Nakata, H., Kanosue, K. (2012). « Influence of Somatosensory input on Corticospinal Excitability during Motor Imagery ». *Neuroscience Letters*, avr. 2012, vol. 514, n° 1, p. 127-130.
- Palmer, C.E., Bunday, K.L., Davare, M., Kilner, J.M. (2016). « A Causal Role for Primary Motor Cortex in Perception of Observed Actions ». *Journal of Cognitive Neuroscience*, vol. 28, n° 12, déc. 2016, p. 2021-2029.
- Pearson, J., Clifford, C.W. & Tong, F. (2008). « The Functional Impact of Mental Imagery on Conscious Perception ». *Current Biology*, vol. 18, n° 13, p. 982-986.
- Pulvermüller, F. (2005). « Brain Mechanisms Linking Language and Action ». *Nature Reviews Neuroscience*, n° 6, p. 576-582.
- Pulvermüller, F. (2013). « How Neurons make Meaning : Brain Mechanisms for Embodied and Abstract-Symbolic Semantics ». *Trends in Cognitive Science*, vol. 17, n° 9, p. 458-470.
- Rizzolatti, G. *et al.*, (1996). « Premotor Cortex and the Recognition of Motor Actions ». *Cognitive Brain Research*, n° 3, p. 131-141.
- Rollo, D., Sulla, F. (2016). « Maternal Talk in Cognitive Development : Relations between Psychological Lexicon, Semantic Development, Empathy, and Temperament ». *Frontiers in Psychology*, 22 mars 2016, <http://dx.doi.org/10.3389/fpsyg.2016.00394>.
- Scheepers, *et al.* (2012) *PLOS One*, vol. 8, n° 9. DOI: 10.1371/journal.pone.0074986.

VIOLENCE ET PASSION

Shafir, T., Taylor, S.F., Atkinson, A.P., Langenecker, S.A., Zubieta, J.K. (juil. 2013). « Emotion Regulation Through Execution, Observation, and Imagery of Emotional Movements ». *Brain and Cognition*, vol. 82, n° 2, p. 219-227.

Speer, N.K., Reynolds, J.R., Swallow, K.M., Zacks, J.M. (2009). « Reading Stories Activates Neural Representations of Visual and Motor Experiences ». *Psychological Science*, vol. 20, n° 8, p. 989-999.

Strack, F., Martin, L.L., Stepper, S. (1988). « Inhibiting and Facilitating Conditions of the Human Smile : a Nonobtrusive Test of the Facial Feedback Hypothesis ». *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 54, n° 5, mai 1988, p. 768-777.

Taumoepeau, M., and Ruffman, T. (2006). « Mother and Infant Talk About Mental States Relates to Desire Language and Emotion Understanding ». *Child Development*, vol. 77, n° 3, p. 465-481. DOI : 10.1111/j.1467-8624.2006.00882.x.

Wittgenstein, L. (1953). *Philosophical Investigations* (§531); Wittgenstein, L. (1980) *Remarks on the Philosophy of Psy*; Wittgenstein, L. (1984) *Culture and value*.

Wolpert, D.M. (1997). « Computational Approaches to Motor Control ». *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 1, n° 6, p. 209-216.

Yao, B., Belin, P., Scheepers, C. (2011). « Silent Reading of Direct Versus Indirect Speech Activates Voice-Selective Areas in the Auditory Cortex ». *Journal of Cognitive Neuroscience*, vol. 23, n° 10, p. 3146-3152.

Yao, B., Scheepers, C. (2011) « Contextual Modulation of Reading Rate for Direct Versus Indirect Speech Quotations ». *Cognition*, vol. 121, n° 3, p. 447-453.

Zwaan, R.A. (2014). « Embodiment of Language Comprehension : Reframing the Discussion ». *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 18, n° 5, p. 229-234.

Une politique de la compassion littéraire (Katherine Ibbett)

Berlant, L. (2008). *The Female Complaint : The Unfinished Business of Sentimentality in American Culture*. Durham : Duke University Press.

Boltanski, L. (1993). *La Souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*. Paris : Métailié.

Fassin, D. (2010). *La Raison humanitaire. Une histoire morale du temps présent*. Paris : Seuil.

BIBLIOGRAPHIE

- Gilby, E. (2009). « Le “sens commun” et le “sentir en commun” : Corneille et d’Aubignac », dans *Les Émotions publiques et leurs langages à l’âge classique*, Hélène Merlin-Kajman (dir.). *Littératures Classiques*, n° 68, p. 243-254.
- Hamou, Ph. (2002) « Descartes, le théâtre des passions », *Études Épistémè*, n° 1, p. 1-19.
- Ibbett, K. (2017). *Compassion’s Edge: Fellow-Feeling and its Limits in Early Modern France*. Philadelphie : University of Pennsylvania Press.
- Ibbett, K. (2013). « Mon ami, ce héros », *Héros ou personnages? Le Personnel du théâtre de Pierre Corneille*, Myriam Dufour-Maître (dir.). Rouen : Presses Universitaires de Rouen, p. 297-308.
- Staines, J. (2004). « Compassion in the Public Sphere of Milton and King Charles », *Reading the Early Modern Passions: Essays in the Cultural History of Emotion*, Gail Kern Paster Katherine Rowe et Mary Floyd-Wilson (dir.). Philadelphie : University of Pennsylvania Press, p. 89-110.
- Walfard, A. (2008). « Justice et passions tragiques. Lectures d’Aristote aux XVI^e et XVII^e siècles », *Poétique*, n° 155, p. 259-281.

Passions et transgressions***Vengeance et destin (Fiona Macintosh)***

- Heath, M. (1987). « Jure principem locum tenet » : Euripides’ *Hecuba*, *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, vol. 34, n° 1, p. 40-68.
- Murray, G. (1914). *Hamlet and Orestes: a Study in Traditional Types*. The Annual Shakespeare Lecture, British Academy. Londres.
- Murray, G. (1927). *The Classical Tradition in Poetry*. Londres : Milford.
- Pollard, T. (2012), « What’s Hecuba to Shakespeare? », *Renaissance Quarterly*, vol. 65, n° 4 p. 1060-1093.
- Thorndike, A.H. (1907). « Tragedy », dans W.A. Neilson (éd.), *The Types of English Literature*. Boston & New York, Houghton, Mifflin & Co.

VIOLENCE ET PASSION

Croyances et conscience***La puissance de la conscience: suggestion, placebo et hypnose (Laurène Vuillaume et Axel Cleeremans)***

- Ackerman, J.M., Nocera, C. C., & Bargh, J. A. (2010). « Incidental Haptic Sensations Influence Social Judgments and Decisions ». *Science*, vol. 328, n° 5986, p. 1712-1715.
- Bargh, J.A., Chen, M., & Burrows, L. (1996). « Automaticity of Social Behavior: Direct Effects of Trait Construct and Stereotype Activation on Action ». *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 71, n° 2, p. 230.
- Beaugard, M. (2007). « Mind does Really Matter: Evidence from Neuroimaging Studies of Emotional Self-Regulation, Psychotherapy, and Placebo Effect ». *Progress in Neurobiology*, vol. 81, n° 4, p. 218-236.
- Bos, M.W., Dijksterhuis, A., & Van Baaren, R. (2012). « Food for Thought? Trust your Unconscious when Energy is low ». *Journal of Neuroscience, Psychology, and Economics*, vol. 5, n° 2, p. 124.
- Broadbent, D. E., & Broadbent, M.H. (1987). « From Detection to Identification: Response to Multiple Targets in Rapid Serial Visual Presentation ». *Attention, Perception, & Psychophysics*, vol. 2, n° 2, p. 105-113.
- Carter, T.J., Ferguson, M.J., & Hassin, R.R. (2011). « A Single Exposure to the American Flag Shifts Support Toward Republicanism up to 8 Months Later ». *Psychological Science*, vol. 22, n° 8, p. 1011-1018.
- Dienes, Z., Perner, J. (2007). « Executive Control Without Conscious Awareness: the Cold Control Theory of Hypnosis ». *Hypnosis and Conscious States: The Cognitive Neuroscience Perspective*, Oxford: Oxford University Press, p. 293-314.
- Dienes, Z., Beran, M., Brandl, J.L., Perner, J., & Proust, J. (2012). « Is Hypnotic Responding the Strategic Relinquishment of Metacognition? ». *Foundations of Metacognition*, Oxford: Oxford University Press, p. 267-277.
- Dienes, Z., Hutton, S. (2013). « Understanding Hypnosis Metacognitively: rTMS Applied to Left DLPFC Increases Hypnotic Suggestibility ». *Cortex*, vol. 49, n° 2, p. 386-392.
- Era, V., Candidi, M., & Aglioti, S.M. (2015). « Subliminal Presentation of Emotionally Negative *vs* Positive Primes Increases the Perceived

BIBLIOGRAPHIE

- Beauty of Target Stimuli». *Experimental Brain Research*, vol. 233, n° 11, p. 3271-3281.
- Favret-Saada, J. (1977). *Les Mots, les morts, les sorts : la sorcellerie dans le bocage*. Paris : Gallimard.
- Haggard, P., Clark, S., & Kalogeras, J. (2002). « Voluntary Action and Conscious Awareness ». *Nature Neuroscience*, n° 5, p. 382-385.
- Ioannidis, J.P. (2005). « Why Most Published Research Findings are False ». *PLOS Medicine*, vol. 2, n° 8, e124.
- Kirsch, I. (1985). « Response Expectancy as a Determinant of Experience and Behavior ». *American Psychologist*, vol. 40, n° 11, p. 1189.
- Klein, R., Ratliff, K., Vianello, M., Adams Jr, R., Bahník, S., Bernstein, M.,... & Cemalcilar, Z. (2014). « Data From Investigating Variation Replicability: A “Many Labs” Replication Project ». *Journal of Open Psychology Data*, vol. 2, n° 1.
- Lush, P., Naish, P., & Dienes, Z. (2016). « Metacognition of Intentions in Mindfulness and Hypnosis ». *Neuroscience of Consciousness*, vol. 1, 2016.
- Lush, P., Caspar, E.A., Cleeremans, A., Haggard, P., Magalhães De Saldanha da Gama, P.A., & Dienes, Z. (2017). « The Power of Suggestion: Posthypnotically Induced Changes in the Temporal Binding of Intentional Action Outcomes ». *Psychological Science*, DOI: 10.1177/0956797616687015.
- Magalhães De Saldanha da Gama, D., P., Slama, H., Caspar, E.A., Gevers, W., & Cleeremans, A. (2013). « Placebo-Suggestion Modulates Conflict Resolution in the Stroop Task ». *PLOS One*, vol. 8, n° 10, e75701.
- McGeown, W.J., Mazzone, G., Venneri, A., & Kirsch, I. (2009). « Hypnotic Induction Decreases Anterior Default Mode Activity ». *Consciousness and Cognition*, vol. 18, n° 4, p. 848-855.
- Miele, D.B., Wager, T.D., Mitchell, J.P., & Metcalfe, J. (2011). « Dissociating Neural Correlates of Action Monitoring and Metacognition of Agency ». *Journal of Cognitive Neuroscience*, vol. 23, n° 11, p. 3620-3636.
- Miller, D.T., & Ross, M. (1975). « Self-Serving Biases in the Attribution of Causality: Fact or Fiction ». *Psychological Bulletin*, vol. 82, n° 2, p. 213-225.
- Newell, B.R., & Shanks, D.R. (2014). « Unconscious Influences on Decision Making: A Critical Review ». *Behavioral and Brain Sciences*, vol. 37, n° 1, p. 1-19.

VIOLENCE ET PASSION

- Raz, A., Fan, J., & Posner, M.I. (2005). « Hypnotic Suggestion Reduces Conflict in the Human Brain ». *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, vol. 102, n° 28, p. 9978-9983.
- Schwitzgebel, E. (2015) « Belief », dans Edward N. Zalta (éd.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Summer 2015 Edition.
- Searle, J.R. (1969). *Speech Acts: an Essay in the Philosophy of Language*, vol. 626. Cambridge : Cambridge University Press.
- Shallice, T. (1988). *From Neuropsychology to Mental Structure*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Sklar, A. Y., Levy, N., Goldstein, A., Mandel, R., Maril, A., & Hassin, R. R. (2012). « Reading and Doing arithmetic Nonconsciously ». *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 109, n° 48, p. 19614-19619.
- Stroop, J.R. (1935). « Studies of interference in serial verbal reactions ». *Journal of Experimental Psychology*, vol. 18, n° 6, p. 643.
- Wampold, B.E., Minami, T., Tierney, S.C., Baskin, T.W., & Bhati, K.S. (2005). « The Placebo is Powerful : Estimating Placebo Effects in Medicine and Psychotherapy from Randomized Clinical Trials ». *Journal of Clinical Psychology*, vol. 61, n° 7, p. 835-854.
- Williams, L.E., Bargh, J.A. (2008). « Experiencing Physical Warmth Promotes Interpersonal Warmth ». *Science*, vol. 322, n° 5901, p. 606-607.

Réinventer le réel : politique, imaginaire, utopie***Des démocraties sans protagonistes ? (Frédéric Sawicki)***

- Becker, H.S. (2006). « Notes sur le concept d'engagement ». *Tracés*, n° 11 [1^{re} éd. 1960].
- Bell, D. (1979). *Les Contradictions culturelles du capitalisme*. Paris : Presses Universitaires de France [1^{re} éd. 1976].
- Blondiaux, L. (2008). *Le Nouvel Esprit de la démocratie. Actualité de la démocratie participative*. Paris : Seuil, coll. La République des idées.
- Boltanski, L., Chiapello, È. (1999). *Le Nouvel Esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard, coll. Tel.
- Boudon, R. (2007). *Essais sur la théorie générale de la rationalité*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Bourdieu, P. (1977). « Questions de politique ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 16, p. 55-63.

BIBLIOGRAPHIE

- Bourdieu, P. (1981). « La représentation politique. Éléments pour une théorie du champ politique ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 36-37, p. 3-24.
- Boyte, H. (1980). *The Backyard Revolution: Understanding the New Citizen Movement*. Philadelphie : Temple University Press.
- Bréchon, P. (2006). *Comportements et attitudes politiques*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.
- Burstin, H. (2013). *Révolutionnaires. Pour une anthropologie politique de la Révolution française*. Paris : Vendémiaire.
- Deluermoz, Q., Gobille, B. (dir.), (2015), « Protagonisme et crises politiques ». *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, n° 112.
- Fillieule, O., Tartakowsky, D. (2013). *La Manifestation*. Paris : Presses de Sciences Po (2^e éd.).
- Gaxie, D. (1978). *Le Sens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique*. Paris : Seuil.
- Gaxie, D. (2005). « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective ». *Revue suisse de science politique*, vol. 11, n° 1, p. 157-188.
- Hirschman, A.O. (1980). *Les Passions et les intérêts*. Paris, Presses universitaires de France [1^{re} éd. 1977].
- Hirschman, A.O. (1983). *Bonheur privé, action publique*. Paris : Fayard, coll. L'Espace du politique [1^{re} éd. 1982].
- Ion, J. (1997). *La Fin des militants ?* Paris : Les Éditions de l'Atelier, coll. Enjeux de société.
- Jordan, G., Maloney, W. (1997). *The Protest Business? Mobilizing Campaign Groups*. Manchester et New York : Manchester University Press.
- Le Bart, Ch. (2008). *L'Individualisation*. Paris : Presses de Sciences Po, coll. Références.
- Mathieu, L. (2004). *Comment lutter? Sociologie et mouvements sociaux*. Paris : Les Éditions Textuel.
- McAdam, D. (1982). *Political Process and the Development of Black Insurgency, 1930-1970*. Chicago : University of Chicago Press.
- Michels, R. (2015). *Sociologie du parti dans la démocratie moderne. Enquête sur les tendances oligarchiques de la vie des groupes*. Traduit de l'allemand, présenté et annoté par Jean-Christophe Angaut, Paris : Gallimard, Folio Essais [1^{re} éd. 1925].

VIOLENCE ET PASSION

- Milner, H. (2004). *La Compétence civique. Comment les citoyens informés contribuent au bon fonctionnement de la démocratie*. Montréal : Presses de l'Université Laval.
- Olson, M. (1978). *Logique de l'action collective*. Paris : Presses Universitaires de France [1^{re} éd. 1965].
- Opp K.D. (1989). *The Rationality of Political Protest : a Comparative Analysis of Rational Choice Theory*. Boulder : Westview.
- Perrineau, P. (dir.) (2001). *Les Croisés de la société fermée. L'Europe des extrêmes droites*. La Tour-d'Aigues : L'Aube.
- Prouteau, L., Wolff, F.-Ch. (2013). « Adhésions et dons aux associations : permanence et évolutions de 2002 à 2010 ». *Économie et statistique*, n° 459, p. 27-57.
- Pudal, B. (1988). *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*. Paris : Presses de la FNSP.
- Sawicki, F., Siméant, J. (2009). « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français ». *Sociologie du travail*, vol. 51, n° 1, p. 97-125.
- Sawicki, F. (2017). *Les Réseaux du Parti socialiste. Sociologie d'un milieu partisan*. Paris : Belin [1^{re} éd. 1997].
- Tilly, Ch. (1978). *From Mobilisation to Revolution*. Reading : Addison-Wesley.
- Touraine, A. (1978). *La Voix et le Regard*. Paris : Seuil.

Biographies des auteurs

Omar Abusaada a suivi des études à l'Institut supérieur d'art dramatique de Damas, sa ville natale. Dramaturge et metteur en scène, il cofonde en 2002 le Studio Théâtre dont le premier spectacle en 2004 s'intitule *Insomnia*. Il met en scène *El affich* (2006), *Forgiveness*, travail d'improvisation avec un groupe de détenus d'une prison pour mineurs, *Almirwad wa almikhala* (2009), *Look at the Streets... this is What Hope Looks Like* (2011), *Could you Please Look into the Camera?* (2012), *Intimacy* et *Syria Trojan Women* (2013), *Antigone of Shatila* (2014). Pendant des années, il a sillonné les provinces reculées de Syrie, d'Égypte et du Yémen en jouant sur des places de village des spectacles qui sont autant de prétextes à dialoguer avec les habitants, parfois invités à rejoindre les comédiens sur scène. Depuis, il signe des spectacles qui introduisent dans le théâtre syrien de nouvelles pratiques comme l'écriture contemporaine ou le théâtre documentaire.

Mohammad Al Attar, auteur et dramaturge syrien, né à Damas en 1980, écrit pour de nombreux magazines et journaux avec comme centre d'intérêt le soulèvement syrien. En 2007, il rencontre Omar Abusaada. Ensemble, ils font l'expérience d'un théâtre documenté. Ils ont notamment travaillé ensemble sur *Antigone of Shatila*. En parallèle à son écriture pour la scène, Mohammad Al Attar utilise le théâtre pour mener des projets avec des groupes marginalisés dans le monde arabe. Ses pièces ont été présentées à Damas, Londres, New York, Séoul, Berlin, Bruxelles, Édimbourg, Tunis, Athènes, Beyrouth. Plusieurs de ses œuvres ont été traduites et publiées en anglais.

Scott Atran est anthropologue, directeur de recherche au CNRS, professeur adjoint de psychologie, d'anthropologie et de ressources naturelles à l'Université du Michigan. Il étudie et écrit sur le terrorisme, la violence et la religion. Il a réalisé des études de terrain avec des terroristes et des fondamentalistes islamistes, et des personnalités politiques. Il est notamment l'auteur de : *In Gods we Trust : The Evolutionary Landscape of Religion*, Oxford University Press, 2002 ; *Talking to the Enemy : Faith, Brotherhood, and the (Un)Making of Terrorists*, Ecco, 2011 et plus récemment, *L'État islamique est une révolution*, Les Liens qui libèrent, 2016.

Mireille Besson est directeur de recherche au CNRS et travaille au Laboratoire de neurosciences cognitives, CNRS et Aix-Marseille Université. Elle s'intéresse à la plasticité cérébrale et à l'apprentissage chez l'enfant et chez l'adulte. Elle a notamment étudié les relations entre cerveau, langage et musique, et le rôle de l'apprentissage de la musique pour faciliter l'appren-

VIOLENCE ET PASSION

tissage du langage et des langues étrangères. Quelques publications : Dittinger, E., Chobert, J., Ziegler, J.C., & Besson, M., « Fast Brain Plasticity during Word Learning in Musically-Trained Children », *Frontiers in Human Neuroscience*, (à paraître) ; Dittinger, E., Barbaroux, M., D'Império M., Jäncke, L., Elmer, S. & Besson, M. (2016), « Professional Music Training and Novel Word Learning: from Faster Semantic Encoding to Longer-Lasting Word Representations », *Journal of Cognitive Neuroscience*, vol. 28, n° 10, p. 15841602 ; Chobert, J., Francois, C., Velay, J.-L., and Besson, M. (2014), « Twelve Months of Active Musical Training in 8-to-10-year-old Children Enhances the Preattentive Processing of Syllabic Duration and Voice onset Time », *Cerebral Cortex*, vol. 24, p. 956-967 ; Besson, M., Chobert, J. & Marie, C. (2011), « Transfer of Training Between Music and Speech : Common Processing, Attention, and Memory », *Frontiers in Psychology*, Review Article published: 12 May 2011 (DOI: 10.3389/fpsyg.2011.00094). Elle a dirigé avec C. Courtet, F. Lavocat et A. Viala, *Corps en scènes* (2015) et *Mises en intrigues* (2016), chez CNRS Éditions. Elle a été responsable du projet MUSAPDYS, « Influence de l'apprentissage de la musique sur le traitement des aspects temporels du langage et sur la remédiation de la dyslexie », financé par l'ANR en 2011.

Michèle Bokobza Kahan est professeure de littérature française à l'Université de Tel-Aviv. Elle est l'auteur de *Libertinage et folie dans le roman du XVIII^e siècle* (Peeters, coll. La République des Lettres, 2000), *Mémoires d'une honnête femme de Chevrier* (Université de Saint-Étienne, 2005), *Dulaurens et son œuvre: un auteur marginal au XVIII^e siècle* (Paris, Honoré Champion, 2010), *Témoigner des miracles au siècle des Lumières. Récits et discours de Saint-Médard* (Paris, Classiques Garnier, 2015). Ses recherches actuelles portent sur les discours de témoignages, l'exil dans le roman français postrévolutionnaire et l'œuvre romanesque de l'abbé Prévost.

Haim Burstin est professeur d'histoire moderne à l'Université de Milano-Bicocca. Son parcours d'historien s'est déroulé essentiellement en France où il a soutenu en 1999 une thèse de doctorat d'État à la Sorbonne. Il est spécialiste d'histoire parisienne à la fin du XVIII^e siècle et d'histoire de la Révolution française. Parmi ses œuvres :

– *Le Faubourg Saint-Marcel à l'époque révolutionnaire. Structure économique et composition sociale*, Société des études robespierristes, Paris, 1983.

– *Une révolution à l'œuvre. Le faubourg Saint-Marcel (1789-1794)*, Seyssel, Champ Vallon, 2005.

– *L'Invention du sans-culotte. Regards sur Paris révolutionnaire*, Paris, Odile Jacob, 2005.

– *Révolutionnaires. Pour une anthropologie politique de la Révolution française*, Paris, Vendémiaire, 2013.

BIOGRAPHIES DES AUTEURS

Emanuele Castano est spécialiste de psychologie sociale et politique. Il est professeur de psychologie et préside le département de psychologie de la New School for Social Research, à New York. Il a signé de nombreux articles dans de grandes revues scientifiques ainsi que des ouvrages sur l'identité collective, les comportements intergroupes, la violence et la moralité, le besoin de sens et les comportements sociaux. Ses travaux récents (2013), sur l'impact des objets culturels sur les processus de perception sociale et le jugement, ont été publiés dans le magazine *Science*. Quelques publications : Kidd D.C., Ongis, M. & Castano, E. (à paraître) « On Literary Fiction and its Effects on Theory of Mind. Scientific Study of Literature » ; Kidd, D.C., & Castano, E. (2013), « Reading Literary Fiction Improves Theory of Mind », *Science*, vol. 342, n° 6156, p. 377-380 ; Kidd, D.C., & Castano, E. (à paraître) « Different Stories: how Levels of Familiarity with Genre and Literary Fiction Relate to Mentalizing », *Psychology of Aesthetics, Creativity, and the Arts* (2016).

Axel Cleeremans est directeur de recherches au Fonds de la recherche scientifique (FRS-FNRS, Belgique) et professeur de psychologie cognitive à l'Université libre de Bruxelles, où il dirige le Centre de recherche Cognition & Neurosciences ainsi que l'ULB Neuroscience Institute. Ses travaux sont essentiellement consacrés aux différences entre traitement de l'information avec et sans conscience, particulièrement dans le domaine de l'apprentissage et de la mémoire. Axel Cleeremans a présidé la Belgian Association for Psychological Science ainsi que l'European Society for Cognitive Psychology. De 2007 à 2011, il dirigea l'action COST intitulée « La conscience : Une approche transdisciplinaire intégrée ». Membre de l'Académie royale de Belgique, il est également membre du comité directeur de l'Association pour l'étude scientifique de la conscience (ASCC) ainsi qu'éditeur en chef de la revue *Frontiers in Psychology*. Récipiendaire d'une bourse avancée du Conseil de la recherche européen, il a reçu, en 2015, le prestigieux prix quinquennal John-Ernest Solvay du FRS-FNRS pour les sciences humaines. Axel Cleeremans a publié de nombreux articles ainsi que plusieurs ouvrages dans le domaine, dont notamment, en collaboration avec Tim Bayne et Patrick Wilken, *The Oxford Companion to Consciousness*, Oxford University Press, 2009.

Catherine Courtet est coordinatrice scientifique au département sciences humaines et sociales de l'Agence nationale de la recherche. Elle a été responsable du programme environnement de l'Association Descartes, puis du Groupement d'intérêt scientifique GEP Environnement (CNRS, CIRAD, CEMAGREF, INRA). Elle a été coordinatrice scientifique du département sciences humaines et sociales, ainsi que responsable du volet recherche du Plan national Santé Environnement et du Plan santé travail (2004) pour la Direction de la recherche, au ministère chargé de la Recherche. Elle a également mis en place et animé de nombreux programmes de soutien à la recherche en sciences humaines et sociales. Elle

VIOLENCE ET PASSION

a dirigé (avec Michel Gollac) l'ouvrage *Risques du travail, la santé négociée*, La Découverte (2012) et avec M. Besson, F. Lavocat et A. Viala, *Corps en scènes* (2015) et *Mise en intrigues* (2016), chez CNRS Éditions. Elle a initié avec Paul Rondin les Rencontres Recherche et Création, organisées depuis 2014 par l'ANR et le Festival d'Avignon.

Quentin Deluermoz est maître de conférences à l'Université Paris XIII et membre du laboratoire Pléiade. Il est également chercheur associé au Centre de recherches historiques, à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et membre de l'Institut universitaire de France. Il travaille sur l'histoire sociale et culturelle des ordres et des désordres au XIX^e siècle (France, Europe). Il a publié au Seuil, dans la série « La France contemporaine », *Le Crépuscule des révolutions. 1848-1871* (Seuil, coll. L'Univers historique, 2012 ; Points Seuil, coll. Histoire, 2014). Il a publié avec Pierre Singaravéλου *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non-advenus*, Seuil, 2016.

François Dubet est sociologue. Il a travaillé sur les mouvements sociaux, la jeunesse, l'éducation, les inégalités et les sentiments d'injustice. Il a publié une quarantaine d'ouvrages parmi lesquels : *La Galère : jeunes en survie*, Fayard, 1987 ; *Les Lycéens*, Seuil, 1991 ; *Sociologie de l'expérience*, Seuil, 1994 ; *Le Déclin de l'institution*, Seuil, 2002 ; *Injustices*, Seuil, 2006 ; *Les Places et les chances*, Seuil, 2010 ; *La Préférence pour l'inégalité*, Seuil, 2014 ; *Ce qui nous unit. Discriminations, égalité et reconnaissance*, Paris, coédition Seuil/La République des idées, 2016 ; *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil, coll. Points Essais, 2016 ; *Réformer le collège*, avec Pierre Merle, Paris, PUF, coll. La vie des idées, 2016.

Nafees Hamid est psychologue et chercheur à l'University College London et Artis International où il réalise des entretiens ethnographiques, des expériences de psychologie sur le terrain et des études en neuro-imagerie auprès de radicaux islamistes en Europe et de combattants étrangers de groupes djihadistes (Al-Nusra, État islamique) en Syrie. Son travail s'attache à comprendre comment l'identité personnelle, les valeurs sacrées, la menace perçue et les émotions interagissent et conduisent à la radicalisation et la violence politique, à travers la reconstruction des réseaux sociaux, des événements et des histoires personnelles des recrues de l'État islamique provenant de France, de Belgique, d'Espagne et du Royaume-Uni. Il a reçu une formation en sciences cognitives et « sécurité & criminologie » (University of California San Diego, ENS, University College London).

Katherine Ibbett est Reader in Early Modern Studies à l'University College London où elle enseigne la littérature française. Elle a publié *The Style of the State in French Theater 1630-1660* (Ashgate, 2009) et *Compassion's Edge: Fellow-Feeling and its Limits in Early Modern France* (Pennsylvania, 2017). Avec Hall Bjørnstad, elle a coédité *Walter Benjamin's Hypothetical French Trauerspiel* (Yale, 2014).

BIOGRAPHIES DES AUTEURS

Kevin Keiss est spécialiste de théâtre antique, il prépare une thèse en lettres classiques à l'Université de Paris Diderot-Paris VII et enseigne à l'Université de Bordeaux et à l'Université Sorbonne nouvelle-Paris III. Il est à la fois auteur, traducteur, metteur en scène et dramaturge. Kevin Keiss a été formé à l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Strasbourg. Depuis, il collabore à tous les projets de Maëlle Poésy et signe notamment l'adaptation de *Candide / Si c'est ça le meilleur des mondes...* d'après Voltaire, dans le cadre d'un séjour au Centre national des écritures du spectacle à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon en 2015. Il collabore avec diverses équipes artistiques et est accueilli régulièrement en résidence au Centre national des écritures du spectacle. Il est l'auteur de *Troyennes. Les morts se moquent des beaux enterrements*, d'après Euripide, mis en scène par Laëtitia Guédon en 2014. Il a adapté du roman de Saramago, *La Lucidité*, le texte de *Ceux qui errent ne se trompent pas*.

David Kidd est actuellement en postdoctorat en psychologie sociale at The New School for Social Research à New York, où il a obtenu son doctorat en 2015. Ses principaux travaux portent sur les impacts psychologiques de l'engagement dans différents types de fiction (littéraires ou populaires). Il a ainsi contribué à trois publications portant sur le rôle causal de la lecture de fiction littéraire (Kidd & Castano, 2013; Kidd, Ongis, & Castano, 2016), sur la capacité de compréhension de l'état mental d'autrui (*Theory of Mind*), aussi bien que sur l'association entre la période d'exposition à la lecture de fiction et le développement de cette capacité (Kidd & Castano, 2016). Il explore maintenant ce thème de recherche à travers l'examen d'autres processus psychologiques, comme les jugements moraux, la création de stéréotypes et de biais cognitifs. Il collabore aussi avec des chercheurs du laboratoire Humanities Liberal Arts Assessment lab (HULA), basé au Harvard Graduate School of Education's Project Zero (Cambridge, USA), pour développer des outils d'évaluation de l'impact des humanités sur le développement humain. À partir de l'été 2017, David Kidd sera directeur de recherche associé à HULA.

Françoise Lavocat, ancienne élève de l'École normale supérieure et agrégée de lettres modernes, est professeure de littérature comparée à l'Université Sorbonne nouvelle-Paris III, membre de l'Institut universitaire de France, *fellow* au Wissenschaftskolleg de Berlin (2014-2015), professeure invitée à l'Université de Chicago (2017). Ses recherches portent sur le roman et le théâtre des XVI^e et XVII^e siècles, les théories de la fiction, les mondes possibles, la mémoire des catastrophes. Elle a notamment publié *Arcadies malheureuses* (1997), *La Syrinx au bûcher* (2005), *La Théorie littéraire des mondes possibles* (éd., 2010), *Fiction et Cultures* (éd., 2010), *Pestes, incendies, naufrages* (éd., 2011), *Fait et fiction. Pour une frontière*, Seuil, coll. Poétique, 2016. Elle a dirigé avec C. Courtet, M. Besson et A. Viala, *Corps en scènes* (2015) et *Mises en intrigues* (2016), chez CNRS

VIOLENCE ET PASSION

Éditions. Elle était responsable du projet HERMÈS, « Histoire et théories des interprétations (2009-2014) », financé par l'ANR.

Massimo Leone a fait des études en sémiotique, en histoire des textes, en philosophie, en lettres et en sciences religieuses à l'Université de Sienne, à l'Université Paris Diderot-Paris VII, à l'École pratique des hautes études, au Trinity Collège de Dublin. Ancien élève de l'École normale supérieure de Fontenay-Saint-Cloud, il a été professeur invité dans de nombreuses universités dont la Sorbonne, l'Université de Kyoto et dans plusieurs instituts d'études avancées tels que le Collegium de Lyon, l'Institut d'études avancées de l'Université Louis-et-Maximilien de Munich ou l'Institut d'études avancées de l'Université de Durham. Depuis 2005, il est professeur titulaire de sémiotique, sémiotique visuelle et sémiotique de la culture auprès du département de philosophie de l'Université de Turin en Italie. Il est l'auteur de plusieurs monographies parmi lesquelles : *Religious Conversion and Identity. The Semiotic Analysis of Texts* (Londres et New York, Routledge, 2004) ; *Saints and Signs. A Semiotic Reading of Conversion in Early Modern Catholicism* (Berlin et New York, Walter de Gruyter, 2010) ; *Sémiotique de l'âme. Langages du changement spirituel à l'aube de l'âge moderne* (Berlin et al., Presses Académiques Francophones) ; *Annunciazioni. Percorsi di semiotica della religione*, Rome, Aracne, 2014 ; *Spiritualità digitale. Il senso religioso nell'era della smaterializzazione*, Milan, Mimesis, 2014 ; *Sémiotique du fondamentalisme religieux. Messages, rhétorique, force persuasive*, Paris, L'Harmattan, 2014 ; *Signatim. Profili di semiotica della cultura*, Rome, Aracne, 2015.

Fiona Macintosh est professeure à la chaire de Réception des classiques, directrice des Archive of Performances of Greek and Roman Drama (APGRD, Archives des représentations des œuvres grecques et romaines) à l'Université d'Oxford et *fellow* de Saint Hilda's College. Elle est l'auteur de *Dying Acts. Death in Ancient Greek and Modern Irish Tragic Drama*, Cork University Press, 1994 ; *Greek Tragedy and the British Theatre 1660-1914*, en collaboration avec Edith Hall, Oxford University Press, 2005 ; *Sophocles. Oedipus Tyrannus*, Cambridge University Press, 2009. Elle a édité plusieurs volumes de l'APGRD, dont *Medea in Performance*, Legenda, 2000 ; *Dionysus Since 69*, Oxford University Press, 2004 ; *Agamemnon in Performance, 458 BC to AD 2004*, Oxford University Press, 2005 ; *The Ancient Dancer in the Modern World*, Oxford University Press, 2010 ; *Choruses, Ancient and Modern*, Oxford University Press, 2012 ; *The Oxford Handbook of Greek Drama in the Americas*, Oxford University Press, 2015.

Tatjana A. Nazir est directrice de recherches CNRS, en psychologie cognitive, et directrice de l'UMR 5304 à l'Institut des sciences cognitives-Marc Jeannerod (CNRS-Université Lyon I) à Bron, France. Ses recherches portent sur différents aspects de la langue et de l'esprit. Une grande partie de son travail initial était sur la reconnaissance visuelle des mots et sur l'in-

BIOGRAPHIES DES AUTEURS

fluence de la direction de lecture et d'écriture sur la perception de l'écrit. Aujourd'hui, ses travaux se concentrent sur le rôle que joue l'environnement dans le développement de processus cognitifs (cognition incarnée), en particulier sur la contribution des expériences sensori-motrices à la compréhension de la langue, et sur l'utilisation de circuits neuronaux partagés entre l'action, la perception et le langage à des fins de réadaptation des troubles du langage. Grâce à l'analyse de la performance de patients atteints de la maladie de Parkinson (un trouble neurologique qui affecte le système moteur) et par l'examen des marqueurs électrophysiologiques des processus sémantiques, son équipe a été l'une des premières à établir clairement que les systèmes moteurs corticaux contribuent à la compréhension du langage qui décrit une action motrice.

Thomas Pavel, après un doctorat à l'Université de Paris III, a enseigné la littérature française et comparée au Canada et aux États-Unis. Professeur à l'Université de Princeton de 1990 à 1998, il enseigne actuellement à l'Université de Chicago. En 2005-2006, il a été titulaire de la chaire internationale du Collège de France. Thomas Pavel a notamment signé *Univers de la fiction* (Seuil, 1988), *Le Mirage linguistique* (Éditions de Minuit, 1988), *L'Art de l'éloignement. Essai sur l'imagination classique* (Gallimard, 1996), *La Sixième Branche* (Fayard, 2003) et *Comment écouter la littérature?* (Fayard, 2006) et *La Pensée du roman* (Gallimard, nouvelle édition revue, 2015).

Maëlle Poésy est comédienne et metteuse en scène. Elle a étudié à l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Strasbourg. Elle complète son apprentissage en multipliant les *master class* de danse contemporaine. Une passion qu'elle interroge à l'université lors de son master en analysant la formation de l'émotion dans le travail de Sidi Larbi Cherkaoui et James Thierrée. De 2012 à 2016, Maëlle Poésy est artiste associée à l'Espace des Arts de Chalon-sur-Saône. En 2014, elle met en scène *Candide / Si c'est ça le meilleur des mondes...* d'après Voltaire qu'elle coadapte avec Kevin Keiss au CDN de Dijon, où elle est désormais artiste associée. En 2016, elle met en scène *Le Chant du cygne* et *L'Ours* d'Anton Tchekhov pour la Comédie-Française. Elle a présenté, en collaboration avec l'auteur Kevin Keiss, *Ceux qui errent ne se trompent pas* au Festival d'Avignon en 2016.

Olivier Py est auteur, metteur en scène et acteur. Après des études à l'École nationale supérieure d'arts et techniques du théâtre (ENSATT), il entre au Conservatoire national supérieur d'art dramatique en 1987, tout en faisant des études de théologie. En 1988, il fonde sa compagnie. Il crée l'événement au Festival d'Avignon en 1995 en proposant *La Servante. Histoire sans fin*, cycle de pièces d'une durée de vingt-quatre heures. En 1998, Olivier Py est nommé à la direction du Centre dramatique national d'Orléans. Il prendra ensuite la direction de l'Odéon-Théâtre de l'Europe de 2007 à 2011. Il est directeur du Festival d'Avignon depuis septembre

VIOLENCE ET PASSION

2013. Il est l'auteur de nombreux romans, de pièces de théâtre, de traductions et adaptations, notamment des contes de Grimm, des pièces d'Eschyle. Il a publié dernièrement chez Actes Sud, *Les Mille et une définitions du théâtre* en 2013, *Le Cahier noir* en 2015 et *Les Parisiens* en 2016.

Cornelia Rainer a étudié le théâtre à l'Université de Vienne, à la Sorbonne nouvelle et à l'Université Paris VIII-Saint-Denis ainsi que le chant à l'École nationale de musique de Pantin et au Conservatoire de musique sacrée de Vienne. De 2005 à 2009, elle est assistante à la mise en scène au Burgtheater de Vienne où elle réalise ses premières mises en scène. Elle est invitée sur des scènes nationales en Allemagne et en Autriche, comme le Thalia Theater Hambourg, le Festival de Bregenz ou le Théâtre national de Klagenfurt. En 2012, elle crée sa propre compagnie, Theater Montagnes Russes. En 2014, elle reçoit le prix national Outstanding Artist Award pour sa mise en scène de *Jeanne*, une adaptation de la légende de Jeanne d'Arc pour le jeune public. En 2017, elle présentera une nouvelle mise en scène de son adaptation de Hamlet de Shakespeare au Burgtheater : *Hamlet, Ophelia et les autres*.

Anne Reboul a un doctorat en linguistique (EHESS, Paris) et un doctorat en philosophie (Université de Genève). Elle est directrice de recherche au CNRS, codirectrice de l'Institut des sciences cognitives-Marc Jeannerod-UMR 5304 (Bron). Elle s'intéresse à la pragmatique, à l'évolution du langage et aux pratiques artistiques (sa thèse de philosophie portait sur la métaphore et la fiction). Elle a co-organisé avec Bernard Guelton le symposium « Situated Cognition in the Arts » à l'ICSC 2015 (Rome). Elle a notamment publié *Cognition and Communication in the Evolution of Language*, Oxford University Press, 2017.

Didier Sandre est comédien, membre de la Comédie-Française depuis 2013. Il a joué, entre autres, sous la direction de Bernard Sobel, Jorge Lavelli, Jean-Pierre Miquel, Jean-Pierre Vincent, Maurice Béjart, Giorgio Strehler, Patrice Chéreau, Luc Bondy, Antoine Vitez, Jacques Lassalle, Christian Schiaretti. En 1987, le Syndicat de la critique lui a décerné son prix du meilleur acteur et en 1996 il reçoit le Molière du meilleur acteur pour *Un mari idéal* d'Oscar Wilde. Il a été lauréat du prix du Brigadier 2012-2013 pour son interprétation du rôle de Stefan Zweig dans *Collaboration* de Ronald Harwood. Au cinéma, il a tourné sous la direction de Pascale Ferrand, Éric Rohmer, Abraham Segal, Lucas Belvaux, Agnès Jaoui et Carlos Saboga. Didier Sandre travaille régulièrement avec des musiciens dans des programmes qui associent musique, littérature et poésie. Il est chevalier de la Légion d'honneur, des Arts et des Lettres et de l'ordre national du Mérite.

Frédéric Sawicki est professeur de science politique à l'Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne, chercheur au Centre européen de sociologie et

BIOGRAPHIES DES AUTEURS

de science politique (CESSP). Il est l'un des fondateurs de la revue *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, dont il est le corédacteur en chef. Ses recherches portent sur les organisations politiques, le recrutement du personnel politique et l'engagement militant. Il est l'auteur (avec Rémi Lefebvre) de *La Société des socialistes. Le PS aujourd'hui* (Éditions du Croquant, 2006). Il a republié récemment : *Les Réseaux du Parti socialiste* (Belin, coll. Alpha, 2017).

Pierre Singaravelou est professeur d'histoire contemporaine à l'Université Paris I-Panthéon-Sorbonne, chercheur à l'UMR Sirice et membre de l'Institut universitaire de France, il a publié de nombreux ouvrages sur l'histoire du fait colonial aux XIX^e et XX^e siècles, et édité au Seuil *Les Empires coloniaux. XIX^e-XX^e siècles* (Points Histoire, 2013). Il dirige les Publications de la Sorbonne et le Centre d'histoire de l'Asie contemporaine. Il a publié avec Quentin Deluermoz *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non-advenus*, Seuil, 2016.

Anne-Cécile Vandalem, après une formation au conservatoire, commence une carrière de comédienne. De 2003 à 2007, elle écrit et met en scène *Zäi Zäi Zäi Zäi* et *Hansel et Gretel* (en collaboration avec le comédien Jean-Benoît Ugeux). Entre 2009 et 2014, au sein de Das Fräulein (Kompanie), elle crée la *Trilogie des parenthèses* : (*Self*) *Service*, *Habit(u)ation*, *After the Walls* (UTOPIA) et en contrepoint, *Michel Dupont*. Depuis, Anne-Cécile Vandalem poursuit ses enquêtes qui jouent de la réalité : *Que puis-je faire pour vous ?* (projet performatif dans l'espace public dans lequel l'artiste réalise les attentes des spectateurs), *Looking for Dystopia* (sorte de chronique de la disparition d'un spectacle), *Still too sad to tell you* (installation immersive à partir de portraits).

Alain Viala est ancien élève de l'École normale supérieure de Cachan et agrégé de lettres modernes et docteur ès lettres. Il est actuellement professeur émérite à l'Université de Paris III-Sorbonne nouvelle et professeur (chaire de lettres françaises) à l'Université d'Oxford. Il a notamment publié *Naissance de l'écrivain* (Les Éditions de Minuit, 1985), *Racine. La stratégie du caméléon* (Seghers, 1990), *Le Théâtre en France* (Puf, 1996), *Lettre à Rousseau sur l'intérêt littéraire* (Puf, 2004), *La France galante* (Puf, 2009), *Le Théâtre*, avec Daniel Mesguich (Puf, 2011). Il a dirigé avec Catherine Courtet, Mireille Besson et Françoise Lavocat, *Corps en scènes* (2015) et *Mises en intrigues* (2016) chez CNRS Éditions.

Il a codirigé le projet AGON, « La dispute : cas, querelles, controverses et création à l'époque moderne (2010-2014) », financé par l'ANR.

Laurène Vuillaume est diplômée du master de sciences cognitives de l'École normale supérieure. Lors de son mémoire de fin d'études, elle a travaillé sur la perception subliminale dans le Laboratoire de neurosciences cognitives dirigé par Olaf Blanke (Faivre, Salomon, Vuillaume & Blanke, 2016 ; Salomon *et al.*, 2016). Elle est actuellement doctorante dans le

VIOLENCE ET PASSION

groupe Conscience, Cognition et Computation de l'Université libre de Bruxelles, sous la supervision d'Axel Cleeremans où elle étudie les liens entre conscience, perception et métacognition et notamment l'influence des croyances (Caspar, Vuillaume, Magalhães De Saldanha da Gama & Cleeremans, 2017). Quelques publications : Caspar, E.A., Vuillaume, L., Magalhães De Saldanha da Gama, P.A., & Cleeremans, A. (2017), « The Influence of (Dis)belief in Free Will on Immoral Behavior », *Frontiers in Psychology*, vol. 8, art. 20 ; Faivre, N., Salomon, R., Vuillaume, L., & Blanke, O. (2016) ; « Numerical Priming Between Touch and Vision Depends on Tactile Discrimination », *Perception*, vol. 45, n° 1-2, p. 114-124 ; Salomon, R., Goldstein, A., Vuillaume, L., Faivre, N., Hassin, R.R., & Blanke, O. (2016), « Enhanced Discriminability for Nonbiological Motion Violating the Two-Thirds Power Law », *Journal of Vision*, vol. 16, n° 8, p. 12.

Wes Williams est professeur de littérature française à l'Université d'Oxford et *fellow* de St Edmund Hall, Oxford. Il travaille sur la littérature du voyage, sur la servitude (volontaire ou non), sur la force de l'imagination et l'histoire de la monstruosité. Il est également dramaturge et metteur en scène, combinant la pratique de l'écriture du plateau avec des recherches sur la théorie et l'histoire, sur l'humanité-monde intemporel et la politique actuelle. Quelques publications :

– *Monsters and Their Meanings in Early Modern Culture, Mighty Magic*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

– « Montaigne on Imagination », dans *The Oxford Handbook of Montaigne*, Philippe Desan (éd.), Oxford, Oxford University Press, 2016 ; DOI : 10.1093/oxfordhb/9780190215330.013.39

– « “L'Humanité du tout perdue ?” : Early Modern Monsters, Cannibals and Human Souls », dans Surekha Davies et Neil Whitehead (éd.), *History and Anthropology. Rethinking Encounters, Ethnography and Ethnology: Continuities and Ruptures*, vol. 23, n° 2, 2012, p. 235-256.

– « “Tant de monstres difformes” : les animaux, les anormaux et les misères de ce temps », dans *L'Animal sauvage à la Renaissance*, Philip Ford éd., Dominique Bertrand *et al.*, Cambridge, CFC et SFDES, 2007, p. 399-409.

Remerciements

Nous remercions le comité scientifique et artistique de l'édition 2016 des Rencontres Recherche et Création.

Romain Bertrand, directeur de recherche, Centre de recherches internationales, Sciences-Po Paris

Laurent Berger, directeur d'études à l'EHESS, anthropologie

Mireille Besson, directeur de recherche au CNRS, psychologie et neurosciences cognitives, CNRS & Aix-Marseille Université

Christian Biet, professeur en études théâtrales, Université Paris Nanterre

Patrick Boucheron, professeur, chaire Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIII^e-XVI^e siècle, Collège de France

Catherine Courtet, coordinatrice scientifique, département sciences humaines et sociales, Agence nationale de la recherche

Jean-Jacques Courtine, historien et anthropologue, professeur, Université d'Auckland, professeur émérite, Université de Californie (Santa Barbara) et Sorbonne nouvelle-Paris III

Nicolas Donin, musicologue, responsable de l'équipe Analyse des pratiques musicales, IRCAM-CNRS-Université Pierre et Marie Curie

Emmanuel Ethis, sociologue, vice-président du Haut conseil de l'éducation artistique et culturelle, recteur de l'académie de Nice

VIOLENCE ET PASSION

Bernadette Madeuf, professeur émérite, Université Paris Nanterre, coordinateur thématique sciences humaines et sociales, Direction des Grands programmes d'investissements de l'État, Agence nationale de la recherche

Rossella Magli, *Science Officer*, COST Association

Damien Malinas, sociologue, maître de conférences, vice-président Cultures, Campus et Communication de l'Université d'Avignon et des Pays du Vaucluse

Astrid Brandt-Grau, chef du département de la recherche, de l'enseignement supérieur et de la technologie, secrétariat général, ministère de la Culture et de la Communication

Sylvaine Guyot, professeur, littérature française et arts du spectacle, département de langues et littératures romanes, Université de Harvard

Thomas Hunkeler, professeur de littérature, Université de Fribourg

Françoise Lavocat, professeur de littérature comparée, Université Sorbonne nouvelle-Paris III

François Lecercle, professeur de littérature comparée, Centre de recherche en littérature comparée, membre du labex OBVIL (Observatoire de la vie littéraire), Université Paris-Sorbonne

Pierre Livet, philosophe et épistémologue, Aix-Marseille Université

José Morais, professeur, unité de recherche en neurosciences cognitives, Université libre de Bruxelles

Jacques Neefs, professeur émérite, Université de Paris VIII et professeur de littérature, Université Johns Hopkins, Baltimore

Alain Peyraube, linguiste, directeur d'études, EHESS

REMERCIEMENTS

Bernard Rimé, professeur émérite de psychologie cognitive, Université catholique de Louvain

Paul Rondin, directeur délégué du Festival d'Avignon

Olivier Saccomano, metteur en scène

Bruno Tackels, chargé de la recherche, Direction générale de la création artistique, ministère de la Culture et de la Communication

Clotilde Thouret, maître de conférences en littérature comparée, membre du labex OBVIL (Observatoire de la vie littéraire), Université Paris-Sorbonne

Alain Viala, professeur, chaire de lettres françaises, Université d'Oxford

Table des matières

Préambule.....	7
Préface, OLIVIER PY.....	13
Introduction, CATHERINE COURTET, MIREILLE BESSON, FRANÇOISE LAVOCAT, ALAIN VIALA.....	17
Imaginer l'autre.....	18
Passions et transgressions.....	23
Croyances et conscience.....	25
Réinventer le réel : politique, imaginaire, utopie.....	28

IMAGINER L'AUTRE

L'impact de la fiction sur la cognition sociale, DAVID KIDD ET EMANUELE CASTANO.....	39
Quand la fiction renforce notre capacité à interpréter les états mentaux d'autrui.....	40
Appréhender les états de conscience d'autrui à partir d'indices ambigus.....	41
Genre littéraire et représentation du monde.....	42
Les effets de la fiction littéraire sur la théorie de l'esprit.....	44
La fiction littéraire comme expérience de fonctionnement réflexif	47
Fonctionnement réflexif et théorie de l'esprit.....	48
Appréhender les effets à long terme de la lecture de fiction.....	49
La vérité de la fiction, THOMAS PAVEL.....	55
Limites de l'interprétation des œuvres littéraires.....	55
La succession des détails et l'ensemble de l'œuvre.....	57
Écouter Hamlet.....	59
Revivre par la fiction ce que nous savons.....	60
Cognition incarnée et fiction, TATJANA A. NAZIR ET ANNE REBOUL.....	65
Chiens et jus de citron.....	65
Le système miroir.....	67
Du corps aux émotions.....	69
Incarnation et fiction littéraire.....	70

VIOLENCE ET PASSION

La compassion entre rapprochement et mise à distance,	
KATHERINE IBBETT	77
La scène de la compassion	79
L'émotion comme action ?	82
Ce que les discriminations font aux individus et aux sociétés, FRANÇOIS DUBET	87
Les épreuves individuelles : entre égalité et reconnaissance	88
Un déni d'égalité	90
Un déni de reconnaissance	91
Entre expériences totales et incertitudes	92
Une discrimination positive à la française face à la conception républicaine de la citoyenneté ?	94
« Être recruté pour sa valeur », ou le mérite contre l'identité	97
La demande de reconnaissance et les retours du refoulé	98
Identités entre croyances et réalité	102
Lenz entre folie et idéalisme, ENTRETEN AVEC CORNELIA RAINER	107

PASSIONS ET TRANSGRESSIONS

<i>Les Damnés</i> , entre effroi et poésie, ENTRETEN AVEC DIDIER SANDRE	117
Les damnés sur la scène et à l'écran	118
Quand les monstres engendrent les monstres	121
S'engager par-delà les mots	123
« Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux », WES WILLIAMS	129
Le monstre comme miroir : entre fascination et répulsion	132
Les monstres comme signe des malheurs à venir	135
Les monstres « intestins » comme figure de la guerre civile	139
Le monstre en nous-mêmes	143
Vengeance et destin, FIONA MACINTOSH	147
Les tragédies de la vengeance : entre justice sauvage et dilemme moral	147
La redéfinition shakespearienne des codes de la vengeance	150
Mettre en scène la justice et le pardon pour rompre le cycle de la violence	150
Le point de vue des femmes dans les tragédies de la vengeance ou comment survivre ?	152

TABLE DES MATIÈRES

CROYANCES ET CONSCIENCE

La tristesse des peuples, ENTRETIEN AVEC ANNE-CÉCILE	
VANDALEM	157
Le jeu comme rattachement.....	159
Les signes de la croyance, MASSIMO LEONE..... 165	
Croire avec les autres ou le besoin de se reconnaître dans la signification.....	166
La matérialité des croyances	167
L'espace du sacré : entre construction des signes et destruction de signes concurrents.....	167
Pluralité des signes religieux et mise en évidence de la relativité des croyances	169
Réglementer les signes des croyances	170
Croyances et enrôlements, NAFEEES HAMID ET SCOTT	
ATRAN	175
Les recrues du djihad : entre diplômés et petits délinquants de quartiers défavorisés	175
D'Al-Qaida à l'État islamique : comment expliquer le succès des modes de recrutement.....	177
Nouvelle dynamique du conflit et stratégies de recrutement : le rôle des amis	179
Mourir pour des croyances ?.....	181
Les limites de la plasticité des croyances.....	183
Raconter les miracles, MICHÈLE BOKOBZA KAHAN..... 187	
Des miracles au siècle des Lumières ?.....	188
Trances, convulsions, douleurs et guérisons ou l'émergence d'un témoignage religieux de contestation face à l'autorité de l'Église	190
Susciter l'émotion et l'admiration du lecteur	193
La puissance de la conscience : suggestion, placebo et hypnose, LAURÈNE VUILLAUME ET AXEL CLEEREMANS 203	
Les théories de la conscience ou de la difficulté de démontrer l'existence de l'inconscient.....	205
La force des croyances : de l'effet placebo à la sorcellerie.....	208
La parole comme acte	210
Même les fausses croyances ont de vrais effets !.....	212
Quand les croyances modifient la perception du monde	213

VIOLENCE ET PASSION

RÉINVENTER LE RÉEL : POLITIQUE, IMAGINAIRE, UTOPIE

La fin de l'histoire s'écrit dans l'imaginaire du spectateur, ENTRETIEN AVEC MAËLLE POÉSY ET KEVIN KEISS.....	219
Écrire une histoire des possibles, QUENTIN DELUERMOZ ET PIERRE SINGARAVÉLOU.....	229
Les limites de l'uchronie comme méthode en histoire.....	231
Mesurer la portée historique d'un événement.....	233
Quand le présent détermine le passé.....	235
Écriture de l'histoire et potentialités inaccomplies du passé.....	237
La fonction sociale de l'histoire dans le présent.....	240
Le théâtre comme un espoir, ENTRETIEN AVEC OMAR ABUSAADA ET MOHAMMAD AL ATTAR.....	243
Devenir révolutionnaires : acteurs et protagonistes, HAIM BURSTIN	253
Entre révoltes et révolution	254
Entraînés par l'événement.....	256
La Révolution française comme laboratoire d'expérimentation ..	257
Entre entraînement et adhésion : les trajectoires du devenir révolutionnaire.....	259
L'utopie, entre univers symbolique et ressources pour l'action...	262
La nécessité de réglementer l'engagement politique.....	265
Des démocraties sans protagonistes ?, FRÉDÉRIC SAWICKI	267
Le sentiment d'obligation envers autrui comme moteur possible de l'engagement.....	270
Bénévoles et militants, experts et donateurs : deux modèles de constitution des grandes organisations.....	272
Se sentir autorisé à exprimer son opinion et à agir	273
Les conditions d'émergence de l'action collective.....	275
Repli sur la sphère privée ou engagement collectif?	278
Trouver les mots communs pour dépasser l'indignation et la colère.....	281
Bibliographie.....	285
Biographies des auteurs.....	299
Remerciements	309

Violence et passion

Vengeances et monstrosités sont des motifs récurrents dans la description des relations de pouvoir, de domination, de violence extrême : ils figurent la distance à la norme, sa transgression possible mais aussi l'altérité, la justice sauvage opposée au droit.

La capacité d'appréhender l'état subjectif des autres est l'un des effets les plus spectaculaires de l'évolution humaine. Les recherches les plus récentes montrent combien la culture et la fiction aident à comprendre autrui et ses croyances, à éprouver de l'empathie. Qu'une action soit observée ou simplement imaginée, elle suscite une participation par procuration. Cette simulation mentale révèle l'aptitude humaine infinie à résonner avec autrui.

Les problématiques de la recherche en sciences humaines et sociales montrent le pouvoir des mots et de l'imaginaire. Les textes réunis dans cet ouvrage dévoilent aussi la place des utopies et des fictions dans l'invention des mondes possibles. Les voix conjuguées des artistes et des chercheurs plaident pour la pluralité des interprétations du monde, rejoignant ainsi la forme initiale du théâtre, véritable machine à produire des questions, des points de vue et des langages multiples.

Cet ouvrage pluridisciplinaire a été coordonné par Catherine Courtet, Département sciences humaines et sociales de l'Agence nationale de la recherche, Mireille Besson, directeur de recherche au CNRS en neurosciences cognitives, Aix-Marseille Université, Françoise Lavocat, professeur de littérature comparée à l'Université Sorbonne Nouvelle, membre de l'Institut Universitaire de France, Alain Viala, professeur de littérature française à l'Université d'Oxford.

Préface d'Olivier Py

25 € prix valable en France
ISBN : 978-2-271-11690-1



9 782271 116901



Les Damnés de Ivo van Hove.
© Christophe Raynaud de Lage /
Festival d'Avignon, 2016.

www.cnrseditions.fr